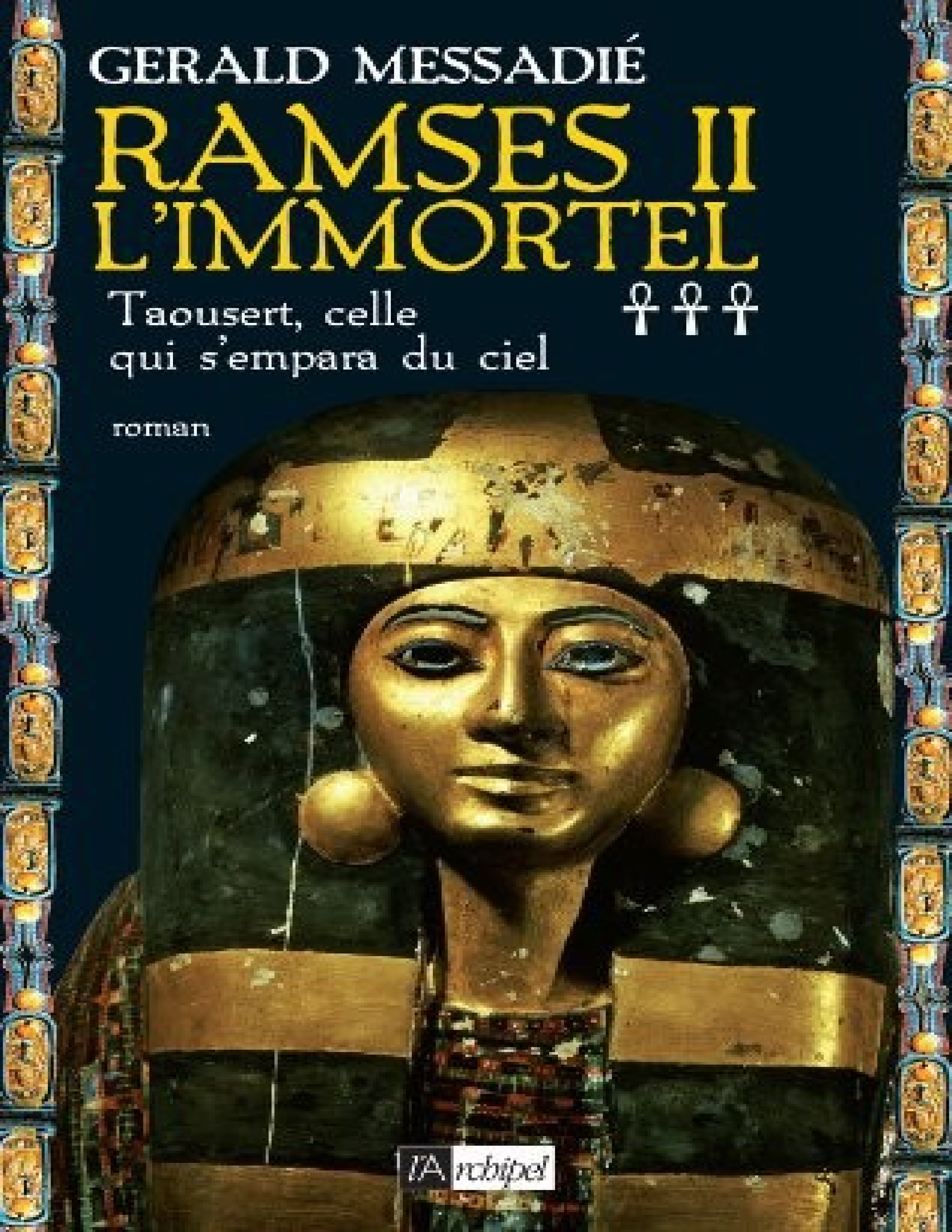
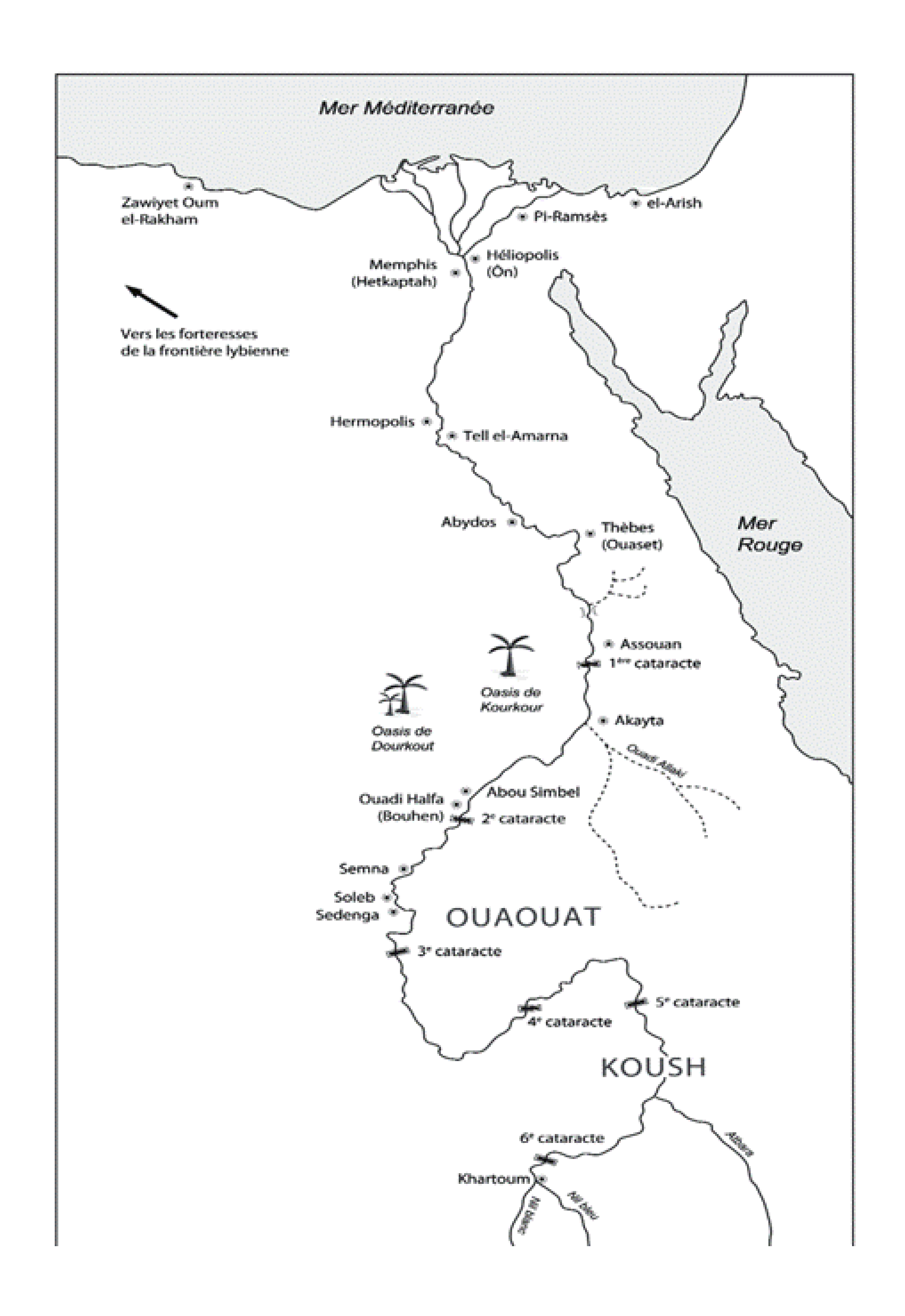

GERALD MESSADIÉ
RAMSES II
L'IMMORTEL
Taousert, celle
qui s'empara du ciel
roman
l'Archipel

GERALD MESSADIÉ

RAMSÈS II L'IMMORTEL

Tome 3

TAOUSERT, CELLE QUI S'EMPARA DU CIEL


Mer Méditerranée
Zawiyet Oum el-Rakham
Pi-Ramsès
el-Arish
Memphis (Hetkaptah)
Héliopolis (Ôn)
Vers les forteresses de la frontière lybienne
Hermopolis
Tell el-Amarna
Abydos
Thèbes (Ouaset)
Mer Rouge
Assouan
1ère cataracte
Oasis de Kourkour
Oasis de Dourkout
Akayta
Ouadi Allaki
Abou Simbel
Ouadi Halfa (Bouhen)
2e cataracte
Semna
Soleb
Sedenga
OUAOUAT
3e cataracte
4e cataracte
5e cataracte
KOUSH
Atbara
6e cataracte
Khartoum

PREMIÈRE PARTIE
LE SONGE QUI NE FINIT JAMAIS

1
« Isis se lèvera un jour… »

Les grandes portes du temple des Millions d'Années, dix coudée[1] de haut, étincelaient dans la flamboyante lumière du midi du Haut Pays. Aussi étaient-elles recouvertes d'or. Leur seul spectacle emplissait le cœur d'émerveillement. Elles avaient été inaugurées la veille, au cours d'une cérémonie présidée par le nouveau vice-roi, Sethaou. Le lendemain, une petite foule venue d'Apitou les admirait. Des gardes veillaient à ce que les fidèles n'y missent pas les mains, pour ne pas les ternir. Après avoir contemplé ce trésor, deux hommes se détachèrent de la foule et quittèrent le temple pour reprendre le chemin d'Apitou sur leurs baudets.

Ils restèrent silencieux pendant un moment : leur mine parlait pour eux, des moues sceptiques et des grimaces.

— Trop difficile, dit enfin l'un d'eux. Il faudrait être au moins cinq avec une grande échelle.

— Pourquoi cinq ?

— Pour mettre moins de temps. Tu as vu tous les clous qui retiennent les feuilles ? Il y en a des centaines ! Des clous plats. Il faut glisser dessous une lame dure pour les arracher. En une heure, tu n'as pas fait quinze clous.

— Un homme peut les arracher en bas pendant qu'un autre travaille au sommet de l'échelle.

— N'importe. Un seul battant prendrait une dizaine d'heures. Tu te rends compte ? Vingt heures pour toute la porte. Impossible de faire le travail en une nuit. Et tu as vu les gardes à l'enceinte ?

— Ça mérite quand même un effort. Il y a au moins deux cents débens[2] d'or sur ces portes. Et les clous…

— Les clous ne sont pas en or, mais en bronze. Non, moi, je renonce. Je préfère m'attaquer aux convois d'or.

— On peut se contenter d'un demi-battant…

— Non, je te l'ai dit, il y a trop de monde alentour. Avec ces prêtres qui se lèvent à six heures du matin pour les ablutions et leurs prières…

L'autre n'insista pas. Bon, ils se rabattraient sur leurs larcins de routine. Oui, les convois d'or venant de Koush étaient plus intéressants. Ou encore une vieille tombe royale.

Ce fut ainsi que les portes d'or du temple des Millions d'Années échappèrent pour quelque temps à la convoitise de deux voleurs professionnels.

***

— Le panard de l'Asiate est devenu une affaire d'État, murmura le vizir Khaÿ à l'adresse de Khaemouaset en sortant du cabinet royal où Sa Majesté, Ousermaâtrê Setepenrê Ramsès Meryamon Panetjer Hathon, écoutait une assemblée de médecins discourir sur le meilleur moyen de traiter une épine plantaire, c'est-à-dire une excroissance de l'os du talon, qui entraînait une infirmité pour Hattousil, roi des Hattous, beau-père de Sa Majesté.

L'Asiate éprouvait les plus grandes peines à marcher.

— J'ai l'impression d'avoir un orteil dans chaque oreille ! marmonna Khaÿ.

Modèle de servilité, le vizir n'était guère enclin d'ordinaire à de pareilles réflexions, fût-ce à mi-voix. Mais la situation était devenue singulière. Peu de rapports diplomatiques étaient détaillés avec autant d'attention que ceux du médecin Pariamakhou, mandé auprès de Hattousil.

Sa Majesté avait invité son frère en majesté à lui rendre visite en son royaume, mais l'autre avait répondu avec mauvaise grâce : « Que viendrais-je y faire ? » Ramsès eût pu évoquer la joie de revoir sa fille aînée Maât-Hornéférourê, élevée au rang quasi divin de Grande Épouse, mais il devinait que l'argument serait de faible poids ; ce n'était pas l'affection familiale qui dictait les décisions de Hattousil. Et l'amour paternel ne le lancerait certainement pas dans une

expédition aussi longue que le voyage de Hattousas au royaume de To-Méry.

Cependant, cette visite de Hattousil représentait pour Ramsès le couronnement d'une longue et tortueuse entreprise qui, en cette quarante et unième année de son règne, lui tenait à cœur plus que toute autre. Depuis qu'en l'an 5 il avait tenté de reprendre la place forte de Qadesh et qu'il avait dû battre en retraite après avoir été surpris en pleine nuit par les Hattous dans son camp, Ramsès avait dépensé des trésors d'ingéniosité et de persévérance pour transformer cette déroute en victoire concédée par le bras d'Amon. Les temples avaient célébré l'exploit sur des centaines de coudes carrés de bas-reliefs. Puis Ramsès avait obtenu, non sans peine, le trophée suprême qu'était la fille aînée de Hattousil. Puis encore le prince Hishmi-Sharouma, héritier du trône, était venu rendre visite au grand roi. Mais le couronnement de l'entreprise, la visite de Hattousil lui-même, lui était disputé. Nul doute que Hattousil ne devinât l'enjeu de sa visite : la consécration ultime de la gloire de Ramsès. D'où son peu d'enthousiasme. Mais il existait à ses réticences une cause bien matérielle : son pied droit.

L'année précédente, Ramsès avait envoyé le médecin Seseb soigner la royale extrémité de l'Asiate. Hattousil s'en était félicité, mais aux dires de Seseb, il n'avait pas compris que les soins qui l'avaient soulagé étaient palliatifs ; arthrosique et hydropique, Hattousil était astreint à suivre son traitement jusqu'à la fin de ses jours, mais ne s'y était pas résigné. Les gérontes s'accommodent mal de la défaillance de leur corps ; ils la ressentent comme une offense à leur dignité. Peut-être Ramsès lui-même, rongé comme il l'était par un rhumatisme invalidant[3], le comprenait-il mieux que tout autre.

Las du climat rude de Hattousas, des sempiternels rôtis de bœuf ou de mouton accompagnés d'une soupe de froment, Seseb était rentré au pays et ne désirait pas reprendre du service ; il n'aurait échangé pour rien au monde les douceurs de Pi-Ramsès, ou plutôt Aâkarê-Horakhty comme on l'appelait désormais, les jardins parfumés, les repas de becfigues rôtis et les vins pétillants pour l'ordinaire hattou. Ramsès avait donc dépêché une autre lumière de l'art, son médecin personnel Pariamakhou, pour s'occuper du pied

du potentat. Seseb, lors de son séjour, avait diagnostiqué une épine plantaire.

— Comment cela se soigne-t-il ? demanda Ramsès.

L'un des médecins présents, Imenmès, sortit alors d'un coffret un modèle de pied en terre glaise et le présenta au pharaon.

— Voici, Majesté, une démonstration simple.

Le pied était composé de deux moitiés ; le médecin les sépara, révélant une copie d'os à l'intérieur, et tourna la partie du talon en l'air ; une petite excroissance garnissait l'os, au talon, de la taille d'un grain de blé.

— Tout dépend de la longueur de cette épine, Majesté. Elle peut être courte et épaisse, longue et épaisse ou encore courte et fine. Ce dernier cas est le plus favorable à l'intervention : on ouvre le talon et on la casse.

— On la casse ? répéta Ramsès, abasourdi.

— Oui, Majesté.

— C'est facile ?

— Ça l'est davantage quand elle est fine. C'est plus délicat quand elle est épaisse et longue.

Ramsès médita l'information.

— Et les chairs se réparent ?

— En trois décades environ. Cinq décades plus tard, le patient doit pouvoir marcher de nouveau sans peine, mais progressivement.

— Quelle sorte d'épine a trouvée Seseb ?

— À la palpation, il estime qu'elle doit être moyenne en épaisseur et en longueur. Elle a dû se modifier depuis…

— Que ne l'a-t-il enlevée alors ?

— C'est que, Majesté, la loi des Hattous interdit à quiconque, sous peine de mort, d'infliger une blessure au corps du roi.

— Je vais écrire à Hattousil. Et celui-ci donnera à Pariamakhou l'ordre de procéder à l'intervention.

Les médecins hochèrent la tête avec componction. Le premier scribe fut alors prié de prendre le texte d'un message de Sa Majesté à l'intention de son frère Hattousil.

La sollicitude d'Ousermaâtrê Setepenrê s'étendait jusqu'à l'état des pieds de ses collègues monarques. Une fois que les médecins

furent sortis de l'antichambre, le doyen Seseb qui avait évidemment assisté à la consultation par procuration murmura :

— Je suis bien content d'être parti de Hattousas. Je ne donnerais pas cher de la tête de Pariamakhou s'il venait à rater son intervention.

***

Grand-prêtre de Ptah à Pi-Ramsès depuis l'achèvement du temple de ce dieu dans la nouvelle ville, le prince Khaemouaset avait dû se résoudre à quitter Hetkaptah sur la volonté de son père. Le monarque désirait, en effet, avoir son fils à disposition, puisque ce dernier était maître des Jubilés et surveillant général de l'image du roi. Khaemouaset et sa famille s'étaient donc résignés à participer à la vie de la cour, en dépit de leur réserve, pour ne pas dire leur répugnance, à l'égard de celle-ci. Jadis, Khaemouaset était entré au service de Ptah pour échapper aux vapeurs suffocantes que dégageaient les ambitions, les rivalités et les querelles des princes, de même que les cabales des épouses et des princesses. Avec les années, la volonté de protéger son père des sinistres menées de Seth et la détermination à maintenir l'ordre dans le royaume l'avaient cependant rapproché de l'orbite royale ; disposant du havre de sa résidence à Hetkaptah, où il pouvait se retrancher avec les siens, il avait donc supporté sans trop de mal ses contacts avec le monde de Pi-Ramsès quand il s'y rendait. Las ! Ces années de paix étaient révolues : désormais, Khaemouaset se tenait à toute heure au service de son père et devait frayer avec ceux qu'il nommait « les agités ».

Secondé par son fidèle Ipepi, il s'affairait depuis plusieurs jours à préparer le quatrième jubilé d'Ousermaâtrê Setepenrê. Cela devenait désormais une routine. Seul changeait le lieu de la célébration qui, cette fois-ci, se déroulerait dans la nouvelle capitale d'Aâkarê-Horakhty, que certains s'obstinaient à désigner par son ancien nom, Pi-Ramsès. Peu importait à Sa Majesté son père qu'un jubilé ne fût célébré que tous les trente ans ; Ramsès était maître des rites, du temps, du monde ; ne s'était-il pas proclamé dieu ? N'avait-il pas fait modifier les anciens bas-reliefs pour figurer parmi Amon,

Rê, Ptah, Horus et les autres ? Ne le voyait-on pas dans son temple des Millions d'Années se présenter des offrandes à lui-même, Ramsès roi honorant Ramsès dieu ?

Khaemouaset leva les yeux de la table où s'amoncelaient les papyrus officiels et les ostraca portant les notes qui n'étaient pas destinées aux archives royales, et le geste lui plissa la nuque ; il s'épaississait, en effet, avec les années. Déjà quarante-huit ans ! Son regard dériva vers la porte ouverte sur les jardins du Palais, puisqu'il avait installé ses bureaux au rez-de-chaussée. Le ciel du Bas Pays était pur, d'un bleu allégé par la brise marine, moins violent que celui du Haut Pays qui évoquait avec insistance la pureté ardente de l'au-delà. Le ciel des dieux en villégiature. Le ciel de son père Ramsès l'Éternel. Des oiseaux s'abattirent en pépiant sur un buisson d'azalées rouges. Rouges ? Oui, parce que les jardiniers avaient jugé que des notes de cette couleur relevaient le bleu des massifs de fleurs bleues, couleur préférée du souverain.

Car Ramsès vivait dans un songe bleu. Bleu comme le ciel. Ipepi observa l'interruption ; en vérité, il observait tout. À la fin, cela avait fini par amuser son maître. Le scribe lui servait de mémoire secondaire.

— Le même lit ? demanda-t-il.

La question ramena Khaemouaset à la réalité. Le lit sur lequel le monarque se couchait durant la cérémonie secrète de la renaissance posait un problème : il était trop raide et il était difficile pour le monarque de s'y allonger. Même avec un appuie-tête surélevé, l'échine incurvée par la maladie avait, lors du précédent jubilé, rendu le rituel difficile.

— Non, il faut un lit à sangles ajustables, comme le sien, répondit Khaemouaset. Avec un creux confortable pour le dos.

Ipepi nota l'indication sur un ostracon.

Soudain, un vacarme dans le jardin détourna l'attention des deux hommes. Des pépiements affolés jaillirent. Khaemouaset alla à la porte. Un chat, sans doute tapi à proximité, avait bondi sur les oiseaux. Le félin couleur sable en avait saisi un et avait déguerpi d'un bond, la proie dans la gueule.

L'incident assombrit Khaemouaset. Même dans ce décor céleste, des prédateurs rôdaient.

Le changement d'expression de son maître n'avait pas échappé au scribe. Un sourire infinitésimal étira le côté gauche de sa bouche. Khaemouaset le vit. Il savait que le scribe ne partageait pas sa vision radieuse du royaume. Trop en savoir sur les imperfections du pouvoir royal gâchait la vue d'ensemble.

Ce raisonnement n'apaisa cependant pas l'humeur de Khaemouaset. Bien au contraire, il lui rappela ses forfaitures secrètes et les indignations qu'il avait soigneusement enfouies au tréfonds de lui-même. Que de fois avait-il confié à son épouse, Nekhbet-di, que son père était devenu fou, notamment lors de la décision royale de faire modifier les bas-reliefs du temple des Millions d'Années afin d'y faire figurer Ramsès en dieu, assis entre Amon et Ptah ? Mais, chaque fois, Khaemouaset s'était imposé le silence. Toute objection non seulement serait sans effet, mais ferait peser sur le royaume l'ombre de la discorde ; elle ferait donc le jeu de Seth, le dieu destructeur. Grand-prêtre et fils de Ramsès, il devait taire ses désapprobations.

Il les avait même tues lorsque son frère Meryatoum, grand-prêtre de Rê, lui avait fait observer que la divinité nouvelle de Ramsès était en contradiction avec la répétition des jubilés.

— Comment cela ?

— Le jubilé, mon frère, n'est-il pas destiné à infuser le fluide divin dans le corps du roi ?

— En effet.

— Quel besoin, alors, de ce fluide quand on est dieu ?

L'argument avait laissé Khaemouaset sans voix. Mais celui-ci s'était ensuite alarmé quand Meryatoum lui avait appris que plusieurs prêtres de province en avaient débattu : le statut divin que s'était conféré le souverain ne tournait-il pas en dérision les jubilés ?

— Mon frère, il ne faut pas laisser ces discussions se poursuivre… Elles frisent le crime de lèse-majesté…

— Resterait à savoir, mon frère, si le fait de s'identifier à un dieu ne serait pas en lui-même un crime de lèse-divinité.

— Meryatoum ! Pour l'amour d'Amon ! Éteins en toi ces pensées dangereuses ! Je t'en supplie, éteins-les chez les prêtres… ah !

Khaemouaset leva les bras au ciel, puis les agita comme pour chasser une nuée d'insectes volants et venimeux.

Les deux frères et grands-prêtres demeurèrent un moment à se considérer, l'un accablé, mais agité, l'autre morne et sarcastique.

— Ouvre les yeux, dit calmement Meryatoum. La corruption ronge ce pays. La prospérité s'est changée en putréfaction. Les juges se sont lassés de faire des procès, les prêtres des tribunaux me le disent. Il faudrait mettre en prison tous les gouverneurs. Cela ne sera pas éternel. Mon père et les gens de la cour sont isolés dans les délices de Pi-Ramsès et ne savent rien de ce pays. Ils voient que les portes du temple des Millions d'Années sont plaquées d'or et se croient élevés eux-mêmes au rang de divinités.

S'avisant de la consternation de son frère, Meryatoum suspendit sa diatribe, pour ne pas être discourtois, et conclut :

— Je me félicite d'être vieux, ainsi je ne verrai pas de mes yeux l'œuvre de Seth s'achever. Mais je m'inquiète pour mes enfants. Aurais-tu été gagné par les vapeurs du songe ?

— Mon frère, tous mes efforts ont visé à protéger mon père et ce royaume des menées perverses de Seth. C'était tout ce que je pouvais faire.

Meryatoum hocha la tête. Il n'en pensait pas moins. Les apparences de l'ordre ne sont pas des remparts efficaces contre les menées destructrices de Seth. Quand on affronte le mal, il faut lui déclarer la guerre. Mais la tâche est ardue quand le roi est l'incarnation même de Seth.

Ce jour-là, Meryatoum dînait chez Khaemouaset. Le repas était intime : n'y assistaient que Sekhemrê et Hori, les deux fils que Nekhbet-di avait donnés à Khaemouaset, et Sahourê, celui que la Nubienne Hatha, seconde épouse, lui avait également donné. Les propos furent donc libres. Grande fut la surprise du grand-prêtre de Rê quand sa belle-sœur, Nekhbet-di, d'habitude peu prolixe, déclara à la suite d'une discussion sur les mérites et les vertus du prochain jubilé :

— Vous êtes tous deux grands-prêtres et vous connaissez les secrets des dieux, je ne suis qu'une femme, épouse et mère. Mais je sais, moi, une chose. Sans le lait du sein d'Isis, Horus n'aurait jamais grandi et, sans le conseil de sa mère, Seth serait le maître du monde.

— Nous le savons. Que veux-tu dire, femme ? demanda Khaemouaset surpris par cette sortie.

— Que ce ne sont pas les dieux mâles qui donneront à notre pharaon le lait de la vie, mais le sein d'Isis.

Sekhemrê leva les sourcils ; la réflexion faisait étrangement écho à une prédiction que la Grande Épouse Maât-Hornéférourê lui avait faite deux ans plus tôt : « Un jour, vous aurez besoin d'Isis de nouveau. »

— Mon divin père envisage de s'unir bientôt à une nouvelle Grande Épouse, annonça Khaemouaset, goguenard. Peut-être est-ce de cela que tu veux parler ?

Ils bééerent tous. Sekhemrê roula des yeux et fit une grimace cocasse.

— Une de plus ?

Un regard désapprobateur de son oncle lui imposa silence.

— Les épouses ne donnent pas le sein, rétorqua Nekhbet-di. Je vous le dis, Isis se lèvera un jour et sauvera ce pays. Elle l'enlèvera des mains des hommes enivrés de leur puissance et de leur gloire.

— Serais-tu devenue prophétesse, femme ? lui lança son époux, sarcastique.

— Je suis chargée d'années, mon mari, toutes les vieilles femmes sont prophétesses.

Khaemouaset salua cette déclaration d'un grand rire forcé et l'assistance s'empressa de l'imiter, y compris Nekhbet-di et Hatha. Mais il était secrètement troublé ; il pressentait qu'une vérité obscure gisait sous les propos énigmatiques de son épouse. Il savait sa femme prophétesse à ses heures, en effet. Mais il ne voulait pas en savoir davantage.

Le savoir est parfois comme un vin trop fort, il brouille la raison et agite des émotions risquées. En tant que grand-prêtre, il en savait assez, il n'en demandait pas plus.

Mais il était vrai qu'Isis avait sauvé Horus de la mort. Jadis, au commencement du monde.

2
Menaces sur la mer et beuveries à terre.

Grâces fussent rendues à Ptah, le dieu qui avait guidé la main de Pariamakhou ! Les messages qui parvinrent de Hattousas, la capitale des Hattous, étaient rassurants : après avoir préalablement assoupi Hattousil avec une potion de sa confection, le chirurgien avait en moins d'une heure ouvert la plante de son pied à l'aide d'une lame d'acier aiguisée[4], cassé l'excroissance osseuse qui faisait tant souffrir le monarque et recousu la plaie, puis l'avait enduite d'un onguent. Huit jours plus tard, à l'émerveillement de sa cour, Hattousil avait pu poser le pied par terre sans ressentir d'autre douleur que celle de la plaie. La reine Poudoukhépa avait offert à la déesse Ningal, en remerciement comme promis, des vases de lapis-lazuli incrustés d'or et en avait réservé un pour le chirurgien Pariamakhou.

La nouvelle fit un plaisir immense à Sa Majesté ; ainsi Hattousil n'aurait-il plus de prétexte pour différer sa visite au royaume de Horus. À peine la fête-sed du jubilé avait-elle été célébrée qu'une intense activité diplomatique tint en haleine les ambassadeurs hattous à Pi-Ramsès et les ambassadeurs de Horus à Hattousas. En effet, Hattousil avait laissé entendre que rien ne s'opposait plus à ce qu'il rendît visite à son glorieux frère d'Occident. Parmi les questions qui se posèrent alors, la plus importante était de savoir si la reine Poudoukhépa serait du voyage. La réponse fut négative : Hattousil ne pouvait abandonner son royaume à la garde de ses ministres ; seule son épouse bien-aimée disposait de l'autorité nécessaire dans le cas où quelque révolte éclaterait çà ou là. Les commentaires coururent bon train à la cour : ce devait être une forte femme que la reine des Hattous, et la Grande Épouse sa fille, Maât-Hornéférourê, le

confirma amplement. Ah non, ce n'était pas une almée indolente que Poudoukhépa !

— Elle a fait trembler plus d'un général, déclara Maât-Hornéférourê. Et si vous la voyiez à cheval ! Aux commandes d'un char ! Elle a fait honte à plus d'un valeureux soldat.

On devina donc que Sa Majesté ne se désolait pas de l'absence de l'épouse de Hattousil ; au ton de certaines lettres de celle-ci, il avait compris qu'elle avait la langue bien pendue et qu'elle ne se serait pas gênée pour lui décocher quelques impertinences. Bon débarras !

Deuxième question, soulevée celle-ci par les ambassadeurs hattous : si le roi Hattousil faisait l'effort d'un aussi long voyage pour honorer son frère, Sa Majesté Ousermaâtrê Setepenrê ne consentirait-elle pas, en échange, à lui remettre l'ancien prétendant au trône, Ourhi-Teshoub ?

— Rien de tel ne sera fait sans que mon frère Hattousil m'ait donné sa parole qu'il accorde sa grâce au prince, répondit Ramsès.

Les ambassadeurs hattous informèrent donc leur monarque des conditions posées par Ramsès. À vrai dire, la réaction de Hattousil était prévisible : après plus de vingt ans d'absence de son pays, Ourhi-Teshoub, l'ancien Moursil le Troisième, prétendant au trône de son père, avait perdu beaucoup de son lustre. Ses partisans s'étaient raréfiés et le seul sentiment vivace qu'il suscitait dans son pays était la hargne tenace de Poudoukhépa. Bon, jugea Ramsès, on obtiendrait pour lui une principauté perdue dans les montagnes et on le prierait de s'y tenir tranquille.

Mais en échange de l'otage, Ramsès suggéra que son frère Hattousil pourrait bien lui accorder la main d'une autre de ses filles.

L'idée que deux sœurs hattoues fussent Grandes Épouses sema la perplexité à la cour. Selon certains, ce serait là concéder une influence excessive aux Asiates ; selon d'autres, ce serait une décision sage, puisque To-Méry était désormais appelé à vivre en paix avec le puissant royaume des Hattous. La royale suggestion avait été dépêchée à Hattousas depuis bien des jours qu'on en discutait encore à Pi-Ramsès. Le sujet fut évidemment débattu dans la famille du grand-prêtre de Ptah.

Khaemouaset fit observer qu'on avait d'abord craint l'excès d'influence des Babyloniens, mais que cette menace avait fait long feu.

Sekhemrê, son aîné, hocha la tête, puis haussa les épaules.

— Pour l'usage qu'il fait des femmes, de toute façon..., lâcha-t-il.

Outre sa mère, Nekhbet-di et Hatha, les convives étaient son épouse, Isishérou, sa sœur, Sechen, son demi-frère, Sahourê, son frère cadet, Hori, et l'épouse de celui-ci, Neferneith, ainsi qu'Ipepi, familier de la maison de son maître. Un silence scandalisé suivit cette réflexion. Avait-on idée de parler ainsi du grand roi Ousermaâtrê Setepenrê ? Khaemouaset feignit la désapprobation. Cette jeunesse ne respectait donc rien. Mais Sekhemrê persévéra dans la provocation :

— Homme ou femme, d'ailleurs, nous ne sommes à ses yeux que des domestiques.

— Sekhemrê ! intervint son père. Tu oublies que tu parles du roi, mon père !

— Non, père bien-aimé, mais les évidences sont là : à l'exception de feu Néfertari, aucune Grande Épouse n'a occupé l'attention de Ramsès plus de quelques semaines, voire quelques jours. Une fois qu'elles ont assuré sa descendance, elles se morfondent dans leurs appartements. S'il venait à mon divin grand-père l'envie de quitter le royaume, il n'aurait, lui, aucune Poudoukhépa pour en tenir les rênes.

Il vida son gobelet de vin.

— Quant à la descendance...

Il releva la tête et considéra les convives d'un air narquois.

— ... nous savons bien qu'elle ne joue pas le moindre rôle dans les affaires du pays. À part toi et moi, qui nous occupons des tombeaux.

Personne n'objecta à l'impertinent que Ramsès avait désigné un héritier, son homonyme Ramsès, général des armées, fils de la deuxième Grande Épouse, Isinofret, et donc frère de Khaemouaset ; il était, en effet, de notoriété publique que le prince Ramsès ne jouait aucun rôle dans le gouvernement et qu'il consacrait le plus clair de ses loisirs à chasser dans le désert.

Le dîner se serait achevé de façon plutôt morose si Sechen n’avait demandé à Sahourê ce qu’il en pensait. Mince et réfléchi, avec des yeux de gazelle et le nez délicat de sa mère, le garçon n’était guère expansif. Scribe au Palais, sous l’influence de son père, il avait appris les vertus du silence.

— Je ne sais rien des choses dont on parle, dit-il enfin, mais j’ai toujours admiré chez mon frère Sekhemrê le soin avec lequel il se lave les yeux.

Après quelques rires, on parla d’autre chose.

***

À la même heure, au port de Tjarou, non loin de Pi-Ramsès, Nebnafê, capitaine du navire de haute mer Grand Fils de Hapy, achevait son repas d’un air pensif dans l’auberge de son vieil ami Thouti. La tablée se composait du maître d’équipage et du fils de ce dernier, l’un des deux pilotes. Le repas avait été simple mais délicieux : des poireaux fondants à l’huile et des filets de daurade grillés sur des galettes fines et croquantes ; comme dessert, des figues sèches et des pommes. Thouti savait le régime frugal des marins et leur fringale quand ils revenaient à terre ; aussi leur avait-il confectionné un repas abondant, savoureux et facile à digérer pour des estomacs astreints à la diète pendant plus de deux décades. Le reste de l’équipage avait été traité dans la grand-salle voisine.

Lavés et rasés de frais, les trois marins se détendaient sur la terrasse, en face d’un ciel garni de nuages roses frangés d’or sur le bas et doublés de pourpre sur le haut. La perspective pour les trois marins de retrouver leurs femmes le lendemain constituait, elle, le dessert suprême. La brise du large charriait le parfum du jasmin qui recouvrait la façade de l’auberge.

Tout baignait donc dans l’huile et, cependant, l’expression du capitaine Nebnafê semblait soucieuse.

Thouti s’assit avec ses hôtes et regarnit leurs gobelets d’un vin léger et goûteux : ce nectar fleurait le cèdre et la pêche à la fois.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Nebnafê.

— Du vin royal pour vous, répondit Thouti avec un petit rire.

— Royal ?

— Il est mis à fermenter dans des barriques de cèdre. Une idée de notre prince héritier, le général Ramsès. Il est remarquable, n'est-ce pas ? J'ai pu en avoir deux jarres par son intendant.

— Tu connais l'intendant du prince ?

— Oui, le prince possède des propriétés près d'ici.

— Je voudrais le rencontrer, Thouti.

— Tu veux lui acheter du vin ?

— Pas du tout. Je veux lui faire part de quelque chose que j'ai vu.

L'aubergiste fut intrigué.

— Qu'est-ce que tu as vu qui puisse l'intéresser ?

— Écoute, Thouti, nous étions à quelques heures de la côte quand il nous est advenu une dangereuse mésaventure. Nous avons vu quatorze navires tjékers qui se dirigeaient vers l'ouest. Tu n'as pas idée de ces navires : au moins soixante-dix coudées de long et trente de large.

— Qu'est-ce qu'il y a là d'alarmant ?

— Ce ne sont pas des navires marchands, mais des bateaux de guerre. Et si proches de nos côtes ! Bon, ils nous avaient également vus et deux d'entre eux se sont détachés de leur groupe pour nous donner la chasse. Mais comme nous étions plus petits et moins lourds, nous étions également plus rapides. Quand ils se sont avisés que nous avions presque touché la côte et que d'autres bateaux croisaient dans les parages, ils se sont probablement dit que les risques étaient plus grands pour eux que pour nous et ils ont changé d'avis. Ils ont repris le large.

— Des pirates.

— Ce n'est pas la première fois que nous leur échappons, mais je n'en avais jamais vu en aussi grand nombre ni dans de tels navires. Même s'ils se livrent à l'occasion à la piraterie, ce n'est pas leur principal métier.

— Tu as dit qu'ils allaient vers l'ouest ?

— Oui, mais imagine qu'ils se soient dirigés vers nos côtes ! L'aubergiste n'était guère rompu aux choses militaires ; il ne parut pas ému par la menace.

— Et s'ils se dirigeaient vers nos côtes ?

— Mais ils pourraient nous attaquer ! C'en serait fini de nos navires, de mon commerce…

— Qu'est-ce que c'est que les Tjékers ?

— Un peuple qui vit au nord de la Grande Verte. Eux et les Phélepets constituent ce qu'on appelle les Peuples de la Mer[5].

— Tu me parais bien inquiet, Nebnafê. Une poignée d'hommes qui débarqueraient sur nos côtes… Nous sommes depuis des dizaines d'années en bons termes avec les Keftious d'Eles[6].

— Les Tjékers ne sont pas des Keftious. Et ce ne serait pas une poignée d'hommes, Thouti, observa le maître d'équipage. Chacun de ces navires peut transporter au moins cinquante guerriers. Tu fais le compte : quatorze fois cinquante, ça fait sept cents.

L'aubergiste parut ébranlé.

— Non, crois-moi, Thouti, cela mérite d'être porté à l'attention du prince Ramsès.

— Je vais voir ce que je peux faire, murmura Thouti. Tu ne reprends sans doute pas la mer avant quelque temps ?

— Non, les vents d'automne vont bientôt arriver. La mer sera trop dangereuse.

***

Depuis que Hattousil lui avait confirmé, par message personnel, qu'il se mettait en route pour le beau pays de To-Méry, Sa Majesté était d'humeur idyllique. Elle avait ainsi décidé de se rapprocher de son peuple, selon les termes dont elle avait usé dans sa déclaration au collège des grands-prêtres de tous les cultes, réunis pour la circonstance dans la salle d'audiences du palais de Pi-Ramsès.

Ils en étaient restés pantois.

— Je veux que le cœur du moindre serf aux confins du Bas et du Haut Pays soit empli de l'amour des dieux dont je suis le représentant. Ainsi les serfs m'aimeront-ils comme ils aiment les dieux, déclara-t-il, accompagnant ces mots d'un geste ample. Pour cela, je veux que vous, maîtres des cultes, vous ouvriez largement les portes des temples à la population et que vous augmentiez le nombre

des fidèles. Je veux que vous vous intéressiez à leur sort, à leurs souffrances éventuelles et à leurs joies.

Une pause. Khaemouaset reprit son souffle. Du coin de l'œil, il vit son frère Meryatoum se passer la main sur le visage. Ousermaâtrê Setepenrê voulait se rapprocher des serfs ? Louable désir. Mais il en faudrait bien plus pour changer la condition de ces misérables, telle que la résumait un quatrain bien connu dans les campagnes :

Le garçon n'est mis au monde
Que pour être arraché aux bras de sa mère.
Et s'il parvient à l'âge d'homme,
Ses bras seront brisés[7].

La brutalité des contremaîtres à l'égard des serfs était proverbiale et enracinée dans la tradition. Jadis, cela pouvait se comprendre, mais certes pas se justifier, par le fait que ces malheureux étaient presque tous des prisonniers de guerre, des gens de Koush, des Tjéhénous ou autres, qui n'auraient pas hésité à trucider leurs ennemis s'ils avaient triomphé. Mais il n'y avait pas eu de guerre depuis bien des années et, maintenant, les serfs se recrutaient parmi les fils ou les petits-fils des prisonniers, intégrés à la population générale. Prétendre que ceux-ci devraient se rapprocher du pouvoir tenait de la lubie. Rien ne les terrifiait autant que l'autorité.

Khaemouaset tourna enfin la tête pour apprécier la réaction de ses collègues. Un seul d'entre eux souriait béatement : Bakenkhonsou, le nouveau grand-prêtre d'Amon.

Toujours fut-il que Sa Majesté ordonna qu'un nouveau temple, encore un, fût construit à l'est de Ouaset, là où Hatchepsout avait jadis fait ériger deux obélisques et une statue la représentant assise à côté d'Amon ; une grande statue de Sa Majesté dans l'enceinte du temple et, en avant de celui-ci, un obélisque seraient dressés. Et la séance fut levée.

Traversant la cour avec son frère Meryatoum, Khaemouaset s'interrogeait sur le sens de la nouvelle décision royale.

— Quel est ton sentiment ? demanda-t-il à Meryatoum.

Celui-ci leva les sourcils, puis les bras, avec un sourire résigné.

— Quel homme est assez pénétrant pour sonder l'esprit d'un autre ?

Ils se séparèrent sur une accolade et Khaemouaset alla reprendre son baudet, escorté d'Ipepi. Le scribe voyait bien que son maître était pensif. Quand il l'eut aidé à mettre pied à terre et qu'ils se furent assis dans le jardin de la résidence, il lui déclara d'un ton entendu :

— Les idées, maître, cheminent parfois longtemps dans l'esprit d'un homme.

— Que veux-tu dire ?

— Bien des années avant ta naissance, mon maître, sous le règne du roi Séthi, le père de notre divin roi, un long épisode inquiéta celui-ci. J'en ai retrouvé les récits dans les archives. Un prince de la précédente dynastie, nommé Ptahmose, fut un temps considéré comme l'héritier du trône. Son effigie même était représentée sur un bas-relief du temple d'Amon à Ouaset, derrière son présumé père, Séthi, alors corégent, qui s'apprête à transpercer d'une flèche un chef tjéhénou[8].

Khaemouaset fut abasourdi. Il ignorait totalement cette affaire.

— Et après ?

— Ce prince, dont l'adoption avait été imposée à Séthi par Ramsès le Premier, est tombé en disgrâce.

— Pour quelle raison ?

— Les documents ne le disent pas. Une hypothèse est qu'il se serait déclaré partisan du culte exclusif d'Aton, comme Akhenaton. Par la suite, son effigie a été martelée et remplacée par celle de Ramsès, qui devenait alors le seul héritier.

— Comment dis-tu que s'appelait ce prince ?

— Ptahmose.

— Oui, ce nom me dit quelque chose… N'est-ce pas le même qui avait pris la tête d'une révolte des ouvriers apirous ?

— C'est bien lui. Il s'était lui-même révolté contre la cruauté des contremaîtres à l'égard des serfs.

Un silence suivit. Ipepi alla quérir une cruche de bière et deux gobelets, remplit celui de Khaemouaset et se servit. Les souvenirs revinrent : la sédition des Apirous avait alarmé le pouvoir royal et le

premier-né de Ramsès et de Néfertari, Imenherkhepeshef, était même parti pour le Bas Pays afin de la mater. Puis ce Ptahmose avait disparu, emmenant avec lui des centaines d'Apirous dans le désert de Seïr.

— Et quel rapport fais-tu entre ces faits et la séance de ce matin ? demanda Khaemouaset.

— La sédition avait été causée par la dureté des contremaîtres et la misère des serfs. La condition de ceux-ci ne s'est guère améliorée et, avec la corruption ambiante, une nouvelle révolte pourrait être à craindre. Ces insurrections produisent parfois des chefs ambitieux. Et il y a décidément beaucoup d'étrangers dans le Bas Pays, mon maître. À l'est et à l'ouest, de véritables colonies d'étrangers se sont établies, des Tjéhénous, des Tjéméhous, des Shardanes[9]…

Khaemouaset fit une grimace. Les révoltes au pays de Koush lui avaient laissé des souvenirs cuisants ; non seulement il avait failli y laisser la vie, mais encore il avait découvert que son père n'était pas le bien-aimé partout où il régnait. Mais enfin, quel pouvoir est partout le bienvenu ?

— Il faudra bien des années pour changer la condition des serfs, dit-il en dégustant sa bière.

Ipepi ne renchérit pas. Il répugnait à tourmenter son maître, car Khaemouaset était un homme bon et droit et un maître généreux ; il se contentait de l'asticoter de temps à autre par des informations qui lui tenaient l'esprit critique en éveil. Il savait que le grand-prêtre était parfaitement informé de l'existence de vastes populations étrangères dans le Bas Pays et des dangers qu'elles représentaient, car elles étaient toujours promptes à s'allier avec les pays de l'Ouest et de l'Est en cas de conflit. Mais Khaemouaset tendait à s'accommoder trop bien des situations auxquelles il ne pouvait rien changer.

De toute façon, les résolutions généreuses du matin seraient vite oubliées dans le fracas de la visite de Hattousil. Les jardiniers préparaient déjà les plates-bandes de la ville, curant les bassins de lotus, émondant les massifs de myosotis bleus, cependant que des équipes d'esclaves juchés sur des échafaudages lavaient les statues de la ville. La quatrième fête-sed avait été encore plus somptueuse que

les précédentes et les habitants du pays entier s'étaient gobergés et rincés jusqu'à plus soif grâce aux distributions gratuites de vivres et de boissons. Bien que sa résidence de grand-prêtre fût située dans un quartier élégant et protégé, puisque proche du temple, Khaemouaset et les siens avaient été dérangés dans leur sommeil par les braillards avinés qui avaient déambulé jusqu'à l'aube dans les rues et les avenues, sans parler des cris de filles saisies par les démons ordinaires de la nuit. Le matin, les domestiques du temple avaient dû morigéner des ivrognes avachis au pied de la statue du dieu pour les faire déguerpir.

Pour le séjour de Hattousil, on pouvait prévoir encore mieux, ou pire.

3
Une réconciliation larmoyante et la fin d'un livre.

L'aubergiste Thouti avait fait vite : le lendemain même, l'intendant du général Ramsès avait été prévenu qu'un capitaine de haute mer demandait à voir son maître et, celui-ci séjournant sur ses terres, Nebnafê fut donc convoqué au petit palais de l'héritier, non loin de Pi-Ramsès.

Le prince n'évoquait guère les traits de son père, du moins tel que celui-ci était représenté sur les innombrables statues du royaume, figé à jamais dans la force de l'âge ; corps épais et masque affaissé, l'expression morose, il ressemblait à ce qu'il était : un militaire désœuvré.

— Que veux-tu me dire ? lança-t-il d'emblée au capitaine épouvanté.

Nebnafê rassembla son courage pour résumer ce qu'il avait vu : quatorze navires de guerre, donc, capables de transporter chacun une cinquantaine d'hommes et dont deux lui avaient donné la chasse.

Le général médita l'information.

— Et tu penses qu'il y en aurait d'autres ?

— Je n'en ai pas vu, mon prince. Mais je ne peux l'exclure. Si les navires que j'ai croisés représentaient la totalité de leur marine de guerre, ils ne pouvaient espérer de grande victoire. Mais s'ils en ont deux ou trois fois autant, alors ils peuvent constituer un danger pour nos navires de commerce.

— Sais-tu qui sont ces gens ?

— Je ne peux jurer de ceux que nous avons rencontrés, mon prince, puisque je ne les ai vus que de loin. Mais je soupçonne que ce sont des Tjékers, un de ces peuples qui vivent dans les îles et sur les

rivages au nord de la Grande Verte. J'ai entendu dire, au cours d'une escale à Eles, qu'ils savaient construire de grands bateaux tels que ceux que j'ai vus. Mais ces peuples sont divers, il y a les Phélepets, les Chekeleshs, les Danéens… Leur point commun est de savoir construire des bateaux et de maîtriser la mer.

— Ils allaient vers l'ouest, dis-tu ? Donc, chez les Tjéhénous ou les Tjéméhous.

— C'est ce que je peux supposer, mon prince.

— Tu as bien fait de me prévenir. Va.

À sa sortie, Nebnafê se vit gratifier par le chambellan de cinq anneaux d'or, cadeau du général pour l'information apportée ; il se confondit en remerciements et en vœux.

***

Le grand jour vint enfin.

La veille, des courriers rapides étaient arrivés de la frontière de l'est pour annoncer que Sa Majesté Hattousil, roi des Hattous, et son équipage n'étaient plus qu'à une étape d'Aâkarê-Horakhty, c'est-à-dire de Pi-Ramsès. Il en était temps : depuis deux décades, les puissances occultes de la frivolité, qui dominent la vie secrète des empires, préparaient la visite tant espérée du roi des Hattous et le train-train quotidien s'en était trouvé bouleversé. Perruquiers, barbiers, garçons de bains, faiseurs de fards et de parfums, repasseuses, cuisiniers, échansons, spécialistes du protocole et autres intendants des menus plaisirs régnaient sur Pi-Ramsès et ses façades enguirlandées. Tout retard dans la livraison d'une perruque frisottée ou d'une ceinture brodée de pierres bleues déclenchait un orage effroyable. Et si le Hattou arrivait ce soir, se présenterait-on à ses yeux avec une perruque défraîchie ou une ceinture de simple tissu ?

Les ambassadeurs avaient averti le Premier chambellan que l'escorte du roi ne compterait pas moins de trois cents personnes, aussi le palais dévolu autrefois à sa fille, Maât-Hornéférourê, avait-il été préparé pour recevoir la suite rapprochée du visiteur, soit vingt et une personnes, tous des hommes, le reste devant être logé selon les fonctions et le rang au Palais ou à la caserne royale.

Le Palais et la ville se tinrent donc sur le qui-vive de bon matin. Les heures passèrent et toujours point de Hattousil. À midi, la garde royale et les buccins qui lanternaient au soleil reçurent l'autorisation de faire une pause par dix hommes, pour aller se désaltérer, pisser et casser la croûte, car ils menaçaient de défaillir. Sa Majesté Ousermaâtrê Setepenrê décida qu'on servirait un déjeuner rapide à la cour et à lui-même, car il commençait aussi à trouver le temps long.

Peu après la quatrième heure après midi, des mugissements de buccins retentirent du côté de la porte d'Asie, et des messagers coururent prévenir le Palais : le roi des Hattous venait enfin d'entrer dans la ville et longeait l'avenue, précédé d'un détachement de la garde royale. Ramsès, qui somnolait au jardin, fut averti et, suivi de la Grande Épouse Maât-Hornéférourê, évidemment présente pour la circonstance, alla donc s'installer sur le trône dressé dans la grande cour, cependant que le vizir et les princes prenaient leurs places. Personne n'avait apparemment prêté attention aux propos des messagers, aussi la surprise fut-elle totale.

Hattousil, en effet, pénétra dans la cour juché sur un animal que personne n'avait jamais vu, orné de pompons rouges et de guirlandes de perles de verre. Non seulement cette créature était-elle bien plus grande qu'un cheval, non seulement était-elle dotée d'un cou démesuré, mais encore possédait-elle deux bosses entre lesquelles pendait la selle, brodée d'or et d'argent, qui portait le royal séant de l'Asiate. Ramsès tendit le cou, abasourdi. La cour roula des yeux. Et comment diantre Hattousil allait-il descendre de ce monstre dont la tête dédaigneuse et lippue se dressait à quatre coudées du sol, à la hauteur de celle de Ramsès sur son estrade ? Il faudrait une échelle…

Ce fut alors qu'un officier hattou qui marchait à côté de l'animal cria un ordre. Et la monture fantastique de Hattousil plia les genoux et se coucha.

Le roi d'Asie mit à terre un pied botté de chevreau tendre, enjamba la selle en s'appuyant sur l'officier et se tourna vers son hôte. Toute la cour dévisagea l'homme qui occupait les pensées de son monarque depuis des décennies : massif et majestueux dans sa robe longue et sa cape de soie rouge, barbu et casqué d'une crinière

pâle, l’ancien ennemi devenu frère respirait l’autorité. Ramsès, en robe de lin rouge, descendit de son estrade, s’appuyant sur son bâton doré, et lui tendit les bras. Hattousil tendit les siens et l’accolade les tint plaqués un moment l’un contre l’autre, la fausse barbe tressée de l’un pénétrant les boucles frisées de l’autre, puis s’acheva sur des tapotements d’omoplates.

— L’honneur et la joie ! s’écria Ramsès.

— Ils sont partagés, répondit simplement Hattousil.

Le dieu vivant Ramsès, fils d’Amon, invita alors le dieu vivant Hattousil, fils du dieu de l’Orage, à prendre place sur le troisième trône. Chacun put vérifier que le potentat asiate marchait sans gêne, voire avec une martiale assurance. À la vue de son père, Maât-Hornéférourê s’élança vers lui et ils s’étreignirent longuement, puis s’assirent. Cette réunion de famille suscita une réflexion fugace dans l’esprit de Khaemouaset : son père n’avait-il pas prévu l’effet de ces retrouvailles publiques ? Plus d’un spectateur songerait, en effet, que les Hattous tenaient désormais une bien grande place au pays de Horus. Le chambellan vint exprimer, au nom de son maître, la félicité qui, à la vue de son frère, emplissait le cœur de l’élu d’Amon et de son peuple tout entier. Là encore, une autre question insidieuse piqua Khaemouaset : les ambassadeurs du Hattou n’avaient-ils donc jamais lu le Poème de Pentaour et n’en avaient-ils jamais traduit des extraits à son intention ? Si ç’avait été le cas, les réflexions du « vil Hattou » que son ancien ennemi recevait avec tant de faste seraient instructives. Un échanson gravit les marches de l’estrade, portant un plateau garni de trois gobelets d’or et d’une aiguière de verre bleu, et le présenta à Ramsès. Celui-ci servit lui-même le vin au royal visiteur, puis à la Grande Épouse et, enfin, emplit son propre gobelet. Les deux rois burent à leurs gloires réciproques et Maât-Hornéférourê à la leur.

Après un aussi long voyage, Sa Majesté Hattousil avait évidemment besoin de se rafraîchir. Ramsès l’accompagna lui-même à la porte du palais qui lui avait été réservé. Les intendances prirent alors le relais ; d’intenses délibérations, auxquelles participèrent les ambassadeurs, arrêtèrent la répartition de l’escorte entre les

quartiers qui lui avaient été assignés et l'organisation des activités de chacun jusqu'au banquet inaugural, qui se tiendrait dans les jardins.

L'animal extravagant, un chameau de Bactriane, fut mené aux écuries sous la surveillance de deux officiers, et les valets s'empressèrent de lui faire servir du fourrage, sous l'œil intrigué des chevaux. On s'avisa alors qu'un couple supplémentaire de congénères figurait dans l'équipage.

En pénétrant dans les jardins, Khaemouaset, son épouse et les siens furent saisis par la munificence inouïe qu'avait fait déployer le pharaon. Une multitude de flambeaux fichés au sommet de poteaux emplissaient d'une lumière dorée l'air palpitant d'oriflammes. Au pied d'une estrade destinée au roi et à son hôte, ainsi qu'à la Grande Épouse de l'heure, les tables semblaient s'étendre à l'infini et une armée de serviteurs rangés dans les allées se tenaient prêts à satisfaire l'appétit et la soif des convives. Combien seraient ceux-ci ? Cinq cents, peut-être six cents, à qui des huissiers assignaient leurs places dès l'entrée. Les premières tables, à droite de l'estrade, étaient celles du clergé, et ce fut ainsi que Khaemouaset se retrouva assis près de Meryatoum et de Bakenkhonsou, ainsi que d'une bonne douzaine de grands-prêtres d'autres cultes. Il échangea un regard amusé avec son frère et, avant qu'ils n'eussent pu proférer un mot, Bakenkhonsou s'exclama avec emphase :

— Je ne crois pas qu'Amon lui-même imaginerait une fête plus splendide !

Le ton était donné : toute ironie serait déplacée. Mais il était vrai que, depuis sa nomination, le grand-prêtre d'Amon débordait d'amour et de louanges pour le dieu vivant. N'avait-il pas, quelques jours plus tôt, adressé une prière solennelle à Amon pour que ce dieu accordât cent dix années d'existence au pharaon ?

Résigné à subir la faconde de son collègue, Khaemouaset explora du regard les parages. Les tables en face de lui, à gauche du trône, étaient présidées par son frère le général Ramsès ; c'étaient donc celles des princes de premier ordre.

Il plissa les yeux pour tenter de localiser les tables des Grandes Épouses et celle où se trouvait la sienne, mais dans le papillotement des flambeaux il ne vit que des visages béats et des fleurs. Il n'était

d’ailleurs pas sûr que les Grandes Épouses participassent au banquet, car elles eussent risqué de ternir l’éclat de la favorite du jour, Maât-Hornéférourê. Il se tourna vers Meryatoum et perçut cette fois une lueur de malice dans ses yeux, tandis que Baky, comme on surnommait Bakenkhonsou, se répandait en actions de grâces pour la sollicitude des dieux qui présidaient à ce banquet.

Alors commença le défilé des plats, et une âme anxieuse eût pu craindre que la terre entière eût été dévastée pour préparer tant de victuailles. Cailles farcies et filets de poulet frits, quartiers d’oie et gigots d’agneau ou d’oryx rôtis, salades à profusion… Au troisième plat, Khaemouaset rendit les armes et marmonna l’espoir que les médecins royaux, sans doute invités eux aussi, ne fissent pas honneur à tous les mets, car on aurait certainement besoin d’eux dans la nuit.

Imprégné de vin, Baky tenait un discours aussi confus qu’il avait été volubile. Soudain, sa faconde avorta en hoquets et le grand-prêtre dodelina de la tête, à l’inquiétude de ses commensaux. Meryatoum fit signe à deux serviteurs ; ils aidèrent l’intempérant à se lever et l’accompagnèrent dans un lieu où il pourrait cuver son vin et ses débordements de louanges à l’abri des regards. Avec un peu de chance, il serait rétabli le lendemain pour la présentation des grands du royaume et de la cour à Hattousil. Il ne vit donc pas le spectacle qui commença dans un fracas de sistres et de tambourins. Douze danseuses déroulèrent leurs arabesques ordinaires au pied de l’estrade sur des rythmes d’abord lascifs, puis de plus en plus rapides, formant et défaisant des cercles, la jambe levée au-dessus de la tête, jusqu’au moment où un jeune homme avança dans le bourdonnement croissant des tambourins et leva les bras. Les danses s’arrêtèrent et l’hymne des chanteuses d’Amon s’éleva, célébrant la puissance et la gloire du pharaon Ousermaâtrê Setepenrê et de son frère Hattousil, désormais unis dans la paix céleste.

La pleine lune brillait sur la scène. Avait-elle aussi été commandée par Setherkhepeshef, organisateur du spectacle ? Dans sa clarté froide mélangée à celle des torches, les convives observèrent les deux rois et la Grande Épouse se lever, échanger de nouvelles accolades et quitter la scène. Les ambassadeurs et les aides de camp

s’empressèrent auprès de leur monarque, le vizir Khaÿ, le Premier chambellan et le général Ramsès auprès du pharaon, et tout ce monde disparut dans les lueurs fuligineuses des torches. Chacun était libre de disposer. Khaemouaset et Meryatoum s’enquirent de Bakenkhonsou ; un majordome les mena vers un bosquet à l’écart ; le grand-prêtre, allongé sur un banc, ronflait puissamment. L’ivresse avait relâché ses sphincters car il avait pissé sur lui-même.

— Couvrez-le et laissez-le dormir tout son soûl, ordonna Khaemouaset, et surtout soyez discrets.

Meryatoum se chargea de prévenir l’épouse de Baky et lui déconseilla de faire transporter son mari dans l’état où il s’était mis, pour éviter tout risque de scandale. Khaemouaset partit à la recherche de sa propre épouse. Contournant le groupe où Setherkhepeshef pérorait d’abondance, il se fraya un passage à travers les convives plus ou moins volubiles et pris de boisson et la trouva enfin à la première table des princesses, entourée de Sekhemrê, Hori, Isishérou et Neferneith. Un échange de regards suffit à confirmer le désir qu’ils éprouvaient tous de quitter les lieux. Venus à pied, car ils craignaient de perdre leurs baudets dans l’afflux de montures qui empliraient les écuries, ils rentrèrent donc de même.

En dépit de l’heure tardive, les rues étaient pleines de monde.

— C’était le plus beau banquet de ce règne, observa Sekhemrê. Je n’ai jamais vu autant de gens ivres.

Hori pouffa. Khaemouaset daigna sourire. Il avait l’impression d’être égaré dans le songe d’un autre, son père en l’occurrence. Mais peut-être l’efficacité d’un pouvoir se mesure-t-elle, justement, à sa capacité de tenir un peuple en état de songe ?

— As-tu remarqué, demanda Nekhbet-di en se mettant au lit, le nombre d’étrangers qu’il y a dans cette ville ? Plus de la moitié des gens que nous avons croisés étaient des Shasous, des Tjéhénous ou des Babyloniens.

— Le miel attire les mouches, répondit-il.

***

La journée du lendemain fut moins éprouvante, exception faite de l'interminable cérémonie de présentation des notables à Hattousil. Grâces fussent rendues à Amon, Bakenkhonsou, raisonnablement dégrisé, y fit bonne figure. Et chacun attendit donc la réponse à la question dont la cour avait débattu sous cape : les Grandes Épouses figureraient-elles dans le lot ? Des paris avaient même été pris ; On compta peu de perdants. En effet, vu leur nombre, Ramsès et Khaÿ avaient conclu d'un commun accord que leur présentation ne serait pas opportune, car elle rabaisserait l'importance de Maât-Hornéférourê.

— Imagine l'effet sur Hattousil, commenta Meryatoum, une douzaine de reines rangées comme des shaouabtis dans un tombeau !

Néanmoins, les princes et princesses des deux rangs, cent seize au dernier décompte, défilèrent tous au grand complet, cependant que le chambellan clamait chaque nom et que Ramsès se rengorgeait. L'expression ahurie de Hattousil témoigna, elle, de l'effet de cette parade destinée à illustrer l'intarissable fécondité du dieu vivant.

À la fin de la cérémonie, le Premier chambellan s'avança pour annoncer une déclaration de l'illustre roi des Hattous. Après un sourire appuyé à son hôte, sur le trône voisin, Hattousil tint un discours bref et enthousiaste, que l'interprète traduisit sur-le-champ :

— L'amour et l'admiration pour le divin Ousermaâtrê Setepenrê, qui ont porté mes pas jusqu'ici, m'engagent à fortifier les liens qui nous unissent déjà. Je lui offre donc la main de ma deuxième fille, Elmazou. Puissent ces noces futures porter sa vie à cent ans !

Des acclamations jaillirent de l'assistance. Les deux rois se levèrent pour échanger une nouvelle accolade. Le spectacle frappa Khaemouaset : on eût dit un ours étreignant un animal inconnu. Car voûté comme il l'était, la tête dardant sur un cou trop court, Ramsès évoquait, en effet, une bête mystérieuse. L'image de Seth palpita un instant dans son esprit, mais elle était trop fâcheuse pour s'y attarder.

Maât-Hornéférourê n'avait pas assisté à l'annonce de son père. On saurait plus tard si elle s'en réjouissait ou non.

Il n'y eut miséricordieusement pas de banquet. Le chambellan et l'ambassadeur de Hattousil annoncèrent l'un après l'autre que Sa Majesté effectuerait le lendemain une visite des Deux Pays, menée par le prince général Ramsès.

Chacun s'en retourna donc dans ses quartiers ou ses foyers.

***

Une dernière question demeurait en suspens : le sort de l'infortuné Ourhi-Teshoub, que les fastes déployés pour son oncle avaient rejeté au rang des disgraciés. Vivante illustration du sort de tant d'hommes pris dans les machines ordinaires du pouvoir, il avait servi, il ne pourrait plus servir. Reclus dans sa résidence de Mi-Our en compagnie de deux ou trois familiers, un aide de camp sans camp, un chambellan sans huissiers et trois concubines que l'âge avait avancées au stade de matrones, l'ancien roi achevait d'y user ses habits d'apparat. Qu'allait-on donc en faire ? L'arrivée prochaine d'une autre cousine au Palais excluait pour lui toute perspective de retour à Pi-Ramsès. Mais à supposer que le pharaon obtînt sa grâce, la fin de son exil ne serait guère plus riante : que serait-il dans son pays sinon un monarque déchu, soumis à une surveillance constante et à la hargne tenace de la grande Poudoukhépa ?

Comme Ipepi l'apprit à Khaemouaset, ce fut le général Ramsès que son père chargea de négocier le sort du proscrit. Lors d'une halte à Ouaset, le prince héritier flatta la magnanimité du Hattou et lui représenta qu'elle exalterait sa grandeur d'âme bien plus que ne le ferait la rancune : qu'il accordât donc à son neveu une principauté lointaine où celui-ci serait lié par la gratitude bien plus que par l'amertume de ses ambitions déçues.

Hattousil en convint. Il n'avait plus rien à craindre d'Ourhi-Teshoub, son fils Hishmi-Sharouma étant bien installé dans son rôle de prince héritier. Ce fut donc sur une scène pathétique que s'acheva le séjour du Hattou au pays de Horus. Le dernier soir de sa visite, une rencontre fut organisée entre l'oncle et le neveu, en présence de Maât-Hornéférourê. Ourhi-Teshoub fut introduit en présence de

Hattousil et les anciens ennemis exprimèrent ou feignirent l'émotion profonde. Ils levèrent les bras et s'étreignirent.

— Ningal le veut, les liens du sang ont défait ceux des querelles ! s'écria Hattousil, un rien déclamatoire.

— Baâl a soufflé le vent et les traces des guerriers dans le sable se sont effacées, répondit Ourhi-Teshoub, récitant une formule préparée d'avance.

— Que ton retour dans notre cercle familial soit scellé par Amonet, conclut Maât-Hornéférourê.

Il était douteux que les deux Hattous connussent cette déesse, version féminine d'Amon, mais l'heure n'était pas aux vétilles. Une péripétie imprévue survint : le roi d'hier et celui d'aujourd'hui étaient en larmes. L'émotion avait brisé les attitudes de convention. L'ancien roi pleurait sa défaite, que la grâce du vainqueur lui signifiait sans espoir de revanche. Le roi présent, lui, pleurait sur la futilité du pouvoir, dont la déchéance de son neveu lui présentait l'image. Jusqu'alors sûrs de leurs causes, l'un et l'autre s'étaient haïs et se découvraient soudain vulnérables. Le menton de Maât-Hornéférourê trembla, prélude de ses propres larmes. Sans doute gêné par ces épanchements, Ramsès interrompit la scène en levant un gobelet d'or à la puissance de l'amour céleste. Les trois Hattous levèrent les leurs.

Ainsi prit fin pour l'ancien roi Moursil le Troisième un exil de trente ans. Il avait cinquante-deux ans, son oncle, soixante-six. Il eut droit comme monture à l'un des chameaux de la caravane royale.

Sur le seuil de son palais, Ramsès leva le bras pour saluer les deux voyageurs. Seul le vizir Khaÿ remarqua la tristesse qui imprégna soudain le visage de son maître.

Ce ne pouvait être l'affection qui la motivait, car les liens entre les deux rois se résumaient à des intérêts d'État. Le sentiment qu'une page était tournée, alors ? On sait toujours quel livre on vient de refermer, jamais celui qui vient de s'ouvrir. Un soupçon pointa alors dans l'esprit de Khaÿ : c'était probablement la conscience du temps passé qui attristait Ramsès. Son duel avec Hattousil avait commencé alors qu'il était jeune et vaillant. Et le temps s'était écoulé, assez de

sabliers pour couvrir un désert. C’était sur lui-même que s’apitoyait le dieu vivant.

4
Banquets nocturnes sur un bateau à la dérive

La visite de Hattousil était passée comme un songe, une de ces fantasmagories telles qu'en suscitent parfois l'abus d'alcool ou le *khat* aux heures les plus chaudes de l'été, quand les branches des sycomores se mettent à onduler, pareilles à des serpents monstrueux, ou quand le plat de fèves à l'oignon scintille soudain de reflets absurdement somptueux, perles d'onyx parsemées d'éclats de turquoise et d'albâtre. Ç'avait été une visite d'État enflée par Ramsès aux dimensions d'un événement cosmique, et chacun à la cour fut content d'y avoir figuré et tenu son rôle, mais encore plus de retrouver la réalité quotidienne.

Désireux de prolonger la transe dans laquelle s'était accomplie sa victoire virtuelle contre l'ennemi qu'il n'avait jamais défait, Ramsès exigea cependant qu'elle fût immortalisée dans les textes et les bas-reliefs. Les scribes poètes furent sollicités pour exalter la prodigieuse visite du fils de l'Orage au fils d'Amon.

La commémoration de l'événement ayant été placée sous le signe de Ptah, Khaemouaset avait donc été prié d'apposer le sceau de son approbation sur le texte à inscrire sur une stèle ; il en était resté interdit. Le texte attribué au dieu, et intitulé Bénédiction de Ptah, n'était guère aimable pour les Hattous :

J'ai fait des gens du pays des Hattous des serfs pour ton palais. Je leur ai inspiré de former eux-mêmes des processions de suppliants devant ton ka, chargés de tributs à la puissance de Ta Majesté, vie, santé, force, la fille aînée du roi en tête, pour apaiser le Maître des Deux Terres, le roi du Sud et du Nord, Ousermaâtrê Setepenrê, fils de Rê, Ramsès Meryamon doué de vie. Un grand et mystérieux prodige dont on n'avait pas idée…

La morgue et l'arrogance du Poème de Pentaour ressurgissaient telles quelles. Et cette propension au mensonge ! Quels serfs hattous y avait-il au Palais ? L'âge n'avait rien appris à Ramsès. Mais surtout les termes du texte étaient insultants pour Hattousil et sa fille. Qu'adviendrait-il si l'un des ambassadeurs en prenait connaissance ? À coup sûr, Hattousil n'enverrait pas la deuxième fille qu'il avait promise. Khaemouaset s'en ouvrit au vizir Khaÿ ; celui-ci leva les bras au ciel :

— Je n'y peux rien, grand prince ! Le texte a été dicté par le roi lui-même. Veux-tu aller toi-même le faire changer d'avis ?

Autant essayer d'inverser le cours d'un fleuve, ils le savaient tous deux. Quant à l'érection des stèles sur lesquelles serait gravé ce texte inepte, Khaemouaset déclara forfait ; son fils Sekhemrê et lui avaient assez à faire avec l'achèvement des tombes des Grandes Épouses et la restauration des autres sépultures. L'âge commençait à percevoir son tribut du grand-prêtre de Ptah : il se remettait moins aisément des déplacements à dos de baudet, au grand soleil, des interminables voyages sur le Grand Fleuve à destination du Kher-en-Ahaou et du Set-néférou[10] et des discussions avec les contremaîtres, sans parler de l'administration ordinaire du temple de Ptah. De surcroît, le pays de Horus entrait dans la quarante et unième année du règne de Ramsès le Deuxième, et l'épreuve d'un cinquième jubilé pointait à l'horizon. Car le dieu vivant multipliait désormais ces fêtes, sans doute persuadé qu'elles infusaient en lui les fluides divins et entretenaient sa vitalité. Il abordait sa soixante-septième année d'existence et Khaemouaset approchait sa cinquantième. Les petits malaises se succédaient et le médecin Seseb lui avait conseillé d'éviter le grand soleil et les efforts physiques aux heures les plus chaudes.

— Un cœur n'est pas un esclave, avait-il dit. On ne peut le remplacer quand il vieillit.

C'était ainsi que, sur les instances de son épouse et de son fils, le grand-prêtre s'était muni d'une ombrelle et que ses visites sur les chantiers se limitaient aux premières et aux dernières heures de la journée. Pour les grandes expéditions, Ipepi lui avait commandé une litière suspendue entre deux baudets et surmontée d'un dais.

Cependant, la fièvre bâtisseuse avait repris Ramsès et c'était le vice-roi de Koush, Sethaou, qui en supportait désormais la charge. Ousermaâtrê Setepenrê était pressé de voir achevés les monuments que les prédécesseurs de Sethaou avaient commencé à faire bâtir. Quand on pensait que le temple des Millions d'Années, dont les fondations avaient été tracées bien des décennies plus tôt et qui avait même été inauguré par le pharaon, n'était pas encore fini ! Et le temple de Ptah-Taténen dont le creusement n'était pas achevé !

— Que Sa Majesté me permette de lui faire observer que la main-d'œuvre dont je dispose ne peut suffire à la tâche, avait écrit Sethaou.

Peu après, il avait reçu l'ordre de réquisitionner des ouvriers par tous les moyens à sa disposition. Tous les moyens ?

Ces informations ne se propageaient que dans les circuits réservés, entre le cabinet royal, celui du vizir et celui du vice-roi. Pourtant, elles parvinrent aux oreilles de Khaemouaset dans des circonstances qui ne s'y prêtaient guère. Un matin, il examinait les fresques toutes fraîches de son tombeau familial, à Sokar, admirant le talent avec lequel le peintre Antef avait représenté les canards et les cailles dans les fourrés d'un paysage idyllique. Chaque brin d'herbe, chaque plume, chaque datte dans les régimes des palmiers était fidèlement reproduit. C'était l'au-delà où son ka se promènerait un jour, au terme de sa vie terrestre.

— Quel savoir-faire ! s'écria-t-il à l'adresse de Sekhemrê et d'Ipepi. Cet Antef donnerait presque envie de mourir pour se trouver déjà dans ses paysages. Rappelle-moi de lui faire donner une gratification.

— Il faudra la lui adresser dans le Haut Pays, mon maître. Il a été réquisitionné sur ordre du vizir Khaÿ.

— Lui ? Mais il m'avait déclaré qu'il se faisait vieux et ne voulait plus quitter sa famille ?

— Ordre du vizir. Il a dû partir achever les peintures du temple des Millions d'Années. Et son sort n'est pas le pire.

— Que veux-tu dire ?

— Manque d'artistes, manque de main-d'œuvre. Faute de volontaires, ils sont mobilisés par la contrainte. Imagine, mon maître, que Sethaou a donné l'ordre à Imenkhousa, commandant de

la compagnie militaire qui est stationnée là-bas, d'aller s'emparer de force de travailleurs dans les oasis des Tjéméhous, au pays d'Irem !

Les informations étaient peu douteuses : Ipepi les tenait de son beau-frère, scribe au cabinet du vizir. La consternation s'inscrivit sur les visages de Khaemouaset et de Sekhemrê. Oubliées, les déclarations de compassion royale à l'égard du peuple. Était-ce en leur faisant construire des temples au prix de leur liberté, de leur sueur et sans doute de leur sang que Ramsès pensait rapprocher les travailleurs de la religion ? Khaemouaset secoua la tête.

Les trois hommes sortirent du mastaba et leurs regards embrassèrent l'horizon qui resplendissait de plus en plus à mesure que les heures passaient.

— Il faudra maintenant rentrer, père, dit Sekhemrê en prenant l'ombrelle des mains d'un domestique pour en protéger son père.

Khaemouaset hocha la tête, se tourna vers l'édifice qui serait donc sa dernière demeure et se laissa hisser par ses compagnons sur son baudet. Ah, ce serait fameux d'avoir, comme Hattousil, une monture qui se couchait quand on voulait monter dessus. Sans doute quelqu'un songerait-il à faire venir à To-Méry deux ou trois couples de ces animaux extraordinaires.

Pour l'heure, il irait se restaurer à l'ombre et faire une sieste. Vers la quatrième heure après midi, il partirait vérifier les travaux de restauration des pyramides de Chepeskaf, d'Ounas et de Sahourê. Sans compter le sanctuaire du bœuf Apis, construit à Apitou en l'an 16 du règne, qui, d'après de récents rapports, se dégradait…

Que de monuments, que de monuments !

***

Et une fois de plus, la cour se reprit à attendre une future Grande Épouse, la princesse Elmazou, promise par Hattousil. Cela devenait presque un rituel.

Peut-être pour tromper son ennui, Ramsès organisa alors une fête absurde à force d'incongruité : il décida de célébrer de façon retentissante le mariage de son vingt-troisième fils Neferhotep. Un banquet de trois cents personnes, auquel participeraient tous les

ambassadeurs étrangers, suivrait la cérémonie au temple d’Amon. L’heureux élu épousait-il une princesse étrangère ? Une beauté de haut rang ? Point : Iryet, la fille d’un capitaine d’Oupi[11] qui avait amassé un petit magot dans son pays, bref, un commerçant enrichi. Quant à Neferhotep, le fils d’une épouse secondaire, c’était un joli garçon un peu faraud, qui n’avait certes pas inventé une nouvelle façon de casser les œufs. Mais de même qu’il précipitait les jubilés, Ramsès ne semblait plus trouver d’intérêt à l’existence qu’en multipliant les fêtes. L’incongruité résidait dans le fait que, hormis pour le mariage de ses premiers-nés, notamment celui de Ramsès, de feu Parêherounemef, de Khaemouaset lui-même, les noces de ses fils n’avaient donné lieu qu’à des festivités discrètes.

La famille entière était donc tenue d’assister à la cérémonie : cela donnerait évidemment lieu à un banquet, un de plus. Croisant son frère Ramsès devant les bureaux du vizir, Khaemouaset échangea avec lui les civilités d’usage, puis demanda :

— Connais-tu le sens de cette grande célébration ?

— Non, à part le fait que Neferhotep est nommé représentant du roi en Oupi.

— Et alors ?

— Et alors rien. Sessou s’ennuie. S’il le pouvait, il changerait les étoiles de place.

Ses propres propos firent brièvement pouffer le prince Ramsès. Khaemouaset restait soucieux. Les deux frères connaissaient la question que tout cela soulevait, mais n’osaient la poser : le roi avait-il toute sa tête ?

— Il a soixante-sept ans, dit simplement le prince Ramsès. Et, au bout d’un temps :

— Tu as vu comment il marche ? Il ne peut plus se passer de son bâton.

Cela signifiait que le prince Ramsès pourrait bientôt succéder à son père. Et la perspective ne lui déplaisait certes pas.

La fête eut donc lieu. Bakenkhonsou présida les cérémonies au temple d’Amon avec toute l’emphase qu’on pouvait craindre ; aussi Ousermaâtrê Setepenrê Ramsès Meryamon Hathon les honorait-il de sa présence. Les sacrifices au dieu et les libations à Imenet

préludaient à l'invocation de ces célestes puissances pour qu'elles prissent le jeune couple sous sa protection. Une prière spéciale fut adressée à Horus, dans laquelle le jeune Neferhotep fut identifié à Kebehnesouf, fils de ce dieu. Puis le marié et son épouse s'agenouillèrent devant le monarque et celui-ci ceignit leurs fronts de bandeaux d'or. On vérifierait plus tard dans la journée que celui du marié portait une effigie de Kebehnesouf et celui de la fortunée Iryet, une effigie d'Amonet, l'Amon féminin.

Assis derrière le trône, sur le banc des princes, le général Ramsès fronça les sourcils à la vue de ces distinctions inusitées ; Khaemouaset le remarqua et s'en amusa. La faveur inouïe dont bénéficiait le jeune Neferhotep avait, en effet, de quoi inquiéter l'héritier désigné du trône : et s'il venait au roi la fantaisie de changer de successeur ? Un soupçon s'y ajouta : et si Ramsès n'avait justement organisé cette cérémonie que pour troubler les héritiers présomptifs, les fils des Grandes Épouses, non seulement le général Ramsès, mais aussi tous les autres, Setherkhepeshef, Montouherkhepeshef, Nebenkharou, Sethemouïa, Imenemouïa, Meryrê, Setepenrê, Séthi, Merenptah… ? Et plus il y songeait, plus Khaemouaset se persuadait que la seule raison de cette cérémonie hors du commun était la volonté de jouer un tour à ceux qui guettaient sa mort pour faire valoir leurs droits au trône. Il se retint de rire au moment où les assistants se levaient pour suivre en procession le monarque et les mariés hors du temple. Et le soupçon le tint de bonne humeur pendant le banquet.

Son père n'avait pas perdu la raison : c'était un farceur.

Les mines crispées des princes pendant le repas continuèrent de le divertir. Puis le sourire de Khaemouaset s'estompa. Une idée contrariante avait remplacé la précédente : Ramsès était trop occupé de sa propre gloire pour concevoir un projet aussi pervers que de déstabiliser les prétendants à sa succession. C'était une idée de femme. Mais laquelle ?

***

La question ne demeura pas longtemps sans réponse. Celle qui avait élaboré cette tactique n'était pas la mère de certains des grands héritiers, Isinofret. Absente de la cour depuis de longs mois, à moitié aveugle, elle succomba quelques jours après le retentissant mariage de Neferhotep, ayant usé en vain le savoir des médecins.

Alertés de son départ, ses fils et ses filles, petits-fils et petites-filles et alliés se rendirent auprès de sa dépouille, et Khaemouaset prononça les prières solennelles implorant les dieux de lui faciliter le passage vers la paix. Bien qu'il fût le fils de Néfertari, Meryatoum vint aussi, par compassion pour son demi-frère et collègue Khaemouaset. Même Setherkhepeshef vint, par égard envers celui qui avait été son père adoptif. Comme si souvent, sinon toujours, les enfants s'interrogèrent sur la défunte. Promue dès sa jeunesse au rang suprême pour une femme, elle avait tenté de s'accaparer une parcelle de ce pouvoir dont elle était l'instrument, mais n'était jamais parvenue à desserrer les doigts de son époux du sceptre. Elle avait enfanté six garçons et cinq filles, mais une Grande Épouse n'est jamais que la génitrice du roi et non une mère et, dès sa naissance, un prince est un orphelin. Ce ne pouvaient donc être des sentiments filiaux ordinaires qui avaient conduit le prince Ramsès, Bent Anât, Khaemouaset, Sethemouïa et les autres devant le corps d'Isinofret, mais la douleur d'un amour qui n'avait jamais existé ; ils pleuraient la mère qu'ils auraient dû avoir.

Et le roi ? Était-il venu ?

— Oui, il est venu à l'aube, répondit le chambellan.

À l'aube ? Lui qui ne se levait que péniblement à la neuvième heure ? Le prince Ramsès et Khaemouaset dévisagèrent le chambellan ; il demeura impassible. La vérité s'imposa : le roi n'était pas venu et ne viendrait pas. Il répugnait à voir celle qu'il avait tant de fois serrée dans ses bras réduite à l'état de cadavre. Sa mort lui rappelait la sienne ; il devait même la considérer comme une offense.

On le sait depuis toujours : les morts vous tuent. Finalement, on meurt presque autant de la mort des autres que de la sienne.

La saison de Shemou allumait ses brasiers dès la huitième heure. Le transport chez les embaumeurs fut décidé pour la troisième heure

après midi. Fils et filles regagnèrent donc leurs appartements ou leur résidence.

À cinq heures, Sekhemrê, s'étant rendu chez le chef du Trésor, au Palais, afin de régler une question de crédits pour la restauration des pyramides de Chepeskaf, d'Ounas et de Sahourê, fut surpris et même scandalisé de voir les oriflammes darder leurs langues dans le ciel, au sommet des mâts ; c'était interdit quand un deuil royal était proclamé. Mais le chef du Trésor, tout aussi surpris, ignorait tout de l'affaire. Sekhemrê se rendit donc chez le chambellan.

— Mais ce n'est pas moi, mon prince, qui décrète le deuil !

— Il n'a donc pas été décrété ?

— Apparemment non.

— Mais qui donc le décrète ?

— C'est le vizir, mon prince.

Le vizir étant en audience, Sekhemrê fit donc le pied de grue dans l'antichambre. Enfin reçu, il s'indigna, en termes à peine courtois.

— C'est le pharaon qui décrète le deuil, mon prince, répondit Khaÿ, navré.

— Et il ne l'a pas fait ?

— Non, pas encore, mon prince.

Indigné comme il l'était, demander une audience à son grand-père eût été imprudent. Sekhemrê se rendit donc chez le prince héritier. Celui-ci était à table ; il accueillit cependant son neveu et l'invita à se joindre à lui.

— Que dois-je penser ? demanda Sekhemrê.

— Tu es libre de penser ce que tu veux, cela ne changera pas grand-chose. La Hattoue est hostile à ce que le Palais prenne le deuil. Elle prétexte que ça le rend sinistre et que, vu le nombre de gens qui meurent, il faudrait tout le temps être en deuil.

— Et Ramsès lui obéit ?

— Il ne veut pas la mécontenter. Il espère l'arrivée de sa sœur, Elmazou.

— Que dira mon père quand il apprendra ça !

***

— C'est donc elle ! s'écria Khaemouaset, donnant un coup de poing sur la table. C'est elle qui a manigancé les fêtes pour le mariage de Neferhotep ! Et tout ça pour inquiéter les héritiers du trône. Et que fera-t-elle quand son fils sera d'âge !

Car elle avait enfin conçu un enfant mâle, quelques mois auparavant.

Sur quoi il envoya un domestique chez son frère Ramsès pour prier celui-ci à dîner.

— Frère, lui déclara-t-il devant la famille assemblée, nous ne pouvons pas exiger de notre divin père qu'il décrète le deuil. Mais nous ne pouvons pas non plus laisser la Hattoue rejeter notre mère dans l'oubli. J'ai donc résolu ceci : nous, ses fils, présenterons donc à Sa Majesté une requête solennelle pour l'érection d'une chapelle à la mémoire de la Grande Épouse Isinofret, notre mère.

Le prince Ramsès opina avec force.

Le lendemain même, la requête était soumise directement au roi par les princes Ramsès et Khaemouaset. À elle seule, elle constituait un reproche indirect. Ramsès le comprit-il ? Son expression maussade et son mutisme semblèrent le signifier. Il était coincé entre une piété conjugale forcée et le bon plaisir d'une épouse qui pesait d'un grand poids politique. Détestable situation pour un homme qui s'estimait divin. Durant la brève entrevue, il n'eut pas un mot pour la défunte.

Il eut cependant le bon goût de s'abstenir de toute fête durant les sept décades suivantes, jusqu'au jour où le sarcophage d'Isinofret fut descendu par bateau dans le Haut Pays, à destination du Set-néférou.

— Je n'irai pas, avait-il prévenu. Ces voyages sont épuisants. Ses fils le lui pardonnèrent : le motif était valable. D'ailleurs, il ne quittait quasiment plus le Palais. Mais le prince Ramsès veilla à ce que le voyage de la défunte fût entouré de tout le faste seyant au départ de celle qui avait été la deuxième Grande Épouse.

***

À peine Khaemouaset et les siens étaient-ils de retour qu'une nouvelle agita le Palais : la princesse Elmazou était en route pour le pays de Horus.

Elmazou, cela signifiait « Étoile » en hattou. Elle fut promptement renommée Sebaïbamon, « Étoile du cœur d'Amon », et son cartouche fut rapidement gravé sur une nouvelle statue du dieu vivant, au mollet droit duquel la promise était flanquée, selon la coutume. Personne à Pi-Ramsès ne l'avait encore vue, mais l'atelier d'Ahmose s'était inspiré des descriptions des ambassadeurs pour réaliser le portrait : svelte, mais pourvue d'une poitrine avantageuse ; de toute façon, elle ne pouvait être que belle ; le même atelier fit fortune grâce à des reproductions réduites de l'effigie, en albâtre, en calcaire, en bronze.

Enfin, elle arriva et l'émotion s'enfla, jusque dans le petit peuple, rien qu'à l'énumération des trésors qu'elle apportait en dot, encore plus nombreux que ceux de sa sœur Bentarourou, maintenant Maât-Hornéférourê : songez, mille serfs ! Mille ! Et des bœufs d'Asie. Et des sacs d'argent brut et d'épices… Il était vrai que, pour constituer cette dot, Hattousil avait sollicité ses vassaux, comme les ambassadeurs le confièrent au prince Ramsès. Seule déception : elle n'avait pas apporté de ces animaux fabuleux sur lesquels son père avait fait son entrée lors de sa précédente visite. Ce serait pour une autre fois.

Sekhemrê se trouvait sur la place du Palais quand les mille serfs défilèrent : une collection de gaillards de quinze à vingt ans, de toutes variétés, arrachés à leurs familles, là-bas, dans la Pidasa, la Lukka, le Tarountas, le Kizzouwadna, le Karkemish, le Mitanni… Presque tous avaient la peau très blanche, les uns avec des pommettes saillantes, des yeux clairs et des cheveux jaunes, les autres bruns et poilus. Les femmes attroupées sur le passage du cortège caressaient du regard ceux qui avaient les cheveux jaunes.

— Mais c'est de l'or qu'ils ont sur la tête ! s'écriaient-elles.

Ceux-là ne tarderaient pas à trouver des partis, songea Sekhemrê. Et grâce à l'afflux d'Asiates depuis maintes années, on voyait de plus en plus, dans le Bas Pays, d'enfants aux yeux et aux cheveux clairs.

Les cérémonies nuptiales commencèrent le lendemain. Khaemouaset, tenu d'y assister, s'y rendit avec les siens. Dès qu'il se trouva devant son père, pour lui présenter ses respects, il fut frappé par l'attitude triomphante de Maât-Hornéférourê, assise sur un trône à la droite du pharaon, la nouvelle élue étant à gauche ; c'était la première fois, de mémoire de courtisan, qu'une ancienne Grande Épouse participait à la réception de la suivante. Certes, elles étaient sœurs, mais la collusion n'en était pas moins dérangeante, car c'en était bien une, de collusion. Les deux Hattoues avaient mis la main sur le trône : Ramsès était désormais leur otage.

Il échangea des regards froids avec l'aînée ; sans doute savait-elle qu'il la tenait pour responsable de l'absence de deuil officiel pour la mort d'Isinofret. Il dévisagea la cadette pendant les quelques secondes que durèrent les civilités et les vœux de circonstance ; des yeux trop maquillés et contrastant à l'excès avec sa blondeur et une moue arrogante, encore plus d'être relevée d'un carmin criard. Deux mots lui vinrent à l'esprit : « Petite délurée. » Puis il lui présenta sa famille et céda la place à Meryatoum, suivi d'une flopée d'autres princes.

— Je ne lui trouve que trois atouts, commenta au retour Sekhemrê, de plus en plus impertinent : elle a les cheveux jaunes, une grosse poitrine et c'est une fille de Hattousil.

Et ce fut un mois de fêtes, un de plus ! Orchestrions et guirlandes, banquets aux flambeaux et, invention de Setherkhepeshef, dîners en bateau à la lumière de lampions et dans la musique jouée par des harpistes embarqués.

— Il ne se réveillera donc jamais ? demanda Sekhemrê.

— Sur quelle réalité se réveillerait-il ? répondit Khaemouaset. Il avait lui-même l'impression d'avancer dans un songe et ne retrouvait quelque lucidité que pour apprécier les plans de la chapelle qui serait donc érigée à la mémoire d'Isinofret, non loin du temple des Millions d'Années. Car c'était l'emplacement que, dans un subtil esprit de vengeance, Khaemouaset et ses frères avaient choisi. Qu'importait ! Désormais enchaîné par l'invalidité, Ousermaâtrê Setepenrê ne quitterait plus Pi-Ramsès que pour la Grande Prairie. Le reste du

temps, Khaemouaset écoutait les indiscrétions glanées par Ipepi comme un amateur de khat écoute les conversations des clients d'un débit de boissons.

Un nouveau scandale de prévarication avait éclaté. Un des princes mineurs avait disparu, embarqué, disait-on, sur un bateau à destination d'Eles. Une princesse mineure s'était trouvée enceinte sans qu'on sût de qui. Et ainsi de suite.

Le royaume ressemblait à un bateau dont le capitaine se serait endormi.

Puis un matin, les pigeons voyageurs apportèrent une nouvelle fracassante du pays des Hattous : Hattousil était mort.

5
Soucis funèbres et fuite d'un Babylonien nu

La nouvelle prit la cour de court.

La mort du Hattou changeait l'ordre du monde ; il avait été, depuis les origines du règne, le Grand Adversaire, celui dont les monarques, les peuples et les individus ont besoin pour le récit qu'ils élaborent avec plus ou moins de véracité, sans parler du talent, pour justifier leurs actions iniques ou équitables et se décerner le titre de héros. Trente-sept ans auparavant, il avait été le Vil Hattou, suant la haine pour le roi splendide de To-Méry, mais avec l'aide des dieux, le divin Ousermaâtrê Setepenrê avait défait les filets de sa malignité et l'avait contraint à l'indignité de la paix. Signe tacite de sujétion : l'infâme Asiate lui avait offert deux de ses filles.

Tel était le récit sanctionné par le pharaon lui-même. La fastueuse réception offerte à l'ennemi par Ramsès n'y changeait rien, et seuls quelques fâcheux pouvaient encore prétendre que le vrai vainqueur avait été Hattousil, puisqu'il conservait la forteresse de Qadesh, que Ramsès était jadis parti reconquérir.

Or, Hattousil mort, le récit s'achevait. Et ensuite ? On ne peut pas vivre sans récit, sauf à déchoir au rang des ichneumons et des crapauds. Quel serait le nouveau récit ?

Ces anxiétés étaient étrangères à la réalité politique. Rien d'alarmant ne s'esquissait à l'horizon oriental. L'héritier Hishmi-Sharouma, qui avait visité le royaume quelques années auparavant, était monté sur le trône et avait pris le nom de Toudkalia le Quatrième ; il n'avait aucune raison de modifier la politique de son père, ses alliances avec ses voisins demeuraient inchangées, la région était donc stable. Mais l'être humain se soucie peu de la réalité ; sans doute la sait-il inconnaissable ; il ne sait que ce qu'il invente. Les anxiétés demeurèrent.

Fait sans précédent, un de plus : Sa Majesté décréta un deuil d'une décade, en l'honneur de la mort de son frère bien-aimé, père de ses épouses, et adressa un message de condoléances à la reine Poudoukhépa et au nouveau monarque.

Le royaume acheva ainsi la quarante-troisième année du règne de Ramsès le Deuxième, qui serait celle du cinquième jubilé. Khaemouaset vit arriver sans joie cette cinquième célébration forcée. Outre l'épreuve morale, elle était aussi une épreuve physique et forçait les limites de sa résistance. À quarante-huit ans, il ne se passait plus des potions roboratives que l'ancien médecin Sekhemrê, son fils, confectionnait pour lui : extraits et décoctions d'ail, d'aubépine et de petite camomille, à verser dans le vin du déjeuner.

De surcroît, cette fois-là, Ramsès avertit le grand-prêtre son fils par l'intermédiaire du vizir Khaÿ :

— Je ne me déshabillerai pas pour la cérémonie secrète. Qu'on me prépare simplement un siège.

Il était vrai que le dernier rite avait été particulièrement ardu : en dépit du lit à sangles prévu pour l'occasion, le monarque avait souffert de se faire aider par deux gaillards pour se coucher, puis se relever. Sans doute avait-il aussi été contrarié de devoir se montrer nu pour l'occasion, dos rond et cage thoracique creuse au-dessus d'un abdomen proéminent. Et fût-elle symbolique, la mort de son être terrestre pendant une dizaine de minutes ne l'avait pas réjoui. Superstitieux comme il l'était, le monarque avait peut-être craint d'y rester pour de bon.

De toute façon, le bienfait de ces rites était plus que douteux : le fluide divin ne changeait rien à l'état de l'impétrant.

Le reste de la cérémonie demeurant identique, les apparences furent sauves et les acclamations fusèrent comme les fois précédentes lorsque Ramsès sortit du temple dans sa robe rouge. Il fit aussi bonne figure que jadis au banquet et lança même deux ou trois bons mots, auxquels chacun se fit un devoir de s'esclaffer.

Bref, à quelques détails près, le fil de la vie se poursuivait. Mais on n'avait toujours pas d'histoire à se raconter.

***

— La chapelle commémorative de ma mère est achevée, j'ai été prévenu ce matin par courrier du vice-roi, annonça un soir Khaemouaset.

— Je t'accompagnerai, répondit Nekhbet-di.

— Moi aussi, dit Hatha.

Car il était prévu depuis la mise en chantier du monument que les enfants et petits-enfants de feu la deuxième Grande Épouse, ainsi que leurs alliés, iraient l'inaugurer.

— Avec Ramsès, Bent Anât, Khaemouaset, Sethemouïa et les autres, leurs épouses et les enfants, nous occuperons bien cinq grands bateaux, observa Sekhemrê. Rien que nous, ici, nous sommes onze.

— Douze avec moi, rectifia Ipepi.

— La moitié d'un bateau.

— Prévoyons six bateaux, conclut Khaemouaset.

Après concertation avec les autres enfants d'Isinofret, le départ fut prévu pour la semaine suivante. Le chef de la Maison royale fut prévenu du voyage et de tous ses participants. En fin de compte, ce furent dix bateaux qu'il fallut affréter et équiper, tant les participants affluèrent. Non que la piété à l'égard de la défunte fût si grande, mais la perspective de quitter Pi-Ramsès pour quelques jours avait soudain conquis des gens qui n'en étaient pas sortis depuis des années.

— Ah, loin du Palais, enfin ! s'écria l'un des jeunes princes, un fils de Sethemouïa, quand le cortège fluvial eut largué les amarres, ce qui fit rire les occupants du bateau voisin, celui de Khaemouaset.

Hori et les enfants de Sekhemrê n'avaient jamais quitté le Bas Pays. Ils passaient donc le plus clair des journées au bastingage, en compagnie des enfants de Bent Anât, ci-devant Grande Épouse et reléguée depuis bien des lunes, qui partageait le bateau de son frère. Et quand ils virent leur premier crocodile, ils crièrent autant que s'ils avaient aperçu le dieu Sobekh en personne[12]. Aussi le reptile déguerpit-il, fouettant les flots de sa queue hérissée.

Voyageant à contre-courant, les bateaux allaient donc lentement, mais le temps passait vite entre les étapes royales dans les petits

palais qui servaient jadis, quand le roi se déplaçait dans le Haut Pays. À l'abri des tentes, rafraîchis par la brise, les hommes discutaient de leurs affaires ou jouaient au serpent avec les jeunes, les femmes bavardaient en croquant des pépins de courge. Le confort était rudimentaire : pour satisfaire leurs besoins naturels, s'ils ne pouvaient attendre l'étape, les passagers ne disposaient que d'une planche percée d'un vaste trou, fixée en porte-à-faux, sur laquelle ils s'asseyaient, derrière un rideau de modestie. Aux bains des étapes, point de domestiques baigneurs, de perruquiers, de parfumeurs. Au dîner, enfin, principal repas de la journée, ni les vins fins, ni les plats délicats, ni les chanteuses ne manquaient à personne. L'humeur était bien plus gaie et spontanée qu'à Pi-Ramsès. L'expédition, qui eût dû être empreinte de gravité, tournait à la partie de campagne.

— On croirait que nous nous sommes évadés, confia Isishérou à sa belle-mère.

Khaemouaset et Ramsès l'avaient également remarqué.

— La vie à Pi-Ramsès est devenue irréelle, observa l'héritier. Le luxe abolit le monde.

Autant dire que le jour où il succéderait à son père sur le trône, il mettrait fin à cette atmosphère d'extravagance. Mais Khaemouaset le savait déjà : Ramsès voulait ramener le Palais et le gouvernement à Ouaset.

L'expédition parvint enfin à destination et le cortège fluvial s'amarra au quai du temple des Millions d'Années, car une digue et un quai avaient évidemment été construits pour protéger les bâtiments de l'inondation. Après une collation dans la résidence du temple, le cortège se mit en route pour la chapelle d'Isinofret, sous la direction de l'architecte.

Elle se dressait à moins d'une heure à pied du Grand Temple. Au premier coup d'œil, Khaemouaset fut enchanté. Le bâtiment était de taille modeste, mais élégant. Situé au bord d'un canal, parmi des banians, il offrait une façade de dix coudées de haut, encadrée de deux colonnes et précédée d'une enceinte ; au centre de celle-ci se dressait une statue de la défunte, représentée en Hathor, selon les instructions de Khaemouaset. Le groupe de visiteurs, près d'une centaine de personnes, emplissait l'enceinte. La cérémonie prévue ne

comporterait pas de chanteurs, mais seulement une consécration de la chapelle à la déesse et un sacrifice célébré portes ouvertes, à la vue des descendants d'Isinofret.

Une heure plus tard, les prières étaient dites, le sacrifice, en l'occurrence des libations de lait et de vin, consommé, et les assistants s'en retournèrent vers le quai, silencieux, pensifs et apaisés. Ils ne parvenaient pas à détourner leurs yeux du ciel incandescent, à l'occident. C'était là-bas qu'était partie la Grande Épouse.

Ils gagnèrent ensuite Ouaset, pour passer la nuit au Palais. Ce fut le moment le plus déconcertant du voyage. Le prince Ramsès avait prévenu l'intendant de l'arrivée du groupe, le priant de préparer quartiers, bains et repas pour une nuit, avec les serviteurs nécessaires. Les ordres avaient été exécutés, mais le retour dans ce palais désert revêtit un caractère funèbre ; les peintures des murs et des piliers s'écaillaient, une forte odeur de poussière emplissait l'air, la somptueuse demeure respirait l'abandon. Les voyageurs furent saisis. L'intendant s'en avisa.

— Voici plus de vingt ans, mes princes, que ces lieux sont inhabités, et les derniers séjours de notre divin roi, jadis, n'y ont guère dépassé deux jours. J'ai eu les plus grandes peines à préserver le mobilier et, après quelques vols auxquels je ne pouvais remédier, j'ai entreposé les pièces les plus précieuses dans une chambre forte dont je suis le seul à avoir la clé. Je me fais vieux, il faudra qu'un jour pas trop lointain le vizir veuille bien me relever de cette charge.

Ils dînèrent donc agréablement, mais sans grand raffinement. Aussi le cuisinier avait-il été engagé pour la circonstance, puisque les cuisines avaient été fermées de longue date.

L'épisode laissa le prince Ramsès encore plus pensif qu'il l'avait été jusque-là.

— Je ne m'étonne plus des scandales qui éclatent sans cesse, dit-il à Khaemouaset alors qu'après le dîner ils se promenaient dans les jardins éclairés de trois torches, mais visiblement à l'abandon. Le pouvoir a déserté tout le pays au sud de Pi-Ramsès. Si mon père m'avait nommé corégent, il en irait autrement, mais il n'y a jamais

songé et n'y songera jamais. Je m'effraie de ce qui restera de ce royaume quand il sera parti.

Khaemouaset hocha tristement la tête. Les évidences se multipliaient et s'alourdissaient. Mais qu'y pouvaient-ils ?

Un renard lancé à la poursuite d'un mulot leur frôla les jambes. Cela les découragea de poursuivre leur promenade. Il n'aurait plus manqué que de tomber sur un scorpion ou un serpent de mauvaise humeur.

***

Tout ce monde rentra donc à Pi-Ramsès.

— Mon prince, je voudrais te parler de quelque chose que je n'ose dire à ton vénéré père.

L'expression d'Ipepi saisit Sekhemrê. Il connaissait le secrétaire de son père depuis sa tendre enfance. Et c'était l'homme le plus dévoué et le plus loyal que Khaemouaset eût pu trouver dans le royaume. Mais Sekhemrê ne lui avait jamais vu cette expression anxieuse.

— Parle donc.

Ils s'éloignèrent de la résidence du temple, où ils venaient de déjeuner en famille.

— Tu connais le sycomore qui est près de la Maison de Vie ? Hier matin, à l'aube, je suis allé chercher un ostracon que je pensais avoir perdu là-bas. J'ai entendu dans les branches un bruit inhabituel, comme si un gros oiseau s'y débattait. J'ai levé les yeux et j'ai vu un homme nu. Il semblait en proie à la plus grande terreur. Il m'a dit : « Pas un mot ou je tombe sur toi et je te tue. » J'ai compris à son accent que c'était un Babylonien. Je lui ai dit calmement : « Tu sembles avoir plus peur que moi. Quel danger te menace ? » Il m'a répondu : « Les gardes du Palais. »

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'écria Sekhemrê.

— Attends. Je lui ai demandé quel crime il avait commis pour que les gardes du Palais le poursuivent. « Aucun, m'a-t-il répondu. Je me suis laissé piéger par une femme. » Et il m'a dit que si je révérais les dieux, je lui apporterais de l'eau. Je m'inquiétais de l'arrivée des

scribes, qui se seraient demandé ce que faisait cet homme nu dans un arbre et ce que je pouvais bien trouver à lui dire. Étant donné qu'il était pourchassé par les gardes du Palais, j'ai flairé un scandale et j'ai préféré ne pas l'ébruiter. Je suis allé chercher non seulement une gargoulette, mais un des pagnes qui séchaient à l'arrière. J'ai ensuite conseillé à cet homme de descendre s'il ne voulait pas attirer l'attention du voisinage. Il s'est exécuté, a ceint le pagne et vidé la gargoulette.

Si Sekhemrê ne connaissait Ipepi, il l'aurait soupçonné d'inventer des histoires de brigands.

— Je ne voulais pas que les scribes me voient parler avec cet inconnu. Ils sont curieux comme des pies. J'ai tenté de l'emmener hors du jardin, mais il était terrifié à l'idée de se montrer à l'extérieur. Je lui ai alors indiqué un bosquet près duquel personne ne passe à cette heure-là et je lui ai recommandé de m'y attendre. Je suis allé chez moi, j'ai pris une vieille perruque, une vieille paire de sandales et une galette et je les lui ai apportées.

— Que de sollicitude !

— Je voulais savoir le fin mot de l'histoire. Quand je lui ai donné la perruque, il a semblé soulagé. Il ne courrait plus le risque d'être reconnu. Nous sommes sortis de l'enceinte du temple et sommes allés au marché. Il m'a alors raconté ceci. Il était employé par l'intendance des jardins du Palais pour balayer les allées après les banquets, c'est-à-dire après minuit. La veille, une femme élégante était allée le retrouver dans les jardins déserts. Il avait été surpris. Elle l'avait aguiché de manière assez poussée, puis elle avait prétexté qu'elle ne pouvait faire l'amour en plein air, parce que c'était inconfortable et qu'il y avait des souris et des scorpions…

— Mais quelle histoire !

— Elle l'a alors emmené au Palais et ils sont montés par un escalier réservé aux domestiques. Là, elle l'a conduit dans une chambre somptueuse. Une femme nue était allongée sur un lit. La première lui a annoncé : « Voilà, princesse, celui-là fera l'affaire », puis elle est sortie. Comme il était échauffé et qu'il n'a pas de femme à Pi-Ramsès, il ne s'est pas fait prier pour passer à la besogne. Il m'a dit qu'il avait été généreux en semence. Mais peu après qu'il eut

accompli sa tâche, la porte s'est ouverte et deux gardes sont apparus, suivis de la première femme qui leur a ordonné : « Saisissez-le et faites vite ce que vous avez à faire. » Il a compris qu'ils devaient le tuer. Il a couru vers la terrasse et a sauté. Par chance, il est tombé sur une haie et a déguerpi à toutes jambes. Les gardes avaient évidemment pris du retard sur lui, car ils sont descendus par l'escalier. Comme il connaissait les jardins, il n'a pas eu de peine à les distancer et a couru jusqu'au temple. Il a sauté dans le domaine de la Maison de Vie et s'est réfugié dans l'arbre où je l'ai trouvé.

Sekhemrê éclata de rire.

— Ne ris pas, prince, car tu ne sais pas tout. Il m'a décrit cette princesse : elle a des cheveux jaunes et de gros seins.

Sekhemrê en demeura pantois.

— Et elle était vierge.

Le sens de l'histoire commençait à transparaître. Le regard d'Ipepi pesait sur Sekhemrê.

— Comment savoir s'il n'a pas inventé tout ça ?

— Pourquoi se serait-il trouvé tout nu dans un sycomore ?

— On peut se déshabiller et grimper dans un arbre.

— Ce n'est pas un exercice qui me viendrait facilement à l'idée.

— Sait-il qui est la femme qu'il a déflorée ?

— Non. Il pense simplement que c'est une princesse. Il les tient toutes pour des dévergondées.

À ce moment-là, la laveuse de la résidence sortit des communs avec une commère, visiblement en proie à l'exaspération. Les deux hommes s'interrompirent, car la bonne femme emplissait l'air de ses récriminations :

— Je te le dis, Nefy, ce pays devient fou. Hier, des bonshommes qui se prétendaient policiers sont venus me demander de bon matin si je n'avais pas vu un homme nu dans les parages. Aujourd'hui, ils ont interrogé mon fils pendant une heure pour savoir s'il n'était pas babylonien et jardinier ! Mon fils, Nefy, tu crois qu'il a l'air d'un Babylonien ? Mais ce pays est devenu fou !

Ipepi et Sekhemrê échangèrent des regards ahuris.

— Bon, je veux bien croire que ton Babylonien a été entraîné par une dame de cour dans la chambre de sa maîtresse, reprit Sekhemrê.

Mais avoue que c'est un peu fort de poivre. Il a pu apercevoir Elmazou et inventer une fable.

— Dans quel but ?

Dans quel but, en effet ? La déplaisante vérité commençait à s'imposer à Sekhemrê : cette histoire de fous était vraie. Un mois après les noces, Elmazou était encore vierge et, devant se faire impérativement engrosser, avait fait quérir le premier manant venu, un jardinier, pour se faire féconder à la bonne date. Après quoi, elle avait projeté de faire trucider le galant, de peur qu'il devînt bavard. Ces Hattous étaient fort peu scrupuleux ! Mais l'étalon avait fui en sautant par la terrasse.

— Tu veux dire que le roi est impuissant ?

— Je n'en sais rien et je ne veux rien dire, mon prince. Je suis venu te demander de sauver la vie à ce malheureux.

— Comment ?

— Il veut rentrer à Babylone. Et je me permets de penser que c'est préférable pour le royaume. S'il va raconter dans son pays qu'il a fécondé une princesse, on lui rira au nez et on n'en parlera plus.

Sekhemrê repensa à l'une de ses dernières consultations, du temps qu'il était médecin, élève de l'illustre Seseb : celle où il avait soigné les abrasions génitales de la Grande Épouse Maât-Hornéférourê. Celle-ci avait dû subir les assauts intempérants de son royal époux. C'était quelque six ans auparavant. Ramsès était-il, entre-temps, devenu impuissant ? Ou simplement maladroit ? Sa posture irrémédiablement voûtée ne facilitait certes pas les exercices de l'amour, mais l'avait-elle gêné au point qu'il n'avait pu déflorer Elmazou ? S'en était-il rendu compte ? Dans ce cas, la grossesse de cette dernière ne pourrait qu'éveiller ses soupçons… Il y avait là une zone d'ombre. Comment en avoir le cœur net ?

— Où est cet homme ? demanda-t-il.

— Je lui ai donné asile chez moi, pas comme jardinier évidemment. Je l'ai chargé de nettoyer mon entrepôt, qui est infesté de souris. Ces bestioles sont une plaie pour les papyrus !

— Ta femme est au fait de son histoire ?

— Pas le moins du monde. Toi et moi sommes les seuls informés.

— Que faudrait-il pour le sauver ?

— Quelques anneaux d'argent et surtout un sauf-conduit qui lui permettrait de passer le poste-frontière.

— Quel genre de sauf-conduit ?

— Un document estampillé d'un sceau princier. Toi seul peux le lui fournir. Je n'ai pas voulu le demander à ton père, parce qu'il est devenu émotif ces derniers temps. Cette histoire pourrait provoquer son indignation et j'en crains les conséquences pour lui.

Sekhemrê le savait, un coup de sang pourrait être fatal à Khaemouaset.

— Bon, je vais le rédiger. Il vaut mieux que ce Babylonien quitte le pays le plus vite possible.

Restait à éclaircir les circonstances de la nuit de noces ratée. Délicate affaire.

***

Le grand Pariamakhou avait pris sa retraite et le chef de l'équipe des médecins du roi était désormais l'illustre Seseb, jadis maître de Sekhemrê, le médecin officiel de Ramsès. Le praticien habitait une somptueuse résidence, à cinq minutes à pied du Palais, pour le cas où une urgence se présenterait, et deux médecins sous ses ordres et chargés des soins quotidiens du monarque occupaient, eux, des quartiers tout proches des appartements royaux. Mais c'était Seseb qu'il fallait interroger, en y mettant les formes.

Sekhemrê envoya d'abord un domestique porter un présent à Seseb, un pot de parfum rare, à la fois délicieux aux narines et souverain contre les affections pulmonaires, accompagné d'un ostracon imprégné de déférence pour son révéré maître ; Sekhemrê demandait à le consulter. La réponse fut immédiate et ce fut ainsi que l'élève, désormais un homme fait, sous-intendant des bâtiments funéraires royaux, se présenta chez le grand praticien.

L'accueil fut chaleureux.

— Ah, mon prince, je ne me consolerai jamais de ne plus t'avoir à mes côtés ! Ton intuition des maux et des remèdes était sans égale. Pourquoi as-tu quitté la médecine ?

— Maître, la vue des misères humaines finissait par affecter ma propre santé.

— Cœur sensible, mon prince, combien je te comprends. Dis-moi ce qui t'amène.

— La santé de mon père, maître. Je sais les misères de l'âge, mais le sien n'est pas si avancé : quarante-huit ans au plus, si je ne me trompe. Il éprouve parfois des vertiges et se plaint de fourmillements dans les mains. J'ai essayé tous les remèdes que tu m'avais indiqués dans les livres, mais ils ne semblent guère efficaces.

— Mon prince, mon fils, ne te décourage pas. Dis-toi que sans ces remèdes, la santé de ton vénérable père, le grand-prêtre, se serait peut-être déjà détériorée. Continue à les lui administrer. Songe qu'avec le temps les vaisseaux qui charrient le sang tendent à s'étrécir. Le sang circulant moins bien, les fonctions vitales en souffrent. C'est le lot commun. Mais conseille à ton père de manger peu de gras et beaucoup de végétaux.

— Comment se fait-il qu'à son âge notre divin roi continue à assumer ses charges avec tant de vaillance alors qu'il a près de soixante-dix ans ?

L'œil de Seseb se plissa.

— C'est vrai qu'il est vaillant. Et surtout courageux, car tu n'as pu manquer de remarquer la maladie osseuse qui l'affecte et contre laquelle il n'est malheureusement pas de remède connu.

— Parle-moi de cette maladie. Est-elle héréditaire ? Tu ne me l'avais pas enseignée.

— Non, c'est exact, car elle est rare. Je n'en ai vu qu'un seul autre cas dans ma carrière. Elle est douloureuse, car elle contracte les muscles dans une posture anormale. Seuls les massages et les produits à base de suc de pavot allègent les souffrances. Elle n'est pas héréditaire et, Amon soit béni, aucun des princes ne semble en souffrir jusqu'ici.

— Affecte-t-elle les fonctions vitales ?

— Ce n'est pas cette maladie qui les affecte, c'est l'âge, dont nous parlions tout à l'heure. Et le traitement même qui s'impose, hélas. Nous, ses médecins, ne pouvons laisser le patient souffrir. Nous lui prescrivons donc quotidiennement de l'extrait de suc de pavot. Celui-

ci finit par affecter certaines fonctions. Le cœur est ménagé, car il bat plus lentement, puisque les émotions sont atténuées, mais l'esprit devient parfois somnolent ou stupéfié. La constipation est inévitable et impose des lavements quotidiens. Quant aux autres fonctions…

Seseb fit de la main un geste de découragement. Il avait assez vu de misères physiques pour savoir que les misères morales n'en étaient souvent que les conséquences.

— Les autres fonctions ? reprit Sekhemrê.

— Dis-moi, prince, serais-tu venu m'interroger sur les fonctions sexuelles de notre divin roi ?

Le vieux gardait l'esprit alerte.

— Certes non, maître, mais tu t'es soudain interrompu. Et je ne peux me rassasier de ton savoir.

De nouveau Seseb plissa l'œil.

— Disons que les autres fonctions deviennent intermittentes. Le membre mâle est moins bien irrigué.

Il se caressa la bedaine d'un air entendu. Sekhemrê comprit que Seseb n'en dirait pas davantage. Il se leva pour prendre congé et l'autre l'arrêta d'un geste :

— Un détail, si je puis ainsi dire. En tant que grand-prêtre, ton père ne doit pas consommer de produits de la mer ni de la rivière. Pourtant, ceux de la mer contiennent des substances précieuses pour les vaisseaux. Je l'ai constaté parmi les populations de nos côtes. Peut-être pourrais-tu lui en faire manger à titre médical ? suggéra-t-il avec un sourire. Je conseille particulièrement les coquillages de bord de mer, crus de préférence. Il suffirait de les hacher menu et de les mélanger à sa nourriture.

— Je te remercie, maître. Ta sollicitude reste égale à ton savoir.
L'instant d'après, Sekhemrê était dans la rue. La conclusion des informations qu'il avait glanées indirectement était que, depuis la mésaventure conjugale de Maât-Hornéférourê, les capacités sexuelles de son grand-père ne s'étaient certes pas améliorées. Il se rappela le banquet précédant la nuit de noces. Ramsès avait dû prendre plus de suc de pavot que de coutume, afin de faire bonne figure. Et il avait bu du vin. L'esprit embrumé, il ne s'était pas rendu compte que ses performances amoureuses avaient été vaines. Mais

Elmazou, dite Sebaïbamon, voulait conforter son emprise sur le pouvoir et s'était donc mis en tête d'être enceinte à tout prix. Il était pour elle impérieux d'engendrer un héritier, quel que fût le nombre de ses prédécesseurs. Que valait la vie d'un misérable jardinier en regard des ambitions supérieures ?

6
Entrée fracassante de deux nouvelles prêtresses d'Amon

Le jardinier babylonien fut expédié hors du pays, porteur d'un message et d'un pot d'onguent, cadeau du prince Sekhemrê pour un collègue architecte babylonien. On vit quelque temps les deux gardes commis à sa recherche parcourir la ville et dévisager, voire interpeller des passants, jusqu'au moment où leur comportement intrigua la police elle-même, car il y avait beaucoup de Babyloniens à Pi-Ramsès et certains se rebellèrent ; la mission des deux sbires, en effet, ne pouvait être officielle, ni même officieuse. Il eût fait beau voir qu'ils déclarassent chercher un jardinier qu'ils étaient chargés d'exécuter. Aussi racontèrent-ils qu'ils cherchaient un employé indélicat et leurs exploits s'arrêtèrent là. Ils se doutaient bien que, si l'affaire s'ébruitait, leur sort ne serait pas plus enviable que celui qu'ils réservaient au Babylonien.

Khaemouaset n'en sut rien. L'âge et la réflexion sur sa condition, terme euphémique pour son invalidité, l'avaient rendu friable, comme les pierres trop souvent exposées aux intempéries. Le Sphinx lui-même, dans le désert, ne montrait-il pas des signes d'érosion ? Mais ni Ramsès, ni Khaemouaset, ni aucun architecte n'eussent envisagé de toucher au colosse, fût-ce par piété. Peut-être sa volonté secrète était-elle de se laisser émietter par le temps ?

Les regrets partagés rapprochèrent le prince héritier Ramsès et Khaemouaset, et l'affection fraternelle fleurit sur le tard et servit de consolation à leur impuissance politique.

À la fin de la quarante-quatrième année du règne, la Grande Épouse Sebaïbamon mit au monde un gros bébé dont l'accouchement l'épuisa ; il était, en effet, d'un poids exceptionnel, que les sages-femmes estimèrent à près de quarante-cinq

débens[13]. Le pharaon l'annonça lui-même à la cour et la fierté que lui valut cette preuve de sa vigueur séminale fouetta en lui un enthousiasme qui s'était montré déclinant ces derniers temps. Des bijoux somptueux récompensèrent la jeune mère et la cour commenta abondamment les prodiges des jubilés, qui tenaient un quasi-septuagénaire aussi fécond ; comme elle attendait toujours un nouveau récit et qu'il tardait à venir, la naissance du nouveau Ramsès – car tel fut son nom, évidemment – fit office de trompe-la-faim.

Apprenant au dîner la nouvelle et le poids du bébé, Nekhbet-di ouvrit de grands yeux et s'écria :

— C'est bien la première fois que je vois des graines de concombre donner des melons !

La tablée fut secouée de rire. Chacun se doutait bien que le miracle n'en était sans doute pas un, mais le Palais était désormais le siège de mystères sans nombre. Et chacun en avait pris son parti.

La vie s'écoula paisiblement pendant plusieurs mois, émaillée de visites des tributaires du royaume hattou, attirés par les prodiges de la médecine du royaume et le raffinement de la vie à Pi-Ramsès, que les voyageurs leur rapportaient. Chuchotés dans les après-dîners, les scandales de corruption finissaient par apparaître banals, et une sortie de Setherkhepeshef à leur propos se trouva muée en apophtegme :

— Ce n'est que dans les entrepôts bien garnis que l'on trouve des souris. Préférerait-on des entrepôts vides ?

Ah, quel esprit était donc celui du maître des divertissements ! On ne parla donc plus des scandales que dans un esprit de dérision : vols d'or, détournements de biens royaux, concussions et révarications diverses, tout cela était devenu « ravages de souris ».

Le temps du sixième jubilé approcha. On en attendit de nouvelles merveilles pour le pharaon. Mais là, changement de programme : Khaemouaset informa son père que ses médecins conseillaient un allègement de ses charges. Il délégua l'organisation des cérémonies au vizir Khaÿ et, pour les rites dans le temple de Ptah, à son assesseur, un jeune prêtre de mérite nommé Ougaf.

L'équilibre des grands et vieux édifices dépend parfois de peu, voire de presque rien. Qu'un nid de termites s'installe dans une poutre maîtresse et la ronge à son point d'appui, par exemple, et voilà que le toit ou le plancher d'un monument vénérable s'écroule, entraînant la mort d'animaux bien plus grands que les malfaiteurs, des humains.

La retraite de Khaemouaset fut peut-être une cause comparable. Trois mois avant le jubilé, en effet, le grand-prêtre de Rê, le bon Meryatoum, succomba en une nuit à un mal mystérieux et douloureux qui lui déchirait les entrailles depuis quelques heures. Seuls les embaumeurs en découvriraient la cause. Pour l'heure, la consternation se répandit à la cour. Meryatoum, fils de la Grande Épouse Néfertari, n'était pas si âgé que son parcours terrestre dût s'achever : un an de plus que Khaemouaset, un de moins que l'héritier Ramsès. Ses proches avaient espéré que la longévité de son père lui serait consentie par les dieux ; il n'en avait donc rien été.

En tout cas, et quel que fût le déplaisir de Maât-Hornéférourê, le deuil fut proclamé à la cour.

Ce coup de gong sonna Khaemouaset. Meryatoum était le premier grand frère qu'il perdait depuis Imenherkhepeshef et Parêherounemef le Brave, bien des années auparavant. Il lui parut signifier que le compte à rebours avait commencé pour lui.

— Il porte bien plus que le deuil de son frère, observa Ipepi à l'adresse de Sekhemrê et de Hori, qui s'inquiétaient de la mélancolie de leur père.

— Mais de qui d'autre ?

— De l'espoir que les fils compléteraient le travail du père. Il n'est pas dans l'ordre des choses que le père survive à ses enfants. Et il se dit que Seth est en train de triompher.

Seth ? Mais c'était le dieu de Ramsès. Le fils serait donc hostile au dieu du père ?

— Seth est le dieu de la destruction, expliqua Ipepi. Votre père est le serviteur de Ptah.

Mais l'heure n'était pas aux considérations théologiques. La fin prochaine du deuil présentait, en effet, un autre danger pour la

famille et les proches du grand-prêtre : le transfert du sarcophage au Kher-en-Ahaou, dans la vaste nécropole royale du Haut Pays.

— Il ne supportera pas d'en être absent, dit Sekhemrê.

— Mais ce sera une épreuve terrible pour lui ! protesta Nekhbet-di, affolée.

— Mère, c'en serait une plus grande s'il n'y allait pas. Je serai à ses côtés et je veillerai à ce qu'il prenne ses médicaments et qu'il ne se surmène pas.

— Mais l'émotion, fils, l'émotion ! Elle pourrait le tuer.

— Père a plus de force que cela. Crois-tu qu'il aurait résisté jusqu'ici s'il n'en avait pas ?

— Alors il faut que j'y aille, moi aussi !

— Non, mère. Il devinera ton inquiétude et tu serais un poids pour lui.

Nekhbet-di se lança alors dans des malédictions furieuses contre Seth, qui détruisait jusqu'à son mari. Hatha dut la calmer et lui représenter le danger de ces malédictions.

Une question demeurait sans réponse : Ramsès irait-il au Kher-en-Ahaou ? On ne pouvait la poser que de façon indirecte, et ce fut le prince Ramsès qui s'en chargea : il demanda au vizir Khaÿ quelle serait l'ordonnance du transfert du sarcophage à sa dernière demeure. Le vizir avait l'ouïe fine :

— Sa Majesté a décidé que tu la représenterais à la cérémonie dans le Haut Pays, répondit-il d'emblée.

Un silence s'écoula. Les deux hommes s'étaient compris : le pharaon n'était pas en état de supporter un voyage aussi éprouvant.

***

Une fois de plus, le soleil de plomb, les lamentations des pleureuses sur le quai, le transport du sarcophage jusqu'à l'entrée de la nécropole, les propos convenus du gouverneur d'Apitou et du commandant de la garnison, ainsi que des notables de la région, émus de voir tant de princes et de princesses à la fois, sans compter le prince héritier, les rites interminables, les prières, l'ouverture de la bouche et des yeux, le banquet…

Khaemouaset trempa ses lèvres dans le gobelet de vin et lança un regard à son fils, assis près de lui.

— Tu as bien tenu l'ombrelle durant toutes ces heures, dit-il. Je te remercie.

Déconcerté par ces propos teintés de sarcasme amical, Sekhemrê sourit.

— Oh, je sais quel a été le cours de tes pensées, fils. Il était facile à deviner. Tu as pensé que le voyage serait une épreuve. Il l'a été. Tu t'es inquiété pour ma santé, tu as emporté une gourde d'eau fraîche au Kher-en-Ahaou pour être sûr que je prenne mes drogues, bref, tu as fait ce qu'un fils doit faire : préserver son père et son œuvre. Je n'en attendais pas moins de toi.

Il but une autre gorgée de vin.

— C'est ce que j'aurais voulu faire pour mon père. Je ne l'ai pas pu.

Il n'y avait rien à ajouter et Sekhemrê resta donc silencieux.

— Je me suis résigné, fils, nous sommes pareils à des prisonniers qui savent qu'ils seront égorgés dans les heures prochaines.

— Égorgés ? Par qui ?

— Par Seth, fils.

Ces brefs échanges revinrent maintes fois à l'esprit de Sekhemrê durant le voyage de retour, tandis que les eaux du fleuve l'aveuglaient de leurs scintillements. Il pensa alors à son propre sort. Que deviendrait-il quand son père ne serait plus là ?

Nekhbet-di et Hatha fondirent en larmes de soulagement quand, une décade plus tard, elles virent Khaemouaset, Sekhemrê, Sahourê et Hori franchir le seuil de la résidence. Isishérou et Neferneith s'élancèrent vers leurs époux, les enfants poussèrent des cris de joie, les domestiques, rayonnants, récitèrent avec entrain des formules de bienvenue.

— Pardonne-moi, dit Nekhbet-di, dans les bras de son époux.

— Je sais, femme, tu craignais que je ne meure là-bas. Meryatoum a eu l'obligeance de me précéder.

Nekhbet-di secoua la tête devant ce faux cynisme.

Mais la vie reprenait son cours, les femmes séchèrent leurs larmes, les hommes partirent aux bains, les domestiques

s'emparèrent du linge sale, les cuisiniers s'affairèrent devant leurs pots…

Meryatoum, qui avait adopté trois orphelins, aurait sans doute pris plaisir à cette reprise de la vie de famille.

***

Deux jours plus tard, Ipepi, venu rendre compte à son maître de l'avancement de la restauration des pyramides de Chepeskaf, d'Ounas et de Sahourê, le regarda longuement avant de déclarer :

— Mon maître n'aura pas perdu grand-chose en déléguant ses responsabilités de maître des Jubilés au vizir Khaÿ.

— Que veux-tu dire ?

— Le pharaon n'y participera pas. Khaemouaset tendit le cou vers son intendant.

— Comment ça ? Il a annulé le jubilé ?

— Non, le jubilé aura bien lieu, mais sans lui.

— Mais ça ne s'est jamais vu !

— Quand les cérémonies seront terminées, il apparaîtra en public. Le rituel a été changé. Le fluide divin lui sera infusé par des prières.

Khaemouaset s'affaissa imperceptiblement sur son siège.

— Et il ne m'en a rien dit, à moi !

— Si, il a chargé Khaÿ de te prévenir, mais celui-ci n'a pas osé le faire.

C'était à prévoir : Ramsès ne croyait plus aux vertus régénératrices du jubilé. Et il continuait de bouleverser à sa guise les rites et les protocoles.

— Maître, le vizir Khaÿ est dans tous ses états. Il n'ose pas t'annoncer la nouvelle, mais il a besoin de tes lumières pour réorganiser la cérémonie. Les partisans de Bakenkhonsou ont proposé de le consulter, mais Khaÿ leur a répondu que tu es le maître des Jubilés et qu'il ne fera rien sans ton accord.

— Bon, va le prévenir de ma visite.

Le vizir Khaÿ était, en effet, éploré. Il se confondit en protestations de respect et de gratitude.

— Vizir, passons aux faits. J’ai réfléchi au problème. Nous remplacerons la personne du roi par son effigie. Il faut nous procurer une statue, grandeur nature si possible.

— Celle qui se trouve à l’entrée de ses appartements, alors. Et puis ?

— C’est tout. Ne nous compliquons pas la tâche et maintenons le protocole. Le prêtre Ougaf célébrera les rites comme je le faisais.

Khaÿ poussa un soupir de soulagement.

— Ah, tu es un génie ! s’écria-t-il.

Il raccompagna le grand-prêtre à la porte, où celui-ci retrouva Ipepi, qui lui tint l’ombrelle pour le protéger du soleil.

Il ne restait plus qu’à attendre le grand jour.

***

La famille tout entière, les fonctionnaires du Palais et la cour patientaient debout sur le parvis du temple de Ptah, tandis qu’à l’intérieur les rites secrets se déroulaient. Le clergé du temple, lui, était rangé de part et d’autre de la porte par laquelle le pharaon sortirait bientôt, imprégné d’une nouvelle onde de l’énergie des dieux. La foule se massait à l’extérieur. Mais quelle ne fut pas la stupeur de l’assistance quand deux files de femmes jaillirent de cette porte d’un pas dansant, en chantant des hymnes à la gloire du dieu vivant.

Khaemouaset écarquilla les yeux. Et le prince Ramsès. Et Sethemouïa, Setherkhepeshef, Montouherkhepeshef. Et tous les autres.

En tête de chaque file avançait une fille de Hattousil, Maât-Hornéférourê et Sebaïbamon, levant la jambe et se tournant de droite et de gauche, parées de bijoux somptueux dont un bandeau en or garni du cobra royal. Rien de moins. Se prenaient-elles pour des reines ? Elles agitaient d’une main un sistre et de l’autre un menat[14]. Derrière le cortège venaient six joueuses de lyre de chaque côté.

Depuis quand les deux Hattoues étaient-elles grandes-prêtresses d’Amon ? Et quel était le sens de cette innovation ? Les mâchoires

des spectateurs en tombèrent.

Le prêtre Ougaf sortit alors pour annoncer :

— Sa Majesté éternelle Ousermaâtrê Setepenrê Ramsès Meryamon Hathon !

Ramsès apparut dans sa robe rouge, agrippé à son long bâton de commandement, la barbe tressée attachée au menton, et coiffé du khepheresh[15] bleu en peau d'autruche, qui ceignait sa chevelure d'un rouge éclatant. La clameur programmée s'éleva et le roi avança alors à petits pas vers sa chaise à porteurs dorée, encadré par la garde royale et les porteurs d'éventails. Une fois assis et adossé à son siège, on vit moins la courbure de son dos.

La foule poussa des vivats.

Les deux nouvelles prêtresses d'Amon gagnèrent alors leurs chaises à porteurs et sortirent à leur tour du temple, saluées par de nouvelles acclamations. La foule savait bien que les fêtes-sed étaient immanquablement suivies de distributions de vivres et de boissons.

L'assistance royale prit alors la direction des jardins royaux, où se tiendrait le banquet.

Chemin faisant, Khaemouaset et le prince Ramsès s'interrogèrent du regard. Les mots leur manquaient. Les deux hommes se résignèrent sagement à ne pas se forcer. D'ailleurs, les mots ne sont que des substituts : l'affamé ne peut manger le mot « poulet ».

***

En dépit des distributions gratuites de boissons sur les places, La Fortune de Nephtys regorgeait de monde ce soir-là. Aussi l'établissement ne vendait-il pas le vin et la bière ordinaires que les quatre temples avaient dispensés par jarres entières à la population, mais des breuvages dignes des gens de qualité qui composaient sa clientèle : de la bière pétillante, du vin piquant, lancé jadis par le pharaon lui-même et sa cour, de l'hydromel, de la liqueur de figue, du vin de palme, additionnés de divers sirops ou jus, abricot, grenade, pêche…

Puis, outre des performances de chanteurs et des spectacles de danseuses, on y voyait des spectacles satiriques de qualité, que d'autres débits de boissons, comme La Queue de Sobekh ou Le Pât[16] du Rire, avaient tenté d'imiter, mais sans jamais vraiment les égaler.

Hori et le fils aîné d'Ipepi, Ibi, qui s'étaient liés d'amitié au fil des ans, découvraient les lieux. Ce n'est pas fête tous les jours et Hori avait donc entraîné le jeune scribe pour commenter ce jubilé loin des oreilles des aînés, trop facilement offensées.

Ils arrivèrent alors que s'achevait le spectacle de danse, exécuté par des jouvencelles et des jouvenceaux, et, quand une serveuse leur demanda ce qu'ils souhaitaient boire, ils optèrent pour du vin de palme pur. Deux places venaient de se libérer sur un banc et ils s'y assirent promptement.

— Quelle journée ! s'écria Hori.

— Le plus éprouvant, dit Ibi, a été la consternation de mon père. Impossible d'avoir une conversation avec lui.

— Et mes parents, alors ! On aurait cru qu'ils avaient vu des spectres. Sekhemrê aussi en avait assez. Il nous aurait bien accompagnés, mais il a dû prendre soin de mon père.

— C'est le jubilé qui les a mis dans cet état. Il paraît que Sessou a tout chamboulé.

— Eh bien quoi, le vieux fait ce qu'il veut, il en a le droit, non ? De toute façon, il n'en a plus pour longtemps. Tu as vu comment il marche ?

— Oh là là ! J'ai cru qu'il allait tomber quand il est sorti du temple.

— Et après, quoi ? On aura le général Ramsès.

— C'est ton oncle. Il est quand même en meilleur état.

— Oui, il dit qu'il mettra fin à la corruption.

— C'est ce que dit aussi mon père. Tu as entendu l'histoire du gouverneur du nome de Khnoum qu'on a tenté d'assassiner ?

— Non. Pourquoi voulait-on l'assassiner ?

— Parce qu'il avait saisi des sacs d'or détournés du Trésor, qu'il a confisqués à son profit. Quand ils ont compris qu'il s'était emparé du magot pour son propre compte, les voleurs se sont énervés et ont

monté un raid pour récupérer l'or. Ils sont entrés de nuit dans son palais…

— Et comment s'en est-il sorti ?

— Ils ont été attaqués par les singes gardiens de la propriété, qui les ont mordus et griffés avec une telle sauvagerie que les voleurs ont dû appeler au secours. Et ils ont tous fini en prison !

L'incident provoqua chez les deux jeunes gens une crise de fou rire. La religion avait oublié de créer un dieu du rire. Était-ce parce qu'elle permet à l'être humain d'oublier sa condition, sinon de la dominer ? Ou bien les dieux ne connaissent-ils que la souffrance et les larmes, comme Isis ? Non vraiment, ne connaissent-ils que la violence et la rage, comme Seth et Horus ? Ou bien la suprême indifférence, comme Ptah, Rê et tous les autres ?

— Peut-être mon oncle Ramsès nommera-t-il des singes gouverneurs ! suggéra Hori.

Ce qui renouvela leurs rires.

Le spectacle des danseuses interrompit leurs impertinences.

— Mon père le dit souvent, plaisanta Ibi, rien de tel que d'occuper le bas-ventre pour dégager la tête.

— Encore faudrait-il qu'on n'ait pas le bas-ventre dans la tête, répliqua Hori.

Quand ils sortirent, des fêtards chantaient encore la ritournelle des soiffards :

À ta santé !
Bois jusqu'à l'ivresse,
Fête une belle journée !
Écoute ce que dit la voisine,
Et ne te fatigue pas du plaisir !

7
Indignations et émerveillements

Mais il existe déjà trois temples dédiés à l'accueil de la barque sacrée, Majesté !

— Oui, mais celui-là sera différent, repartit Ramsès. Khaemouaset, le vizir Khaÿ et l'architecte Imenemimet, convoqué du Haut Pays pour la circonstance, attendirent l'explication.

— Je veux qu'au fond du saint des saints figurent les effigies de quatre dieux : Amon, Rê, moi-même et Ptah.

Une mouche scandalisée s'éleva soudain et fila vers le plafond. Khaemouaset maîtrisa sa consternation. Il avait bien entendu ce qu'il avait entendu : son père récidivait. Mais il était las de sa propre révolte. Il chassa donc les questions qui l'avaient effleuré un instant : cet homme ne se voyait-il donc pas lui-même ? Et ne concevait-il pas que son identification aux dieux était une offense à leur éternelle beauté ?

De plus, les dieux qui dominaient le ciel avaient toujours été trois : Amon, Rê et Ptah. Ramsès prétendait-il substituer quatre dieux à la triade sacrée en s'y incluant lui-même ? Et comme incarnation de qui, sinon de Seth ? L'antique terreur se raviva avec le retour de Seth, cette fois, officiel. Seth le Destructeur !

— Ce groupe sera donc pareil à celui du saint des saints, dans le temple des Millions d'Années, Majesté ? demanda Khaÿ.

— Oui. À cette différence près que, là, je veux qu'une scène soit représentée au-dessus, en bas-relief. Moi-même faisant une offrande à la barque divine. Prévenez Hathiay. Il a travaillé avec son père au groupe du temple des Millions d'Années. Il a l'expérience.

Nouveau silence.

— Je risque de manquer de main-d'œuvre, Majesté, osa objecter Imenemimet.

— Sethaou ne t'en a donc pas donné assez ?

— Elle est actuellement occupée à l'achèvement du temple des Millions d'Années, Majesté.

— Eh bien, dis à Sethaou de t'en procurer davantage.

L'audience était terminée. Mais pas l'épreuve. Trois jours plus tard, le texte du monument fut soumis à Khaemouaset. Ramsès y était désigné sept fois par l'appellation de Panetjer, « le dieu ». L'étrangeté de cette prétention était que seuls les prêtres étaient autorisés à pénétrer dans le saint des saints ; était-ce donc à leur seule intention que Ramsès affirmait ses prétentions divines ? Et le comble était que lui-même n'en verrait jamais rien, puisqu'il ne se déplaçait plus.

Khaemouaset afficha au dîner une expression funèbre. Tous les convives le remarquèrent, mais aucun n'osa lui poser de questions.

— Cet homme le mine, confia Sekhemrê à sa mère en aparté.

— Quel homme ?

— Son père.

— Ne mourra-t-il donc jamais ? s'écria Nekhbet-di. Qu'a-t-il encore fait, ce vieux singe ?

— Parle bas.

Et Sekhemrê raconta les dernières excentricités de Ramsès.

— Tous ceux qui ont voulu en changer la religion ont porté malheur à ce pays, dit Nekhbet-di.

Elle faisait évidemment allusion à Akhenaton.

Cette nuit-là, alors que son époux s'était déjà couché, elle alla chercher dans un coffret une amulette du dieu Bès, qu'elle avait toujours conservée pour protéger sa maison des démons et des mauvais esprits ; elle referma la paume gauche dessus et s'enveloppa la main d'une bandelette de tissu noir, pour ne pas la laisser tomber, puis elle se mit au lit à son tour. Ce rite lui permettait presque immanquablement d'avoir un songe révélateur.

***

Le monde était crépusculaire et sinistre. À chaque pas, elle heurtait des débris indistincts, et elle était sûre que parmi eux

figuraient des restes de momies profanées et saccagées.

Elle chercha la lumière. L'angoisse la pénétra, car elle ne voyait devant elle que des ténèbres de plus en plus denses. Une ombre s'approcha d'elle, marchant difficilement. Était-ce un homme ou une femme ? Elle ne parvenait pas à discerner son visage.

— Comment sort-on d'ici ? lui demanda-t-elle.

Mais la réponse que l'ombre marmonna était incompréhensible, et le geste qui l'accompagna, indéchiffrable et probablement désespéré. Puis cette ombre s'en alla de son pas boiteux.

De nouveau la solitude. Afin de ne pas pénétrer dans les ténèbres, elle s'arrêta, presque à bout de forces. Puis elle distingua un lumignon au loin. Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, elle se dirigea dans cette direction. Elle arriva devant une femme accroupie près d'un misérable feu de bois et, quand celle-ci leva le visage vers elle, la saisissante évidence s'imposa : c'était Isis. Isis, la déesse, dans ce misérable état ?

— Veux-tu de la soupe de fèves ? lui demanda Isis.

Elle savait dans son rêve même qu'il ne faut jamais accepter de nourriture dans un rêve, mais là, c'était la déesse qui la lui offrait ; elle l'accepta donc et s'accroupit, elle aussi, près du feu.

— C'est tout ce qu'il y a à manger, dit Isis d'un ton accablé. Le sort est inéluctable. Cet homme a tout détruit. Je suis dans le désert.

De qui parlait-elle ?

Le cœur serré, Nekhbet-di prit le bol qui lui était tendu.

— Je t'en donnerai pour ton mari, ajouta Isis. Dans huit jours.

Mais avant d'avoir pu goûter aux fèves, Nekhbet-di s'éveilla, bouleversée, serrant l'amulette de Bès dans sa main. Les paroles de la déesse résonnaient encore à ses oreilles : « Le sort est inéluctable. Cet homme a tout détruit. »

Elle écarta la moustiquaire, s'assit sur son lit et scruta les ténèbres que la petite veilleuse à huile dissipait à peine. Elle revécut son rêve et ressentit la désolation découverte dans cette contrée inconnue où le songe l'avait emmenée.

La déesse même le lui avait confirmé : ils couraient au désastre.

Nekhbet-di mit longtemps à se rendormir.

Elle ne put oublier son rêve ; il lui laissait une impression sinistre, bien qu'elle ne sût quel pouvait en être le sens. Elle ne parvenait pas à percer la signification des mots « dans huit jours ». Elle résolut donc d'aller au temple consulter un prêtre qu'on disait rompu à l'interprétation des songes et lui offrit un pot d'onguent contre les rhumatismes.

— Manger des fèves dans un rêve, c'est manger de la terre, expliqua-t-il d'un ton détaché, mais désolé. C'est donc mourir. Dans huit jours, cela signifie dans huit ans.

— Je mourrai dans huit ans ?

Le prêtre leva sur elle un regard navré, peut-être teinté d'amusement.

— Elle t'a aussi donné des fèves pour ton mari, non ?

— Pour l'amour d'Amon ! Ne lui dis rien !

— Pourquoi ? Il en serait content.

— Non... Ne lui dis rien.

— La déesse te l'a dit : cet homme a tout détruit.

— Mais de qui parlait-elle ?

Le prêtre fit une moue et ne répondit pas.

— Que t'a-t-elle dit d'autre ?

— Je suis dans le désert.

Il hocha imperceptiblement la tête avec un petit sourire.

— *Khaset*, répéta-t-il, détachant les deux syllabes avec insistance, *kha-set*, et en fixant son regard terni sur Nekhbet-di jusqu'à ce qu'elle comprît.

Khaset ! Khaseth[17] ! Le désert ! Le désert de Seth ! Elle ouvrit la bouche, épouvantée.

— Seth..., murmura-t-elle.

C'était de Seth qu'avait parlé Isis. Or, Seth s'était incarné dans Ramsès. C'était Ramsès qui avait détruit le pays. Et la déesse avait dit que le destin était inéluctable.

— Que ta journée soit sereine, conclut le prêtre.

L'entretien était terminé. Nekhbet-di reprit son chemin d'un pas songeur. Elle et Khaemouaset avaient encore huit ans de vie devant eux. Ils mourraient ensemble. Après tout, leur sort était enviable. Mais pourquoi donc Seth avait-il tout détruit ? Le royaume semblait

prospère ; pourquoi ne le resterait-il pas après sa mort ? Sa mort ? Mais quand donc mourrait cet homme ? Elle en savait assez pour le moment, et même trop. Elle n'en voulait pas davantage. Elle s'efforcerait de rendre ces huit années aussi agréables que possible…

***

Le visage revêtu de ses expressions les plus solennelles, les princes Ramsès, Khaemouaset et Montouherkhepeshef s'inclinèrent devant le grand-prêtre de Seth, récitèrent leurs formules de respect les plus convenues et annoncèrent qu'ils étaient venus admirer la stèle inaugurée la veille en grande pompe dans le temple, celui de Seth donc.

— Nous n'avons pu en prendre connaissance hier, expliqua le prince Ramsès, en raison de l'affluence.

— Elle est superbe, déclara le grand-prêtre avec emphase. Elle est d'inspiration divine. Elle assoit l'éminence du dieu Seth dans le royaume, puisqu'il est à l'origine de la glorieuse et divine dynastie. Elle mérite en effet votre admiration.

Khaemouaset opina d'un œil mi-clos ; il n'allait certes pas se lancer dans une discussion théologique avec un grand-prêtre à qui il ne portait aucune estime. Les trois visiteurs se dirigèrent donc vers l'objet tout neuf qui trônait dans le temple, entre deux piliers.

La première image qui frappait le regard était celle de Ramsès faisant une offrande de vases de vin à Seth. Rien de plus normal, à cette exception près que Ramsès était représenté dans le costume de Baâl, le dieu de Hattousas. Du coup, il s'identifiait à ce dieu, lui-même identifié à Seth. Et une fois de plus, il se faisait représenter en dieu s'offrant à lui-même sa dévotion. Mais Khaemouaset demeura impassible.

Le doigt courant sur le schiste poli, il commença à déchiffrer le texte. La stèle, était-il inscrit, avait été érigée en l'honneur du grand nom des ancêtres du roi. Fort bien. Mais le texte qui suivait était tellement déconcertant qu'à un certain moment Montouherkhepeshef et Khaemouaset échangèrent des regards effarés. Il était dit, en effet, que quatre cents ans auparavant, Seth

noubty[18], le fils de Rê, ancêtre de la dynastie, était honoré en ces lieux. Et quatre cents ans plus tard, le quatrième jour de ce nouveau règne, au quatrième mois de l'été, feu Séthi montait sur le trône.

C'était confondant. Seth, fils de Rê ? La volonté d'imposer Seth au faîte des dieux et de l'introduire dans l'ancienne triade expliquait-elle cette obsession du chiffre quatre ? Et que signifiait cette référence aux quatre siècles écoulés ?

Les visiteurs remercièrent le grand-prêtre de son accueil et gagnèrent les jardins du Palais. Ils s'assirent à l'ombre. Des domestiques accoururent. La chaleur de la matinée était écrasante. Les princes demandèrent de la bière et des fruits.

— Le texte de cette stèle ne correspond pas du tout à ceux du mammisi érigé, jadis, à Ouaset pour la reine Thouy, observa le prince Ramsès. Là-bas, il disait que la mère de mon père avait été fécondée par Amon en personne. Or, s'il est le petit-fils d'Amon, il ne peut pas être Seth.

— Oui, mais pour la circonstance, il fait de Seth le fils de Rê, répondit Montouherkhepeshef. Il invente sans cesse. Là, il se présente comme Baâl, mais rien ne dit que ce dieu soit vraiment Seth. D'ailleurs, s'il l'était, mon divin père se serait fait représenter en Seth.

— C'est la confusion la plus totale ! s'écria le prince Ramsès. Je souffre de le dire, mais le roi perd la raison. L'autre jour, il m'a pris pour Meryatoum, qui est mort et enterré depuis presque deux ans !

Khaemouaset restait silencieux. Que pouvait-il dire qui ne fût évident ? Le délire qui avait pointé bien des années auparavant allait empirant et tournait désormais à la folie. Des mensonges de jeunesse servant à sa glorification, comme le Poème de Pentaour, son père était passé à sa propre déification. Reclus dans un petit monde de ministres et de courtisans serviles, ne quittant son lit que pour le trône, et inversement, ne voyant plus rien du monde, infirme asservi à l'usage quotidien du suc de pavot, probablement terrifié par le terme de sa vie qui approchait, il ne pouvait plus penser qu'à lui-même. Sa vanité s'était enflée jusqu'aux confins de l'univers.

— Les princes sont-ils au courant de la situation ? demanda enfin Khaemouaset.

— Les princes ? répétèrent presque ensemble Ramsès et Montouherkhepeshef, surpris par la question. Dans quel monde vis-tu ? reprit Ramsès. À part nous, les anciens, les fils des deux ou trois premières Grandes Épouses, qui ne sommes qu'une poignée, ils se sont enfermés dans leur petit monde d'intrigues et de fêtes. Ne les as-tu pas vus, hier, à l'inauguration de la stèle ? Ils n'en ont même pas lu le texte et ils s'en fichent. Tout ce qu'ils veulent, c'est que ça continue comme ça jusqu'à la fin des temps. Ils achètent des terres avec la complicité du Trésor, ou bien ils font des affaires. Trois d'entre eux, dont j'ai oublié les noms, se sont associés avec Neferhotep pour fonder une firme d'importation de cèdres d'Oupi, qu'ils revendent au gouvernement pour la construction de navires ; quatre autres importent du pays de Koush du mobilier, de l'ivoire et des épices. Ils achètent des propriétés dans les colonies d'Asie et y prennent des épouses…

Il paraissait excédé par ses propres propos et s'interrompit pour regarnir son gobelet de bière. Le contraste entre sa description et le décor environnant était frappant : le regard se perdait jusqu'au fleuve, parmi des jardins soigneusement entretenus, les massifs fleuris resplendissaient au soleil et le parfum des jasmins caressait les narines.

— C'est un autre problème que celui des enfants de ces unions asiatiques, enchaîna Montouherkhepeshef. Amon seul sait combien de princes et de princesses sont nés de filles d'Oupi, de Noukashtché, de Babylone et même de Naharina, du Mitanni et d'ailleurs. Le secrétariat du Palais peine à tenir la liste à jour, parce que les pères ne déclarent pas les naissances. C'est un homme d'Oupi, d'ailleurs, que Khaÿ a nommé à la tête du registre.

— Oui, je l'ai vu, un certain Kali, dit Ramsès. Il n'a pas l'air de perdre son temps, celui-là. Il n'est pas là depuis un an qu'il a déjà eu les moyens d'acheter des propriétés dans le Bas Pays.

Il haussa les épaules.

Khaemouaset mesura avec accablement la révolte de ses frères. Il n'apprenait pas grand-chose que son fils Sekhemrê et Ipepi ne lui eussent appris ; mais il s'inquiétait des réactions possibles, surtout de la part de Ramsès, qui avait la confiance de l'armée. Il croqua une

datte de Koush et la mâcha soigneusement ; lui aussi avait des problèmes de dents, comme tout le monde dans le royaume passé trente ans.

— Et l'armée ? demanda-t-il.

Ramsès lui lança un regard inquisiteur ; le grand-prêtre de Ptah aurait-il songé à un coup d'État ?

— L'armée est contente, répondit-il. Elle ne se bat pas et elle est payée. La paix règne partout jusqu'aux confins de nos colonies. Les officiers supérieurs rêvent d'être nommés gouverneurs et la piétaille se goberge aux frais de la couronne en se disant qu'elle a plus de chance que les anciens, parce qu'elle n'a pas à payer le prix du sang. Il n'y a pas dix officiers supérieurs qui s'inquiètent du fait que le pays est aux mains des gouverneurs bien plus que du roi.

Khaemouaset en déduisit que son frère avait bien songé à s'emparer du pouvoir par la force, mais qu'il n'avait pas assez de partisans.

— Bon, si on déjeunait ? lança Montouherkhepeshef. Après quoi, j'irai faire une longue sieste. Ces contrariétés sont épuisantes.

Il appela un domestique et s'informa de ce que les cuisines avaient préparé. Après consultation, les trois princes optèrent pour du poulet au pot et des poireaux à l'huile de Keftiou. Comme dessert, eh bien ils se contenteraient de dattes, de figues et d'abricots.

***

À la même heure, à trois jours de mer de là, en suivant la côte vers le nord, Iryet, épouse de Neferhotep et donc parée du titre de princesse, recevait sa famille dans sa maison proche du port de Beyrouth. « Maison » était un modeste mot pour une résidence aussi somptueuse que l'exigeait le titre de Neferhotep : représentant de Sa Majesté Ousermaâtrê Setepenrê dans sa province d'Asie d'Oupi. Pas gouverneur, ce qui l'eût défini comme fonctionnaire, non, représentant du roi, donc doté d'un pouvoir apparemment infini. Jeunes et anciens, frères, sœurs et parents, la famille s'égaillait dans les vastes salles de la demeure, admirant le mobilier coûteux et les

tentures de prix, espérant s'imprégner des duvets et des fluides de la puissance et de la gloire, s'émerveillant de la fortune de leur parente.

Comme il convenait en ces occasions, un repas fut servi sur la vaste terrasse surplombant la colline, d'où le regard embrassait la côte et, là-bas, le port et son peuple de bateaux.

Les invités s'émerveillèrent de cette coutume importée de To-Méry, consistant à présenter aux convives un bol d'eau avant le repas pour se laver les mains, puis de la vaisselle décorée et des plats d'or et d'argent. C'était quand même un statut sublime que d'appartenir à la famille d'Ousermaâtrê Setepenrê ! Considérant Iryet d'un œil admiratif, un de ses jeunes frères l'entreprit :

— Parle-moi de ce pays fabuleux.

— Il est grand, il est riche, les campagnes sont fertiles et les palais fleuris et parfumés. Que puis-je te dire d'autre ?

— Et le roi, il est très riche, alors ?

— C'est l'homme le plus riche sous les étoiles.

À douze ans, et n'ayant rien connu de prodigieux en Oupi, le garçon cligna des yeux, ébloui par ses propres visions.

— Et tu l'as vu ?

— Bien sûr, au mariage. C'est un homme d'une sagesse immense. Il est dieu.

— Dieu ?

— Il est l'incarnation de Baâl.

L'incrédulité emplit les yeux du garçon. Comment un humain pouvait-il être divin ?

— Il ne mourra jamais, alors ?

— Il régnait déjà avant que ton père ne naisse, répondit Iryet. C'était décidément un pays extraordinaire que To-Méry. Immensément riche. Et gouverné par un dieu. Enfin, ce point-là restait à vérifier, car Ramsès n'était roi ni à Babylone ni à Hattousas.

8
« Les enfants qui s'ennuient s'amusent avec des mouches »

Trois ânes chargés, conduits par trois âniers et escortés par un détachement armé de douze fantassins, dont le chef, lui, montait un mulet, longeaient le chemin menant des mines de Kouban au puits de Ramsès Meryamon et à Bouhen.

La contrée était aride et le soleil, en cette troisième heure après midi, d'une rigueur implacable. Un paysage de silex.

Sans émettre un son, une horde d'hommes noirs, quasi nus et jusqu'alors cachés par un dénivelé du terrain, bondirent sur le chemin. Ils étaient armés de lances. Les âniers, épouvantés, pressèrent le pas, mais l'issue du combat s'annonçait incertaine, car les agresseurs étaient au moins aussi nombreux que les soldats.

Or, l'affrontement ne se déroula pas comme les brigands l'avaient sans doute prévu. Du haut de son mulet, le chef des fantassins tira prestement de sa selle un fouet et en fit claquer la lanière, longue d'une dizaine de coudées. Elle s'enroula d'un coup autour des torses et des lances de deux assaillants, et son étreinte cuisante les fit hurler. Les fantassins aussi sortirent des fouets. Les claquements s'accompagnèrent d'autres hurlements. Un brigand qui essayait de prendre la fuite fut attrapé aux jambes, tomba et demeura inerte. Les soldats eurent alors beau jeu de rosser leurs assaillants sans pitié. La couleur des agresseurs se marbra de rouge. L'échauffourée n'avait pas duré plus de dix minutes.

— Ligotez-les ! ordonna le chef. Ceux qui ne peuvent pas marcher, exécutez-les !

Il y en eut quatre qui ne pouvaient plus marcher ; ils ne marcheraient plus jamais. Les survivants, attachés les uns aux autres, suivirent donc le chemin de la petite caravane, en file. Une

heure plus tard, celle-ci pénétrait dans l'enceinte du gouvernorat, à Bouhen, sous les yeux écarquillés des gardes. Le chargement des trois ânes fut remis au trésorier royal et dûment pesé et vérifié ; c'était évidemment de la poudre d'or. Le gouverneur arriva sur ces entrefaites, bouleversé, et se fit raconter l'épisode. Quand il eut fini de jurer par tous les démons qu'il connaissait, le chef des fantassins prit respectueusement congé.

— Où vas-tu ?

— À la citadelle, Excellence.

— Pour quoi faire ?

— Faire parler ces prisonniers.

Le gouverneur parut perplexe. Mais le chef avait déjà gagné la porte.

La citadelle était voisine du gouvernorat. Le commandant, prévenu, descendit, se fit aussi raconter la mésaventure et félicita son officier. Celui-ci demanda la faveur d'interroger les prisonniers en présence d'un scribe ; elle lui fut accordée. Le scribe arriva peu après, le calame à l'oreille, la bedaine oscillant de part et d'autre, et s'assit sur une borne.

— L'interrogatoire doit-il être fait dans la cour ? demanda-t-il d'un ton chagrin.

— Oui.

— C'est qu'il fait chaud.

— Ce ne sera pas long.

Le lieutenant fit alors détacher le premier des prisonniers.

— Pendez-le par les bras à cette branche, ordonna-t-il en indiquant un banian.

Le prisonnier s'éleva lentement, hissé par deux hommes, sous les yeux de la garnison qui s'était alors amassée dans la cour. Son visage exprimait la terreur.

— Qui t'a commandé ce brigandage ? demanda-t-il d'une voix sonore.

Les lèvres de l'autre remuèrent, mais aucun son n'en sortit. Un coup de bâton sur les jambes eut plus d'effet : un cri aigu jaillit de la bouche du malandrin. Les soldats qui tenaient l'extrémité de la corde eurent alors l'idée de lui imprimer des secousses. Le bandit hurla

derechef. Les soldats semblaient s'amuser énormément. Les babouins, collier au cou, l'observaient avec intérêt.

— Pour la dernière fois, qui ? répéta le lieutenant.

Les soldats suspendirent leur manège. Les autres prisonniers regardaient leur complice avec des yeux exorbités par la peur : s'il ne parlait pas, ce serait l'un d'eux qui serait à son tour pendu à la branche.

— Pepynakht…, articula le prisonnier, à peine audible.

— Scribe, écris donc le récit de ce que tu as vu et entendu, ordonna le commandant de la citadelle. Et apporte-moi ensuite le document, que j'y appose mon sceau.

Sur quoi il rentra dans le bâtiment et gagna son bureau, suivi de son lieutenant. Les deux hommes tiraient de longues mines.

— Tu recevras une prime et tu auras de l'avancement, dit le commandant sur un ton consterné. Tu as été brave. Quant au reste…

Il leva un bras dans un geste fataliste. Le lieutenant hocha la tête d'un air également résigné. Il savait la suite. Pepynakht serait appréhendé. Il jurerait ses grands dieux que le brigand était un menteur. Le brigand, ou l'un de ses complices, fournirait des preuves. Et ainsi de suite. Ça traînerait des années.

Pepynakht était le fils aîné du gouverneur. Il jouissait de protections haut placées.

Ah, ç'avait été une fameuse idée que d'entraîner ses soldats au maniement du fouet long. Le fouet et les singes, rien de tel pour tenir la canaille en respect.

***

L'an 47 touchait à sa fin. Khaemouaset reçut un message d'Ounennéfer, le nouveau grand-prêtre d'Osiris, homonyme de son avant-dernier prédécesseur, l'informant qu'une statue de Sa Majesté était en cours de réalisation à Hetkaptah et lui demandant s'il voulait se rendre à l'atelier d'Ahmose pour en surveiller l'avancement. La statue était destinée à être érigée à Apitou, à l'occasion du septième jubilé de Sa Majesté, l'année suivante.

Ce fut ainsi que Khaemouaset, bien que maître des Jubilés, apprit que son père avait porté de deux ans à un seul l'intervalle entre ces célébrations. Il alla s'en enquérir auprès du vizir Khaÿ, qui lui répondit de sa voix melliflue que le message de Sa Majesté l'informant de sa volonté de célébrer le prochain jubilé en l'an 48, lors des fêtes de l'Inondation, venait de recevoir le sceau royal et allait lui être dépêché par messager.

— Encore une statue ! Et encore un jubilé ! s'écria Sekhemrê.

— Mon fils, je vais te prier de m'épargner ce voyage à Hetkaptah, car la chaleur me fatigue plus qu'autrefois. Tu connais mes critères : le respect des proportions et la véracité. Passons sur cette dernière. Exige le respect des proportions.

À son retour, trois jours plus tard, Sekhemrê rendit compte de sa visite.

— La statue mesure vingt coudées de haut. Elle est en pierre blanche, parce qu'il fallait aller vite, et représente notre divin roi à vingt ans, coiffé du pschent complet. Il porte la tête bien droite. J'ai observé qu'il me paraissait un peu joufflu et Ahmose en est convenu et m'a assuré que le visage serait affiné. Elle sera peinte sur place.

Le ton laconique cachait mal la disposition d'esprit sarcastique de Sekhemrê ; son père ne le releva pas.

— J'ai vu une statuette en bronze doré, représentant notre divin roi en Baâl, reprit Sekhemrê. Elle est destinée, m'a-t-on confié, au roi des Hattous, Toudkalia le Quatrième.

Khaemouaset réprima un sursaut. Mais il en eût fallu plus pour lui arracher un commentaire.

Le messager annoncé arriva sur ces entrefaites, porteur du rescrit royal. Khaemouaset le parcourut : Sa Majesté exigeait que le jubilé fût célébré dans tous les temples de Ptah du pays, à Pi-Ramsès, à Hetkaptah, à Ouaset et à Apitou. Il faudrait donc quatre statues, et non plus une, pour figurer la personne royale !

— Miséricorde ! s'écria-t-il. Sekhemrê, je t'en prie, cours de nouveau à Hetkaptah chez Ahmose ! Il nous faut trois statues de plus pour le jubilé ! Pas des monumentales, non, des statues grandeur nature ou plus petites…

Le ton éploré de son père alarma Sekhemrê.

— Je pars demain, père, répondit-il. Ne t'inquiète pas. Je serais étonné qu'Ahmose n'ait pas des statues en réserve.

Deux jours plus tard, il était de retour, affichant sa sérénité.

— Comme je l'avais supposé, père, Ahmose tenait, en effet, en réserve des statues de notre divin roi. À l'exception d'une, où il porte le kheperesh, il est coiffé du pschent dans les deux autres. Elles ne demandent que le ponçage final et la peinture.

— Bien, viens avec moi, nous allons chez Khaÿ, dit Khaemouaset en se levant.

Sekhemrê suivit donc son père. Il ravala ses réflexions par égard pour lui, mais ces histoires de statues commençaient à devenir franchement ridicules.

La sérénité retrouvée de son père lui fit oublier son agacement. Il s'intéressa davantage aux ragots de la cour, qui portaient depuis quelque temps sur l'alliance éclatante des deux Grandes Épouses hattoues, Maât-Hornéférourê et Sebaïbamon ; en public, elles ne se montraient plus qu'ensemble, assistaient de concert à tous les banquets, encadrant Ramsès, et constituaient un nouveau centre de pouvoir parallèle. Et elles tenaient le verbe haut, affichant un enjouement et une assurance qui semblaient divertir et même réconforter le roi. Depuis leur tapageuse apparition, au dernier jubilé, en grandes-prêtresses des Filles d'Amon, elles semblaient avoir conclu un pacte, et la rumeur courut que ceux qui briguaient un privilège ou un avancement devaient en référer en premier lieu aux deux sœurs et à leur coterie. Or, celle-ci, forte de quelques princes et princesses, ne cessait de gagner des recrues, notamment parmi les fonctionnaires subalternes et le personnel babylonien et hattou qu'elles avaient engagé.

Le prince Ramsès s'en inquiéta : s'il advenait quelque chose à son père, il ne souhaitait pas avoir maille à partir avec ces deux commères et leur armée de flatteurs et d'intrigants.

On parvint ainsi au jubilé et, informé de la mauvaise humeur du prince Ramsès, Khaemouaset le supplia de la réfréner et d'éviter tout incident. C'était compter sans la hargne de son frère.

Quand les deux cortèges des Filles d'Amon apparurent, menés par les Grandes Épouses, et que celles-ci agitèrent leurs sistres et

leurs menats, aucun son ne sortit des instruments. Le sourire s'évanouit des faces des Hattoues, bien qu'elles continuassent à danser, fût-ce sans entrain. Elles avaient raté leur entrée. On n'entendit que les chants de leurs suiveuses et les accords de leurs lyres. Et, quand elles montèrent dans leurs chaises à porteurs, on les vit continuer d'agiter avec dépit les instruments ensorcelés.

Khaemouaset jeta un regard interrogateur au prince Ramsès et capta l'expression sardonique de celui-ci. Nekhbet-di et Sekhemrê retenaient leurs rires.

— Comment as-tu fait ? demanda plus tard Khaemouaset à son frère, en aparté.

— Oh, un peu de cire fait des merveilles. Khaemouaset pouffa.

— Mais comment… ?

— Ma fille est aussi Fille d'Amon.

Outre les trépignements rageurs dans les appartements des deux intéressées, l'incident causa un certain émoi au temple d'Amon et fut suivi d'une enquête ordonnée par le directeur des Secrets du matin, à la demande des deux Grandes Épouses. Mais nul n'identifia jamais la malveillante créature, à coup sûr vomie par les démons les plus infects, qui avait jeté de la cire chaude sur les sistres et les menats des deux Grandes Épouses, immobilisant les petits disques et les clochettes qui les faisaient bruire. Pendant plusieurs jours, le soupçon gâcha inévitablement l'exubérance de la petite bande qui gravitait autour de Maât-Hornéférourê et de Sebaïbamon.

La situation se compliqua lorsque Sebaïbamon invita imprudemment sa coterie de princes et de princesses à la cérémonie de consécration de la mèche de son fils, pour son troisième anniversaire. Elle avait accolé au premier nom du marmot celui de Sétibaâl. La fête se tiendrait dans les jardins. Le nombre des convives dépassa de beaucoup celui des invités, car le bruit courait que Sa Majesté honorerait la fête de sa présence. La majeure partie de l'assistance n'avait jamais vu le garçon, et la surprise alla croissant jusqu'au moment où Ramsès fit son entrée solennelle en chaise à porteurs.

Chacun se pressa pour assister au moment où Sétibaâl présenterait sa mèche à son père et attendrait de celui-ci les mots qui

le titulariseraient comme prince à part entière.

Les souffles furent coupés. À trois ans, Sétibaâl était déjà un petit gaillard comme on n'en avait jamais vu dans la descendance royale. Ce bambin mafflu n'évoquait guère les formes aristocratiques des autres petits princes, minces et souples, avec des attaches fines. On peina à retrouver sur le visage du fils les traits du père. Même Ramsès, qui l'avait pourtant vu auparavant, parut surpris du résultat de ses œuvres supposées. Il considéra longuement le petit prodige et finit par déclarer :

— Un vrai fils de Seth.

Ce qui pouvait s'interpréter diversement.

Puis il posa la main sur la tête de Sétibaâl et lui ceignit le cou d'un collier en or incrusté d'un scarabée bleu.

— Va, prince, que Seth te protège, dit-il alors.

Puis le père et le fils burent un gobelet de vin et les acclamations s'élevèrent tandis que la mère exultait.

Un sourire indéfinissable s'étira sur le visage de Sekhemrê, témoin de la scène. Le jardinier avait fait du beau travail. Toutefois des mines ironiques saisies çà et là lui donnèrent à penser que quelques autres soupçonnaient ce que lui savait.

Mais la vie des royaumes comporte ses misères et ses mystères. Péripéties dérisoires en regard du destin des peuples.

***

À vrai dire, la futilité régnait depuis quelque temps déjà sur le Palais. Ainsi, quand on apprit que Sa Majesté avait prisé l'huile de rose, il devint impossible de trouver la moindre fiole de cette essence, sauf à disposer de soutiens suprêmes. Toute la cour voulut s'en enduire les cheveux, les perruques et le corps, et un bateau fut dépêché en Oupi et dans le Djahy où l'on en produisait. Puis, Sa Majesté ne consommant plus que des nourritures onctueuses, les cuisiniers s'ingénièrent à inventer de nouvelles recettes, et l'une de celles qui plurent au royal palais fut une certaine crème faite d'amandes broyées dans du lait et du miel et cuite à feu doux. La

vogue de ce dessert vira à la folie et finit par gagner les gouvernorats de province.

— Les enfants qui s'ennuient s'amusent avec des mouches, lança un soir Sekhemrê.

La réflexion laissa Khaemouaset pensif. Son aîné, qui approchait de la quarantaine, révélait au détour de conversations une tournure d'esprit philosophique et de plus en plus désenchantée.

— Pourquoi les enfants s'ennuient-ils ?

— Parce qu'on les tient pour des enfants.

— Tu veux dire que les habitants de ce royaume sont tenus en état d'enfance ?

— Ils n'ont plus le droit de parler et ne peuvent même plus poser de questions à leur maître, répondit Sekhemrê.

Khaemouaset soupira ; il subissait depuis plusieurs jours le feu des questions des prêtres et des scribes du temple de Ptah à Pi-Ramsès sur la divinisation de Ramsès par lui-même. Et il savait que ceux des autres temples, de haut en bas des Deux Pays, s'agitaient pareillement. Le réseau d'information des scribes les avait avertis du projet de bas-relief représentant le monarque en tant que dieu parmi les dieux. La manie royale avait semé le désarroi, l'incrédulité et, pis, la révolte.

— Le propre de la divinité n'est-il pas l'immortalité ? lui avait lancé un prêtre indigné. Comment un homme né d'une femme peut-il y prétendre ? Nous diras-tu qu'il existait avant sa naissance ?

L'audace de la question, posée de surcroît publiquement, devant une salle de vingt prêtres et scribes dont aucun n'avait désavoué l'insolent, témoignait de la révolte. Un silence de ténèbre avait suivi. Même les bourdonnements des mouches semblaient y faire écho. Peut-être ces misérables insectes protestaient-ils aussi, à leur façon : comment, une mouche se proclame divine ? Immortelle ? Toute-puissante ?

Conscient des dangers qui couvaient, Khaemouaset avait usé de trésors de casuistique pour expliquer qu'infusé de l'autorité des dieux, le pharaon participait de leur nature. Avait-il convaincu ? Il n'en savait rien. Mais Ipepi lui avait appris que, surtout dans les temples du Haut Pays, la contestation avait grondé, en dépit des

argumentations d’esprits aussi réputés qu’Ounennéfer et Bakenkhonsou.

— L’autorité même des grands-prêtres en pâtit, avait ajouté Ipepi. Les scribes se demandent comment les gardiens de la vérité peuvent se satisfaire d’accommodements aussi douteux.

Sous-entendu : « Ton autorité aussi en souffre. »

Un reproche teintait les yeux et la voix de l’homme qui lui avait été le plus fidèle au monde.

Khaemouaset le savait. Il sacrifiait jusqu’à son prestige pour la défense de l’ordre, seul recours contre l’œuvre destructrice de Seth. Le pire, pour lui, dans cet affrontement avait été la honte qui s’était infiltrée en lui, comme une maladie : il avait trahi la confiance de ses subordonnés. Pourquoi ? Des heures n’eussent pas suffi à l’expliquer : pour maintenir l’ordre, pour résister à Seth. Une révolte du clergé aurait déclenché une tempête. La dévastation aurait été incalculable.

Maintes réflexions sur cet épisode n’y avaient rien changé ; il avait beau se répéter qu’il représentait l’autorité du roi et non celle de ses sujets, il pensait toujours : « Je suis indigne de leur confiance. » Et cela, il ne pouvait l’avouer à personne au monde, même pas à Nekhbet-di, car à quoi servent les aveux s’ils ne sont pas compris ?

Non, il n’avait pas besoin de cette épreuve supplémentaire. Il leva les yeux vers Sekhemrê. Le fils percevait-il la tristesse du père ? Ou bien se disait-il, avec ce cynisme qui pointait de plus en plus souvent chez lui, que tout homme est faillible, parce que la réalité est plus forte ?

L’esprit de Khaemouaset dériva vers le mastaba qu’il avait fait construire pour lui et sa famille. Mais il appréhendait le moment où Thot pèserait dans sa balance le poids de cet épisode.

9
La foudre sur les jardins parfumés

Sa Majesté nourrissait toutefois de plus augustes desseins que le lancement de parfums et de desserts. Ayant reçu de son frère le roi Toudkalia le Quatrième une longue missive de remerciement pour l'envoi de la statuette de Ramsès-Seth-Baâl, elle conçut le projet de lui adresser une statue bien plus monumentale. Après maintes discussions avec Ahmose et son premier artisan, le projet en fut enfin arrêté. Gardien virtuel de l'image royale, Khaemouaset fut consulté sur un modèle réduit en argile. Celui-ci représentait un faucon serrant entre ses pattes un enfant accroupi, portant la mèche de l'enfance et le doigt sur la bouche, la tête surmontée d'un globe solaire et tenant une plante dans la main gauche. La signification en était évidente pour un natif du royaume : le globe solaire était Râ, l'enfant royal était mès et la plante, sou, Ramessou donc, le nom d'enfant d'Ousermaâtrê Setepenrê.

Khaemouaset fut troublé ; c'était la première fois que son père se faisait représenter sous les traits de l'enfant qu'il avait cessé d'être depuis bien des lustres. Restait à savoir si le destinataire hattou saisirait le sens du rébus.

— C'est Sa Majesté qui a commandé cette statue ? demanda-t-il à Ahmose.

— Elle-même, mon prince.

Ramsès éprouvait-il, au terme de son existence, la nostalgie de son enfance ?

— La mèche n'est-elle pas un peu épaisse ?

— On peut l'affiner, mon prince.

— Je trouve les jambes d'une force disproportionnée par rapport aux bras.

— Cela peut être amélioré.

— Et la plante aussi. Elle est bien grosse pour une main d'enfant.

Ahmose parut dubitatif.

— Je ne voudrais pas éprouver la résistance de la pierre, mon prince.

— Que sera-ce ?

— Du granit.

Quand la statue fut achevée, quelque trois mois plus tard, elle fut soumise à l'appréciation de Khaemouaset et celui-ci put juger que son autorité était négligeable ; les jambes étaient encore plus fortes que sur le modèle, alors que les bras étaient minces, la mèche avait été gonflée aux dimensions d'une absurde perruque bouffante et la plante était indéfinissable. Le résultat était détestable. Mais il était trop tard pour y remédier. L'inscription sur le socle laissa Khaemouaset perplexe : elle disait que le souverain était « aimé de Houroun ». Houroun ? C'était un dieu cananéen. Ramsès avait donc refusé de rendre hommage aux dieux du Haut Pays, mais se présentait sous la protection de ceux des Asiates !

Mieux valait restaurer ce qui demeurait d'un passé qui semblait avoir été plus respectueux du bon sens. Les pyramides de Djoser et de Shepseskaf ayant été restaurées, il s'attacha aux travaux de celles d'Ounas et de Sahourê.

Cela lui détournait l'esprit de considérations mélancoliques. Puis il aimait ces journées de compagnonnage avec Sekhemrê, Ipepi, les contremaîtres et les ouvriers. La bière qu'on y buvait pendant les casse-croûte était bien plus savoureuse que celle qu'on sirotait dans les jardins de Pi-Ramsès. Les plaisanteries y avaient libre cours et le sommeil de la nuit était heureux.

Même les scorpions semblaient amicaux. Après tout, ils faisaient ce qu'ils avaient à faire : gober les insectes du désert.

***

On avança vers le huitième jubilé. Quelques esprits chagrins observèrent que, si la tradition avait survécu, il n'eût dû être célébré que si le roi avait atteint sa deux cent quarantième année de règne ou sa deux cent soixante-cinquième année ; mais Ramsès Meryamon

n’en comptait que soixante-seize et la tradition était morte sans qu’aucun deuil eût été proclamé. Quant aux esprits chagrins, on ne dit pas assez que, s’ils le sont, c’est parce que personne ne les écoute et qu’ils sont donc seuls à avoir raison.

Mais, comme lors d’un de ces orages subits qui narguent les torpeurs de l’été, la foudre tomba. Des gens se mirent à courir dans les couloirs du Palais, agités par une funeste nouvelle. Le grand-prêtre d’Osiris, Ounennéfer, était mort. Il avait porté le dévouement à son roi aux limites de la servilité et, plus encore que Meryatoum et Khaemouaset, rétabli l’ordre parmi les scribes et les prêtres secondaires que la divinisation de Ramsès par lui-même avait agités. Il avait soigneusement veillé à ce que le pilier djed fût toujours entouré d’offrandes. Sa récompense serait le repos embaumé de la Grande Prairie.

Ce soir-là, les deux Grandes Épouses furent absentes de la table royale. Ramsès siégea avec Khaemouaset à sa droite et le grand-prêtre d’Amon à Pi-Ramsès. Il semblait sombre.

— C’était un homme fidèle qu’Ounennéfer, dit-il. Vous deux, faites en sorte que ce soit son aîné Hori qui lui succède.

Les deux grands-prêtres avaient des fils qui portaient le même nom, en hommage à Horus.

Les semaines s’écoulèrent et les flots de la mémoire se refermèrent lentement sur le grand-prêtre.

Puis la foudre tomba de nouveau sur les jardins parfumés. Khaemouaset et sa famille allaient se mettre au lit quand des coups retentirent à la porte de la résidence. Un domestique, suivi de Hori, alla ouvrir et le visage affligé d’un messager se dessina à la lueur de la lampe que tenait le domestique.

— Le grand-prêtre est-il là ?

— Oui, répondit le domestique. De quoi s’agit-il ?

— Une triste nouvelle… Le vizir Khaÿ m’envoie le prévenir que le prince général Ramsès, héritier du trône, est mort. Sa famille est auprès de lui.

Nekhbet-di, Khaemouaset, Sahourê et son épouse, encore ensommeillés, puis Hatha et la nourrice arrivaient déjà dans l’entrée. Ils écoutèrent Hori répéter la nouvelle comme s’il s’était exprimé

dans une langue étrangère. Le messager fut renvoyé. Khaemouaset demeura immobile un moment, puis retourna dans sa chambre s'habiller.

— Attends-moi, je viens avec toi…, lui lança sa femme. Faut-il prévenir Sekhemrê ?

Celui-ci habitait avec les siens une maison proche, qu'il partageait avec Ipepi et sa famille.

— Inutile. J'imagine que ça va être la cohue. Ils iront demain. Hori et son épouse Neferneith, qui s'étaient entre-temps habillés à la hâte, accompagnèrent Khaemouaset et Nekhbet-di. Le Palais tout entier semblait s'être réveillé. Princes, princesses et fonctionnaires, et même quelques Grandes Épouses oubliées, comme Bent Anât et Merytamon, se dirigeaient vers l'aile occidentale, celle où résidait Ramsès le Fils quand il séjournait à Pi-Ramsès. Ils se pressaient déjà dans les couloirs. Aussi l'affluence s'expliquait : ce n'était pas un simple prince qui venait de rendre les armes, mais, quelle que fût la réalité de ce titre, le prince héritier, l'aîné de la Grande Épouse disparue, Néfertari. Ils se rangèrent pour laisser passer le grand-prêtre Khaemouaset et les siens.

Dans les appartements de son frère, Khaemouaset retrouva Merenptah, Montouherkhepeshef, Meryrê, Nebenkharou et Setherkhepeshef, entourant l'épouse du défunt, ses deux fils et sa fille, parmi une foule de princes et de princesses secondaires et d'intimes. Après avoir contemplé le corps inerte du prince, les femmes n'en finissaient pas de se trouver mal et les domestiques leur apportaient de l'eau et des roboratifs. Puis elles retournaient regarder le cadavre et retombaient en pâmoison. Apercevant Khaemouaset, Setherkhepeshef alla vers lui et l'étreignit.

Khaemouaset prononça une brève prière devant la dépouille de son frère, puis la presse et la chaleur l'indisposèrent.

— Sortons, dit-il aux siens.

Setherkhepeshef les suivit. Quand ils se retrouvèrent dans la grand-salle du rez-de-chaussée, Khaemouaset lui demanda quelle avait été la réaction du roi.

— Il n'y en a pas eu, car il n'a pas encore été informé, répondit-il à l'ébahissement de son oncle, de Nekhbet-di, de Hori et de

Neferneith. Le médecin Seseb s'y est opposé.

***

Ce fut Sekhemrê qui, le lendemain, apporta des nouvelles fraîches de la situation. Le pharaon avait été informé à la neuvième heure de la matinée, une fois sa collation et ses drogues prises, dont le sempiternel gobelet de kyphi[19], et ses soins de toilette achevés. La distance étant trop longue entre ses appartements et ceux du prince héritier, il s'était fait porter en petite chaise auprès de la dépouille de son fils homonyme, avait exprimé son chagrin à sa veuve et aux enfants, puis avait regagné ses quartiers. Là, le Premier chambellan avait été convoqué pour déclarer le deuil.

— Il n'a pas désigné de successeur ? demanda Khaemouaset.

— Il attend sans doute la fin du deuil.

Vu l'état dans lequel était Ramsès, on était fondé à craindre qu'il ne disparût lui aussi avant la fin des soixante-dix jours. Dans ce cas, le pays se trouverait sans héritier !

Mais que faisait donc Khaÿ ? Ne pouvait-il attirer l'attention du roi sur l'urgence de désigner un successeur ? Quelques jours plus tard, Khaemouaset lui rendit visite à l'occasion d'un entretien avec le grand trésorier et souleva la question.

— Mon prince, je lui en ai déjà fait l'observation, répondit le vizir d'un ton las. Mais Sa Majesté prend son temps pour réfléchir.

Autant dire que son cerveau fonctionnait au ralenti. Le songe dans lequel s'était enfoncé Ramsès ne lui laissait plus que de rares moments de lucidité.

— Tu n'as pas idée du nombre de requêtes qui lui ont été soumises depuis la mort du prince Ramsès ! reprit Khaÿ.

— En attendant, nous sommes sans héritier désigné.

— Crois-tu, mon prince, repartit alors Khaÿ, dans l'un des rares accès de sincérité que Khaemouaset lui eût jamais vus, que la désignation d'un héritier officiel changera quoi que ce soit à la situation qui suivra la mort de notre divin roi ?

Khaemouaset demeura sans voix. Ce que prévoyait le vizir était une lutte féroce pour la succession. Ramsès fils avait au moins la

confiance de l'armée ; aucun prince n'en disposait plus. Parmi les survivants de premier rang, Montouherkhepeshef, Meryrê, Nebenkharou, Setherkhepeshef, Merenptah, Sethemouïa, Imenemouïa, Samontou, Meryamon, Setepenrê et Séthi, plus d'un serait tenté de s'emparer du sceptre par la force. Sans compter les princes de second rang. Et les femmes. Le Palais deviendrait un champ de bataille.

Le regard de Khaÿ revêtit l'éclat des yeux d'un masque mortuaire, et sa voix résonna comme celle d'un magicien qui prédit l'avenir. Le bureau du vizir prit des dimensions infinies.

Le cœur de Khaemouaset palpita. Il entendait le pas de Seth…

— Mon prince, tu te sens bien ?

— Oui, cela ira, répondit Khaemouaset avec un profond soupir.

Le temps était lourd, comme avant un orage. L'orage de Seth. Ipepi dressa l'ombrelle au-dessus de la tête du grand-prêtre.

***

Au soixantième jour, alors que l'embaumement touchait à sa fin, que le masque d'or, les bijoux et le mobilier funéraire étaient presque prêts, une rumeur courut au Palais et à Pi-Ramsès : le roi accompagnerait son fils au Kher-en-Ahaou. Elle suscita immédiatement des réactions frénétiques dans les milieux proches du roi : le roi descendrait au Kher-en-Ahaou ? Il assisterait aux cérémonies par cette chaleur ? Mais il risquait d'y rester ! Le soixante-neuvième jour, la veille de l'achèvement de l'embaumement et de l'installation dans le sarcophage, le vizir Khaÿ démentit énergiquement la rumeur : les médecins royaux lui déconseillant fortement un tel voyage, Sa Majesté chargeait le grand-prêtre prince Khaemouaset de le représenter aux cérémonies.

Les réactions changèrent de lieu : elles se transportèrent à la résidence du grand-prêtre. Comment celui-ci supporterait-il cette épreuve physique et morale ? Mais presque aussitôt, les implications de cette désignation les atténuèrent : une telle charge conférait à Khaemouaset le rang d'héritier du trône.

La nouvelle laissa la maisonnée stupéfaite, d'autant plus que le départ était proche. Mais enfin, force était de s'y faire : ce serait Khaemouaset qui prendrait place dans la barque royale, en tête de la flottille qui descendrait jusqu'à Ouaset.

— C'est à toi, mon prince, de désigner les passagers de ta barque, l'informa Khaÿ.

Outre sa propre famille, la veuve, les fils et la fille du défunt ainsi qu'Ipepi, il choisit alors les trois princes aînés : Merenptah, Montouherkhepeshef et Meryrê. Les autres, Nebenkharou, Sethemouïa, Imenemouïa, Meryamon, Setepenrê et Séthi, suivraient dans les autres barques, ainsi que les officiers qui, soit sincèrement, soit par convention, tenaient à accompagner leur général à la Grande Prairie.

— Les Grandes Épouses Maât-Hornéférourê et Sebaïbamon demandent l'honneur de se joindre au cortège, ajouta alors Khaÿ.

Un geste nerveux de Sekhemrê, qui assistait à l'entretien, attira l'attention de son père. Khaemouaset en saisit le sens. Par respect pour l'aversion que leur portait le défunt, mieux valait tenir ces deux femmes à l'écart. Et, de toute façon, il n'avait lui-même aucune envie de les voir défiler une fois de plus en tête des Filles d'Amon, car elles en étaient capables.

— Dis-leur qu'elles seront plus à leur place à Pi-Ramsès pour soutenir mon divin père dans son chagrin, répondit-il.

Un bref pétillement dans l'œil du vizir confirma que l'argument était bien trouvé.

Sur quoi Khaemouaset et deux prêtres de Ptah se rendirent chez les embaumeurs pour procéder à la première ouverture de la bouche, avant la fermeture du sarcophage.

Il avait contemplé bien des momies dans sa vie. Mais celle-là le frappa plus que les autres : c'était celle d'un homme promis à la fortune et à la puissance et que les dieux avaient pourtant écarté de l'une et de l'autre. Sous son masque d'or et ses faux yeux graves, le prince Ramsès serait désormais un anonyme.

Il toucha la bouche de la fourche de silex et de l'herminette et prononça la formule qui rendait la parole au ba.

Mais que pourrait dire le mort s'il se faisait entendre ? « Une vie ratée », sans doute.

Départ de bon matin, lamentations des pleureuses, cérémonial de l'embarquement du sarcophage sur la nef royale, ainsi que des caisses contenant les vases canopes, les shaouabtis, le mobilier funéraire, allocution du maire de Pi-Ramsès, les préliminaires du voyage en eussent épuisé de plus vaillants, mais Khaemouaset avait consciencieusement avalé la potion que lui avait confectionnée Sekhemrê. Ce ne fut cependant pas sans soulagement qu'il embarqua sur la nef royale. Dès les premières heures du voyage, voire dès le trajet vers le port, Khaemouaset perçut les signes de son changement de statut à l'obséquiosité appuyée du chef des quais et du capitaine du bateau et, lors des escales, à la nouvelle attitude de ses frères et des femmes qui les accompagnaient. Ramsès n'avait encore publié aucun rescrit désignant le grand-prêtre comme successeur du défunt, mais c'était tout comme.

Sahourê, toujours modeste, s'amusa de la déférence inconnue qu'on lui témoigna à l'étape finale ; pour la première fois de sa vie, à vingt-neuf ans, il prit place sur une chaise à porteurs, au côté de son demi-frère Hori.

— Ils nous prennent déjà pour les futurs princes héritiers, glissa-t-il à l'oreille de ce dernier.

— C'est-à-dire qu'ils sont en train d'aiguiser leurs couteaux. Enfin, le cortège fluvial parvint à destination. Le sarcophage fut débarqué en premier et un chœur de pleureuses apparut pour l'escorter jusqu'à l'entrée du palais souterrain où reposaient déjà ses frères, Imenherkhepeshef, Parêherounemef et Meryatoum, sans compter l'infortuné Téti, le petit prince jadis assassiné pour une dette de jeu. Précédé de Khaemouaset et des prêtres agitant les encensoirs, le sarcophage fut introduit dans le couloir de la syringe, conduit à sa chambre, installé dans la cuve de pierre, puis encensé une dernière fois avant que le couvercle fût glissé sur la cuve.

Une fois sorti, Khaemouaset se vit présenter l'effigie de bois noirci qui représentait le défunt et procéda à la nouvelle ouverture de la bouche et des yeux devant les spectateurs assemblés. Les prêtres récitaient les formules consacrées tandis qu'à l'écart on sacrifiait un

bœuf dont la patte antérieure droite, siège de la puissance, fut apportée au célébrant. Khaemouaset leva le bras et le sacrificateur brandit le membre encore sanglant à hauteur de l'effigie de bois.

Les chœurs s'élevèrent. Khaemouaset se redressa, la tête rejetée en arrière. Jamais le ciel n'avait semblé aussi grand. Il était effrayant de grandeur. Comment la créature humaine avait-elle jamais pu vivre sous cette immensité ! Les larmes jaillirent de ses yeux. Il ressentit au fond de chaque fibre de son corps la misère de la condition humaine et l'insupportable puissance divine.

La cérémonie était terminée.

Un jeune prêtre au regard inquiet présenta un bol d'eau au grand-prêtre, et Khaemouaset se lava le visage.

Sekhemrê, Sahourê et Hori accoururent. Peut-être furent-ils effrayés par l'expression de leur père, mais ils eurent la grâce de ne rien dire, de ne pas poser de questions ni d'oser un geste secourable.

Ils se limitèrent à être présents, puis à escorter leur père au banquet funèbre qui allait commencer.

Le ciel avait alors viré à une couleur qu'aucun homme n'a jamais pu décrire, parce qu'elle n'a pas, ne peut pas avoir de nom. Entre le bleu et le violet, sa densité est incomparable. Elle ne présente ni la légèreté volatile de l'un ni la pesanteur morbide de l'autre. Elle est veloutée, mais elle est profonde. Elle est le manteau de l'âme. Elle est vierge des sortilèges de la nuit qui la talonne. Elle a rejeté les violences de la lumière et elle répugne au néant des ténèbres. Elle ne loue ni les dieux ni les démons, dont les rituels l'ont d'ailleurs ignorée de tout temps.

C'est la seule couleur qui soit en harmonie avec l'humain, sur le fil qui sépare le jour de la nuit, le sacré de l'infâme. Aussi est-elle éphémère.

10
Visites répétées au Kher-en-Ahaou

— Père !

La voix de Sekhemrê tira le grand-prêtre de sa transe. Il s'avisa qu'ils le regardaient tous avec anxiété, sa femme, ses enfants, Ipepi, ses frères les princes. Dans la clarté dansante des torches, il ressemblait à une apparition. Ils ne se doutaient pas que, pour lui, cette clarté leur prêtait également une apparence douteuse : des spectres rassemblés au Kher-en-Ahaou pour accueillir un nouveau venu.

— Tu te sens bien ? demanda Nekhbet-di.

— Oui. Je voudrais de l'eau.

Il s'humanisa progressivement au cours du banquet, échangea des banalités sentencieuses avec Bakenkhonsou et les autres prêtres des quatre grands cultes et, avant de se retirer, dispensa quelques paroles de sagesse à la veuve et aux enfants du disparu.

— Songez que la peine de son absence est pour nous, car il baigne, lui, dans la sérénité d'Amon.

Demain, le retour à la Cité du Songe, Pi-Ramsès.

***

Trois décades s'étaient écoulées depuis la fin du deuil. Thiyi, la sœur oubliée du roi, revint alors à la vie en la quittant. Recluse dans son palais de Mi-Our depuis la mort de son bien-aimé Thïa, bien des années auparavant, invalide et, disait-on, privée de la plus grande partie de sa raison, elle avait disparu de la cour et des conversations. Chaque soir, pour le dîner, elle faisait dresser un couvert en face d'elle, s'impatientant quand un domestique oubliait de présenter le bol d'eau purificatrice au mari disparu. De ses enfants ne survivaient qu'une petite-fille, Nebet, mariée à l'intendant du palais de

Hetkaptah, et un petit-fils, Neferkarê, lieutenant des Écuries, désormais fantômes, de Ouaset.

Et un deuil de plus !

— Seth élimine les témoins, dit Khaemouaset à la famille. Il prépare son grand méfait.

Selon les rapports de ses familiers, Ramsès avait été affecté par la perte de sa sœur, dernière survivante de son enfance. Et les deux Grandes Épouses Maât-Hornéférourê et Sebaïbamon avaient poussé les hauts cris à l'idée de sept autres décades de deuil.

— Mais vous vivez dans la mort, dans ce pays ! s'était exclamée Sebaïbamon.

Derechef, Ramsès désigna Khaemouaset pour mener les cérémonies du deuil. Sekhemrê persuada son père que ces expéditions funéraires successives, ajoutées à sa charge de maître des Jubilés et à ses fonctions ordinaires de grand-prêtre, dépassaient les capacités d'un homme dans la force de l'âge.

— Vas-tu te tuer à enterrer les morts ? lui lança-t-il.

Khaemouaset en convint et se déchargea sur Merenptah des funérailles de Thiyi qui, selon ses volontés, ne serait pas inhumée au Set-néférou avec les autres femmes de sa dynastie et des précédentes, mais dans la tombe secrète que le grand-prêtre de Ptah lui avait fait construire près de Hetkaptah, en vue des pyramides de Djoser et de Sekhemkhet. Elle reposerait près de son époux. Le voyage en bateau serait moins long, aussi Khaemouaset pourrait-il se contenter d'assister aux cérémonies.

Un vent de plus en plus irrespectueux soufflait du désert ce jour-là. Il malmena les vêtements des assistants, piqua leur peau, échevela les perruques et, en tout cas, accéléra les rites de l'ouverture de la bouche. Les vapeurs de l'encens furent entraînées vers l'est sans que personne eût eu le temps de les humer. La porte du mastaba était à peine scellée que Merenptah et Khaemouaset décidèrent de se replier sur le palais de Hetkaptah pour le banquet funèbre, et tout le monde décampa sans se faire prier, comme menacé par une soudaine colère du dieu des déserts. Quand le cortège funèbre, une trentaine de personnes au total, fut parvenu en ville, le vent s'était renforcé. Les rues étaient couvertes de sable, qui dansait des sarabandes

hargneuses. Tous furent heureux de s'abriter enfin derrière les murs du Palais.

Mais là, ils se crurent dans un autre tombeau. Comme celui de Ouaset, le palais royal de Hetkaptah était abandonné depuis des lustres. Si l'époux de Nebet n'y avait été employé comme intendant, les voyageurs n'y auraient trouvé ni la domesticité, ni un repas chaud, ni les lits et les petits conforts nécessaires pour un séjour d'une nuit. Ces lieux qui avaient jadis vibré des ondes du pouvoir, d'amours tempétueuses et d'ambitions fiévreuses ne contenaient plus que du vide. Ils constituaient sans doute le décor parfait pour un banquet funèbre, mais ses dimensions semblaient l'avoir destiné à un deuil bien plus vaste. Chacun tut ses réflexions là-dessus, car le sujet eût dépassé les limites de la bienséance.

Les mugissements du vent et les courses de rats dans les couloirs ne furent guère propices au sommeil et les voyageurs s'empressèrent, le lendemain, de reprendre les bateaux pour Pi-Ramsès.

***

La joie de retrouver le décor de sa résidence et l'ombre des sycomores ne fut ternie, pour Khaemouaset et les siens, que par le souvenir des journées qu'ils venaient de vivre. Ils avaient trop frayé ces derniers temps avec la mort.

— Le seul avantage de tous ces deuils, observa Sekhemrê durant une réunion avant le dîner, dans le jardin de la résidence, est qu'ils ont réduit les deux perruches au silence. Ils ont jeté un voile sur leurs cages.

Nekhbet-di gloussa ; elle savait qui son fils désignait ainsi.

— Et mon père ? demanda Khaemouaset. Quelles nouvelles a-t-on de lui, ces derniers jours ?

Sekhemrê servait, en effet, de gazette de la cour autant qu'Ipepi, de l'administration.

— Il prend de plus en plus souvent ses repas dans ses appartements, en compagnie de son bossu et de deux ou trois concubines.

Ramsès avait, en effet, adopté un bouffon bossu du nom bien trouvé de Herbès, « Visage de Bès », qui le distrayait par ses impertinences. L'une d'elles avait fait le tour du Palais et était ainsi parvenue aux oreilles de Sekhemrê : le bouffon avait comparé l'un des généraux de l'armée royale à un crocodile mangeur de pépins de courge parce que, chaque fois qu'il se présentait devant le roi, il avait deux ou trois cosses accrochées à sa tunique. Le gradé, l'ayant appris, se vengea en lui déposant solennellement une cosse sur la tête, devant le monarque.

Mais le sourire ne revint vraiment sur le visage de Khaemouaset que lorsque à un mois d'intervalle Sechen, l'épouse de Hori, mit au monde une petite fille et Imamoût, l'épouse de Sahourê, un garçon.

— L'arbre étend ses branches et l'ombre en est délicieuse, commenta Khaemouaset.

Mais ce n'était qu'un répit. À quarante-deux ans, Setherkhepeshef, jadis tenu pour le prince héritier, commit une imprudence fatale : il s'était plongé dans une piscine froide alors qu'il était en sueur. Khaemouaset devina le drame au visage de Hori, sans que celui-ci eût articulé un son.

— Qu'as-tu, fils ? Silence.

— Fils, qu'as-tu ? Épargne-moi l'anxiété.

— Je le voudrais, père. Mais la nouvelle…

— Qui ?

— Ton neveu, Setherkhepeshef. Khaemouaset se passa la main sur le visage.

— A-t-il souffert ?

— C'est arrivé en un instant.

— Seth ne se lasse donc pas.

L'orphelin qui avait été confié à ses soins et qu'il avait éduqué après la mort du père éponyme, le garçon qu'il avait arraché à sa détresse, le jeune homme rieur et désenchanté, qui ne croyait pas aux vertus de la famille, le prince que son grand-père inconsolable avait voulu substituer à son père, l'organisateur des spectacles de la cour était ainsi parti sans crier gare. Hori raconta alors les circonstances de la mort de son cousin.

Nekhbet-di et les autres l'apprirent peu après et s'alarmèrent. Encore un voyage au Kher-en-Ahaou ! Ils se réunirent autour du grand-prêtre. Il savait ce qu'ils n'osaient pas dire.

— Sincèrement, croyez-vous que je puisse faire autrement ? demanda-t-il.

Mais ils ne purent répondre.

***

Les scribes chargés de rédiger les inscriptions funéraires à graver sur le sarcophage se heurtèrent à un problème : fallait-il désigner le défunt comme le fils de feu Imenherkhepeshef, lui-même fils de Ramsès Meryamon Ousermaâtrê Setepenrê ? C'était ce qu'indiquait le bon sens, puisqu'il existait déjà un sarcophage au nom du prince prématurément disparu jadis. Mais Sa Majesté ayant remplacé le père par le fils, afin de nier la mort du premier, son favori, fils de Néfertari, cela posait un problème ; ils en référèrent à Khaÿ, qui conclut que la décision finale devait être débattue entre le pharaon et le grand-prêtre de Ptah. Khaemouaset fut donc convoqué au Palais.

Le nain Herbès se tenait dans un coin, assis sur un tabouret bas et, bien qu'offensé de sa présence, Khaemouaset se composa un visage amène.

— Il n'y a eu, dans l'ordre céleste et dans mon cœur, qu'un seul Setherkhepeshef, déclara d'emblée le monarque.

Khaemouaset nota qu'avec le temps la voix était montée et qu'elle avait acquis une sécheresse déplaisante, évocatrice du coassement des crapauds.

— Majesté, mon père, ta volonté fait loi. Mais songe qu'il y a un autre sarcophage dans la nécropole royale qui porte le nom et la mention de ton fils Setherkhepeshef.

— Et alors ? rétorqua Ramsès, sarcastique. Crois-tu donc qu'un contrôleur ira relever les noms inscrits sur tous les sarcophages du royaume et m'adressera une réclamation ?

L'objection était imparable. Le nain ricana. Un son à peine humain. Un caquètement de perroquet.

Il n'en demeurait pas moins que deux hommes de la famille royale n'en faisaient plus qu'un, et Khaemouaset en demeura interdit. Peut-être son silence dura-t-il un instant de trop et le monarque l'interpréta évidemment comme une désapprobation. Il darda sur son fils un regard qui, du fond des orbites profondes, ressemblait à celui d'un fauve.

— Oui, je sais ce que tu penses. Je sais aussi ce que vous pensez, vous tous. Non, ne proteste pas, je sais que tu n'es pas hypocrite. Vous pensez que je ne respecte pas les lois et les coutumes. Mais qui les a donc faites, ces lois et ces coutumes ? D'autres tels que moi. Alors, qui me déniera le droit de les changer comme ils les ont eux-mêmes changées ?

De plus en plus décontenancé par cette sortie, qui ressemblait à une accusation, Khaemouaset resta sans voix.

— Je sais que les prêtres et les scribes se sont insurgés contre ma divinité et en particulier contre un certain bas-relief du temple des Millions d'Années, où le pharaon présente une offrande au dieu Ramsès. N'est-il pas vrai ?

La police du Palais valait décidément celle des scribes. Khaemouaset résistait à un sentiment soudain proche de la panique. Un autre ricanement du nain le figea.

— Je sais, poursuivit Ramsès, que toi et les autres grands-prêtres les avez ramenés au calme. Mais l'un d'entre eux pourrait-il m'exposer une seule raison pour laquelle je ne serais pas un dieu ? Une seule ?

La tirade s'acheva sur ces mots, prononcés d'une voix suraiguë.

— Va et fais en conséquence.

Khaemouaset s'inclina révérencieusement et quitta la salle. Il fit alors face à Khaÿ et celui-ci, sans doute inquiet, l'invita à se reposer un moment dans son bureau. Mais Khaemouaset était pressé de quitter les lieux. À l'extérieur, Ipepi lui dit en dressant l'ombrelle :

— Mon prince est pâle.

***

C’est une parodie que d’ouvrir la bouche de l’image d’un homme qui fut pareil à ton propre fils. Mais, si tu ne le fais pas, c’est en toi qu’il demeurera muet. Qu’Anubis le mène d’une main amicale, que la balance de Thot lui soit favorable.

La jambe de bœuf fut dressée au-dessus de l’effigie de bois noirci. La force était transmise au ba.

Khaemouaset se tourna vers les assistants. Il en était un que les sanglots secouaient. C’était le prince Djet. Sahourê et Nekhbet-di l’entouraient. Khaemouaset lui posa la main sur l’épaule. Il ne pouvait lui dire ce qu’il pensait : que la mort des êtres chers est une punition pour les vivants. Celui que Seth punissait était Ramsès ; il le maintenait en vie au-delà des limites ordinaires et lui arrachait l’un après l’autre ceux à qui il s’était attaché. Setherkhepeshef le Fils était parti après le fils éponyme. Ramsès, lui, tarderait infiniment à mourir. Peut-être même ne mourrait-il jamais.

Et sans doute serait-ce bientôt mon tour, songea Khaemouaset. Mais il n’en était pas alarmé.

11
Partir au soleil levant…

Son entrevue avec Ramsès avait jeté Khaemouaset dans cette sorte de résignation qui est la forme sublimée du désespoir. Tout combat était inutile : Seth avait triomphé. Et cela ne servait à rien de savoir ce qui suivrait sa victoire finale, quand Ramsès serait emporté par la destruction ultime, celle de sa propre personne.

L'ironie de son sort était cruelle : croyant œuvrer pour la protection de son père, il n'avait travaillé que pour Seth. Aussi ne fut-il pas bouleversé quand l'attaque survint après déjeuner, quelques mois plus tard. Tout un côté de son corps fut paralysé ; il avait perdu l'usage de la jambe et du bras droits, et son discours devint inintelligible. Il eut une conscience aiguë de sa fin. Son visage se déforma. On le transporta sur son lit et l'on fit appeler le médecin Seseb.

— Je connais cet accident. Ma science est impuissante, avoua celui-ci.

Il conseilla le repos et la patience.

— Au moins, je n'aurai pas à diriger le neuvième jubilé, plaisanta Khaemouaset, articulant avec la moitié gauche de sa bouche.

Les huit ans étaient révolus, songea Nekhbet-di, se rappelant le rêve qu'avait interprété le magicien du temple. Et elle ne tarderait pas non plus.

Hatha et elle passaient leurs journées auprès de leur époux, sans amertume ni révolte contre le destin qui l'avait à moitié arraché à elles.

— Vous avez été le nectar de ma vie, leur murmura-t-il. Nekhbet-di ne le lui disait pas, mais elle était contente de partir après lui. Il riait souvent, fût-ce à moitié. La famille était présente tous les soirs – Sekhemrê, Sechen, Hori et Sahourê, leurs conjoints et leurs enfants.

Peut-être ces semaines-là furentelles parmi les plus heureuses de la vie de Khaemouaset.

Elles ne furent cependant pas nombreuses : une deuxième attaque l'emporta en quelques instants, trois mois après le dixième jubilé d'Ousermaâtrê Setepenrê. C'était la vengeance la plus perfide de Seth : faire proclamer par le pharaon le deuil d'un autre fils alors qu'il venait de célébrer le supplément de jeunesse que lui accordaient les dieux. Sekhemrê secoua la tête d'indignation amère.

En cette cinquante-cinquième année de son règne, Ramsès avait alors quatre-vingts ans. Il n'avait pu apparaître devant la foule, au terme des cérémonies, qu'en chaise à porteurs.

Le deuil fut proclamé à la cour ; elle n'en sortait décidément pas. Le vizir Khaÿ informa Sekhemrê que, par ordre de Sa Majesté, la dépouille du fils bien-aimé serait déposée au temple des Millions d'Années.

— Vizir, mon père s'était fait construire un tombeau près de Ouaset, pour lui et sa famille.

— Tu sais combien il est difficile de faire changer d'avis Sa Majesté.

— Obtiens-moi quand même une audience, je te prie.

Elle fut accordée. Sekhemrê domina la détestable surprise de voir son grand-père de près. Les ravages de l'âge et de la maladie étaient plus graves qu'il l'avait imaginé. Ramsès parvenait à peine à lever la tête vers ses interlocuteurs et, si son trône n'avait été surélevé, les visiteurs n'eussent pas pu voir ses yeux.

La présence du nain Herbès alourdit le déplaisir ; cette créature difforme semblait issue du monde des démons.

— Tu sais l'affection que je portais à ce fils bien-aimé, le plus loyal et le plus éclairé de mes serviteurs, déclara Ramsès. Mon cœur saignerait de le voir séparé de sa glorieuse fonction de grand-prêtre de Ptah. C'est donc au temple de ce dieu, à Hetkaptah, qu'il devra reposer[20].

Le ton était sans réplique. Sekhemrê ne pouvait que s'incliner, remercier le roi de son attention et prendre congé. Mais, dès le pas de la porte, sa décision était prise : Ramsès n'était pas éternel et, à sa

mort, Sekhemrê ferait transporter le sarcophage dans la demeure céleste proche de Ouaset.

Il ne restait plus qu'à patienter.

La famille du défunt fut surprise par la foule présente aux cérémonies. Tous les princes majeurs et les deux Grandes Épouses Bent Anât, sœur de Khaemouaset, et Nebettaouy la Deuxième, sa fille, ainsi que le vizir Khaÿ et tous les grands-prêtres du royaume y assistaient.

Sekhemrê et les siens furent frappés par l'apparence des princes majeurs : tous des quinquagénaires ou sexagénaires, montrant les signes de la dégradation du corps qui vient avec le temps. Si l'un d'eux devait succéder à son père, il n'y ferait sans doute pas un long séjour. La présence de leurs fils et filles, dont plusieurs dans la force de l'âge, au banquet funèbre, dans le palais de Hetkaptah, dissipa cependant l'impression de décrépitude générale qui hantait les lieux.

— Ton père mort, confia Nekhbet-di à Sekhemrê, j'ai pour la première fois l'impression de me trouver en pays étranger.

En dépit de la sollicitude du prince Merenptah, qui présidait les cérémonies, et de sa femme, elle avait hâte de quitter le Palais et la ville qui avaient vu s'épanouir son bonheur auprès d'un homme juste et bon. À l'aube, elle alla frapper aux portes de sa famille :

— Je vous en prie, partons le plus vite possible.

L'heure suivante, ils étaient au port et embarquaient pour Pi-Ramsès. Mais où rentreraient-ils ? Les épouses de Hori et de Sahourê, Isishérou et Imamoût, ainsi que Sechen, son mari et leurs enfants ne pouvaient plus occuper la résidence, puisqu'un autre grand-prêtre serait bientôt nommé. Ils acceptèrent alors l'invitation de Sekhemrê d'emménager chez lui ; sa maison était proche et il entreprit sur-le-champ de l'agrandir pour accueillir tout ce monde.

Le plus pénible fut de quitter le décor qui leur rappelait d'innombrables épisodes d'une vie laborieuse et noble, la pierre de seuil où Khaemouaset battait ses sandales et la porte du bureau dont le grincement annonçait à tous qu'il se retirait pour étudier les livres sacrés. À la vue de la table sous le sycomore, où tant de fois son époux s'était assis pour goûter la fraîcheur et déguster des figues, Nekhbet-di fondit en larmes. Elle n'avait pas lu, elle, les livres sacrés

et elle ne s'était pas familiarisée avec l'idée que la vraie vie n'est pas sur terre.

Les domestiques aussi pleuraient.

Khaemouaset l'avait-il assez répété ? La mort n'est une épreuve que pour les vivants.

Nekhbet-di fut comme un arbre dont les racines ont été coupées. Elle déclina vite.

Un matin, elle ne se réveilla pas.

Un autre, soixante-dix jours plus tard, elle se réveilla dans la demeure ornée de fresques charmantes que Khaemouaset avait fait construire pour elle et sa famille dans le désert proche de Hetkaptah.

Ce fut là qu'elle l'attendit, avec le sourire patient et les yeux tendres que les artistes avaient peints sur son sarcophage.

***

Nanti du titre de directeur de la restauration des monuments royaux, Sekhemrê ne conserva avec la cour que des rapports de plus en plus ténus : d'autres princes, ses cousins, avaient peut-être des visées sur le trône, mais comme tant d'autres, il en avait jaugé la futilité, et l'exemple de son père l'avait assez instruit sur le prix et la souffrance des ambitions. C'est souvent le fait des princes : ils défendront leurs privilèges jusqu'au sang, mais ils ne s'abaisseront pas volontiers à disputer des charognes aux assoiffés de pouvoir, comme les ignorants.

L'un des rares membres de la famille royale avec qui il entretenait des rapports courtois, sinon affectueux, était son oncle Merenptah, nouveau prince héritier. La raison en était que celui-ci, en effet, l'avait prié de bien vouloir préparer son caveau au Kher-en-Ahaou, dans la tentaculaire nécropole où dormaient déjà plusieurs de ses frères. Requête révélatrice, car s'il avait espéré succéder bientôt à son frère, Merenptah en eût demandé bien plus.

Un bref regard échangé entre les deux hommes en dit bien plus que des discours.

La cour faisait donc horreur à Sekhemrê. Quand le souvenir de sa dernière rencontre avec Ramsès lui revenait à la mémoire, il le

chassait comme un cauchemar. Il n'avait même pas transmis les noms de ses petits-enfants pour inscription au registre du Premier chambellan, comme le prévoyait le règlement du Palais.

Quant à l'administration, il n'y fréquentait plus que le grand trésorier, Baï, pour le paiement des ouvriers de ses chantiers ; il s'y rendait une fois par mois, accompagné d'Ipepi, et ils y présentaient leurs listes de frais et se faisaient remettre des sacs d'anneaux d'or et de cuivre. De mois en mois, les visages autrefois familiers disparaissaient, remplacés par des inconnus, des gens d'Oupi, du Djahy, de Babylone ou d'autres pays. C'en était fini de la déférence souriante et des compliments fleuris dont on l'enguirlandait jadis, quand il avait été le fils aîné de l'héritier présomptif du trône, le grand-prêtre Khaemouaset. Les nouveaux venus ne savaient même pas qui il était.

Bien qu'il y eût été dûment invité, il s'abstint donc d'assister au onzième jubilé du roi, organisé par le nouveau vizir Neferrenpet, maire de Ouaset ; recru d'ans, en effet, Khaÿ avait pris sa retraite. Il ne se souciait pas de revoir ce spectre émacié qui s'appelait Ramsès le Deuxième. C'était en l'an 57 du règne.

— Un onzième jubilé ! Mais ce n'est pas possible ! s'écria Sahourê. Cet homme est vraiment immortel !

— Ce n'est pas parce qu'un homme vit plus longtemps que les autres qu'il est immortel, corrigea Sekhemrê.

Son épouse et lui préparaient les noces de leur petite-fille, Soudjaibisis, « Celle qui réjouit le cœur d'Isis », dix-sept ans, tandis que Hori et Isishérou préparaient celles de Meryptah, « Aimé de Ptah », leur premier petit-fils qui avait seize ans. Ce serait une grande fête. Ils y avaient invité leurs oncles préférés, Merenptah donc, qui avait été si prévenant à l'égard de leur père, et Séthi, parce qu'il semblait apprécier leur compagnie plus que celle des gens de la cour.

Ce fut une grande fête, en effet : Sekhemrê avait fait installer un bassin de nénuphars au centre de son jardin et, sur une île de pierre au milieu des fleurs, un orchestrion joua toute la soirée des rengaines entraînantes, à la lueur des torches. Les invités burent quantité de vin pétillant.

Un émoi troubla la fête un moment. En effet, un messager du Palais était venu annoncer que la Grande Épouse Maât-Hornéférourê s'était éteinte dans l'après-midi.

— Proclameras-tu le deuil ? demanda Sekhemrê.

— Mon fils, ce n'est pas à moi de le faire, répondit Merenptah avec un geste évasif. Et d'ailleurs, cela ne changerait pas grand-chose. Le Palais devrait être en deuil continuellement : il meurt un prince mineur, une Grande Épouse ou une princesse de second rang tous les mois. De toute façon, je me demande si mon père se rappelle même qui était Maât-Hornéférourê.

— Il a perdu la raison ? demanda Hori.

— Je l'ignore, mais je sais qu'il a perdu la mémoire et, lors de nos dernières rencontres, il m'a appelé Ramsès. Il a fallu que le chambellan lui souffle mon nom.

— Mais qui tient le gouvernement ? Est-ce vraiment Neferrenpet ?

— Il jouit de vieilles ententes avec les gros bonnets du Haut Pays, acquises pendant qu'il était maire de Ouaset. Elles sont précieuses. Car c'est la partie du pays la plus difficile à tenir.

— Et l'armée ?

Merenptah leva les bras et Séthi, qui assistait à l'entretien, fit une grimace.

— Grâces soient rendues à Amon, il existe encore quelques généraux qui gardent la tête sur les épaules et qui maintiennent la discipline. Mais je me demande si nous serions en état de faire la guerre.

Fallait-il aller aux funérailles de la défunte Grande Épouse ? Ni Merenptah ni ses frères ne pouvaient y manquer, par déférence pour leur père, mais les fils des princes disparus n'y étaient pas tenus. Les cérémonies seraient, de toute façon, l'affaire du clan des Hattous et des gens d'Oupi et seraient dominées, à coup sûr, par l'impérieuse Sebaïbamon, sœur de la défunte.

La conversation fut interrompue par les danses qu'allaient exécuter les deux couples qui venaient d'être unis. On fit silence, la musique monta, insidieuse comme le désir, et les nouveaux époux se présentèrent en dansant. Pas de façon acrobatique ni lascive, non,

mais comme deux êtres qui s'élancent dans la vie en se tenant par la main et qui, parvenus devant l'assistance des parents et des amis, s'arrêtent souriants et s'inclinent. Les applaudissements éclatèrent. Des échansons vinrent cérémonieusement présenter aux mariés deux gobelets de vin, un seul par couple car ils devaient boire dans la même coupe.

La vie pouvait être douce loin du Palais. Le seul regret des anciens était que Khaemouaset et Nekhbet-di ne fussent pas présents à la fête. Ils auraient mérité de vivre plus longtemps.

Mais enfin, c'était là une autre affaire.

***

Ni Sekhemrê ni les siens ne se soucièrent du dixième jubilé, célébré trois ans après le précédent. Merenptah ne requit pas leur présence : il semblait fort absorbé par les responsabilités de régent car, profitant d'un moment de lucidité de Ramsès, le vizir Neferrenpet lui avait arraché la nomination de celui qui n'avait jusqu'alors été que prince héritier.

Mais Sekhemrê avait dû accepter l'invitation aux noces du régent avec sa sœur Isinofret la Deuxième, alors âgée de cinquante-trois ans et veuve de son premier mari, un officier supérieur de l'armée. Les noces avaient été célébrées selon l'antique tradition, cependant, l'union étant stérile, puisque l'épousée ne pouvait plus enfanter, elles avaient été suivies d'une autre union ; cette fois-là, Merenptah épousa Bent Anât la Deuxième, fille de sa sœur Bent Anât, elle-même fille de la Grande Épouse Isinofret. Il se trouvait que cette deuxième épouse était à la fois sa nièce et sa sœur, puisqu'elle avait été engendrée comme lui par Ramsès. À vingt-quatre ans, Bent Anât la Deuxième avait évidemment été déjà mariée, mais l'époux, haut fonctionnaire en Canaan, avait été convaincu de divorcer.

Tous ces gens avaient déjà eu des enfants et même des petits-enfants, et un indémêlable imbroglio de parentés s'ensuivit, qu'Ipepi, à demi mort de rire, tenta d'expliquer un soir au dîner.

— ... Sept enfants et trois petits-enfants qui ne savent plus qui ils sont, sauf qu'ils ont tous rang de princes et princesses !

***

Le treizième jubilé eut lieu l'année suivante, rien de moins, sur la recommandation des magiciens de Sekhmet, qui n'attendaient plus grand-chose de leur art. Seules les puissances célestes pouvaient maintenant rendre quelque vitalité au pharaon. Celui-ci se mouvait à peine, fût-ce dans ses appartements ; on le transportait de son lit à un siège, où l'on procédait à sa toilette et où il prenait ses repas, composés désormais d'aliments réduits en purée. Il recevait les visites du vizir, puis du prince régent et ne semblait pas toujours comprendre leurs propos. Des musiciens emplissaient le silence de sa vie. Quand il fut exposé sur la chaise à porteurs, il parvint à peine à lever l'avant-bras.

Les cérémonies furent marquées par un incident négligeable : le prince Sétibaâl, fils unique de la Grande Épouse hattoue Sebaïbamon, prétendit s'avancer auprès du prince régent quand celui-ci allait annoncer le jubilé accompli, mais il fut retenu vigoureusement par un officier de la garde royale. Un avertissement sévère fut adressé à l'impertinent, qui outrepassait les prérogatives de son rang.

Le quatorzième jubilé se déroula également l'année suivante, sans fait notable.

Le quinzième eut lieu de même. Personne n'y prêtait plus grande importance. Comme chaque fois, les préparatifs de la Nuit de Rê, qui marquait le début de la nouvelle année et de la saison de Shemou, occupaient tous les habitants du pays. Les temples distribuaient vivres et boissons et les familles se réunissaient pour la célébration.

Sekhemrê, ses frères et sœurs, enfants et amis étaient rassemblés dans son jardin, goûtant les premières fraîcheurs du soir à la lueur des torches et le vin mis à rafraîchir dans le puits. Les domestiques disposaient sur les tables les salades et amuse-bouche destinés à mettre en appétit, et les nourrices s'apprêtaient à coucher les enfants.

Un scribe du Palais, familier d'Ipepi, apparut alors à l'extrémité du jardin et s'avança jusqu'aux premiers convives. Son expression

lugubre et effarée à la fois attira l'attention de Sahourê. Ipepi se leva et accourut vers l'arrivant. Puis Sekhemrê et d'autres les rejoignirent.

Un moment, le scribe sembla privé de voix.

— Le roi est mort, articula-t-il enfin, comme s'il ne croyait pas aux mots qui sortaient de sa bouche. Ou comme s'il s'attendait, à leur simple énoncé, à ce que la terre s'ouvrît sous ses pieds et que les démons crochus s'emparassent de lui, ou que la déesse Sekhmet apparût pour le lacérer de ses griffes de fer.

Le silence se répandit dans le jardin, comme une coulée de cire qui fige tout sur son passage. Ipepi fit offrir un gobelet de vin au scribe. À l'évidence, les convives ne tarderaient pas, une fois la surprise passée, à se répandre en discours plus ou moins sincères de lamentation et de consternation. Quelques femmes se passaient déjà les mains sur le visage. Songeant à son père et au soulagement que lui aurait valu la mort de Ramsès, Sekhemrê leva le bras et s'adressa à l'assistance :

— Notre divin roi est parti dans la compagnie des dieux, au terme de ses exploits terrestres. Réjouissons-nous donc. Il a choisi cette date pour que nous célébrions sa réunion avec Rê, Amon, Ptah et son père Seth.

L'effet de cette exhortation paradoxale tarda. Mais oui, c'était vrai, Ramsès était parti ce jour-là... Ce ne pouvait être une coïncidence ! Il avait voulu partir au soleil levant ! Oui, il avait souffert et, maintenant, il rayonnerait dans sa jeunesse retrouvée... Cette mort se confondait avec la fête immémoriale...

— Buvons donc, dit Sekhemrê.

Ils burent. Les visages se détendirent, les sourires réapparurent.

— Je ne pourrais pas rentrer au Palais avec une face souriante, dit le scribe messager.

— Eh bien, reste donc avec nous, lui lança Ipepi.

— Vous allez célébrer sa mort ?

— C'est ainsi qu'il l'aurait voulu.

Ipepi n'en était pas vraiment convaincu, mais enfin, mieux valait le prétendre que d'écouter des jérémiades. Il fit un rapide calcul mental qui le laissa ébahi. Quatre-vingt-douze ? Ramsès avait vécu

quatre-vingt-douze ans[21] ? Et régné soixante-sept ? C'était presque surnaturel.

Mais avait-il vraiment vécu dans la réalité ces quatre-vingt-douze ans ? Non, il s'était progressivement plongé dans un songe où la réalité du monde se dissipait.

12
La fin du songe

La ville de Pi-Ramsès n'apprit la nouvelle que le lendemain, quand des hérauts allèrent l'annoncer aux quatre coins. Aussitôt la ville s'emplit du hululement des pleureuses. Les gens se regardèrent avec des yeux ronds : la plus grande partie de la population était née quand Ramsès était déjà au pouvoir, il paraissait éternel : comment imaginer qu'il fût mort, comme n'importe quel autre humain ?

Signe de crispation, le contrôle des entrées et sorties du Palais se resserra, le vizir Neferrenpet et le régent Merenptah sachant que certaines factions dans le pays guettaient une vacance du pouvoir et pourraient tenter un coup de force. Les gens d'Oupi et du Djahy qui proliféraient dans l'administration depuis plusieurs années comptaient des alliés secrets, notamment dans le Bas Pays, et, depuis le règne de Horemheb, les gros propriétaires du Haut Pays essayaient toujours de s'affranchir de la tutelle du pouvoir du Nord. Aussi, dès le lendemain de la mort de Ramsès, Merenptah fut proclamé maître des Deux Pays et, trois jours plus tard, dûment intronisé au temple d'Amon. Les traditionnelles fêtes du couronnement auraient lieu après la fin du deuil. La seule réception qui marqua l'événement fut un banquet fort sobre pour les grands princes, auquel Sekhemrê fut convié. Tous les convives étaient barbus.

Le reste du pays, lui, ne fut informé de la mort de Ramsès et du nom de son successeur que dans les jours suivants, le temps que les messagers prévinssent les gouverneurs des quarante-deux nomes et le vice-roi Sethaou. Le deuil, cette fois-ci, serait national, et les célébrations de l'Inondation réduites au strict cérémonial. Entre-temps, ordre avait été donné de mettre les garnisons des places fortes en état d'alerte.

Le résultat le plus sûr en fut une ruée des gouverneurs et des grands-prêtres vers Pi-Ramsès. Ces derniers n'eurent pas de peine à se loger dans les temples, mais les autres durent faire appel à toutes les amitiés dont ils disposaient pour trouver des quartiers dignes d'eux. De mémoire de chef de quai, on n'avait jamais vu pareil embouteillage de bateaux au port.

Les premiers arrivés se précipitèrent au temple, dans l'espoir d'apercevoir au moins l'auguste cadavre. Las ! Gisant sous une tente à l'arrière du sanctuaire, il était désormais interdit à la vue, sous la garde de prêtres qui brûlaient de l'encens en permanence et récitaient les prières rituelles, suppliant le grand dieu d'accueillir son fils, tandis que d'autres l'aspergeaient d'Eau de Vie. Trois jours plus tard, la dépouille royale fut transportée au Ouâbet, « La Place pure », le pavillon divin, l'officine où les momificateurs procéderaient à leurs savantes incisions et macérations. Et là, personne d'étranger à la préparation du macchabée n'aurait le droit d'entrer.

Dès le premier regard sur la dépouille de Ramsès, le chef des embaumeurs, supérieur des Mystères, avait compris que sa tâche devait, en effet, demeurer rigoureusement secrète jusqu'à ce que la momie fût prête pour la mise en sarcophage. Le cadavre ne tenait pas sur le dos ; il était tellement courbé, de la nuque au bas de l'échine, qu'il tombait sur le côté. Tous les efforts des embaumeurs pour le mettre à plat furent vains. Bien avant que la rigidité de la mort se fût installée, le cadavre s'était bloqué en arc de cercle. Le roi avait vécu les dernières années de sa vie dans cette position, et son corps s'y était figé. Première mesure, avant même les incisions : briser la colonne vertébrale à coups de maillet. Les coups ne furent pas excessifs : les vertèbres étaient devenues poreuses et s'émiettèrent presque. Nouvelle surprise des embaumeurs : le corps maintenant déplié sur la table ressemblait bien plus à celui d'un adolescent chétif et émacié qu'à celui de l'athlétique chef des armées de jadis.

Et, de surcroît, cette crinière d'un roux ardent ! Car la calvitie avait épargné ses indignités à Ousermaâtrê Setepenrê : il avait conservé ses cheveux, mais il les faisait teindre en roux, de même qu'il se faisait frotter les paumes des mains et les plantes des pieds au henné.

Quand ils se furent remis de leur stupeur, l'outrage rituel fut commis : un embaumeur muni du couteau d'obsidienne ouvrit le corps du sternum au pubis, puis il fut honteusement chassé et accablé des malédictions également rituelles.

Le travail des embaumeurs fut difficile : ce cadavre-là ne ressemblait à aucun autre. Toute graisse en avait disparu. Les muscles étiques avaient acquis la dureté de tendons, et les vaisseaux étaient étrangement durcis. Le corps était tellement émacié qu'il avait à peine forme humaine.

— Nous devrons reconstituer les volumes avec des coussinets de lin, annonça le supérieur des Mystères.

Le corps serait ensuite plongé dans un bain de natron huileux, mis à sécher, puis le cœur y serait réinséré et alors commencerait le lent travail de l'enroulement dans des bandelettes de lin.

Aussi, ils avaient soixante-dix jours devant eux.

Toutefois, c'était à peine suffisant pour les orfèvres chargés de confectionner les bijoux funéraires, et les artisans de Hetkaptah furent donc mis à contribution.

La même urgence s'imposa aux charpentiers marins ; ils devaient, eux, construire la grande barque funéraire qui transporterait le triple sarcophage royal et le mobilier du tombeau.

Enfin, les artisans tailleurs de pierre, chargés, eux, de réaliser la grande cuve de pierre qui recevrait le triple sarcophage, ne chômèrent pas non plus. Le vizir Neferrenpet délégua sur place une équipe qui superviserait les travaux. Sur la suggestion de Merenptah, qui se souvint des fonctions de son neveu et de ses compétences en matière de tombeaux, Sekhemrê fut pressenti pour y participer. Il accepta, à la condition d'être accompagné d'Ipepi, et les deux hommes partirent donc s'installer dans le petit palais jadis construit pour le pharaon, près du temple des Millions d'Années.

Jusqu'à sa mort, Ousermaâtrê Setepenrê mobilisait donc son peuple.

Mais l'activité n'était pas moins intense au Palais.

***

Désertée par son maître comme une ruche l'eût été par sa reine, la demeure tentaculaire où Ramsès avait passé ses vingt et une dernières années ne connaissait le repos que pendant quelques heures de la nuit. Un fait dominait les conversations des princes et princesses de tout rang : celle qui serait qualifiée pour porter le titre de Grande Pleureuse aux cérémonies de la mise au tombeau serait sa dernière Grande Épouse, et c'était la Hattoue Sebaïbamon, dont le fils attirait tant de commentaires médisants, en raison de sa dissemblance avec son père présumé.

Les grands clans se réorganisèrent donc en conséquence. Jamais reine, la fille de Hattousil devenait après la mort de son époux la première douairière du royaume. Son clan régnerait pendant les soixante-dix jours du deuil. Mais rien ne disait qu'elle renoncerait par la suite à cette ombre de pouvoir, voire qu'elle ne tenterait pas de l'étendre. En tout cas, elle se comportait comme si elle en avait l'intention. Mené par l'une des Grandes Épouses, désormais Grandes Veuves, le clan des Babyloniens lui déclara allégeance. Fille de roi, impérieuse jusqu'au bout des ongles, elle, Sebaïbamon, ne comptait évidemment pas s'en laisser imposer par le nouveau roi, qu'elle qualifiait, dans l'intimité, de vieillard cacochyme.

Les quelque trois cents occupants du Palais, enfants, dames de cour, secrétaires et intendants compris, à l'exclusion évidente du personnel domestique, gens de lingerie, perruquiers, maquilleuses, garçons et femmes de bains et divers esclaves, plus les gardes, les messagers, le personnel de bouche, les jardiniers, soit un bon millier de personnes, tout ce monde donc se trouva sous le joug de Sebaïbamon. Les grands princes n'en avaient cure pour le moment et ne daignèrent même pas contester ses prétentions de pharaonne. Leur façon de témoigner leur mépris était de ne jamais inviter le fils de la matrone, Sétibaâl, à leurs repas communs. Et, pour enfoncer le clou, ils y conviaient parfois tel ou tel prince secondaire, mais jamais celui qu'ils tenaient à l'évidence pour un bâtard arrogant.

Pareille à un fleuve qui serpente jusqu'à la mer, la vie s'écoula ainsi pendant des semaines, dans l'attente des funérailles.

Enfin, trois jours avant le départ, la nef funéraire, un vaisseau de soixante coudées de long, aux flancs noirs décorés de papyrus, fut

mise à l'eau. Elle s'appelait Splendeur de Rê. Des bœufs tirèrent les traîneaux sur lesquels avaient été chargés le sarcophage reposant sur le catafalque orné de fleurs de lotus, les caisses renfermant les vases canopes, les shaouabtis représentant le roi, les bijoux et le mobilier destiné au tombeau, les chars et les armes, les jarres du meilleur vin, les sarcophages contenant les momies d'animaux sacrifiés…

De part et d'autre du chemin qu'allait emprunter la famille, des pleureuses se lamentaient depuis le matin, tendant les bras au ciel, s'arrachant les cheveux, se saupoudrant de poussière et récitant les formules rituelles de désolation. En tête du cortège venait Merenptah, en chaise à porteurs, suivi des prêtres funéraires, de la Grande Veuve et de ses deux dames de cour, des grands princes et des grandes princesses, des princes et des princesses secondaires et des fonctionnaires, qui allaient tous à pied.

Le catafalque et les caisses furent hissés à bord, et des soldats de la garde prirent place pour protéger la divine cargaison. Merenptah embarqua sur le bateau royal avec sa femme, ses enfants, la Grande Veuve, accompagnée de ses dames de cour et de son fils Sétibaâl, ainsi que les prêtres et les scribes. La nef largua les amarres et se détacha lentement du quai, se balançant sur les eaux opaques et tumultueuses du Grand Fleuve. Puis une barque de vingt rameurs entraîna la Splendeur de Rê à sa suite. Le reste des assistants prirent place à bord des douze bateaux du cortège fluvial qui descendrait jusqu'à Ouaset.

Vers midi, les voiles gonflées entraînaient tout ce monde à contre-courant, symbole involontaire du retour aux sources.

Quelques heures après le départ, Sekhemrê était plongé dans une torpeur qu'il prévoyait longue. Il avait bien fait de déconseiller le voyage à son épouse Neferneith, devinant l'épreuve qu'elle s'imposerait, mais il regrettait néanmoins son absence. Ni Hori ni Sahourê n'avaient jugé utile de se joindre à lui.

— Il y aura là-bas mille personnes et nous mangerons de la poussière à satiété, avait expliqué Sahourê.

Même Sechen, qui avait un moment envisagé le voyage, y avait renoncé, jugeant sa présence plus utile auprès de son mari et de ses enfants. Sekhemrê était donc seul. Les circonstances interdisaient

toute conversation véritable. Les individus n'existaient plus qu'en fonction de leur rang et ne pouvaient échanger que des propos convenus. Merenptah, assis à la proue, sous un dais, s'entretenait avec le chef des prêtres funéraires des rites qui seraient célébrés au terme du voyage. Derrière lui, la Grande Veuve, assise près de son fils, semblait enfin subjuguée par le formidable appareil des obsèques d'un homme qu'elle avait pourtant bien peu connu. Après avoir lancé à la ronde quelques regards de défi, son fils Sétibaâl s'était replié sur lui-même, écrasé par l'indifférence générale. Le monde était suspendu dans la transe causée par un événement aux proportions cosmiques, jusqu'alors inconnues. Ramsès Meryamon s'était proclamé dieu ; peut-être, à la fin, l'était-il. Miséricordieusement, les premières fraîcheurs de l'automne permettaient de supporter le grand soleil qui baignait le pays et s'émiettait sans fin sur les eaux grossies par l'inondation.

Sur les berges, des masses de gens regardaient ce convoi extraordinaire et quelques-uns jetaient sur son passage des fleurs ou d'autres présents que les flots engloutissaient presque aussitôt.

Sekhemrê observa Merenptah : dès qu'il était assis, le nouveau monarque s'affaissait sur lui-même et son regard se creusait jusqu'à l'abîme. À soixante-quatre ans, le corps était déjà usé ; qu'en était-il de l'âme ?

Une halte à Apitou fut destinée à accueillir à bord le grand-prêtre Ounennéfer et son fils Hori ; elle dura deux jours, principalement consacrés à des rites propitiatoires dans le temple d'Osiris. Maintenant que Ramsès était dans le domaine de ce dieu, ses héritiers se devaient d'invoquer l'indulgence et la protection de la première victime de Seth. Sekhemrê s'interrogea sur l'ironie involontaire de ces rites, mais il ne pouvait évidemment s'en ouvrir à personne.

Enfin, après une autre étape au temple des Millions d'Années, le cortège fluvial, accru de nombreux autres bateaux de fonctionnaires de Ouaset, parvint à hauteur de la grande vallée de la nécropole. Une armée de serfs attendait sur les quais pour procéder au déchargement. De nouveau, le catafalque, le sarcophage et les caisses furent placés sur des traîneaux tirés par des bœufs. Pour faciliter le

glissement des patins, des clercs versaient du lait sur le sol. Le cortège suivait, avec les pleureuses hagardes, leurs robes souillées de la poussière dont elles s'étaient généreusement barbouillées, et il entra enfin dans la Vallée d'Occident. Là, ce furent les hauts fonctionnaires et les princes qui prirent la place des bœufs pour haler les traîneaux jusqu'à l'entrée du tombeau. Et, pendant des heures, précédés des porteurs de torches à l'intérieur de la demeure d'éternité, les clercs et les serfs transportèrent le prodigieux mobilier amené depuis Pi-Ramsès et le disposèrent dans les salles aménagées de longue date au bout de la longue syringe.

Les sarcophages emboîtés avaient été portés dans la salle d'Or et descendus dans la grande cuve d'albâtre. Mais ils n'avaient pas été refermés et le premier, celui qui devait contenir la momie, était vide. Celle-ci attendait debout à la porte du tombeau, entre deux prêtres.

Elle attendait qu'on lui ouvrît la bouche et les yeux, pour retrouver ses sens.

Merenptah, coiffé du kheperesh et chaussé de sandales blanches, prononça les formules rituelles et, de l'herminette, toucha la bouche et les yeux. Le Grand Voyageur était prêt. Les prêtres attachèrent le masque d'or sur le visage royal, puis emportèrent la momie, drapée dans du lin brodé d'or, vers la salle d'Or, pour la déposer dans le premier sarcophage. Celuici fut enfin refermé, glissé dans le deuxième, puis le troisième.

Recru de fatigue, Sekhemrê attendait, pour sa part, la sortie des prêtres, signifiant qu'ils auraient accompli la cérémonie finale : ils auraient tendu les voiles sur les piliers dorés autour de la tombe, dressant ainsi les quatre chapelles destinées aux cultes éternels qui seraient célébrés dans le tombeau, y compris celui du jubilé. Comme tous les assistants, il mourait de soif et du besoin de s'asseoir.

Enfin, les prêtres apparurent à la porte de la syringe, récitant les litanies de Rê, qu'ils venaient de lire sur les parois proches de l'entrée. Le dieu, lui, glissait déjà dans sa barque céleste en direction de l'Occident. Le ciel à l'est s'assombrissait rapidement.

Entre-temps, des tentes avaient été dressées, meublées de tables et de sièges ; des serviteurs se répandirent dans l'assistance, distribuant des colliers de fleurs et des tiges de lotus. Merenptah prit

place avec les grands-prêtres, la Grande Veuve s'installa avec Sétibaâl, ses dames de cour et les princesses de son clan. Sekhemrê, perdu comme dans un mauvais rêve, se joignit à Meryrê et Séthi et ne retrouva l'usage de la parole qu'après deux gobelets de vin.

— Cela ressemble à la fin d'un songe, dit Meryrê.

— Ce n'était pas le nôtre, observa Sekhemrê, se rappelant certains propos de son père.

— Non, c'était celui de Ramsès, convint Meryrê. Mais nous l'avons partagé. Le réveil sera pénible.

Séthi approuva d'un hochement de tête. Que savaient-ils ? se demanda Sekhemrê. Mais il n'avait pas envie de partager leurs secrets. Pas ce soir-là. Il mangea distraitement, tout en prêtant l'oreille aux informations qu'échangeaient les deux princes.

Puis des danseuses vinrent célébrer la renaissance de la vie par des girations de plus en plus lascives. Les accents des musiciens se firent quasiment festifs. Le bénéfice en fut pour quelques obstinés du plaisir, qui s'attardèrent. Merenptah, sans doute épuisé par la journée, s'était retiré, de même que la plupart des grands acteurs des funérailles. Meryrê, Séthi et Sekhemrê furent trop heureux de suivre leur exemple. Le sommeil seul pouvait laver l'esprit de ces fastes lugubres.

Le monde avait célébré la fin du songe de Ramsès. Peut-être aurait-il maintenant droit à ses propres songes.

13
Premiers adieux à Pi-Ramsès

La vie prit son temps pour revenir à la normale, c'est-à-dire à son rythme d'antan. En fait, la vie normale est une illusion courante, entretenue par l'ignorance ou la mémoire de temps heureux qu'on avait crus éternels. Ramsès avait, pendant les dernières décennies de son règne, répandu dans les Deux Pays le sentiment d'une paix et d'une prospérité sans fin. Si la cour l'avait vu céder lentement aux indignités de l'âge et de la maladie, le peuple n'avait connu de lui que l'image reflétée par les innombrables statues, celles d'un jeune homme dans la force de l'âge, érigées des frontières de Koush à la mer et jusque dans les déserts ; pour le peuple, c'était le héros splendide, aimé des dieux, qui régnait, et il ignorait le vieillard recroquevillé, reclus dans le palais de Pi-Ramsès. Il reflétait donc sa confiance jusque sur ceux qui avaient le privilège douteux de voir le roi tel qu'il était.

Autant dire que la vie ne reprit donc pas son cours normal.

— Monter sur le trône à soixante-quatre ans, observa Sekhemrê, un soir que la famille trouvait morose l'atmosphère de Pi-Ramsès, est un défi. C'est plutôt l'âge où l'on s'apprête à quitter ce monde pour le Kher-en-Ahaou.

Au fil des mois, il apparut que Merenptah ne cultivait pas le goût des grandes fêtes qu'avait eu son père. Il était même modeste : une seule statue de lui avait été mise en chantier pour la ville de Pi-Ramsès. Économe, sinon parcimonieux, il réduisit les réceptions du Palais aux circonstances strictement nécessaires, et le bruit se répandit rapidement qu'il avait manqué de s'étouffer d'indignation quand le chef du Trésor lui avait soumis la liste des frais courants du palais des Femmes et de la joaillerie du Palais, car les hommes aussi se paraient de bijoux, bracelets, bagues et pectoraux.

— Mais je créerais un régiment avec ce que nous dépensons en parfums et onguents ! s'était-il écrié. Quant à la joaillerie, elle ne fournira plus une seule bague qui ne soit autorisée par moi !

Le personnel subit les mêmes rigueurs comptables, et le nombre de maîtresses des fards, de perruquiers, de couturières et de filles de bains fut drastiquement réduit.

— Ont-elles donc besoin de trois femmes pour leur frictionner l'échine ? avait-il tonné. Une esclave suffira.

Les deux Grandes Épouses royales, Isinofret et Bent Anât les Deuxièmes, donnèrent l'exemple de la frugalité. Les autres épouses et les princesses se rebellèrent : « Une femme de gouverneur de province a droit à plus de serviteurs que nous ! » Ce n'était pas sans quelque vérité, les rumeurs le confirmaient. Aussi les inspecteurs du fisc commencèrent-ils à parcourir le pays pour contrôler les dépenses de ces fonctionnaires magnifiques.

— Le gouverneur du nome du Vautour, dans le Haut Pays, entretenait un pavillon de concubines aux frais de la couronne, rapporta Ipepi. Un autre a fait plaquer d'or les portes des appartements privés de sa résidence, comme si c'était le temple des Millions d'Années. Un troisième a sa milice privée, trois cents fantassins et archers, je vous prie, sous prétexte que la garnison locale n'est pas de taille à le protéger.

Ces révélations n'étaient pas un privilège de la maison de Sekhemrê ; elles en concernaient bien d'autres. La corruption, qui avait passé pour l'égale d'une petite affection cutanée du temps de Ramsès le Deuxième, apparaissait maintenant comme une lèpre envahissante. Et elle était transmise par des étrangers qu'on avait jusqu'alors supportés avec indulgence, voire complaisance, des Tjéhénous, des Babyloniens, des Hattous, des natifs d'Oupi, qui s'étaient ainsi faufilés, puis insérés dans l'administration du Palais et dans celle du royaume. Une certaine surprise se manifesta quand on apprit que deux des fonctionnaires indélicats étaient des natifs du Djahy, arrivés jadis enfants dans les bagages de la princesse de Babylone et promus plus tard au rang de gouverneurs.

— Mais qui, Majesté, aurait eu l'effronterie de s'opposer aux désirs de la Grande Épouse ? protesta le vizir Neferrenpet, interrogé

par Merenptah sur les nominations indues de ces étrangers. Ils avaient épousé des femmes natives du pays, parlaient notre langue, connaissaient nos lois et jouissaient de la faveur du divin roi !

Merenptah écoutait, consterné et figé. Il avait bien vu le règne parallèle du bon plaisir royal triompher pendant toutes ces années. Attirés par la richesse du royaume, les Asiates avaient accouru par légions grossissantes, tels des mulots dans un entrepôt de grain. Ils avaient recherché les centres du pouvoir, certains d'y trouver les ficelles qui leur permettraient de grimper vers les hautes sphères de l'opulence. Telle chambrière venue des plaines de la Naharina ou d'Édom avait réussi à placer un fils dans la domesticité du Palais, plus tard promu parmi les officiers de bouche ; chargé de l'intendance des caves, celui-ci avait acquis le privilège d'apprendre la lecture et l'écriture, avait fait ses preuves de gestionnaire et, l'heure venue, avait remplacé un comptable disparu dans un département du Trésor. Tel autre, fils d'un intendant personnel hattou et d'une suivante, également hattoue, de la défunte Grande Épouse Maât-Hornéférourê, avait profité de son ascendance pour se faire envoyer au kep et apprendre à lire et à écrire. Là, il s'était lié d'amitié avec les enfants de princes secondaires et, grâce à des recommandations bienveillantes, avait pu sans trop de peine gravir les échelons menant à l'administration centrale.

De tels exemples pullulaient depuis la grande paix conclue avec Hattousil. Merenptah ne le savait que trop. Et qu'aurait-on pu reprocher aux nouveaux venus ? Ils étaient peut-être plus assidus à la tâche que les autochtones, et parfois plus brillants. Quant aux fonctionnaires et prébendiers natifs de To-Méry, ils ne constituaient certes pas tous des modèles de loyauté ou de vertu, Amon le savait.

Il n'empêchait qu'une bonne partie de l'élite du royaume avait conservé, voire affermi des liens avec les pays dont elle était originaire, et le point contrariait secrètement Merenptah. Ainsi les fonds détournés par certains avaient-ils servi à acquérir des terres dans ces pays.

— Il faudra être vigilant, conclut-il à l'adresse de Neferrenpet. Le vizir hocha la tête avec componction et promit d'être, en effet, vigilant. Formule dont il mesurait cependant la tonitruante vacuité.

Les deux hommes convinrent, en tout cas, de démanteler les milices privées ; elles constituaient des ferments de rébellion.

***

La couronne et les épaules de la statue dépassaient nettement des flots. Parfois ceux-ci humectaient le cou de leurs clapotis, mais les faits étaient là : le sourire familier restait sec.

Maintes fois par jour depuis le début de l'inondation, les prêtres du sanctuaire d'Ibshek, dans le Haut Pays, étaient venus vérifier la hauteur de la crue. Celle-ci se mesurait à la statue, érigée par Ramsès au sud de la grande façade : seize coudées de haut des pieds à la pointe de la couronne, le niveau de la plus grande crue enregistrée de mémoire d'homme. Mais depuis plusieurs années, les eaux les plus généreuses déversées par Hapy à son entrée dans les Deux Pays montaient en moyenne jusqu'au front ou à la base de la couronne ; une seule fois, quinze ans auparavant, étaient-elles restées au niveau du nez. Là, on était à treize coudées.

— Le roi va avoir soif, dit l'un des prêtres d'un ton morne.

— Il ne sera pas le seul, rétorqua son collègue.

Ils s'en allèrent rédiger le message à l'intention du vizir du Haut Pays, qui l'adresserait ensuite à son collègue du Bas Pays, car Merenptah avait rétabli le double vizirat.

Cette année, la superficie des terres irriguées, donc cultivées, serait inférieure à celle de l'année précédente. En conséquence, les récoltes seraient moindres, de même que les revenus des temples, puis du fisc.

Plus haut, à Apitou, les prêtres du temple des Millions d'Années éprouvèrent la même consternation : les eaux du fleuve étaient plus éloignées du haut des quais et de la digue que ces dernières années.

Un caprice du fleuve, supposèrent ceux qui faisaient de l'espoir une religion. L'année prochaine, le fleuve reviendrait à son niveau habituel.

Cependant, quand les agents du cadastre allèrent effectuer les relevés des terres cultivables et prétendirent que la différence d'une

année sur l'autre était négligeable, ces pieuses espérances furent hors de mise.

— Comment, j'ai huit sheshâts[22] de moins que l'année dernière et tu oserais soutenir que ça ne fait pas de différence ? Et qui va me payer l'équivalent en melons et en concombres, en froment et en laitues ? Et tu vas rapporter ça au fisc ? Et je vais payer des impôts sur des terres que je n'ai pas pu exploiter ? Mais tu te moques de moi !

Chez un propriétaire proche de Hetkaptah, la différence se monta à vingt et un sheshâts et les agents du fisc furent contraints d'en rabattre, le notable étant un ami du prince Séthi. Heureuse concession ! Dans d'autres nomes, des agents inflexibles avaient été rossés et les gouverneurs avaient dû faire appel aux garnisons pour rétablir l'ordre. Les nouvelles circulant vite, les gens du cadastre adoptèrent des méthodes de calcul plus réalistes. Il n'en resta pas moins que les agents du fisc, eux, firent la grimace, leurs recettes étant affaiblies.

Dans les provinces, cette baisse de la crue suscita des rumeurs de plus en plus populaires : l'esprit du roi défunt se vengeait de son successeur, car il estimait qu'il ne lui avait pas rendu des hommages assez appuyés.

Mais enfin, on continua l'année cahin-caha, même si les distributions de bière, de vin et de céréales par les temples, lors des grandes fêtes, se firent moins généreuses. On chantait et l'on dansait toujours, non ?

***

Cette pénurie relative eût été subie sans plus d'effet qu'un accès de mauvaise humeur dans un vieux couple, n'eussent été certains épisodes alarmants. À l'ouest du Bas Pays, à une journée de cheval de Pi-Ramsès et à deux de Hetkaptah, des villages s'étaient soudain trouvés envahis par des hordes venues de la Marmarique[23]. On l'apprit à Pi-Ramsès avec plusieurs jours de retard. Repérés par la police, une poignée de fuyards larmoyants avaient rapporté ce qu'ils savaient des faits. Contournant les fortins qui contrôlaient les

passages terrestres entre le pays des Tjéhénous et To-Méry, les envahisseurs étaient arrivés par la mer, dans de grands bateaux, et avaient proclamé qu'ils étaient les maîtres du territoire. Ils s'étaient installés dans les maisons, maltraitant les habitants, exécutant les rebelles pour l'exemple, violant les femmes et s'appropriant les entrepôts.

— Ils sont arrivés par centaines… Ils nous ont déclaré que nous étions désormais leurs serfs… Nous avons pu prendre la fuite pendant la nuit, mais beaucoup, nos femmes, nos enfants, nos familles, sont encore là-bas…, se lamentèrent-ils.

Les fuyards étaient incapables de fournir d'autres renseignements sur le nombre des envahisseurs ni sur leurs armes. Le chef de la police avait alerté le maire de la ville et celui-ci avait à son tour averti le vizir.

Une opération militaire fut immédiatement organisée et, deux jours plus tard, un détachement de la division d'Amon, sous le commandement du prince Séthi, partit pour l'ouest afin de chasser ces mystérieux envahisseurs venus de la mer et faire la jonction avec les garnisons du désert pour les prendre en tenailles. Merenptah demanda à être informé par messagers de l'issue des combats.

Les premiers rapports qui parvinrent à Pi-Ramsès ne furent guère encourageants. Depuis leur premier débarquement, ces ennemis n'avaient cessé d'augmenter et le général qui menait l'offensive estimait leur nombre aux environs de trois mille, répartis dans les campagnes en petits groupes et harcelant efficacement les forces royales. Quant à la jonction avec les garnisons du désert, elle n'avait pu être faite.

Merenptah exigea alors que le reste de la division d'Amon et un détachement de la division de Rê partissent immédiatement à la rescousse de leurs frères. Entre-temps, la division de Seth rejoignit la division de Ptah à Hetkaptah, pour le cas où les envahisseurs s'enhardiraient et attaqueraient cette ville, et Merenptah se prépara à y transférer le gouvernement. Une partie de la cour commença alors à faire ses bagages pour se réfugier derrière le Grand Mur blanc qui devait rendre Hetkaptah imprenable.

Sekhemrê et sa famille envisagèrent aussi de se replier vers le sud, mais décidèrent d'attendre des nouvelles du front.

Un fait était certain : le sentiment de sécurité dont le pays jouissait depuis bien des années avait pris fin. L'anxiété succéda à la morosité.

***

Les premiers messagers qui revinrent décrivirent des combats beaucoup plus intenses que ne l'aurait laissé prévoir une incursion de quelques milliers de pillards au début.

— Selon le rapport du général Penamon, ils sont au moins trois ou quatre mille encore, bien qu'on en ait tué plus de mille et qu'on ait fait à peu près autant de prisonniers, annonça le prince Séthi à Sekhemrê, qui se rendait régulièrement au Palais pour s'informer de la situation. Ils sont très bien armés. Nos troupes ont déjà repris un nome et quatre villages.

La jonction fut établie le lendemain avec deux forteresses du désert, mais l'encerclement des ennemis ne devint possible que deux jours plus tard, quand ceux-ci furent contraints de se regrouper pour faire face à l'assaut des troupes royales. La bataille dura toute la journée. Quand elle prit fin, la nuit fut éclairée par les bateaux ennemis auxquels les soldats du général Penamon avaient mis le feu pour interdire la retraite aux envahisseurs, qui avaient pénétré dans le pays en suivant deux des bras occidentaux du Grand Fleuve.

Un frisson de terreur rétrospective se répandit dans Pi-Ramsès : les envahisseurs avaient été à moins de trois jours de marche de la ville.

— Penser que nous aurions pu être égorgées dans notre sommeil ! se lamentèrent les princesses.

Restait à savoir qui étaient ces soldats surgis d'entre les démons. Ce ne fut possible que lorsque le général Penamon rentra triomphalement à Pi-Ramsès, avec près de deux mille cinq cents prisonniers.

Parmi eux figuraient évidemment de nombreux Tjéhénous, mais aussi des Shardanes et des hommes de peuples dont la plupart des

habitants du royaume ignoraient même l'existence, des Tjékers, des Phélepets, des Tereshs… Quand ils avaient défilé enchaînés, la foule avait écarquillé les yeux. Si l'on reconnaissait bien les Tjéhénous à leur teint cuivré et à leurs barbes, et même si les Shardanes n'étaient pas inconnus de tous, les autres étaient totalement étrangers : leurs yeux et leur teint étaient clairs, leurs cheveux parfois jaunes les apparentaient à certains Hattous ; mais alors, ceux-ci auraient-ils rompu la longue paix conclue par Ramsès et Hattousil et repris les armes contre le pays ?

Parlant d'armes, l'examen des longues dagues et des arcs saisis par les armées royales avait laissé pensifs le général Penamon et ses officiers : le métal des dagues était d'une exceptionnelle dureté. L'examen des bateaux qui n'avaient pas été incendiés prouvait aussi que ces gens-là possédaient une compétence de premier ordre.

Les interrogatoires n'éclaircirent qu'à peine le mystère. Merenptah lui-même voulut y assister.

— D'où venez-vous ? leur avait demandé le militaire chargé de poser les questions avec l'aide d'un interprète, un Tjéhénou lui-même prisonnier.

— D'au-delà de la Grande Verte.

Mais ils désignaient celle-ci par des noms différents. Quand on les interrogea sur leurs pays, les noms qu'ils citèrent furent également différents et, en dépit des efforts d'approfondissement de l'interprète, il fut impossible de se faire une idée de leur localisation, sinon qu'ils étaient au nord. Les scribes les plus érudits n'en avaient jamais entendu parler, et encore moins Merenptah.

— Combien êtes-vous, là-bas ?

Les prisonniers levèrent les bras au ciel.

— Aussi nombreux que les étoiles. N'exagéraient-ils pas ?

L'interrogatoire de l'interprète lui-même fut à peine plus fructueux.

— Ils sont vraiment très nombreux, dit-il, c'est un grand peuple, ou plutôt ce sont de grands peuples.

— Que faisaient-ils avec vous ?

— Ce sont des marins. Et de bons soldats. Ils cherchent des terres à conquérir. Ils ont été enrôlés par notre prince, Meryey.

Merenptah et le vizir connaissaient au moins le nom de celui-là, pour l'avoir jadis entendu prononcer par Ramsès ; le roi lui avait concédé un droit de pacage pour les tribus tjéhénoues proches de la frontière.

— Pourquoi ton prince les a-t-il enrôlés ?

— Quand nous serons assez nombreux, nous conquerrons ce pays, avait répondu le Tjéhénou, d'un ton de défi.

L'audace du propos suscita un geste d'énervement chez Merenptah et l'indignation des personnes présentes. L'interprète fut menacé du fouet. Cela ne répondait pas aux questions sur l'origine de ces envahisseurs inconnus et la menace qu'ils faisaient réellement peser sur le pays de Horus. Aussi Neferrenpet chargea-t-il une équipe de scribes de poursuivre les interrogatoires de ces Tjékers, Phélepets et Tereshs, afin d'en savoir plus sur leurs peuples, leurs rois, leurs dieux. Un des scribes se souvint alors que le secrétaire du feu prince héritier Ramsès avait reçu un signalement de navires étrangers qui croisaient en grand nombre au large des côtes du royaume et présentaient un danger possible pour le commerce.

— Pourquoi n'en ai-je pas eu connaissance ?

— Excellence, c'était le rapport d'un capitaine de navire marchand, et tu as alors jugé qu'il y avait des affaires plus pressantes.

C'était vingt-six ans avant la fin du glorieux règne précédent. Une conférence avec l'état-major, en présence de Merenptah, aboutit à la décision de construire des forteresses sur les côtes occidentales, à l'embouchure des estuaires, et de resserrer la surveillance des frontières avec le pays d'Irem et la Marmarique, à l'instar de ce qui avait été fait aux frontières de l'est, avant la grande paix avec les Hattous.

***

Le résumé des interrogatoires des prisonniers fut remis au vizir, qui le transmit à son maître. Il n'allégea pas la morosité que la victoire des troupes royales n'avait pu dissiper. Si l'on faisait la part des rodomontades arrogantes des captifs, il existait, bien au-delà des

mers, des peuples nombreux, entreprenants et belliqueux, qui avaient conquis de nombreux territoires et îles et n'avaient pas l'intention de s'arrêter là.

— Nous sommes de grands guerriers, clama l'un des prisonniers, un officier. Notre roi, Assartiyas, a imposé le respect à Hattousil. Il vous imposera le respect à vous aussi.

Assartiyas ? Merenptah en ignorait jusqu'au nom. Il interrogea les ambassadeurs hattous ; peu bavards à ce sujet, ils confirmèrent cependant l'existence d'un monarque de ce nom, au nord-ouest de leur pays ; il commandait une armée de bons guerriers, redoutablement armés ; les prisonniers n'avaient donc pas menti. Un courrier par pigeon voyageur aux ambassadeurs à Hattousas les pria d'envoyer de plus amples informations sur ce monarque et son peuple. Un fait demeurait : pendant longtemps, les seuls véritables ennemis du royaume avaient été les Hattous. Désormais se dressait le spectre d'une autre puissance aussi dangereuse.

Le rapport sur les interrogatoires transpira. Ipepi en communiqua la teneur à Sekhemrê, Hori et Sahourê, mais bien d'autres en eurent vent à Pi-Ramsès. Ce ne seraient ni les colosses d'Ousermaâtrê Setepenrê ni les buissons de fleurs bleues qui protégeraient To-Méry. L'atmosphère de la ville s'appesantit davantage. Les temps heureux étaient décidément révolus.

Sous prétexte de suivre la cour, plusieurs notables décidèrent de s'installer à Hetkaptah. Pi-Ramsès ne serait plus pour eux qu'un lieu de villégiature, quand l'été se ferait trop ardent. Si la ville existait encore…

C'étaient les premiers adieux à Pi-Ramsès, ville de délices née du bon plaisir d'un roi divin.

Les épouses secondaires et les princesses recluses à Mi-Our, qui apprirent les nouvelles avec retard, s'empressèrent aussi de faire leurs bagages. Elles n'avaient aucunement envie de se faire violer, fût-ce par des guerriers blonds. Et poilus ! Car on assurait partout que ces sauvages étaient hirsutes.

14
Des peuples inconnus, des orages, des nuages…

La politique d'économie instaurée par Merenptah se trouva confortée par la deuxième crue du Grand Fleuve sous son règne. Cette année-là, le haut du buste de la statue d'Ibshek, en effet, resta résolument sec. Les querelles avec les ingénieurs du cadastre reprirent donc de plus belle. Le prix des denrées augmenta et, pour la première fois de mémoire d'homme, on vit les jeunes princes partir à la chasse pour fournir les cuisines royales. Pareillement, la population s'était prise d'un regain d'intérêt pour la pêche.

Aussi le budget des frais de bouche avait-il diminué comme celui des listes civiles. Et cela d'autant plus que le nombre des princes ne cessait d'augmenter : de cinquante-deux à la mort de Ramsès, il était passé à soixante-dix ; sans parler des princesses. De cent douze, le nombre total des descendants était monté à cent trente-neuf ! Ainsi Sekhemrê et Sahourê étaientils grands-pères et la fille de Sechen s'était mariée l'année précédente. Et que dire des autres ! Cela faisait de nouvelles bouches à nourrir.

Ce n'était pas la disette, non, mais les cuisiniers des palais de Pi-Ramsès et de Hetkaptah avaient été priés de calculer plus exactement les parts qu'ils serviraient à chaque repas et de réduire le choix des plats proposés. Même si les mines d'or produisaient autant de la précieuse poudre que les années précédentes, on ne pouvait la manger. Allait-on donc acheter de la nourriture à l'étranger ?

Les ardeurs de Rê avaient dépassé les générosités de Hapy, le dieu du Grand Fleuve. La sécheresse semblait menacer le monde et c'était sans doute la raison pour laquelle le prince d'Irem, Meryey, avait lancé son infructueuse offensive l'année précédente. Et l'on n'avait jamais vu autant d'Apirous dans le Bas Pays ; ils venaient

certes chaque année faire paître leurs troupeaux pendant la saison grasse, mais là, leur affluence battait des records.

La plus grande partie de l'héritage de Khaemouaset avait consisté en terrains au nord de Hetkaptah, dans les terres les plus grasses du Bas Pays, et ses héritiers n'avaient eu qu'à s'en féliciter. Quand Sekhemrê, le chef de la famille, décida de se replier lui aussi sur la grande ville, il ne dépendit pas plus des largesses de son oncle Merenptah que des pénuries du marché ; l'intendant des propriétés lui adressait chaque décade le froment, les légumes, les fruits, la viande et la volaille nécessaires. Le reste était vendu, et les bénéfices constituaient la plus grande partie des revenus de la famille.

On s'installa donc dans la frugalité, d'ailleurs relative, car elle tenait plus à la conscience de sa nécessité qu'à la privation réelle.

***

Ce fut alors que l'orage éclata.

Merenptah fut réveillé en pleine nuit, à Hetkaptah, par le vizir Neferrenpet, lui-même réveillé par des messagers : les armées ennemies de l'Ouest avaient déferlé la nuit précédente en masse ; elles étaient à proximité de Pi-Ramsès. Le propre fils de Khaÿ, directeur des Affaires étrangères, courut réveiller à son tour le général Penamon pour l'alerter et organiser la contreoffensive.

À l'évidence, le prince d'Irem, Meryey, avait décidé de renouveler son attaque avant que les côtes et les déserts de l'ouest ne fussent trop bien défendus. Il avait calculé que leur première victoire aurait endormi les armées royales sur leurs lauriers – il n'avait pas eu tort.

En revanche, il n'avait pas songé que ces premiers combats avaient tiré ces armées de la torpeur où elles languissaient depuis les dernières campagnes de Ramsès. Elles avaient humé de nouveau les vapeurs enivrantes du combat et ne demandaient qu'à reprendre l'action.

Le soir même, la coalition montée par les Tjéhénous arriva en vue de la masse formidable des armées royales, devant la ville de Perershepse. Son chef parcourut du regard les premières lignes de la

division d'Amon, dorées par le couchant, qui semblaient s'étendre à l'infini du nord au sud. Bon, on ne se battrait pas la nuit et le combat serait rude, mais la coalition était la plus forte ; elle vaincrait.

La nuit ne fut pas perdue pour tout le monde. Le général Penamon envoya des estafettes rallier les deux forteresses du sud, qui avaient probablement échappé à la déferlante ennemie, pour donner l'ordre à leurs troupes de se mettre en route vers le nord aux premières lueurs du jour.

Merenptah, à qui l'âge interdisait évidemment d'aller sur le front, dormit peu. Il pria ardemment les dieux de protéger ce royaume qu'il venait d'hériter. Il raconterait le lendemain qu'il avait eu dans la nuit la vision du dieu Ptah, qui lui avait promis la victoire.

Les combats commencèrent dès l'aube. Le chef tjéhénou, Meryey, commit sa première erreur : il supposa que l'armée royale aurait gardé la même configuration frontale que la veille ; or, pendant la nuit, Penamon l'avait divisée en deux corps obliques, l'un au sud, commandé par lui-même, l'autre au nord, sous le commandement officiel du général prince Séthi assisté d'officiers chevronnés. Meryey ne s'en avisa que trop tard après avoir donné l'assaut. Dix mille de ses hommes s'élancèrent dans ce goulet, cavaliers en tête. Leurs premiers rangs furent décimés par les archers royaux. Leurs pertes humaines furent déjà considérables. Ceux que la division d'Amon avait laissés passer vers l'est affrontèrent alors la division de Rê, qui se tenait à l'arrière, intacte, et qui les massacra sauvagement. Les corps tombèrent par centaines dans le bras du Grand Fleuve, qui les charria vers la mer, et même les mourants y étaient jetés.

Meryey avait prévu que les renforts arrivant par la mer et par la terre auraient raison des dernières résistances de l'armée royale. Mais les premiers ne purent rejoindre ses forces, car les troupes commandées par Séthi s'interposèrent. Se souvenant des exploits de son père dans le pays de Koush, Séthi ordonna à ses archers de cribler les vaisseaux ennemis de flèches enflammées. Plusieurs des navires ennemis prirent donc feu en mer, à une centaine de coudées de la côte, et les soldats tjékers, phélepets, tereshs ou autres qui se trouvaient à bord durent se jeter à l'eau et gagner le rivage à la nage,

ce qui n’était certes pas la meilleure manière d’entrer dans le combat. Quant aux renforts qui arrivèrent par la terre, ils se trouvèrent, eux aussi, pris entre les mâchoires du monstre gigantesque, formées par les deux ailes de la division d’Amon, avant d’être avalés par l’estomac constitué par la division de Rê. Les troupes royales venues des forteresses du sud bloquèrent la fuite d’une partie des derniers ennemis, mais ne poursuivirent pas ceux qui avaient reflué, estimés à cinq ou six mille hommes, lanciers et cavaliers.

Les combats durèrent six heures, puis faiblirent jusqu’à s’arrêter quelques heures plus tard. À l’avance de la coalition avait alors succédé celle des troupes royales. Dans les premières heures de l’après-midi, elles avaient atteint le camp de Meryey. Mais le Tjéhénou n’y était plus ; il avait même abandonné sur place son arc, son carquois et peut-être ses sandales. Il avait pris la fuite. Penamon expédia des cavaliers à sa poursuite.

Le pillage commença, après inventaire. S’il fallait en croire celui-ci, 3 166 vases et 9 111 armes avaient été saisis ; ce serait du moins ce que l’on inscrirait sur le bas-relief glorifiant la victoire. L’autre inventaire, celui des morts et des prisonniers, fut tout aussi triomphal : les armées royales avaient tué 8 709 ennemis et en avaient fait 9 376 prisonniers. En fait, il alarma Merenptah autant que l’état-major :

— Ils avaient donc lancé près de vingt-cinq mille hommes contre nous, dit le roi, lors d’une réunion qui se tint le lendemain dans son cabinet, en présence du vizir Neferrenpet, du général Penamon et du prince Séthi. C’est vraiment considérable. Nous ne leur connaissions pas autant de capacités.

— Ce sont les Peuples de la Mer qui ont grossi leurs effectifs, Majesté, répondit le général Penamon. Ils étaient très nombreux, en effet, mais ils ont peu d’archers et de lanciers. Or, leurs arcs tirent court et leur dagues sont également courtes et ne peuvent servir qu’en combat rapproché.

— C’est-à-dire que, s’ils avaient été mieux armés, notre victoire aurait été moins aisée ? demanda Merenptah.

— C’est bien cela, Majesté, convint le général.

Mais chacun avait aussi compris que, si les ennemis avaient été mieux armés, la victoire n'aurait pas eu lieu du tout. Le général évoqua alors sa surprise quand il avait découvert que les Tjéhénous s'étaient installés dans plusieurs régions de l'ouest et qu'il l'ignorait.

— C'étaient des campements ? demanda le roi.

— Plus que cela, Majesté. Des villages en formation.

— Cela n'était pas dans nos accords anciens avec le pays d'Irem, dit Merenptah. Nous devons les chasser ! Ils servent de tête de pont aux armées ennemies.

— Ils sont comme les rats ! commenta le vizir. Ils viennent par les nuits de pleine lune et s'installent !

— Il faudra, en tout cas, savoir qui sont ces Peuples de la Mer, conclut le prince Séthi.

Bref, la réunion avait soulevé plus de questions et de problèmes qu'on n'en avait soupçonné.

Pour être franc, le royaume n'était pas maître de la situation. La mort de Ramsès avait pâli l'ombre imposante qu'il répandait sur le monde. La preuve en fut que les garnisons d'Asie appelèrent à l'aide : elles affrontaient des attaques répétées et massives, non seulement des éternels Shasous, mais également d'un nouveau peuple de Canaan qui se nommait Israël[24]. Comme s'il ne suffisait pas des Peuples de la Mer !

Deux divisions partirent donc pour l'est.

***

Quand il parvint, toujours par pigeon voyageur, une décade plus tard, le rapport demandé aux ambassadeurs en pays hattou ne fut guère encourageant.

— Il existe au nord de l'Empire hattou un puissant royaume sur lequel ni le roi Toudkalia le Quatrième ni ses ministres ne se montrent guère prolixes : c'est celui des Akhiwiyyas. Plusieurs conflits armés ont, en effet, eu lieu ces dernières années au sujet de litiges frontaliers et se sont terminés à l'avantage des Akhiwiyyas. Les Hattous auraient été dissuadés de pratiquer à leur égard la politique de sujétion qui leur a réussi avec d'autres voisins. L'armée du roi des

Akhiwiyyas, Assartiyas, est assez forte pour infliger aux Hattous des revers comparables à ceux qu'ils ont jadis subis sous le bras de notre divin Ousermaâtrê Setepenrê. Ces gens sont aussi bons marins que guerriers, et ils ont conquis plusieurs îles au nord de la Grande Verte. Physiquement, ils ne seraient pas très différents des Hattous, à cette exception près qu'ils sont souvent plus grands et qu'ils ont des cheveux jaunes. Leur grand dieu est aussi celui de la guerre. Les scribes hattous que nous avons consultés sur l'origine des Akhiwiyyas nous ont appris que ceux-ci sont apparus dans la région il y a trois ou quatre siècles et qu'ils viendraient du nord. Ils ont des alliances avec divers peuples de la même origine, qu'on appelle Peuples de la Mer, dont les Sherdens, les Phélepets et les Tjékers...

Le chef des ambassadeurs demanda enfin s'il devait rendre visite aux Akhiwiyyas et établir des relations avec eux. Le roi voulait y réfléchir. Le prince Séthi et le vizir y étaient favorables, mais aucune décision ne fut prise.

La victoire retentissante fut donc célébrée par un grand bas-relief dans le temple de Ptah et donna lieu à des réjouissances populaires. Un nouveau temple fut élevé à Ptah dans Perershepse. L'exode de Pi-Ramsès se ralentit. Certains des prisonniers furent engagés comme mercenaires dans l'armée, d'autres furent dépêchés comme matelots à bord des navires royaux, d'autres encore furent affectés aux travaux de construction dans le Haut Pays. Le prince Séthi fut décoré par son frère. Et la cour retrouva presque l'allégresse qu'elle avait jadis éprouvée après les campagnes victorieuses de Ramsès le Deuxième. Mais cela n'effaça pas la perplexité causée par ces nouveaux ennemis qui se dressaient à l'horizon.

Et l'on poursuivit la construction des forteresses dans le Bas Pays et l'on fortifia celles qui existaient déjà. Certains officiers de l'armée protestèrent contre l'incorporation de prisonniers tjéhénous et shardanes :

— Nous en avons déjà des milliers dans les quatre divisions ! Avons-nous oublié qu'ils conservent leurs allégeances à l'égard de leurs tribus ? Comment pourrions-nous être sûrs de leur loyauté dans un combat futur ?

Questions inspirées par le bon sens, mais qui n'eurent pas l'heur de convaincre l'état-major. On verrait plus tard. Pour le moment, on célébrait la victoire, bon sang !

***

Les offrandes à Hapy n'apaisèrent pas son humeur : la troisième crue ne fut guère plus généreuse que la précédente. To-Méry s'étant déjà installé dans la frugalité, cela ne changea pas la vie quotidienne. Mais à la cour, cependant, un autre fait entraîna un changement de ton imperceptible. L'état de Merenptah déclinait.

Il était monté sur le trône à soixante-quatre ans ; il en avait soixante-sept. Et il en fit la confidence à ses frères, du moins à ceux qui restaient, car la plupart des princes de premier rang étaient partis pour la Grande Prairie : son cœur n'avait guère la vaillance d'antan et de plus en plus souvent manquait des battements. Les élixirs des médecins y remédiaient, certes, mais il le murmura, « leurs talents n'ont jamais fait tourner à l'envers l'ombre des cadrans solaires ».

Le pays ne revivrait donc pas de sitôt un jubilé et ne verrait ni le vin ni la bière couler d'abondance comme aux fêtes-sed de Ramsès.

***

C'était par un matin de printemps, au palais de Hetkaptah, non dans la salle d'audiences, mais dans les appartements royaux du premier étage, où les quatre frères, Séthi, Meryrê, Meryamon et Imenemouïa, avaient été convoqués. Les portes ouvrant sur la terrasse offraient le spectacle des jardins, des palmiers en fleur balançant leurs palmes au-dessus des bassins, où la nouvelle génération de lotus en boutons, pareils à des seins de jeunes filles, frémissait dans la brise.

Peut-être des dieux inconnus et malins avaient-ils manigancé un contraste entre ce spectacle de la jeunesse du monde, éternellement renaissante, et celui du pharaon affaissé sur son siège, le visage buriné par le temps, l'œil terne, la main noueuse. Car c'est la

différence entre un homme et une plante : elle renaît chaque année, elle.

La question de la succession se posa donc officiellement. Un long moment de silence suivit la déclaration de Merenptah.

— Désigneras-tu un de tes fils comme héritier ? demanda enfin Meryrê.

À quarante et un ans, Merenseth, l'aîné, officier de la division de Seth, pouvait faire figure d'héritier respectable, et son père lui avait confié le rôle de chef de l'entraînement des nouvelles recrues dans les quatre divisions. Le cas échéant, son cadet, Ahmosès, vingt-sept ans, pourrait éventuellement lui succéder.

— Ce royaume est grand et puissant, répondit Merenptah. Il n'est pas sage de confier un navire à quelqu'un qui n'a pas vu la mer. Nous, nous avons eu l'exemple de notre père.

Personne n'objecta que les dernières vingt années du règne n'avaient guère projeté une image exemplaire ni que Ramsès n'avait jamais formé l'un de ses fils à sa succession. L'objet de la réunion était de préparer l'avenir, non de déplorer le passé.

— Si je nommais héritier l'un de mes fils, reprit Merenptah, il serait d'emblée contesté par ceux de nos frères défunts, Parêherounemef, Ramsès, Nebenkharou, Sethemouïa ou Khaemouaset, pour commencer. Et je ne parle pas de tous les autres, dont le compte semble difficile à tenir. Cela susciterait des rivalités, des intrigues et même des complots. Cela serait dangereux. Ce royaume est menacé par de nouveaux et puissants ennemis, nous l'avons vu. Il faut que le pouvoir intérieur soit aussi ferme que la pierre. Non, mon intention est de nommer l'un de vous avec l'accord et le soutien des autres.

Ils attendirent.

— Je désigne l'aîné d'entre vous, Séthi.

Peut-être l'annonce émut-elle le monde extérieur, car à la fenêtre un pigeon battit bruyamment des ailes et prit son envol, faisant tourner les têtes.

— Je te remercie profondément, frère.

— Êtes-vous prêts à soutenir votre frère Séthi ?

— Nous le sommes, répondirent Meryrê, Meryamon et Imenemouïa.

— Ce que tu as dit est sage, ajouta Meryamon.

— Séthi, quand l'heure sera venue, je te demande de choisir ton cadet comme successeur.

— Je le ferai, promit Séthi.

Ce serait donc Meryrê. Le lendemain, la désignation du prince héritier fut proclamée au Palais et dans la ville de Hetkaptah, puis des courriers partirent l'annoncer dans les quarante-deux nomes.

Le soir, un banquet réunit ceux des princes et des princesses qui demeuraient au Palais ou ailleurs à Hetkaptah, car il en était beaucoup qui n'avaient pas jugé bon de quitter Pi-Ramsès.

Sekhemrê, Sahourê, Hori et leurs épouses y assistèrent, ainsi que Sechen. Ils s'efforçaient tous de faire bonne figure, bien qu'ils fussent tristes. Trois jours auparavant, en effet, Hatha était partie pour la Grande Prairie et, la veille, son corps avait été envoyé aux embaumeurs. La seconde compagne de Khaemouaset avait rejoint la première et, dans soixante-dix jours, elle irait dormir auprès d'elle et de son époux Khaemouaset, dans la demeure décorée de riantes scènes campagnardes. Car Sekhemrê avait fait déplacer le sarcophage de son père dans le tombeau de Sokar.

Leurs regards se perdaient donc, ce soir-là, au-delà des murs décorés de guirlandes, que la palpitation des torches semblait faire vivre. Ceux des autres se concentraient sur la table royale, où Séthi, à la droite de son frère, rayonnait d'une assurance nouvelle ; il s'était distingué dans la bataille contre les étrangers de l'Ouest, il était maintenant prince héritier ; bref, il était le héros du jour.

Aussi les princesses n'étaient-elles pour lui que sourires et, à la fin du repas, elles l'entourèrent de leurs charmes. Hori en remarqua une qui semblait plus assidue que les autres. Une jeune beauté à la peau aussi blanche que ses cheveux étaient noirs, quinze ou seize ans.

Mais il n'en pensa pas davantage et rejoignit bientôt les siens, qui étaient impatients de regagner leur maison.

***

Dans le brouhaha des informations et des rumeurs quotidiennes qui émanaient du Palais et de la cour, et qu'Ipepi se chargeait comme jadis d'approfondir quand elles piquaient l'intérêt de Sekhemrê, il en fut une qui passa inaperçue quelques jours, mais dont la persistance devint intriguante.

Une dizaine de princes jusqu'alors demeurés à Pi-Ramsès étaient arrivés à Hetkaptah et avaient requis une audience de Merenptah. Puis des querelles avaient éclaté entre eux et les autres princes. Des princesses, et même la Grande Épouse douairière Sebaïbamon, s'en étaient mêlées. En effet, son fils Sétibaâl avait invectivé le grand trésorier Baï, dans son bureau. Et les huissiers d'étage, la veille, avaient dû séparer des princes qui en étaient venus aux mains.

— Sais-tu ce qui se passe ? demanda Sekhemrê à Ipepi un après-midi.

— L'affaire est confuse. Il semble que Baï ait imposé de nouvelles restrictions financières à des princes demeurant à Pi-Ramsès.

— Les restrictions ne datent pas d'hier. Ils s'en avisent seulement maintenant ?

— Non, ce sont des restrictions supplémentaires et il semble qu'elles ne concernent pas tous les princes, mais seulement ceux qui ne se seraient pas déclarés favorables à la désignation de Séthi comme successeur au trône. Les mécontents sont donc allés exprimer leurs doléances au roi. Il leur a répondu que Baï ne faisait qu'appliquer ses consignes. Ils ont demandé pourquoi c'étaient eux qui les subissaient avec le plus de rigueur et il leur a conseillé d'aller en discuter avec Baï. C'est ainsi que Sétibaâl est allé protester avec véhémence auprès du trésorier. Celui-ci a menacé de le faire mettre aux arrêts, et c'est alors que Sebaïbamon est intervenue auprès du roi, clamant qu'on traitait son fils de manière indigne.

— Sétibaâl est donc le meneur des mécontents ?

— L'un des principaux meneurs.

— De quoi sont-ils mécontents ?

— Je ne le sais qu'imparfaitement, mon prince. On ne m'a rapporté que quelques-uns de leurs propos. En gros, ils estiment que le royaume a dû sa grandeur au fait qu'il avait été pris en main par un homme jeune comme l'était Ramsès lors de son accession au trône, et que la politique de Merenptah est de ne confier le pouvoir qu'à des princes âgés dont l'énergie décline. Séthi n'a que trois ans de moins que le roi et, quand il accédera au trône, il aura sans doute le même âge. Ils pensent que Merenptah aurait pu nommer un jeune prince corégent.

Sekhemrê se frotta le menton. Peut-être ces princes-là n'avaient-ils pas tort. Quelle que fût sa réserve à l'égard de Sétibaâl, dont Ipepi et lui connaissaient le secret, il était vrai que le royaume affrontait désormais le danger d'ennemis nouveaux, les Peuples de la Mer, et que la sagesse de Merenptah serait encore plus précieuse si elle était soutenue par des jeunes gens énergiques et courageux.

— Tout cela ne présage rien de bon, dit-il.

— Non. Je pense que la succession de Merenptah sera mouvementée.

— Tu penses qu'ils vont tenter un coup de force ?

Ipepi écarta les mains dans un geste d'ignorance impuissante.

— En principe, l'armée est fidèle au pouvoir royal et à Baï, qui a toute la confiance du roi et qui est, de surcroît, un ancien militaire. Mais on l'a bien vu lors des derniers combats, le corps des officiers supérieurs a vieilli, lui aussi, et les jeunes officiers aspirent à voir quelqu'un de leur âge prendre du grade. Il y a aussi des mécontents dans l'armée.

Toutes ces incertitudes finissaient par prendre la densité de nuages et elles voilaient même le soleil. L'image de Baï flotta un moment dans l'esprit de Sekhemrê : un masque camus dont les yeux se plissaient souvent, comme pour déchiffrer l'expression de son interlocuteur, une bouche sinueuse oscillant entre le sourire cynique et le mépris…

Non, vraiment, il existait des souvenirs plus agréables à évoquer.

15
La volonté d'Isis

Lieutenant des Écuries royales de Hetkaptah, le prince Bata s'offrit avec délices au rasoir du barbier. Il rentrait de plus de deux décades de combats au pays de Koush et, après un bref coup d'œil au miroir de sa femme, éperdue de joie, il avait décidé qu'il ressemblait à un cochon sauvage et avait couru aux bains du Palais. Occupé à ramener à la raison des tribus de Noirs rebelles à l'autorité royale, il n'avait guère eu le loisir de vaquer aux soins du corps et, d'ailleurs, dans les bivouacs, on s'en fichait et l'on répugnait à livrer sa gorge aux barbiers de la région, qui eussent vite fait de la trancher.

Il tendit les jambes à l'épileur, en lui indiquant les plaies fraîches à contourner, trois profondes blessures, au mollet et à la cuisse.

— Ne crains rien, mon prince, assura l'épileur avec la révérence due à un héros de guerre.

Sur quoi l'artiste en soins du corps l'enduisit de cire chaude jusqu'aux parties, puis entreprit le délicat supplice consistant à arracher la cire durcie d'un coup sec.

Les autres baigneurs observaient le lieutenant avec un respect teinté d'envie : pareilles blessures valaient une décoration royale, du moins si l'on revenait du combat.

Une fois débarrassé de ses poils, le lieutenant descendit dans le bassin pour s'offrir cette fois aux frictions savonneuses des garçons de bains. Il était content : il avait eu les félicitations de son général pour sa résistance au combat, qui durait des heures dans une fournaise à faire cuire un œuf.

Il se remémora sans plaisir excessif ces sauvages grimaçants qui se jetaient sur lui et ses compagnons, agitant des dagues déjà sanglantes, et qu'il avait dûment embrochés du haut de son cheval fou de terreur. Il maîtrisait désormais la technique : retirer la lame

de la lance aussi prestement qu'on l'avait enfoncée dans le torse ou le ventre de l'ennemi. La rapidité du geste était essentielle et requérait des bras vigoureux ; il les avait. Plus vite la lance était retirée et plus vite on pouvait s'en resservir.

Le prince Bata était un de ces nombreux personnages secondaires, sinon tertiaires, de la cour, un de ces princes mineurs quel que fût leur âge, à qui la faveur royale assignait vers dix-huit ou vingt ans un poste dans l'armée ou l'administration, maître des cuisines militaires, intendant aux parfums ou chef des arsenaux. À quarante-deux ans, il restait convenablement mince, ayant été guidé depuis son jeune âge par le principe qu'un militaire gras a fini sa carrière ; l'hostilité de Ramsès le Grand à l'embonpoint avait, en effet, survécu. Visage carré, bouche mobile et parfois amère, il était pour tout dire assez terne. On ne lui connaissait aucune particularité qui aurait prêté à l'ironie ou à l'admiration ; cavalier moyen, archer sans génie, guère porté sur la boisson ou les femmes, goûtant les traits d'esprit mais ne sachant en faire, jamais un mot impertinent, il était donc apprécié de ses supérieurs. Seules sa part de sang royal et son ancienneté dans les rangs assuraient sa promotion.

Il était assez avisé pour avoir renoncé aux grandes ambitions, telles que s'illustrer au combat ou entrer dans le cercle restreint des favoris royaux. L'audace au combat lui paraissait, en effet, contraire à l'instinct de conservation et il en faisait juste ce qu'il fallait. Quant à la faveur du monarque, elle attirait des jalousies dangereuses.

Premier des trois fils du prince Parêherounemef, fils homonyme de celui qu'on surnommait « le Brave » et d'une concubine originaire du Djahy, Bata avait lui-même épousé une femme de cette région, ancienne maîtresse des fards de la Grande Épouse de Ramsès qui avait été jadis princesse de Babylone. Il en avait eu deux filles, Hani et Taousert, toutes deux d'une remarquable beauté. Fils d'une Djahienne et mari d'une autre, il appartenait donc à l'un des trois grands clans de la cour, les Hattous, les Naturels et les Asiates ; ce dernier, le sien, était lié d'une façon ou d'une autre à l'Oupi, au Djahy, à l'Aya[25], voire à des territoires sous contrôle hattou, comme le Noukashtché ou la Naharina. Depuis que le colonel Baï,

natif du Djahy, était devenu maître du Trésor, ce clan était devenu prépondérant.

Bata n’en avait guère été ému ; le seul privilège auquel il eût jamais aspiré, celui de faire construire un mastaba pour sa femme et ses filles, et qui requérait l’autorisation du roi, lui avait déjà été concédé par Ramsès ; ç’avait d’ailleurs été un tombeau modeste, dans les parages de Hetkaptah. Quant à ses quartiers dans le monde des vivants, ils se situaient, non pas au Palais, où il aurait eu droit à un appartement, mais dans une petite maison proche, où son épouse avait fait aménager un jardin intérieur et même une petite pièce d’eau, près de laquelle il dînait en famille.

Les fastes du Palais, en effet, l’intimidaient au point de l’incommoder.

Il était resté indifférent à l’agitation de ses collègues quand le prince Séthi avait été nommé héritier du trône ; il soupçonnait qu’elle était plus motivée par les ambitions du prince Sétibaâl que par des considérations supérieures. Oui, il était bien que le roi même menât ses armées au combat, comme jadis Ramsès le Grand. Mais on l’avait vu en des temps récents, l’armée avait infligé une formidable défaite aux armées de Marmarique et d’Irem, bien que le roi fût demeuré chez lui.

Aussi fut-il surpris et même inquiet quand, une dizaine de jours après son retour, en cette sixième année du règne de Merenptah, il fut convoqué par le grand trésorier Baï. Avait-il commis une faute ? Lui imputait-on des dépenses inconsidérées ? Dans ce cas, ce ne pourrait être qu’à son insu.

Mais la faute ne serait sans doute pas inscrite : pas de scribe dans le bureau de Baï. L’entretien serait donc privé.

— Lieutenant Bata, on ne t’a pas vu au dernier banquet de Sa Majesté en l’honneur de notre glorieux prince général Séthi, déclara Baï.

Le ton n’était pas sévère, mais néanmoins impérieux. La présence aux banquets royaux n’était pas obligatoire et, si l’on désirait y assister, il suffisait d’en faire la demande la veille au Premier chambellan. Bata ne l’avait pas fait.

— La journée avait été rude, Excellence mon colonel. Je n'ai pas pensé que mon absence serait relevée.

Baï se frotta longuement le nez.

— C'est celle des tiens, ta femme et tes filles, qui l'a été, dit-il enfin en fixant le lieutenant d'un regard pointu. Par moi entre autres.

— Pardonne-moi, Excellence mon colonel. Je n'avais pas pensé que nos modestes personnes retiendraient ton attention.

— Écoute-moi bien, Bata. Ceci est de la plus grande importance. Le prince héritier a remarqué, il y a quelques jours, lors du banquet de son intronisation, tes deux filles. Comment s'appellent-elles ?

— Hani et Taousert, Excellence mon colonel, balbutia Bata, confondu par l'incongruité du sujet.

— Laquelle est l'aînée ?

— Hani.

— Elle est mariée ?

— Elle est promise, Excellence mon colonel.

— Et Taousert ?

— Un de mes collègues voudrait…, balbutia Bata.

— Je te le déconseille, coupa Baï. N'as-tu pas compris ?

— Que dois-je comprendre, Excellence ?

— Dans peu de temps sans doute, le prince Séthi accédera au trône. Il est veuf. L'une ou l'autre de tes filles aura de fortes chances de devenir Grande Épouse.

Bata en demeura sans voix.

— Comment être sûr…, commença-t-il à dire.

— … que le prince s'intéresse à tes filles ? Parce qu'il m'a demandé lui-même, hier, pourquoi on ne les voyait plus.

Bata inspira profondément.

— Entrevois-tu les bienfaits qui en découleraient, pour elles, pour toi et pour les tiens, sans parler du royaume ?

— Du royaume ?

— Il vaut beaucoup mieux que la femme qui a accès à l'intimité du roi soit de bon conseil. Une épouse issue du clan des Hattous pourrait lui inspirer des actions néfastes.

Le lieutenant prince Bata commença à se ressaisir. Beau-père du roi ! Une telle position représenterait la sécurité et le prestige à

jamais.

— Son Excellence mon colonel a vraiment beaucoup de bonté pour ma famille et moi, dit-il.

— C’est le rôle des supérieurs que de se soucier du bien-être de leurs collaborateurs. Je sais que le prince Sétibaâl t’a sollicité ces derniers temps et que tu l’as déçu, déclara Baï d’un ton finaud.

La police secrète faisait décidément bien son travail.

— Je ne parviens pas à me défaire de l’idée que mon frère Sétibaâl aurait souhaité être prince héritier, répondit Bata.

— Tu as bien fait de l’envoyer promener. Reste indifférent, comme à ton habitude. Suspends tous les contrats de mariage que ta femme et toi avez envisagés. Et ne dis rien à personne de cet entretien. Même pas à ta famille. Souvent la langue se relâche et parfois les murs transpirent.

— Tu as ma parole, Excellence mon colonel.

***

Les décades passèrent, puis les mois, et l’évidence s’imposa pour les gens de la cour : le règne de Merenptah touchait à sa fin. Chacun put refaire pour son compte les prévisions que Baï avait bâties bien avant tout le monde sur les indiscrétions des médecins royaux. À l’approche de son soixante-dixième anniversaire, le roi ne jouissait plus de toutes ses facultés physiques et les mentales en souffraient. Son déclin n’était certes pas aussi lamentable que celui de son père, il n’était pas déformé par le rhumatisme et ne recourait pas au suc de pavot, mais les escaliers représentaient pour lui une épreuve cruelle, que ce fût pour monter ou descendre, et quatre hommes s’évertuaient donc plusieurs fois par jour à véhiculer sa chaise à porteurs en la maintenant à l’horizontale, ce qui n’était pas un mince exploit. De surcroît, il devenait sourd et les conversations avec lui touchaient presque à l’irréel ; mieux valait se munir d’ostraca pour répondre à ses questions par écrit. Cependant, sa vue défaillait aussi. Quant à sa dentition, elle ne valait guère mieux et il se nourrissait de purée et de miel. Conscient de sa dégradation, il tentait cependant de

garder le sourire, mais ses propos tournaient exclusivement autour des Peuples de la Mer, devenus une obsession.

— Sait-on où ils se trouvent maintenant ? répétait-il.

Une carte permettait de le rassurer et Neferrenpet avait évité de lui faire part d'un message des ambassadeurs à Hattousas, signalant que le roi des Hattous commençait aussi à s'inquiéter de ces gens-là.

Ces nouvelles ne pouvaient que médiocrement intéresser des jeunes filles telles que Hani et Taousert, dix-huit et seize ans. C'est l'âge auquel le cœur frémit plutôt à la vue d'un garçon au teint frais et les sens, à une nouvelle préparation des maîtres parfumeurs.

Cependant, l'une et l'autre s'étaient étonnées de la soudaine rupture des préparatifs de leurs mariages, annoncée par leur père ; elles subodorèrent qu'une décision aussi abrupte pouvait être dictée par des intérêts supérieurs. Mais lesquels ?

Soudjahât, leur mère, n'avait pu les renseigner. Aussi son époux ne lui avait-il fourni qu'une réponse énigmatique :

— Elles méritent mieux.

Le parti qui s'était offert à Hani n'était sans doute pas grisant : un quadragénaire sans relief, qui hériterait à la mort de son père de riches propriétés au sud de Hetkaptah ; cela impliquait que le couple vivrait à la campagne, dans la compagnie diurne des mouches et nocturne des moustiques, avec les chœurs de crapauds et les hurlements des chacals comme musique de nuit.

— Il est jeune, il te fera de beaux enfants, avait assuré le lieutenant Bata.

Mais il n'échappait à personne que la vraie raison du mariage était différente : le promis s'élèverait dans la société de province grâce à son mariage avec une fille de prince, fort jolie qui plus est, et pourrait alors aspirer à un poste de gouverneur.

Le promis de Taousert, lui, était un fringant lieutenant des Écuries royales, qui ne présentait qu'un défaut : il était décidément petit.

— Mère, tu ne nous dis rien des raisons pour lesquelles mon père a repoussé les deux partis que vous aviez pourtant approuvés, insista Hani.

— Ma fille, je ne sais que ce qu'il m'a dit : que vous méritiez mieux.

— Mais quand viendra ce mieux ?

— Je l'ignore. Bientôt, je suppose.

La nourrice aussi, qui portait aux deux jeunes filles une affection fidèle autant que vivace, fut intriguée par l'attitude paternelle. Elle pratiquait la magie. Une nuit que ses maîtres dormaient, elle rassembla les ingrédients nécessaires, notamment une statuette d'Isis, dont elle entendait invoquer la sagesse, et l'amulette de la Boucle, censée lui ouvrir l'accès au labyrinthe des secrets gardés par la déesse.

Hani et Taousert n'en étaient pas informées, mais sur le coup de minuit elles perçurent des bruits inhabituels dans la chambre voisine, celle de la nourrice. Elles relevèrent les moustiquaires et allèrent à pas de loup entrouvrir la porte. Elles aperçurent la nourrice accroupie et comprirent ce qu'elle faisait. Dans le silence de la nuit, elles perçurent distinctement les questions que chuchotait la vieille femme :

— Déesse, dis-moi si les maris de mes filles viendront bientôt ? Fais-moi les signes convenus : si c'est oui, que la fumée de cet encens monte pure et droite vers tes narines. Si c'est non, fais-la tournoyer et danser.

Les deux indiscrètes, fascinées, se tinrent alors aussi coites que des statues, fixant du regard la fumée qui s'élevait audessus de la cassolette, devant la statuette dorée par la lumière de la lampe.

En réponse à la première question, la fumée monta aussi droite qu'un jonc. La nourrice leva les bras au ciel et poussa un soupir de soulagement. Elle jeta ensuite une nouvelle pincée d'encens sur les braises et demanda :

— Déesse, dis-moi si ces maris seront de bons partis ?

Et là, il se produisit quelque chose de si étonnant que les guetteuses retinrent un cri et que le torse de la nourrice bascula en arrière, comme si elle allait tomber : non seulement la fumée monta aussi droite qu'un bâton, mais encore, elle scintilla de particules lumineuses arrachées aux braises ; elle monta jusqu'au plafond, telle une frêle et lumineuse colonne.

La nourrice gémit, puis se prosterna front contre terre. Elle demeura si longtemps dans cette position que les jeunes filles s'inquiétèrent.

— Nourrice ? murmurèrent-elles.

Quand elles s'élancèrent pour la relever, elles virent son visage baigné de larmes.

— Mes filles ! Mes filles ! haleta-t-elle. Vous avez vu… C'est splendide !

Elle les enlaça, et elles demeurèrent ainsi un moment.

— Allez vous coucher, dit-elle enfin. Nous en parlerons demain.

L'impatience rongea Hani et Taousert jusqu'au moment où elles purent enfin échapper à la surveillance de leur mère, pendant la sieste, et se retrouver seules avec la nourrice, pour interpréter la séance de magie de la veille.

— Mes filles, la réponse de la déesse a dépassé mes espérances les plus folles. Vos maris arriveront bientôt, mais le plus important est qu'ils vous réservent un destin glorieux.

La conviction de la nourrice était en elle-même prodigieuse.

— Isis ne se trompe jamais, reprit-elle en gardant son regard brouillé et lourdement cerné d'antimoine fixé sur ses protégées. Vous pourrez ainsi accomplir sa volonté.

Propos mystérieux.

— Quelle est sa volonté ? demanda Taousert.

— Sa volonté… Vaincre la bestialité des hommes ! Écoutez-moi bien, mes filles. Votre corps demande un homme comme le chasseur cherche le gibier. Mais une femme n'est jamais que le gibier d'un homme. Son gibier le plus précieux, mais son gibier. Il ne veut que sa gloire et il part pour la guerre comme le chasseur dans les marais, le carquois plein et l'œil rouge de sang.

Les deux filles n'avaient jamais entendu pareil discours et ne l'attendaient certes pas de la bouche de leur tendre nourrice, ni avec un accent aussi sauvage.

— C'est ce que veut Isis ? reprit Taousert.

— Elle ne se consolera jamais du meurtre de son époux, Osiris, par l'infâme Seth. Savez-vous ce qu'a ensuite fait ce monstre ? Le savez-vous ? Vous l'a-t-on jamais dit ? Non, parce qu'on lui a dressé

des temples dans ce pays et l'on ne dira jamais l'atroce vérité sur ce dieu. Il a tenté de violer Horus, le fils de son frère Osiris.

De fait, Hani et Taousert n'avaient pas connaissance de cette absurde et répugnante histoire.

— Et après ? demanda Hani.

— Après, Horus a demandé conseil à sa mère. Il a fait mine de céder à Seth et lui a coupé les parties.

Taousert poussa un cri d'horreur.

— Mais Seth lui a crevé un œil pour se venger, ajouta la nourrice, d'un ton vengeur.

Les deux sœurs se récrièrent.

— L'œil a été recréé par Rê, reprit la nourrice, le doigt dressé. Vous aurez le pouvoir. Servez-vous-en pour déjouer les desseins des hommes. La ruse et la force vous seront utiles pour avoir raison de leurs ambitions et de leurs machinations. Car l'homme ne donne jamais rien pour rien.

— Tout cela n'est pas riant, observa Hani d'un ton plaisant, pour détendre un peu la nourrice.

— Si. La faveur des dieux est toujours plaisante. Et celle d'Isis par-dessus tout.

L'arrivée de Soudjahât interrompit l'entretien. Les deux filles se firent une expression riante et offrirent à leur mère un verre de lait d'amande à la grenade. Leur mère ne devait pas être informée de l'affaire : elle se méfiait de la magie quand elle n'était pas pratiquée par les magiciens du temple.

Le temps restait chaud et les papillons s'affairaient. Bientôt, le crépuscule sonnerait pour eux l'heure de chercher un abri pour la nuit.

Chacun le sait, la nuit ne volent que les chauves-souris et les sortilèges, mauvaises rencontres pour des cœurs tendres et les papillons.

***

À quelques jours de là, un banquet eut lieu au Palais pour célébrer l'anniversaire de Sa Majesté Merenptah. Le lieutenant Bata

y emmena son épouse et ses filles. Détail curieux : il inspecta leur tenue, lui qui était notoirement indifférent à la mise féminine.

Le roi ne quitta guère le trône devant lequel défilait sa famille, écoutant et feignant d'entendre les félicitations et les vœux et jetant chaque fois un coup d'œil appréciatif aux cadeaux déposés à ses pieds.

Après le repas, le prince héritier Séthi s'approcha du lieutenant Bata et, l'appelant « mon neveu », ce qui était inédit, se fit présenter Soudjahât, Hani et Taousert, demanda leurs noms et attarda longuement son regard sur ces dernières. Le lieutenant Bata se fit mielleux. Devinant qu'il y avait anguille sous roche, Soudjahât se mit à l'unisson. Les deux filles, instruites par les prédictions de leur nourrice, avaient saisi le fil de l'histoire. Le prince Séthi se dit que c'était là une bien aimable famille et émit le vœu de la revoir bientôt.

— À ton gré, mon oncle, répondit le lieutenant Bata.

Le vœu dut être retardé de plusieurs décades, car peu de jours après Sa Majesté fut emportée par un violent afflux de sang dans le cerveau.

SECONDE PARTIE
LA PHARAONNE

16
La grâce du disgracié

— … Et Sétibaâl était plus visible que jamais, déclara Hori.

Il se tenait au premier rang des assistants, au côté de sa mère, et juste derrière Séthi et les Grandes Veuves.

Tout en écoutant le récit de son frère sur la mise au tombeau de Merenptah, Sekhemrê, les yeux baissés, dégustait pensivement son bol de lait caillé. On eût pensé qu'il savourait chaque cuillerée. En réalité, il poursuivait une méditation commencée bien des années auparavant, du temps de son vénéré père ; il tentait de déchiffrer le dessein des puissances divines dans les événements négatifs qui se succédaient sans relâche depuis la mort de Ramsès : la baisse constante des crues du Grand Fleuve, l'apparition d'un ennemi immense et mystérieux, les Peuples de la Mer, et maintenant les factions qui se disputaient le pouvoir de plus en plus âprement.

Il leva enfin les yeux et considéra son frère : bien que plus jeune de deux ans, Hori paraissait épuisé, et ses joues barbues accentuaient à la fois son âge et l'image de fatigue qu'il donnait. Débarqué une heure auparavant, il avait aussitôt regagné la maison comme un voyageur qui vient de traverser le désert et court vers une oasis. Sekhemrê l'avait délégué aux funérailles de Merenptah pour représenter la famille. Avec leurs longues marches accompagnées par les cris des pleureuses et leurs interminables attentes sous un soleil de plomb, ces voyages au Kheren-Ahaou devenaient, en effet, des épreuves de plus en plus pénibles. C'en avait été bien assez déjà de la journée d'intronisation de Séthi le Deuxième, dix heures debout !

Le domestique disposa devant Hori la collation du matin, du lait caillé, des galettes au miel et du raisin. Sahourê et son fils Ahmès rejoignirent les deux frères à la table, dans le jardin, et s'assirent.

— Ce Sétibaâl semble avoir pris du poids, en dépit de l’hostilité de Baï, dit Sekhemrê.

— Il a rallié à sa cause un certain nombre d’officiers et quelques princes. C’est désormais quelqu’un avec qui il faut compter.

— Il a également gagné de gros propriétaires de la région, qui lui donnent tout l’argent qu’il veut. Les menaces financières de Baï n’ont plus d’effet sur lui, ajouta Sahourê.

— Mais Baï soutient Séthi autant que celui-ci le soutient, observa Hori. Le trésorier a réussi à arranger le mariage de Séthi avec la fille de l’un de nos frères, un certain Bata, lieutenant des Écuries, de mère djahienne. Cela renforcera son clan. La lutte sera rude pour Sétibaâl.

— Jours mornes en perspective, conclut Hori. En attendant, je vais dormir un peu. J’irai aux bains cet après-midi. J’espère qu’aucun autre pharaon ne mourra bientôt.

Un ibis sur une branche basse observait les quatre hommes d’un œil philosophique. Ahmès lui jeta une miette de galette. Un claquement d’ailes et de bec confirma le succès de la corruption. L’oiseau de Thot se laissait aussi bien séduire que n’importe quel humain.

***

— Tu as rompu ma promesse de mariage, je n’ai aucun époux en perspective et c’est ma sœur cadette qui se marie avant moi, déclara Hani à la table familiale.

Le prince Bata n’était pas plus ouvert à la contestation dans son foyer qu’aux écuries. Il lança à son aînée un regard morne et froid.

— Je sais ce que je fais, rétorqua-t-il. Ton époux est trouvé. C’est mon neveu, le prince Knemhotep.

— Je n’en ai jamais entendu parler.

— Tu ne peux pas connaître tout le monde ni tout savoir.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-sept ans.

— Comment est-il ton neveu ?

— Il est l’un des petits-fils de Meryatoum.

Soudjahât, l'épouse de Bata, se rappela que feu Meryatoum avait adopté des fils de princes mineurs décédés ; le jeune homme en question ne pouvait donc être son véritable petit-fils ; elle se garda cependant de le mentionner pour ne pas entretenir le mécontentement de son aînée et contrarier son mari. Comme lui, en effet, elle souhaitait que la famille baignât dans la félicité, ainsi qu'il convenait pour les noces de sa cadette avec le roi. Or, ce n'était pas toujours facile avec deux filles comme les siennes, animées d'un déplorable esprit de rébellion.

— À quoi ressemble-t-il ? reprit Hani.

— À son divin aïeul au même âge.

— Il faudrait quand même que je le voie.

— Tu le verras demain.

Hani ne paraissait cependant pas encore satisfaite.

— Ces princes-là, ils sont tous fauchés.

— Tu habiteras au Palais et, en tant que sœur de la Grande Épouse, sois assurée que tu ne manqueras de rien. Et en voilà assez, conclut Bata.

— Tu aurais préféré habiter la campagne, loin de nous, avec ton précédent parti ? renchérit Soudjahât.

Hani se le tint donc pour dit. Taousert avait écouté l'entretien sans mot dire. Elle aimait son père, mais non l'autorité militaire qu'il faisait peser sur sa famille. Et tous les hommes étaient pareils. Ils disposaient des femmes comme si c'étaient des esclaves. Elle se remémora les paroles de révolte de la nourrice : « Une femme n'est jamais que le gibier d'un homme », avait-elle dit.

Elle ne se sentait pas de dispositions pour ce sort-là.

***

La cérémonie, un mois plus tard, au déclin de la saison chaude, fut splendide. Les Filles d'Amon chantèrent et dansèrent à ravir en l'honneur des noces du grand et glorieux roi Séthi le Deuxième et de la Grande Épouse Taousert. L'air embaumait. Le parcours en char, du temple d'Amon au Palais, se fit sous les acclamations. Et les chevaux foulèrent un tapis de fleurs.

Splendidement parée, un bandeau en or garni de perles de corail ceignant ses cheveux de soie noire, la peau nettoyée par des compresses d'argile et affinée jusqu'à rivaliser avec une pêche, les yeux agrandis par le fard et le blanc exalté par un collyre à la belladone, parfumée enfin jusqu'aux ongles des orteils, Taousert, sur son trône doré, fut comparée à la jeune Isis. Elle se souvint de la séance de magie de la nourrice et de la colonne scintillante qui s'était élevée du brasero : le présage était vrai. Aussi quand, dans la file des princes et courtisans qui présentaient leurs hommages et leurs cadeaux, ce fut au tour de la nourrice, Taousert défia le protocole et l'embrassa longuement. Le geste suscita une rumeur admirative. La Grande Épouse était fidèle à sa nourrice ! Ah, quelle simplicité de cœur ! Quelle exquise spontanéité !

L'adulation exaltée qui l'entourait flatta l'amour-propre de son royal époux, bien qu'elle menaçât pourtant de lui voler l'attention des assistants. Elle n'en fut pas dupe un instant. Elle vit tout, d'un œil de pie que ni la vanité ni les fumées des parfums et des compliments ne pouvaient voiler : la face béate de Baï, les regards pointus de l'épouse douairière Sebaïbamon et ceux jaloux des autres princesses, les mines concupiscentes des princes, la fierté enflée de ses parents, le coup d'œil presque insolent du prince Sétibaâl et l'air effaré d'un petit garçon souffreteux, assis derrière le trône avec les derniers grands princes, Meryrê, Meryamon et Imenemouïa. Elle le comprit : elle était le pion d'un vaste jeu du serpent, certains pariaient sur elle, d'autres étaient déterminés à l'exclure d'une guerre intestine où son apparente candeur n'avait pas sa place. Quand elle quitta le trône pour suivre son royal époux vers la table du banquet, elle jeta un coup d'œil complice à sa sœur, qu'elle avait nommée première dame de cour. Égarée jusqu'alors par cette transfiguration de la fillette à laquelle elle disputait sa poupée quelques années plus tôt, Hani se ressaisit soudain. Elle connaissait Taousert, la gredine se moquait de cette pompe. Mais que mijotait-elle donc ?

La nuit de noces, sur laquelle fantasmait toute la cour, n'en fut pas une. Amorti par l'émotion, l'alcool, les triomphes successifs des derniers mois, qui l'avaient porté sur le trône, puis dans le lit de la plus jolie fille du royaume, Sa Majesté n'avait guère pu pousser au-

delà des caresses et des baisers préliminaires. Il s'était écroulé sur le lit nuptial et ronfla bientôt comme un hippopotame dans son marécage. Il était d'ailleurs trempé de sueur comme l'autre d'eau. Il avait laissé la moustiquaire ouverte ; Taousert la tira d'un geste énervé. Point de plaisir, passait, mais les moustiques, non. La défloration eut lieu le matin. Pour l'épouse, presque une colique. Rien des extases décrites dans les discours obscurs et fleuris de Soudjahât et de la nourrice. Après un pétrissage des seins et des fesses qui avait donné à supposer qu'elle se prenait pour un mitron, Sa Majesté se livra à de furieux coups de reins et poussa un ahan alarmant. Sur ce cri de victoire, elle leva vers le ciel ou plutôt le plafond sa face baignée de béatitude.

— Jour béni, murmura-t-elle. La puissance de Seth est infinie ! Taousert avait enduré cette demi-heure d'agitation dans un vif inconfort et une perplexité inquiète. Était-ce là le grand moment de la vie d'une femme ? Était-ce vraiment de ce pugilat mou que naissait un enfant ? Sa Majesté s'étant retirée, Taousert put allonger les jambes. Séthi la regardait, attendri. Elle lui sourit. Le membre, sous la bedaine, s'était également attendri et rabattu à ses proportions ordinaires. Puis Sa Majesté passa dans la pièce voisine et Taousert l'entendit pisser et émettre divers bruits corporels. Bon, l'affaire se terminerait sans doute là, du moins pour la journée.

Séthi déposa un baiser sur les lèvres de son aimée, enfila sa tunique, ouvrit la porte et cria :

— Femmes de cour !

Aussitôt entrèrent Hani et deux collègues à l'expression confite, tenant chacune un pot de parfum. Taousert était nue ; elles l'habillèrent en récitant des formules charmantes sur les dons de Hathor et la beauté de l'élue fécondée par le roi. Celui-ci avait gagné ses appartements. L'air extatique, les dames de cour s'emparèrent du drap taché de sang comme si c'était une relique précieuse, le plièrent et le déposèrent dans un coffret de cèdre. Taousert échangea à la dérobée un regard avec sa sœur et elles roulèrent des yeux de façon comique. Un second pot de chambre se trouvait dans la pièce voisine ; Taousert alla s'y soulager. Une des dames de cour entra alors pour

s’emparer du récipient et une autre lava le sexe et les fesses de la Grande Épouse.

— J’ai faim, dit Taousert.

L’une des dames courut à la porte et donna des ordres. Quelques instants plus tard, une table fut apportée, garnie de galettes, de fruits, d’un pot de lait, d’un carafon d’eau filtrée au sable et parfumée. Une chanteuse et une musicienne munie d’une lyre entrèrent et, pendant que l’une des dames versait du lait dans un gobelet de verre bleu, la chanteuse récita un poème sur le premier matin d’Isis et d’Osiris, où le monde souriait aux époux et les lotus tendaient leurs lèvres vers les rayons de Rê. Taousert écouta, émue par la grâce et la jeunesse souriantes des deux filles. Les dames de cour, assises, attendaient le bon plaisir de la Grande Épouse.

À cet intermède charmant succéda un épisode inattendu. Le Premier chambellan vint annoncer que Son Altesse le prince Siptah désirait présenter ses hommages à la Grande Épouse.

Son Altesse ? À l’exception des grands princes, nul ne se fût fait parer de ce titre. Taousert ayant évidemment acquiescé à la visite, elle fut stupéfaite de voir entrer le garçon souffreteux qu’elle avait aperçu au couronnement. Il avança d’un pas étrange, s’appuyant sur un bâton doré, une moitié du corps pivotant sur une jambe plus courte que l’autre, le visage anxieux. Il était de surcroît bossu. Il était suivi d’un serviteur portant un coffret.

— C’est le fils de Sa Majesté, souffla une dame de cour. Il scruta le visage de Taousert. Sa détresse la bouleversa.

— Bienvenue, mon prince, lui dit-elle.

— Je suis venu te souhaiter le bonheur à chaque instant de ta vie.

Il se tourna vers le serviteur, qui tendit à la Grande Épouse un coffret d’ébène ; elle l’ouvrit et trouva un pectoral de perles rouges et bleues montées autour des yeux oudjât, les yeux de Horus et de Rê. Elle l’admira sans feinte, non seulement parce qu’il était somptueux, mais aussi parce qu’il lui était offert par ce petit être difforme et pathétique.

— Son Altesse m’illumine, dit-elle avec élan.

— Tu ne veux pas le mettre tout de suite ? demanda-t-il. Son visage doux et triste s’éclaira. Il avait visiblement rêvé de le passer

lui-même autour du cou de la Grande Épouse.

— Je vais t'aider, dit-il, et sous les yeux des dames de cour médusées, il contourna le siège de Taousert et attacha à la nuque le collier qu'elle avait déjà étalé sur sa poitrine.

— Voilà, dit-il quand ce fut fait. Il se planta devant Taousert.

— Je t'ai vue hier. Tu es belle comme le jour. J'ai pensé que ce collier était pour toi. L'œil droit, tu le sais, est celui de Rê, et le gauche, celui de Horus.

Elle l'avait su et l'avait oublié. L'assurance avec laquelle le garçon étalait son savoir l'amusa.

— Tu ne veux pas t'asseoir près de moi ? suggéra-t-elle. Tu as déjà déjeuné ?

De nouveau, le regard du garçon se fixa sur elle, intense, dubitatif et, à la fin, troublant de maturité. Il attendait l'amour, l'affection, l'attention, bref un sentiment qui effacerait son infirmité du regard d'autrui. Il avait pensé pouvoir l'acheter, mais sa générosité était superflue. Taousert lui aurait été acquise même s'il avait demandé l'aumône.

Une dame de cour rapprocha un siège de la table et Siptah s'installa au prix de deux ou trois contorsions expérimentées.

— Je veux bien une datte, dit-il, et de l'eau. Les dames de cour s'empressèrent de le servir.

— Tu sais, reprit-il, ces yeux permettent de voir loin et de déjouer les plans des ennemis.

Elle fut intriguée :

— Crois-tu que j'aie déjà des ennemis, mon prince ?

— Tout le monde en a, répondit-il avec une gravité déconcertante. Bien, je suis heureux de t'avoir vue. Je vais te laisser aller te promener.

En deux contorsions, il se remit debout, baisa la main de Taousert et s'en fut de sa démarche bancale avec un sourire triste.

— Mais qui est donc ce garçon ? s'écria Taousert.

— Il est l'unique fils de Sa Majesté, répondit une dame de cour. Il a été conçu avec une concubine qui est morte. Il a eu sept ans il y a peu de mois et vit seul dans ses appartements, aux soins d'un

précepteur. À l'âge de trois ans, il a été atteint d'une maladie qui lui a déformé les os et il en a réchappé de justesse.

— Mais où sont les autres enfants de Sa Majesté ?

— Les trois qu'il avait eus de ses épouses sont morts en bas âge.

Séthi le Deuxième n'avait donc plus que cet héritier bancroche en attendant celui que lui donnerait Taousert. Ainsi s'expliquait le titre peu usité qui précédait son nom, « Son Altesse ». Elle demeura songeuse un moment. Elle avait été brièvement informée par son père : les deux précédentes épouses de Séthi étaient mortes plusieurs années auparavant et le chagrin l'avait donc tenu célibataire. Mais le lieutenant Bata n'avait dit que le strict minimum. Sans doute ignorait-il le reste ou avait-il jugé inutile d'encombrer l'esprit de sa fille de détails qu'il estimait oiseux.

Elle s'apprêtait à poser d'autres questions quand un regard de Hani l'arrêta ; elle comprit : sa curiosité pourrait être rapportée au roi. Elle accepta donc de se prêter aux soins de sa toilette. Elle trouverait d'autres canaux pour obtenir les réponses qu'elle voulait.

Quel serait le programme de la journée ? s'enquit-elle.

Une promenade dans les jardins, puis le déjeuner avec les veuves des deux rois précédents et les princesses, la sieste, les bains et le dîner avec Sa Majesté.

Une évidence alarmante s'imposa à elle tout à coup : elle était prisonnière. Ce n'était pas du tout le sort qu'elle avait prévu.

Il lui fallait des alliés.

Et, bizarrement, le visage de Siptah flotta dans sa mémoire.

***

La deuxième nuit de noces fut un peu moins chaotique que la précédente. Mais, pour Taousert, c'en fut le seul agrément. Le Cobra royal avait sans doute ses défaillances, et l'effet des caresses demandées à l'Épouse du dieu fut trop intermittent pour engager au congrès suprême. Le sommeil s'imposa. La troisième nuit s'annonça sous de meilleurs auspices, Sa Majesté ayant pris les pilules roboratives, préparées avec des sucs précieux importés de Pount et capables de faire se dresser un poireau bouilli, lui avait assuré son

médecin. L'union des corps pouvait enfin consommer celle des kas. Ainsi fut-il. Le divin époux s'abstint cette fois de rugir, mais ses halètements alarmèrent Taousert. Étourdi par l'effort, Séthi s'allongea en murmurant des mots confus sur l'extase de Mîn.

La quatrième nuit, Taousert supposa que des caresses renforceraient l'émoi de son divin époux. Ce fut bien le cas, mais leur effet arriva prématurément et force fut d'attendre le lendemain. Or, il n'y en eut pas. Des révoltes ayant éclaté dans les provinces d'Asie, Sa Majesté décida de prendre le commandement des troupes chargées de mater les turbulents Shasous. Elle se coucha tôt pour partir à l'aube et, sur un baiser furtif, rabaissa la moustiquaire et quitta le Palais pour une absence qu'on prévoyait d'au moins deux décades.

Le soleil une fois levé, Hani annonça que leur père était de l'expédition. La perspective d'une promenade avec des douairières compassées et des donzelles complimenteuses serait donc l'unique distraction de la journée.

— Va, je te prie, demander à Siptah s'il veut bien prendre son petit déjeuner avec moi, dit Taousert à sa sœur.

La mine des dames de cour s'allongea pour une raison inconnue.

Quelques moments plus tard, le précepteur du prince amena celui-ci. Un visage mince et gris, fendu par un sourire ancien, sur un corps pareil à un long sarment, tel était le précepteur.

— Je suis certain que, pour le prince, le plaisir de répondre à ton invitation est égal à l'honneur de celle-ci, dit-il doctement avant de se retirer.

Le visage de Siptah rayonnait. Le sol résonna des coups rapides de son bâton tandis qu'il parcourait l'espace entre la porte et la Grande Épouse.

— Merci ! s'écria-t-il.

— Je suis heureuse de te revoir, Siptah, dit-elle en lui tendant la main.

Ils déjeunèrent sur la terrasse, tête à tête, cependant que Hani éloignait les dames de cour hors de portée d'oreille.

— Toutes tes journées sont consacrées à l'étude ? demanda-t-elle.

— Après la sieste, le médecin vient me faire des massages avec un baume. Mais les activités physiques me sont interdites. J'aurais tant aimé avoir un cheval !

— Tu dois être bien savant, reprit-elle, éludant le sujet de l'équitation.

— J'ai lu beaucoup de livres. Je peux même en réciter des passages. Mais je m'ennuie. Je ne peux pas jouer avec des garçons de mon âge. Je ne joue qu'au serpent et au zemet[26], avec Chéty…

— Qui est Chéty ?

— Mon précepteur. Il est bon avec moi. Mais toi… Tu es belle, dit-il avec un soupir.

Taousert devina confusément le besoin de beauté chez cet être disgracié.

— Tu peux quand même jouer avec d'autres garçons, non ? Le visage de Siptah se ferma.

— Je le pourrais – il regarda autour de lui –, mais Baï ne le veut pas.

— Baï ? Pourquoi ?

Quel était le sentiment ténébreux qui traversa soudain le regard du garçon ? La peur ? La haine ? Il ne répondit pas.

— Tu vas te promener dans les jardins ? demanda-t-il.

— Oui, tout à l'heure.

— Je peux venir avec toi ? Si c'est toi qui le demandes, Baï ne pourra rien objecter.

Les propos de Siptah étaient énigmatiques.

— Je vais le demander tout de suite à Chéty.

— Oh oui ! exulta Siptah.

Tout cela était décidément bien mystérieux.

17
Le bâton

Fidèle aux habitudes d'antan et à la mémoire de l'homme qu'il avait servi et révéré pendant tant d'années, Khaemouaset donc, Ipepi allait dîner chez Sekhemrê au moins deux fois par décade. Le jeune scribe au visage futé était maintenant un vieux scribe replet, au visage plus riche d'expérience que bien des livres. Pour Sekhemrê, Sechen, Sahourê et Hori, il était pareil à un frère et les enfants appréciaient son impertinence subtile.

Ce soir-là, il paraissait soucieux. Ses amis s'en avisèrent vite ; ils le firent parler.

— Mon frère, Chéty, avait été nommé précepteur du petit prince Siptah, le fils de Séthi. Il l'a laissé se lier d'amitié avec la Grande Épouse, Taousert. Elle s'est, en effet, prise d'affection pour ce malheureux garçon. Or, cela déplaît souverainement à Baï. Il a décidé de démettre mon frère et de le faire remplacer par un précepteur à ses ordres.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas tout, mais je sais ceci : Baï est ambitieux, effroyablement ambitieux. Il compte, je suppose, que Séthi n'a pas beaucoup d'années à vivre. Il calcule aussi que l'enfant que Taousert pourrait lui donner sera trop jeune pour monter sur le trône. Il veut sans doute éviter qu'une complicité entre Siptah et Taousert n'aboutisse à la régence de celle-ci. Il veut être, lui, régent.

— Est-il si puissant ?

— Tu le sais bien. Il tient les finances du royaume. Si quelqu'un lui déplaît ou lui résiste, il lui coupe les vivres ou le fait démettre. De plus, il est le chef du clan des Djahiens, qui est bien implanté dans l'administration et même l'armée.

— Que va-t-il advenir de ton frère ?

— Son sort n'est pas encore réglé. Baï a essayé de le renvoyer en l'absence du roi, pour mettre celui-ci à son retour devant le fait accompli. Mais Taousert s'y est énergiquement opposée. Elle a exigé que la décision ne soit prise que par le roi.

— Et que fera le roi ?

— Il n'a pas grand-chose à refuser à Baï. Celui-ci est son principal soutien dans le royaume.

— Et toi, intervint Sechen, tu ne peux rien faire pour ton frère ?

— Que veux-tu dire ?

— Ipepi, voilà bien des années que je t'écoute. Tu connais des tas de secrets sur tout et tout le monde. Tu dois bien en détenir un ou deux sur Baï. Si tu les communiquais à ton frère, il pourrait faire revenir celui-ci sur sa décision.

— Chéty est trop droit pour recourir à un tel chantage. Sechen réfléchit un moment.

— Alors révèle-les à la Grande Épouse, Taousert.

Ipepi parut ébahi.

— Et comment aurais-je accès à elle ?

— Par moi. Je peux demander à sa sœur, qui est sa première dame de cour, d'être admise à participer à une promenade du matin. Après tout, je suis princesse.

Le stratagème de sa sœur fit rire Sekhemrê.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, Ipepi, observa-t-il.

— Tu l'approuves ?

— Je n'ai pas eu maille à partir avec Baï, mais je le trouve sinistre et rien de ce que j'ai entendu dire sur lui n'a corrigé mon impression. Il est toujours plaisant de faire manger de leur ragoût à des intrigants pareils. Et si cela peut maintenir ton frère à son poste, ce n'en sera que plus plaisant.

Ipepi demeura songeur un moment.

— Je ne me suis jamais livré à de telles manœuvres…, finit-il par murmurer.

— Il est peut-être temps de le faire. Et rapidement. Avant que le roi ne revienne d'Asie et que Baï ne lui fasse entériner sa décision.

La conversation dériva sur d'autres sujets. Ipepi demeurait songeur.

***

Les dernières roses de l'été commençaient à s'effeuiller. Les jasmins fleurissaient sans grande vigueur, mais les nénuphars dans les bassins semblaient indifférents aux saisons. Il était vrai que les insectes qui y tombaient engraissaient abondamment leur eau.

Le regard de Taousert balaya les jardins d'un œil indifférent. Ce matin-là, Siptah ne s'était pas joint à la promenade, son précepteur ayant jugé nécessaire de le retenir à l'étude. Elle plissa la bouche de dépit ; elle connaissait la vérité : Baï avait exigé du précepteur qu'il espaçât les rencontres de son pupille avec elle. Pourquoi ? Elle n'en avait pas une idée claire, mais en était mécontente. Elle attendait impatiemment le retour de son divin époux pour lui en faire part. Il n'y avait aucune raison que Séthi fût hostile à ce qu'elle vît son fils. Et elle commençait à partager la détestation de Siptah envers Baï. Quand, selon le protocole désormais quotidien, elle, ses dames de cour et deux ou trois princesses qui composaient sa petite cour s'assirent sous une tonnelle pour y déguster un rafraîchissement, du vin coupé de jus de raisin frais ou un lait d'amande aux abricots, elle s'avisa d'un regard posé sur elle : celui de la princesse Sechen. Le regard aimable et patient d'une femme de quelque soixante ans, encore belle. Un regard insistant, qui semblait chargé d'un message. Sechen avait demandé à se joindre à la promenade, Taousert y avait agréé sans plus ; tout ce qu'elle savait d'elle était le nom de feu son père, grand-prêtre de Ptah, un des fils préférés de Ramsès, disait-on. Elle soutint le regard et un imperceptible hochement de tête lui répondit. Cette femme avait donc bien quelque chose à lui dire, et ce n'était pas destiné à toutes les oreilles. La curiosité de Taousert fut piquée. Elle chercha une façon anodine d'entrer en conversation avec l'inconnue ; elle profita d'un moment où ces dames cueillaient du jasmin pour lui déclarer :

— La gloire de ton illustre père emplit les cœurs.

— Je remercie la Grande Épouse de son attention. Je suis venue lui dire que je partage son souci.

Son souci ? Que voulait-elle dire ?

— Allons faire quelques pas, proposa Taousert, prenant son gobelet de vin coupé.

Quand elles furent hors de portée d'oreille, Sechen lui dit :

— Je serai prompte et brève, Grande Épouse. Veux-tu une arme contre Baï ?

Taousert, interdite, battit des cils.

— Comment sais-tu… ?

— Le lieu se prête mal à des explications. Excepté ta sœur, tes dames de cour ont des oreilles d'âne.

— Peux-tu déjeuner avec moi tout à l'heure ? Dans mes appartements. Prends l'escalier du nord.

Les dames de cour et les autres princesses avaient fini leur cueillette et tressaient une guirlande à l'intention de la Grande Épouse. Celle-ci se composa une expression frivole et ravie, pimentée de petits rires. Bien que prétendument occupée à la cueillette, Hani n'avait rien perdu de l'aparté et, quand Taousert lui murmura : « Débarrasse-toi d'elles. Je veux déjeuner seule avec Sechen », elle comprit la manœuvre sur-le-champ. Elle annonça que la Grande Épouse souhaitait prendre un peu de repos et reverrait ces dames aux bains. Sechen s'éloigna avec les dames de cour. Une heure plus tard, elle gagnait les appartements de Taousert par l'escalier indiqué, qui était réservé à la domesticité. La table était dressée sur la terrasse, sous un dais.

— Ton obligeance me touche. Comment es-tu informée de ma contrariété ? Et pourquoi m'aides-tu ? demanda Taousert.

— La question est vaste et dépasse nos personnes, répondit Sechen. J'irai au fait. On ne peut laisser dépecer le royaume par des intrigants qui ne cherchent que le pouvoir et leur enrichissement. Baï est de ceux-là. Il détourne des fortunes à son profit exclusif. La liste de ses rapines est longue. Son dernier méfait a été de saisir les domaines d'un riche notable du Haut Pays, Khamès, mort sans descendance. Ces biens devaient aller au Trésor. Il s'en est emparé personnellement. Il te suffira de le lui faire savoir pour lui imposer ta volonté.

Taousert s'indigna.

— Mais pourquoi conserver un homme aussi détestable ?

— Grande Épouse, le roi ne s'en séparera pas. Baï lui est trop utile. Mieux vaut garder une jambe malade que de la faire couper.

— Mais tu as la liste de ses méfaits ?

— Je peux l'avoir. Elle est longue. Elle ne peut te servir. Elle peut même être dangereuse. S'il fallait le juger, il faudrait également faire juger ses complices. Ils sont trop nombreux.

— Ce pays est donc si corrompu que cela ?

— Oui. Tu ne peux y remédier seule. Ce serait mettre ta vie en péril.

Taousert frémit.

— Ma vie ?

— Un poison est vite versé dans le vin, répondit Sechen en trempant ses lèvres dans le gobelet devant elle. Contente-toi de te protéger et protège le prince Siptah. Il est le plus grand obstacle à la prise du pouvoir par Baï.

Présente à cet entretien, Hani n'avait pas soufflé mot jusqu'alors ; elle demanda :

— Que faudra-t-il que ma sœur lui dise ?

— Qu'elle possède les actes par lesquels il s'est approprié la fortune de Khamès.

— Mais elle ne les a pas ?

— Ils lui seront remis dans les heures qui viennent.

— Ce sont les actes authentiques ? demanda Hani, stupéfaite.

— Oui. Ils ont été remplacés par des copies.

— Que disent-ils ?

— Que la décision du trésorier Baï est que la propriété des domaines lui revient.

— Mais d'où les tiens-tu ?

— Les intrigants ne sont pas les seuls à avoir des armes, se contenta de répondre Sechen.

Les deux sœurs étaient confondues. Et dire qu'une heure plus tôt, elles s'occupaient de guirlandes de jasmin. Les imprécations et les exhortations de leur nourrice quelques mois plus tôt leur revinrent à l'esprit : « Vous aurez le pouvoir. Servez-vous-en pour déjouer les desseins des hommes. La ruse et la force vous seront

utiles pour avoir raison de leurs ambitions et de leurs machinations. Car l'homme ne donne jamais rien pour rien. »

— Quel est ton intérêt dans cette affaire ? demanda Taousert.

— Je n'en ai aucun. Mon père, le grand-prêtre Khaemouaset, n'a jamais recherché que l'intérêt du roi et du royaume. Il en est de même de ses enfants.

Le bleu du ciel sembla à Taousert d'une dureté de pierre. Peut-être était-ce après tout une voûte de turquoise. Le repas s'achevait. Sechen prit congé de son hôtesse et les deux femmes s'embrassèrent.

— Ne mentionne pas mon nom. Et fais vite, avant que le roi ne revienne de campagne, recommanda Sechen.

***

Un murmure de stupeur parcourut la salle des banquets quand la Grande Épouse Taousert vint présider le dîner, installée sur l'estrade royale avec le prince Siptah à sa droite. De part et d'autre, aux tables voisines[27], figuraient les grands princes Meryrê, Meryamon et Imenemouïa. On le voyait bien aux expressions amusées ou maussades des autres princes, hauts fonctionnaires et notables ; à la table de la Grande Douairière Sebaïbamon, le prince Sétibaâl tendit le cou : un événement de première grandeur venait de se produire. Et nul n'eut de peine à en déchiffrer la teneur. À la table du vizir, la face du trésorier Baï se crispa. Le défi qui venait de lui être publiquement jeté équivalait à un camouflet ; personne n'ignorait plus, en effet, le déplaisir que lui valait la collusion entre Taousert et Siptah ; il n'en avait lui-même pas fait mystère, qualifiant l'une de « perdrix écervelée » et l'autre de « Horus à une patte ».

Il tenta de s'esquiver dès la fin du repas. C'était compter sans la détermination de Taousert : le chambellan l'intercepta à la porte et l'informa que la Grande Épouse désirait lui parler. Il hésita un instant : en tant que telle, la Grande Épouse n'avait pas autorité sur lui, mais à l'offenser publiquement, il risquait le courroux du roi. Il se ravisa et suivit donc le chambellan. Quand il se présenta devant Taousert, flanquée de Siptah, des trois grands princes et des dames de cour, tous souriants, il flaira à son maintien qu'elle était en

position de supériorité pour une raison qu'il ignorait. Moins maître de ses émotions, Siptah darda sur lui un regard farouche.

— Je souhaite voir demain matin le maître du Trésor, déclara Taousert.

C'était là une convocation en bonne et due forme.

— Peut-être Sa Majesté, notre divin roi, sera-t-elle rentrée demain, répondit-il, évasif.

— Sa Majesté, mon divin époux, est à trois jours de cheval de Hetkaptah.

La donzelle était bien informée ; par qui ?

— Dans ce cas, je déférerai à la volonté de la Grande Épouse. Mieux valait savoir d'abord de quelles armes elle disposait.

***

Elle le reçut assise. L'expression était sereine, mais ferme. L'aurait-il sous-estimée ?

— Trésorier Baï, j'apprends que tu te proposes de décharger le précepteur du prince Siptah de ses fonctions.

— En tant que surintendant du personnel de la Maison royale, je me suis rendu à l'avis de certains, qui estiment qu'il a achevé l'éducation du prince Siptah, et j'ai donc retiré son nom des listes des fonctionnaires stipendiés.

— L'avis de qui ? releva-t-elle. Certes, pas de Sa Majesté. L'éducation d'un prince ne saurait être achevée à sept ans. En l'absence de mon divin époux, c'est mon avis qui prévaut. Le précepteur Chéty sera maintenu.

— J'apprécie l'intérêt que Son Altesse porte à l'éducation du prince. Mais le roi est juge suprême en la matière. Ma décision est donc maintenue jusqu'à son retour, répliqua Baï avec une assurance narquoise.

Elle cherchait un conflit ouvert ? Elle l'avait donc.

— En ce cas, trésorier, il me faudra prévenir mon divin époux que ton jugement de trésorier est discutable, comme le montre l'affaire des domaines de Khamès.

L'indifférence feinte s'évanouit de la face du trésorier. Il fronça les sourcils :

— Son Altesse ne prêterait certainement pas foi à des ragots indignes et mensongers...

— Non, à moins qu'ils soient confirmés par des documents portant ton cachet.

— Quels documents ? s'écria-t-il, sortant alors de sa réserve.

— Des documents en ma possession, trésorier. Ils montrent que tu t'es approprié les domaines de Khamès. Non, ne va pas les chercher dans des archives secrètes, ils sont en ma possession et en lieu si sûr que tu ne les trouverais jamais si tu comptais faire verser du poison dans mon vin.

Elle le fixait d'un regard aussi terrible que celui de La Lointaine.

— Et alors, poursuivit-elle sur un ton glacial, ils seraient à coup sûr livrés au roi et le responsable de ma mort serait facilement identifié. Tu saurais alors que la Grande Dévoreuse t'attend et que ni ta bouche ni tes yeux ne seront jamais rouverts.

Le visage de Baï se convulsa. Mais c'était une incarnation de Sekhmet que cette péronnelle !

— Tu as fait voler ces documents... Elle éclata d'un rire insupportable :

— Voyez le voleur qui se plaint d'avoir été volé !

— Tu veux donc ma perte, grommela-t-il.

— Je veux que tu maintiennes Chéty à son poste. Et que, désormais, tu respectes ma volonté. Entends-tu ?

Il s'affaissa sur son siège, le regard noir et fixe. Qui étaient les alliés de cette furie enfantée par Sekhmet ? Et dire que c'était lui qui l'avait portée au pouvoir !

— Cette conversation est entre nous, conclut-elle. Ne commets aucune imprudence. Va et fais ce que tu dois faire.

Il se leva péniblement, comme soudain malade, la bouche crispée. Quand il fut sorti, elle appela sa sœur. Hani accourut, convulsée :

— Je l'ai vu partir... il était effrayant.

— Siptah a eu une bonne idée de prévenir ses oncles hier soir... Siptah, en effet, avait alerté ses oncles, qui ne portaient guère plus

d'estime que lui au trop ambitieux trésorier.

— Maintenant, Baï sait que je ne suis pas seule. Et il ignore quels sont mes véritables moyens. Il faut continuer de l'égarer. Crois-tu que mes deux dames de cour soient à ses ordres comme Sechen l'a insinué ?

— Quelles que soient les femmes que tu choisiras, il tentera de les intimider ou de les corrompre et les forcera à t'espionner.

Taousert demeura songeuse. En dépit de son audace, elle était secouée par la confrontation directe avec ce fauve de Baï.

— Nourrice avait raison, murmura-t-elle. Ces hommes sont des démons.

***

Séthi le Deuxième revint comme annoncé trois jours plus tard. Le défilé triomphal dans la grande avenue de Hetkaptah, avec le pharaon en tête sur son char, suivi des files de prisonniers, des chariots emplis du butin enlevé aux ennemis, les mines radieuses des généraux et des soldats, tout cela annonçait que les opérations avaient été victorieuses. Israël et les Shasous avaient été défaits.

Le banquet du premier soir fut grandiose.

En s'y rendant, Séthi fut saisi. Du fond du couloir, son fils se pressait vers lui, de son pas virevoltant. Et il était soutenu par Taousert.

— Père ! Père ! Quelle joie !

Séthi demeura interdit quelques instants. Il avait tenu ce fils dans l'ombre, craignant que l'infirmité ne répugnât son épouse. Et voilà qu'elle s'était, à l'évidence, liée à Siptah. Il enlaça son fils et le souleva de terre. Ils échangèrent des baisers. Le bâton doré tomba à terre. Il regarda Taousert, rayonnante.

— Vous avez fait connaissance, dit-il sur un ton où la surprise se mêlait à l'interrogation.

— Père, elle est ma mère.

Le regard de Séthi redevint grave et se dirigea vers Taousert.

— Il a le génie de Horus, dit-elle.

Séthi alla vers elle et la serra dans ses bras. Émus par cette scène inattendue, le vizir, le chambellan, le précepteur Chéty, les domestiques se trouvèrent embarrassés, désarmés, balbutiants. Le protocole n'avait pas prévu de code pour l'affection.

— Allons, dit Séthi, tenant son fils par la main, tandis que Taousert posait la sienne sur l'épaule du garçon.

Le bruit du bâton sembla scander une marche triomphale. Pour Taousert, il résonnait sur l'échine de Baï.

18
Le pilier du royaume

Venu rendre visite à ses filles, quatre jours après son retour à Hetkaptah, le lieutenant Bata sembla singulièrement guindé. Il eût dû manifester de la joie et de la fierté ; il n'exprimait que la consternation réprobatrice.

Taousert et Hani flairèrent la situation.

— Je suis venu rappeler à mes filles que c'est grâce à ma prévoyance paternelle qu'elles jouissent de la situation exaltée qui est la leur, déclara-t-il après avoir trempé les lèvres dans le gobelet de vin qu'on lui avait servi. Je suis aussi venu leur rappeler que cette chance inouïe leur a été accordée par la bienveillance suprême du trésorier Baï. Le moins que j'aurais pu en escompter, ç'aurait été de la gratitude et de la déférence à l'égard de leurs bienfaiteurs. Je constate avec une cuisante déception qu'il n'en a rien été. Pendant que je défendais vaillamment notre royaume sous les ordres du divin roi, vous avez été saisies par l'esprit de perdition.

Taousert considéra son père d'un regard qu'en toute autre circonstance on eût qualifié d'effronté. Elle grappilla dans le plat de raisin devant elle.

— Tes remontrances, père chéri, m'incitent à déduire que tu t'es fait sonner les cloches par Baï.

La formulation était aussi provocante que l'expression. Le lieutenant Bata ouvrit des yeux tout grands.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu m'as entendue. Qu'il soit bien établi que je n'ai pas cédé mes privilèges de Grande Épouse à ce pou de Baï. Il a osé défier ma volonté et il lui en a cuit. Il lui en cuit sans doute encore, je l'espère. Il vit désormais dans la terreur que je révèle ses rapines à mon divin époux.

— Comment… Comment oses-tu ? articula Bata d'une voix rauque. Et à moi… moi, ton père !

Il s'agita sur son siège, donna un coup violent sur l'accoudoir d'ébène et secoua la tête.

— Te rends-tu compte du tort que tu me fais ? clama-t-il. Que Baï me fasse porter le poids de sa colère et c'en est fini de moi ! Es-tu devenue folle ?

— Père, calme-toi, plaida Hani.

— Et toi, tu n'as rien fait pour ramener ta sœur à la raison !

— Père chéri, reprit Taousert, si Baï touchait à un cheveu de ta tête, il sait ce qui l'attendrait. Et l'affection que je te porte me contraint à te rappeler que tu t'adresses à la Grande Épouse du divin roi Séthi. Je te prie d'user d'un ton plus modéré.

Bata parut écrasé par l'énormité du scandale.

— Mais pour qui te prends-tu ? reprit-il d'une voix rauque. Défier ainsi le trésorier Baï, l'homme de confiance de Sa Majesté, l'un des personnages les plus influents du royaume ?

Pour Taousert, l'explosion de son père démontrait que Baï était bien en échec : le trésorier n'avait pas osé soumettre ses doléances au roi et encore moins faire pression sur lui, sans quoi celui-ci en eût fait part à sa Grande Épouse et l'aurait même tancée ; il s'en était donc pris à l'un des hommes les plus faibles de son clan, le lieutenant Bata. L'intervention du père auprès de ses filles était la preuve de la rage de Baï et du fait que Taousert avait remporté une manche.

— Je m'étonne, père chéri, de l'estime démesurée que tu portes à cet homme, déclara-t-elle d'un ton calme. N'étaient son poste et ses amis, Baï devrait actuellement être en prison pour ses escroqueries et forfaitures. La liste en est longue.

— Mais que dis-tu, Taousert ? Baï est l'homme le plus…

— Il s'est ainsi emparé des domaines d'un riche propriétaire qui devaient revenir au Trésor et les a confisqués à son propre compte.

— Des ragots…

— Des crimes dont la preuve écrite lui a imposé silence.

— La preuve écrite ?

— Je la détiens. Si je la communique à mon divin époux…

— N'en fais rien !

— … son prestige auprès du roi et peut-être de toi-même sera bien moins grand.

Bata était atterré.

— Comment as-tu obtenu cette preuve ?

— Cela est mon secret. La prudence t'invite à le garder pour toi.

Le père regarda sa fille d'un œil incrédule : comment la gamine d'hier était-elle donc devenue une femme capable de tenir en échec l'homme le plus puissant du royaume après le roi ? Et maintenant, elle lui imposait sa volonté.

— Pourquoi crois-tu qu'il soit sorti de cette salle contraint d'exécuter mes ordres ?

— Quel était l'objet de votre conflit ?

— Le précepteur du prince Siptah.

Elle avait laissé tomber sa réponse avec dédain. Elle n'allait pas expliquer à son père l'affection qui avait fleuri entre elle et le petit déshérité, ce jaillissement de tendresse de l'orphelin qui n'avait connu que les rapports rudes avec un environnement qui ne lui consentait tout au plus que la pitié. Siptah n'avait pas connu la douceur d'une main féminine qui lui caressait le visage quand il se couchait et lui souhaitait de beaux rêves ni le sourire qui saluait son réveil. Son père ne lui accordait qu'à l'occasion une attention désolée. Car Siptah ne le devinait que trop bien : son père avait rêvé d'un fils beau et triomphant, à l'instar de ces autres princes qui plastronnaient aux fêtes du Palais, pas d'un infirme souffreteux et replié dans les coins obscurs, appuyé sur un bâton d'infortune et observant le monde avec des yeux trop grands. Il avait vécu dans un monde de fonctionnaires obséquieux et hypocrites, à l'exception du précepteur Chéty. Non, le lieutenant Bata ne comprendrait pas le geste soudain et déchirant de Siptah, quelques semaines auparavant : tendant la main vers la joue de Taousert, il s'était écrié :

— C'est toi ma mère, ma vraie mère !

Et il avait fondu en larmes dans les bras de Taousert.

Et qui expliquerait à ce roide militaire que la Grande Épouse avait été gagnée par l'émotion et qu'elle avait adopté le garçon du fond de son cœur ?

Le lieutenant Bata n'était pas au terme de ses surprises : voilà que sa gamine s'occupait du précepteur d'un prince ? D'un prince difforme ? Les hommes ont souvent une part de féminité. Même Amon, l'Homme suprême, se dédoublait en la déesse Amonet. Le lieutenant, lui, n'avait pas bénéficié de la distribution : il était exclusivement masculin ; il ne comprenait donc rien aux femmes. Elles représentaient pour lui des êtres imprévisibles, donc dangereux. Même sa fille. La preuve.

Il ne jugea pas utile d'approfondir les raisons pour lesquelles Taousert s'intéressait tant au précepteur du petit infirme qu'elle avait défié le grand et puissant Baï, le chef du clan des Djahiens. Il était un militaire et sa discipline unique était le respect de l'autorité.

Tel n'était pas le cas de sa fille. Il s'en alla donc mécontent. Elle ne le raccompagna pas à la porte.

***

Les semaines s'écoulèrent. Les évidences s'imposèrent lentement : les assauts amoureux du divin époux restaient improductifs. Neuf mois après son mariage avec le lieutenant Knemhotep, Hani, elle, avait mis au monde un beau bébé. Au terme d'une année de mariage, Taousert demeurait aussi mince qu'au premier jour. Séthi ne pouvait pas l'ignorer ; pis : son silence sur le sujet était révélateur ; il aurait dû s'étonner, s'indigner, poser des questions ; rien de tout cela : pas un mot sur le sujet. On eût dit qu'il n'était pas du tout surpris. Taousert en fut intriguée ; elle fit reprendre discrètement, par les soins de Hani, son enquête sur la descendance et le statut conjugal de Séthi jusqu'à leurs noces. Les résultats confirmèrent ses soupçons : depuis la mort de la mère de Siptah, cinq ans auparavant, il n'avait pas eu d'épouse ; seules des concubines avaient bénéficié de ses élans nocturnes et aucun enfant n'en était né. Séthi se savait donc stérile.

— Les médecins lui ont prescrit beaucoup de remèdes, lesquels n'ont stimulé que ses appétits amoureux, rapporta Hani.

Les deux sœurs se regardèrent en silence ; elles savaient les conséquences de la stérilité royale. Le seul héritier possible de Séthi serait Siptah.

— C’est heureux que vous vous portiez de l’affection, dit Hani.

Elle avait fait le même raisonnement. Siptah servirait de fils de substitution.

— Je pense que mon divin époux s’en félicite aussi, dit Taousert. Sa dynastie s’en trouvera renforcée.

Elle comprit l’émotion ressentie par Séthi à son retour de campagne, quand il avait découvert le lien inespéré qui s’était instauré entre elle et le garçon.

Baï avait fait un mauvais calcul en s’opposant à leur alliance. Maintenant, celle-ci n’aurait pas plus puissant défenseur que le roi lui-même.

Sans doute le comprit-il : ce soir-là, lors du dîner, il se montra d’une aménité mielleuse à l’égard de la Grande Épouse. Les regards hostiles de Siptah, qui figurait à la gauche du roi, comme la plupart des soirs, ne le rebutèrent pas, car il lui adressa même un compliment chantourné. Sans doute estimait-il avoir atteint un point d’équilibre dans son rapport de force avec Taousert. Puisqu’il n’avait pas fait l’objet d’une semonce du roi, cela signifiait qu’elle n’avait pas révélé à celui-ci l’appropriation des domaines de Khamès. Ils pourraient désormais cohabiter en état de paix armée.

Il ne pouvait ignorer que Taousert avait fait réorganiser les appartements royaux de manière significative : ceux de Siptah avaient, à la grande joie de celui-ci, été rapprochés des siens, et elle avait installé sa nourrice à proximité, pour veiller sur le garçon. Elle consolidait ainsi son alliance avec l’héritier de manière quasi stratégique.

La cour ignorait ces détails autant que le bref affrontement qui avait opposé la Grande Épouse et le grand trésorier ; elle avait cependant observé l’installation du prince Siptah dans le protocole officiel et notamment la présence régulière du garçon à la table royale et la sollicitude que lui manifestait la Grande Épouse ; c’était là une nouveauté, car jusqu’aux noces de Séthi et de Taousert, Siptah n’était guère apparu à la table royale. Sa présence signifiait donc qu’elle était voulue par sa marâtre et approuvée par son père. Princes, fonctionnaires, courtisans, ambassadeurs épièrent dès lors

les plus infimes détails d'une situation dont ils ne savaient pas tout, mais qu'ils devinaient lourde de conséquences.

Jadis, la prodigieuse longévité de Ramsès avait fini par étouffer les spéculations sur sa succession ; mais après l'accession au trône de princes aussi âgés que Merenptah et Séthi le Deuxième, les interrogations avaient repris et, ces derniers temps, un événement leur avait conféré encore plus de force : Meryrê, l'un des derniers grands princes, était mort dans son sommeil ; or, il était le premier que Séthi aurait dû désigner comme successeur, selon le serment qu'il avait fait à Merenptah. À qui donc Séthi léguerait-il maintenant le royaume ? À son fils infirme ? Cela ne tenait pas debout. De surcroît, sa Grande Épouse n'avait encore conçu aucun héritier. Meryrê n'avait pas encore été conduit dans son caveau du Kher-en-Ahaou que les spéculations battaient leur plein.

Lors d'un après-dîner, dans les appartements de la Grande Douairière sa mère, le prince Sétibaâl réunit ses partisans, princes, notables et officiers de l'armée, tous membres de ce qu'on appelait le clan des Hattous.

— Ne nous laissons pas endormir par l'apparence paisible des journées au Palais, déclara-t-il. Un événement s'est produit dont nous ne sommes pas informés. Une alliance s'est établie entre Taousert et Siptah et elle est approuvée par le roi. Cela signifie que, si le roi mourait demain, la Grande Épouse serait probablement régente jusqu'au moment où Siptah pourrait assumer le pouvoir, à supposer qu'il en soit jamais capable. Baï ne peut pas l'ignorer. Comment s'en accommode-t-il ?

— Baï avait toutes les raisons de s'opposer à une alliance entre Taousert et Siptah, observa un officier. Il aura affronté un cas de force majeure.

— Oui, mais lequel ?

— Il a peut-être changé son calame d'oreille, suggéra la Grande Douairière, Sebaïbamon. Si Taousert devenait la régente, il serait, lui, l'homme fort du royaume.

Sétibaâl considéra sa mère d'un air consterné et le silence tomba sur la petite assemblée. L'hypothèse de Sebaïbamon était, en effet, la plus plausible et, si une alliance de fait s'était établie entre Taousert

et Baï, il en découlait que seul un coup de force permettrait de mettre la main sur le pouvoir, but ultime du clan des Hattous. Ç'avait été pendant un temps le projet initial autour duquel le clan s'était formé. Les insurgés s'empareraient de la personne du roi et de celle de Baï, contraindraient le premier à abdiquer et à céder le pouvoir à son neveu, et le second à s'exiler. Sétibaâl avait alors compté sur le soutien de ses partisans dans l'armée. Mais les préparatifs avaient traîné et la campagne d'Asie avait non seulement retardé le coup, mais aussi ravivé la popularité de Séthi et même celle de la famille royale ; ainsi Merenseth, l'aîné de feu Merenptah, s'était illustré au combat et les recrues tjéhénoues et tjéménoues, nombreuses dans l'armée, lui avaient réservé leurs premières acclamations à la fin de la campagne. Bref, un vent de loyalisme soufflait dans l'armée et l'ardeur des partisans de Sétibaâl dans l'armée s'était ramollie.

Et, pis que tout, voilà que l'arrivée de cette jouvencelle de Taousert consolidait à la fois le trône de Séthi et le pouvoir de Baï.

Les conspirateurs se quittèrent donc sur des interrogations, sans enthousiasme, et seule la conclusion de la douairière Sebaïbamon, impatiente de voir enfin son fils sur le trône, les retint au bord du découragement.

— La situation change sans arrêt, nous le voyons bien. Elle ne nous est pas propice aujourd'hui, elle peut l'être demain. Tenons-nous prêts.

***

Le prince lieutenant Knemhotep, l'époux de Hani, était un jeune homme plaisant et discret. Il n'avait pas cherché à se prévaloir de sa proximité particulière avec le roi, du fait qu'il était l'époux de la sœur aînée de la Grande Épouse Taousert. Fils d'un orphelin adopté à la naissance par le grand prince Meryatoum, il avait trop vu de princes depuis sa tendre enfance pour s'imaginer qu'il était d'une essence supérieure. Il avait même cru un temps que le monde était peuplé de princes et de princesses. Quand Séthi le Deuxième avait jeté son dévolu sur Taousert, Knemhotep avait été quasiment mis en demeure par Baï d'épouser Hani incontinent ; comme elle était jolie

et fille d'un collègue, il n'en avait nullement été contrarié. Quelques semaines plus tard, l'épreuve de force de Taousert avec Baï ne lui avait valu aucune semonce, comme ç'avait été le cas pour le lieutenant Bata ; il n'en avait d'ailleurs été informé que par son épouse et n'avait réagi que par un haussement d'épaules et le jugement suivant :

— Baï ne peut certainement pas réduire la liste des dépenses de la Grande Épouse. Il n'a pas barre sur elle, il a donc eu tort de la contrarier.

Jusqu'alors indifférent aux péripéties des clans de la cour, il demanda cependant à son épouse de bien vouloir arranger un entretien avec Taousert.

— Qu'as-tu à lui dire ?

— Qu'elle fait l'objet de beaucoup de conversations dans l'armée.

— Elle ? Dans l'armée ?

— On en parle autant que des Peuples de la Mer.

Hani observa un silence. Elle avait toujours considéré sa jeune sœur comme une créature éternellement juvénile, infiniment séduisante, passablement impulsive et évaporée. Mais les mois écoulés depuis ses noces avaient beaucoup modifié cette image : elle avait découvert Taousert volontaire, tenace, habile et, par moments, redoutable.

— En quoi cela peut-il lui être utile, selon toi ?

— Ta sœur, la Grande Épouse, tient l'avenir du royaume entre ses mains. Je pense lui être utile en l'en rendant consciente.

— Tu lui révéleras donc des choses que j'ignore ?

— On met un certain temps, Hani, à rassembler tout ce qu'on sait, mais à quoi on n'avait pas prêté attention. Je ne t'ai rien caché. Mais, aujourd'hui, je vois des choses que je ne soupçonnais même pas. Laisse-moi avoir un entretien avec ta sœur.

— Ce sera difficile. Les espions de Baï sont partout. Ils lui répéteront tout. Que vais-je raconter aux deux dames de cour ?

— Prétexte une rencontre de famille, la présentation de ton fils. Organise un déjeuner dans les jardins. Il en va du royaume. Et peut-être de sa vie. De la tienne. De la mienne.

***

Séthi étant parti inspecter les garnisons de l’Ouest, Hani saisit l’occasion, et le déjeuner eut lieu le lendemain. Elle avait choisi une tonnelle dans les jardins, à l’abri des regards qui ne manqueraient pas de se poster aux fenêtres. Trois sièges avaient été installés autour d’une grande table ronde sur laquelle étaient posés, privilège royal, trois plats de faïence bleue et trois gobelets de verre.

Knemhotep se présenta, les joues glabres ; en tant que membre de la famille royale, il était astreint au deuil de Meryrê, qui n’avait pas encore été conduit dans sa demeure d’éternité, mais, en tant qu’officier, il en était dispensé. La netteté de son visage changeait agréablement des faces hirsutes que l’on croisait dans les couloirs. La barbe grisâtre de Séthi lui-même lui prêtait parfois des airs de vagabond.

— Grande Épouse, déclara Knemhotep quand les serviteurs se furent éloignés, je suis ton serviteur. J’ai cru nécessaire de te rencontrer pour t’informer de l’importance que tu revêts actuellement dans l’armée. Les officiers parlent de plus en plus de toi et certains te considèrent comme la gardienne du royaume.

Taousert ouvrit de grands yeux.

— Parce que j’ai adopté le prince Siptah ?

— C’est une des raisons, Grande Épouse. Pardonne ma franchise. Il est évident pour le corps militaire que Sa Majesté ne produira pas d’enfants. Sa situation est la même que celle du général Horemheb jadis, quand il reprit le pays en main et monta sur le trône. Il confia alors le trône à son corégent, Ramsès le Premier, fondateur de la glorieuse dynastie dont notre roi divin est issu. Séthi le Deuxième n’a pas désigné de corégent. Quand il partira pour la Grande Prairie, ce sera l’un de ses deux frères survivants, Meryamon et Imenemouïa, qui lui succédera. Ils sont âgés et n’ont pas l’expérience du pouvoir. Ces choses sont évidentes depuis le départ de Merenptah. Aussi l’armée s’est-elle alarmée. Elle veut un chef qui la connaisse et se soit formé dans son sein.

Rien n’aurait pu être plus éloigné de l’esprit de Taousert que ces considérations. Elle posa sur le plat le pilon de poulet qu’elle avait

fini de décharner et un domestique se pressa de lui apporter un bol d'eau et une serviette pour s'essuyer les doigts.

— En quoi puis-je, moi, intéresser l'armée ? demanda-t-elle.

— Tu l'intéresses parce que tu es la seule garantie de la continuité du pouvoir royal et de l'unité du royaume.

— Moi ?

— Il est évident que, lorsque Sa Majesté aura franchi les portes du Grand Occident, tu seras régente en attendant que le prince Siptah puisse régner. La responsabilité des affaires militaires incomberait alors au général Penamon, qui est fidèle au trône.

Elle commençait à saisir le message de Knemhotep. Et sa propre importance.

— Il m'a semblé, Grande Épouse, que si tu étais consciente de ton importance, tu saurais encore mieux manœuvrer pour maintenir l'autorité du trône. J'ai admiré la façon dont tu as imposé ta volonté au trésorier Baï, ainsi que Hani me l'a raconté. Je suis certain que tu concevras maintes autres façons de triompher des forces du désordre.

— Explique ce que sont ces forces, intervint Hani. Ma sœur connaît déjà l'existence des trois clans.

Knemhotep hocha la tête et reposa son gobelet.

— La situation a stimulé des ambitieux. L'un des clans, celui des Hattous, a ainsi un champion qui rêve de prendre le pouvoir par la force. Tu as reconnu Sétibaâl. Mais il a peu de suiveurs et il se heurterait à deux autres clans, celui des Djahiens, qui voudrait voir Baï au pouvoir, et celui des loyalistes, fidèles à la couronne. Chaque échec subi par un clan renforce les autres. Ta victoire sur Baï a ainsi affermi les loyalistes. Ils sont nombreux dans l'armée. Mais elle a aussi enhardi les Hattous, à qui elle a donné à croire que Baï était moins puissant qu'ils ne le pensaient.

— Et que devrais-je faire, selon toi ?

— Suis-je assez sage pour te donner des conseils, Grande Épouse ?

— Voyons ce que tu proposes ?

— Sois reine. Reste aussi proche du roi que tu le peux. Tu épanouiras le cœur de tes sujets et tu effraieras les ennemis.

C’étaient des paroles généreuses ; elles assombrirent pourtant Taousert. Elles chassaient les derniers battements d’ailes de sa jeunesse. Il n’y avait guère, enflammée par les conseils de sa nourrice, elle avait aspiré à combattre les hommes. Or, c’était un combat sans gaîté.

Elle était désormais le pilier du royaume.

19
D'abord un lotus, ensuite un arbre…

— Les épaules du roi sont couvertes, annonça avec satisfaction le premier prêtre du sanctuaire d'Ibshek à ses collègues.

Ayant l'ouïe fine, il avait remarqué dès les premières pâleurs de l'aube que le gargouillis des flots sous le quai était plus puissant que les dix années précédentes. Il avait donc été à la monumentale statue de Ramsès le Grand et constaté qu'en effet le niveau des eaux était nettement plus élevé que l'année précédente : presque deux coudées de plus. Les autres prêtres étaient accourus : Hapy reprenait ses largesses. Ô félicité !

Il convenait d'informer au plus tôt le vizir du Bas Pays de l'heureuse nouvelle.

Deux jours plus tard, elle parvenait au vizir du Haut Pays. Il se trouvait alors avec le roi, dans la salle d'audiences ; leur satisfaction fut moins évidente. Ils venaient, en effet, d'apprendre des nouvelles moins réjouissantes de la bouche de trois hommes qui se trouvaient dans la salle : le commandant des garnisons de l'Ouest, le grand-prêtre du temple d'Amon de Perershepse et le gouverneur de cette ville.

Le roi siégeait en compagnie de sa Grande Épouse et du prince héritier Siptah, l'audience ayant été initialement prévue pour établir les festivités rituelles qui accompagnaient la crue. À l'initiative de Taousert, le prince Siptah avait été convié à la réunion, afin de le familiariser avec ces fêtes immémoriales.

Les nouvelles n'en étaient pas meilleures pour autant.

Une grande partie du Bas Pays, à l'ouest des deux derniers bras gauches du Grand Fleuve, était de nouveau envahie, mais cette fois de façon pacifique. Tjéhénous et Tjéméhous, ainsi que des familles de ceux qui avaient composé la coalition de Meryey, quelques années

auparavant, occupaient des terres fertiles qu'ils enlevaient donc aux villages locaux.

— La situation dégénère souvent. Nos villageois, déclara le gouverneur, en viennent aux mains avec ces gens et ils sont parfois débordés par eux, parce que, dès qu'on s'en prend à un groupe de cinq ou six personnes, dix autres accourent à la rescousse. Plusieurs d'entre eux ont dû abandonner leurs terres et aller s'installer ailleurs.

— Le temple, renchérit le grand-prêtre, a ainsi perdu près d'un quart de ses terres.

— Ces gens sont armés ? demanda le vizir.

— Non, mais un gros bâton peut tuer aussi sûrement qu'une dague. Je sais combien de personnes ils ont tuées parmi nos villageois et nos cultivateurs, mais pas combien de morts ils ont eus, parce qu'ils s'empressent de les emporter et de les enterrer. Nous intervenons parfois, mais nous ne pouvons pas le faire tout le temps.

— Ils ont construit des villages ? demanda le roi.

— Pas de vrais villages. Ils vivent dans des campements.

— Les campements sont-ils permanents ? demanda alors Taousert.

C'était la première fois qu'elle intervenait dans l'entretien. Le commandant, le grand-prêtre et le gouverneur en furent surpris. Le roi aussi.

— Oui, répondit le gouverneur. Ils n'en bougent guère, ni eux ni leurs troupeaux.

— Si vous faites entourer leurs campements de murets, cela signifiera que ce sont des habitations permanentes. Dans ce cas, ils seront soumis aux impôts comme tous les autres habitants du royaume. S'ils refusent de les payer, vous confisquez leurs terres et leurs troupeaux comme vous le faites pour nos cultivateurs quand ils sont en défaut. Puisqu'ils veulent habiter le royaume, ils doivent être astreints aux mêmes lois que les autres.

La stupeur se répandit dans la salle d'audiences. La bouche du scribe fit un rond identique à celui de son encrier.

— Par Baâl ! s'écria le roi en éclatant de rire. Que n'y avons-nous pensé !

Il tourna vers sa Grande Épouse une face visiblement enchantée. Le vizir, le commandant, le grand-prêtre et le gouverneur levèrent les bras au ciel.

— C'est la sagesse de Hathor que nous venons d'entendre ! s'écria le grand-prêtre.

— Il appartiendra au trésorier Baï de faire effectuer les contrôles, précisa Taousert.

C'était là ce que, dans le langage populaire, on appelait la morsure au talon : la part la plus ardue de la répression reviendrait donc aux agents du fisc, qui n'avaient déjà pas la tâche facile. Le prince Siptah n'avait pas très bien saisi la proposition de sa protectrice, mais il avait bien compris que sa mère adoptive venait de susciter l'admiration unanime ; il tourna vers elle un regard ébaubi.

La mesure de Taousert fut immédiatement mise en œuvre. Les immigrés de l'Ouest réagirent d'abord avec méfiance aux murets que le gouverneur du nome fit ériger par des équipes, sous la protection d'un détachement militaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandèrent-ils, sourcilleux.

— Vous êtes installés depuis la dernière crue, donc depuis un an, sur les territoires de Sa Majesté. Vous constituez donc des agglomérations soumises à son autorité, par l'entremise du gouverneur. Ce lieu s'appellera Faucon d'Or. Quels sont les champs que vous cultivez et ceux où vous faites paître vos troupeaux ?

Flairant une combine hostile et inquiets de la présence de militaires, ils refusèrent d'abord de répondre ; mais, quand les agents du cadastre se mirent à mesurer lesdits terrains, ils se décidèrent à fournir des réponses aux questions en maugréant, non, ils n'allaient pas jusque-là, non, ces troupeaux là-bas n'étaient pas les leurs.

Peu de jours après, les agents du fisc arrivèrent, escortés par un autre détachement militaire. Munis des nouveaux relevés du cadastre, ils se mirent à compter les troupeaux, principalement des chèvres, des moutons, des oies et quelques bœufs et vaches.

— Que faites-vous ici ? Que nous voulez-vous ? clamèrent leurs chefs.

— Comme tous les habitants du royaume, vous êtes astreints à des taxes sur vos propriétés.

— Nous ne sommes pas les sujets de ton roi ! Nous ne paierons rien !

— Dans ce cas, nous saisirons les troupeaux en proportion de vos taxes.

Les femmes et les enfants s'attroupèrent derrière les chefs. Les femmes élevèrent la voix et se mirent à crier que des voleurs étaient venus les piller. Des hommes apparurent armés de bâtons. Sur l'ordre de leur lieutenant, les soldats de l'escorte se rapprochèrent. Quand l'agent du fisc déclara que l'impôt s'élevait à tant d'anneaux d'or et d'argent ou tant de têtes de bétail, les chefs étrangers éructèrent. Le percepteur les considéra un moment, puis donna l'ordre à ses subordonnés de saisir le nombre indiqué de têtes de bétail. L'algarade commença quand des nomades armés de bâtons se précipitèrent sur eux. Les militaires entrèrent dans la danse et servirent aux rebelles une bastonnade énergique, sans épargner les femmes, encore plus furieuses que leurs hommes. Une heure plus tard, une dizaine de rebelles gisaient par terre, ensanglantés, gémissants, quelques-uns avec des membres cassés. Les femmes hurlaient à la mort, les enfants pleuraient.

Le chef du campement s'avança alors vers l'agent du fisc. Il ouvrit un sac attaché à sa ceinture et compta des anneaux d'or.

— Ce n'est pas assez.

— C'est tout ce que j'ai.

— Alors j'emporterai le nombre d'animaux qu'il faut.

— Mais c'est notre seul bien !

— Vous êtes astreints aux mêmes lois que tous.

L'autre baissa la tête. Mais voyant que les soldats relevaient les blessés et les mettaient en file, il s'insurgea :

— Où les emmenez-vous ?

— En prison, pour rébellion contre les forces de Sa Majesté.

Les lamentations reprirent. Mais non les combats : le percepteur prévint le chef qu'en cas de nouveaux combats tous les habitants du campement seraient conduits en prison. Les nomades avaient déjà perdu une dizaine d'hommes et un quart des troupeaux. Ils regardèrent leurs frères, fils et maris s'éloigner sur la route, à la suite des animaux saisis.

Il leur fallut s'avouer qu'ils avaient trouvé leurs maîtres.

***

À quelques variantes près, la scène se reproduisit dans la douzaine d'autres campements de l'Ouest. Des rapports furent établis et Séthi demanda qu'ils fussent soumis à la Grande Épouse, puisqu'elle avait conçu la fructueuse tactique.

Trois ou quatre décades plus tard, le trésorier Baï vint la consulter, apparemment satisfait et louangeur ; elle connaissait le bonhomme : il préparait un piège.

— Les mesures conçues par la Grande Épouse étaient inspirées par les dieux. Presque tous les campements des étrangers de l'Ouest ont été abandonnés, et les temples, les villages et les propriétaires ont pu récupérer leurs terres, annonça-t-il. Grâces soient rendues à la vigilance de la Grande Épouse.

— Ils sont rentrés chez eux ? demanda-t-elle.

— Non. Ils se sont regroupés en deux grands campements fortifiés, à l'ouest et au nord de Perershepse.

— Fortifiés ?

— Ce sont eux qui ont construit leurs murs d'enceinte.

Le remède avait donc engendré un mal plus grand que celui qu'il avait traité.

— Ils ont maintenant chacun une garnison, ajouta-t-il.

Elle demanda au premier scribe d'organiser sur-le-champ un entretien avec le vizir Neferrenpet et le général Penamon et de prévenir Sa Majesté. Elle ne s'était pas trompée : Baï espérait démontrer publiquement que les bonnes idées de la Grande Épouse n'étaient pas si bonnes que cela et réduire ainsi son influence.

Une heure plus tard, ce conseil s'apprêta à siéger, mais Séthi fit appeler le prince Siptah.

— Il était présent lorsque notre plan a été établi, il est bon qu'il en connaisse la suite.

Siptah arriva donc et s'installa sur son petit trône. Baï refit son rapport.

— Il n’est pas question, déclara Séthi, de laisser deux places fortes étrangères s’installer dans le royaume en arrière de celles qui commandent les frontières de l’ouest. Général Penamon ?

— Je suis entièrement de l’avis de Sa Majesté. Je vais, avec son autorisation, mener immédiatement deux opérations pour démanteler ces positions.

Les regards se tournèrent vers Taousert.

— Si nous démantelons ces villages fortifiés, dit-elle, ces nomades vont se disperser de nouveau et nous en reviendrons à la situation initiale. En se concentrant comme ils l’ont fait, ils nous ont rendu un service : ils nous permettent de concentrer aussi notre vigilance. Nous savons désormais où frapper s’ils deviennent dangereux.

Un silence suivit cette analyse, que n’avait évidemment faite aucune des autorités présentes. Le visage de Baï perdit la sérénité avantageuse affichée jusqu’alors.

— Le véritable danger, reprit-elle, réside dans les enceintes décrites par le trésorier Baï et les garnisons dont il nous rapporte l’existence. Elles doivent être détruites et les garnisons, démantelées. Il serait même souhaitable qu’elles soient remplacées par des garnisons des troupes royales.

Le vizir et le général hochèrent la tête d’abondance. Le roi se cala dans son trône, satisfait une fois de plus, Siptah en fit autant. Seul Baï semblait soucieux.

— Ces nouvelles garnisons vont alourdir le budget de l’armée, dit-il enfin.

— Les impôts versés par ces nouvelles populations compenseront leurs frais, répondit Taousert.

Une fois de plus, le roi, le vizir et le général approuvèrent la Grande Épouse.

Il ne restait qu’à attendre le résultat des opérations du général Penamon. Mais il en était un qui était déjà acquis : Taousert assisterait désormais aux Conseils royaux et Siptah, parfois.

***

L'accompagnement de la dépouille de Meryrê au Kher-en-Ahaou fit diversion. Taousert veilla, avec le concours du Premier chambellan, à ce que Siptah et elle figurassent en évidence aux cérémonies.

— Je veux six coudées de distance entre les trônes et le reste des assistants, précisa-t-elle.

Elle requit également que les parcours à pied fussent réduits à presque rien.

— Les chaises à porteurs viendront nous chercher là où nous sommes assis.

Elle voulait ainsi éviter de donner en spectacle la claudication de Siptah. Elle vérifia par ailleurs la longueur de la robe du garçon, qu'elle fit tomber sur les pieds.

— Tu caches mes jambes, observa Siptah.

— C'est pour mieux te montrer.

Elle n'avait fait qu'un voyage au Kher-en-Ahaou, dans son enfance, pour accompagner à son tombeau un prince dont elle n'était pas sûre de se rappeler le nom. Pour elle et sa sœur, ç'avait été comme une longue sortie en famille, où les étapes avaient été prétextes à des découvertes et des escapades avec les autres enfants du groupe. Elle se souvenait d'une interminable cérémonie au soleil, suivie de chants et de danses…

Mais là, ce fut bien différent. Séthi, qui semblait pourtant s'être remis du chagrin causé par la mort de son frère, avait plus d'une fois fondu en larmes au cours du voyage en bateau. Elle l'avait consolé et Siptah aussi, dévasté par le chagrin de son père et lui caressant l'épaule. Elle devinait bien la cause de sa tristesse : pour lui, le départ d'un frère plus jeune annonçait le sien. Paraissant encore plus vieux en raison de leurs barbes grises, Meryamon et Imenemouïa n'en menaient pas plus large et leurs épouses avaient constamment à la main un grand mouchoir de lin. De la glorieuse cohorte des grands princes, il ne restait plus que trois vieillards.

La mise au tombeau fut éprouvante. Les larmes baignaient presque sans cesse le visage de Séthi et de ses frères, et les lamentations des pleureuses emplissaient l'air incandescent. Séthi délégua au grand-prêtre l'accomplissement de l'ouverture de la

bouche et des yeux, avant la fermeture du sarcophage. Quand il sortit enfin, devant ses frères, de la syringe où l'on avait introduit le triple sarcophage, il semblait à bout de forces.

Il se rasséréna cependant au cours du voyage de retour et paraissait, quand il débarqua à Hetkaptah, avoir retrouvé la plus grande partie de son énergie.

Il fut prêt le lendemain, enfin rasé de frais, à entendre le rapport du général Penamon, qui revenait de sa mission auprès des nomades.

— Les opérations ont été plus ardues que prévu, déclara-t-il. Ces gens se sont repliés sur des territoires surélevés qu'ils ont entourés d'une enceinte, ce qui est contraire à leurs habitudes. Ils y ont construit des édifices en briques crues, mais aussi en pierre. Je n'ai pas voulu emmener la division d'Amon, afin de ne pas leur donner l'impression qu'ils nous inquiétaient, mais j'ai conduit une force de cinq cents hommes, lanciers, cavaliers et archers en tête, car je sais qu'ils redoutent nos arcs. J'ai commencé par leur place la plus proche de Pi-Ramsès. Quand ils nous ont vus arriver, ils se sont retirés à l'intérieur de leurs murs. J'ai demandé à parler à leur chef, ils ont répondu qu'ils n'en avaient pas. J'ai rétorqué que, dans ce cas, j'allais abattre leur enceinte et saisir leurs troupeaux. Au bout d'un moment, cinq hommes, leurs chefs, sont venus à ma rencontre. C'étaient des Tjéhénous, mais aussi des Tjékers. Ils m'ont demandé ce que je voulais. Je leur ai dit : « Je ne partirai pas d'ici sans que vous ayez commencé à abattre votre enceinte et m'ayez remis toutes les armes de votre garnison »…

Visage crispé, Siptah agrippa ses poings aux accoudoirs de son siège.

— Ils m'ont ri au nez et ont répondu qu'ils n'en feraient rien. Je leur ai alors dit : « Vous êtes ici sur le territoire du roi de To-Méry, Séthi le Deuxième. C'est sa loi qui prévaut. Vous n'avez pas le droit d'ériger une place fortifiée. Si vous maintenez votre refus, dans un instant, sur mon ordre, les archers vont faire pleuvoir une pluie de flèches enflammées sur vos maisons. Elles brûleront entièrement en moins d'une heure. Tous ceux qui essaieront de sortir de l'enceinte seront impitoyablement faits prisonniers ou exécutés. Pas un d'entre vous ne nous échappera. Nous jetterons les cadavres à la mer et nous

nous emparerons de vos troupeaux et de tous vos biens. Ce soir, il ne restera rien de votre place… »

— Alors ? s'écria Siptah.

— La menace leur a fait entendre raison. J'ai exigé que nos hommes pénètrent immédiatement dans la place et désarment les gens de la garnison. Cela a été fait, non sans mal. Leurs soldats, près d'une centaine, ont tenté de résister en dépit des ordres de leurs chefs, mais ils ont été rapidement maîtrisés. Nous avons saisi tous leurs arcs, leurs dagues et leurs boucliers. J'ai ensuite exigé des chefs qu'ils mobilisent une force de travail et commencent sur-le-champ à détruire leur enceinte. Nous avons campé sur les lieux jusqu'à ce que les segments principaux de l'enceinte soient détruits.

Siptah assena un coup de poing sur l'accoudoir, ce qui fit sourire son père et le général.

— Et l'autre place forte ? demanda le vizir.

— Elle se trouve à un peu moins d'un iterou[28] au sud, reprit le général. Je pense que des émissaires sont partis immédiatement après mon entrevue avec les chefs de la première pour alerter ceux de la seconde. Car dès notre arrivée, trois jours plus tard, les chefs sont venus à ma rencontre et ont commencé par nous dire que les remparts étaient destinés à les protéger des bêtes du désert et qu'ils n'avaient ni garnison ni armes. Je leur ai répondu que, dans ce cas, ils n'avaient rien à craindre de notre inspection. Ils ont tergiversé et je leur ai objecté que leur place se trouvait en territoire royal et qu'elle était donc soumise à l'autorité des troupes de Sa Majesté. Nous avons pénétré dans l'enceinte et, dès notre entrée, des hommes armés se sont jetés sur nous et nous ont attaqués, dague au poing. Ils ont blessé trois de nos soldats, ont été maîtrisés et exécutés immédiatement. J'ai fait appréhender les chefs et leur ai dit que, si un autre incident se produisait, ils en répondraient eux-mêmes sur leurs vies. Ils ont donc donné des ordres en conséquence et nous avons pu désarmer leur milice comme la première. Puis j'ai exigé la destruction de l'enceinte.

Siptah exulta. Le roi poussa un soupir.

— Militaires ou pasteurs, ces gens semblent avoir été créés pour nous causer des ennuis, dit-il. Mais enfin, nous avons la paix pour le

moment.

— Pour le moment, admit le général. Car je ne serais pas surpris qu'ils rebâtissent leurs enceintes dans les semaines ou les mois à venir. Il faut désormais les surveiller sans relâche.

Le récit du général indiquait que la proposition qu'avait faite Taousert d'installer des garnisons royales dans les villages des nomades n'était pas faisable. Elle avait, en tout cas, dicté la politique à suivre à l'égard de ces gens et son avis avait prévalu.

Elle ressentit à la fois de la fierté et un poids nouveau peser sur elle. « Un pilier du royaume », avait dit Knemhotep. L'aurait-elle jamais imaginé à la veille de ses noces avec Séthi ? Elle avait alors aspiré à une vie de plaisirs. La réalité était si différente qu'elle en fut effrayée. Quelles autres charges lui réservait l'avenir ? Elle avait commencé sa vie comme un lotus et voilà qu'elle était un arbre…

Il n'en demeurait pas moins que la situation avait changé dans le royaume : l'ouest du Bas Pays faisait depuis plusieurs mois l'objet d'attaques constantes et de plus en plus audacieuses. La grande paix de jadis était révolue et le royaume était secoué de l'intérieur.

L'arbre devait résister à la tempête.

20
L'inutile beauté et l'introuvable Livre des Réponses

Le bain devint le moment le plus éprouvant de la journée. Dans les premiers mois de son mariage, Taousert avait été fière d'y montrer son corps fuselé et ferme, nimbé des prestiges de la royauté. Elle n'était plus l'obscure petite princesse de second rang, à l'avenir plus ou moins terne, vouée à épouser un militaire un peu gradé ou un fonctionnaire plus ou moins prospère ; non, elle était la Première, la Grande Épouse du pharaon, l'élue qui habitait ses nuits, l'incarnation d'Isis, peut-être demain vouée à la divinisation solennelle, comme l'avait été autrefois la Grande Aimée de Ramsès le Grand, Néfertari.

Elle allongeait donc ses jambes avec superbe pour offrir ses pieds aux soins des pédicures, qui en frottaient, limaient et huilaient chaque ongle comme si ç'avait été une incrustation de nacre dans l'or de son corps. Quand elle avait été épilée, baignée, séchée, massée avec les parfums les plus rares, elle s'exposait majestueusement à l'inspection de la préposée aux herbes médicinales ; celle-ci parcourait le corps entier de son regard, guettant la moindre piqûre d'insecte, la plus infime blémissure ou impureté, et y remédiait alors avec l'un de ses onguents. Mais Taousert le savait, les autres baigneuses la détaillaient aussi et si intensément que la nourrice s'était munie d'un œil oudjât pour éloigner l'envie malveillante. De temps à autre, elle dardait à la ronde le grand œil de porcelaine bleue pour exorciser la vilenie.

Taousert ne s'était d'abord pas avisée d'un inconvénient des bains : vu la totale indiscrétion régnante, tout le monde pouvait déceler les premiers signes d'une grossesse et la suivre quasiment jusqu'au bout. Aucune donzelle n'eût rêvé d'une liaison clandestine avec quelque galant du Palais : les conséquences auraient été visibles

de toutes et la machine à ragots se serait déclenchée sur-le-champ. Pas question non plus de s'abstenir des bains et de pratiquer ses ablutions dans l'intimité : pareille licence n'était autorisée, et encore, pour quelques jours, qu'aux femmes relevant de couches ou aux malades.

Quelque temps plus tôt, simple habitante du Palais, Taousert allait aux bains avec sa sœur et leur nourrice et peu de femmes leur prêtaient attention ; là, ses dames de cour créaient autour d'elle une distance respectueuse et quasi magique : son corps était celui qu'honorait le roi divin et il exigeait la révérence. Sa vanité s'en repaissait goulûment.

Maintenant, cela avait changé.

Les clientes ordinaires des bains du Palais se composaient de quelques épouses de Ramsès, autant dire des fantômes d'un passé qui semblait imaginaire tant l'image en était glorieuse, d'épouses premières et secondaires des grands princes, de hauts fonctionnaires, de notables et de leurs filles et familières. Tout ce monde, près de trois cents personnes tous les jours, offrait aux yeux un échantillonnage complet de la condition féminine du royaume, de la jouvencelle à la matrone, avec ses beautés et ses misères, ses rondeurs fermes et ses flétrissures, fesses rebondies et ventres affaissés par trop de grossesses, seins dardés comme des boutons de lotus et mamelles pendantes, jambes sveltes et genoux cagneux, sans parler des visages.

Taousert y voyait, elle, des corps qui vivraient ou avaient pleinement vécu leur destin. Les jeunes seraient fécondées et les vieilles l'avaient été ; elle non. Elle était vouée à la stérilité et partagerait avec son divin époux l'infirmité suprême. Elle n'aurait pas de descendance, et le seul enfant qu'elle aurait jamais serait un fils par procuration, infirme de surcroît. Oui, l'affection les liait tous trois, mais la magie de la chair en était absente.

Isis avait connu la douleur du veuvage prématuré, mais elle avait été fécondée par Osiris et sa vie se prolongeait dans celle de Horus pour persécuter l'infâme Seth, désormais castré. Mais Séthi n'était pas Osiris et Siptah n'était pas le fils de la Grande Épouse.

La fascination que son corps exerçait sur les baigneuses avait donc fini par indisposer Taousert. Elle ne le savait que trop bien : elles guettaient tous les jours les rondeurs annonciatrices de l'abdomen, signe que son destin serait pleinement accompli. Or, il n'y en aurait pas. Elle était donc humiliée.

Elle avait entendu, chuchotées à mi-mots, les rumeurs de l'infidélité obligée d'une des dernières Grandes Épouses de Ramsès le Grand : ne pouvant obtenir du monarque la semence qui lui donnerait un héritier, Sebaïbamon se serait fait engrosser par un membre du personnel, ce qui expliquait la dissemblance frappante entre le prince Sétibaâl et son père présumé. Taousert avait fugitivement pensé à ce stratagème. Mais les risques étaient trop grands, puisque Séthi était lui-même informé de sa stérilité. De plus, elle aurait prêté le flanc aux malveillances obstinées de Baï et, ironie du sort, de Sétibaâl lui-même.

Elle s'était donc résignée.

Elle ne le mesurait que confusément : la frustration la durcissait, comme les coups de marteau du forgeron durcissent le métal en fusion. Elle avait beau se sourire dans le miroir d'argent poli que lui tendait la maîtresse des fards, elle ne retrouvait pas sa jeunesse.

Elle avait pourtant dix-huit ans.

***

Les chemins sont semés de graines que l'on foule du pied sans y prêter attention, jusqu'au jour où leurs racines ont poussé, leur tronc et leurs branches aussi. Le passant est donc contraint de modifier son chemin. Ainsi fut-il du développement de Siptah.

Infirme ou pas, il grandissait. Il allait avoir bientôt dix ans, et Taousert décida de donner une fête pour la double occasion de l'anniversaire et de la coupe cérémonielle de la mèche. Cette idée enchanta Séthi, qui renchérit sur le projet : la fête aurait lieu dans la grand-salle des banquets et l'on y inviterait tous les enfants du Palais. Il voulait également un spectacle de divertissement.

L'intention était claire : imposer le prince comme personnage de première grandeur dans le panorama dynastique.

— Sais-tu comment retrouver cette femme qui est venue m'offrir des armes contre Baï ? demanda Taousert à sa sœur. Elle n'habite pas le Palais, car je ne l'ai jamais vue aux bains. Je voudrais l'inviter.

— Sechen ? Non, elle et sa famille habitent leur propre maison, à Hetkaptah. Je vais lui envoyer un messager.

La fierté qui emplissait Siptah par moments se mêlait d'une anxiété trouble, aisément lisible dans ses yeux sombres.

La veille de la fête, après qu'ils avaient débattu de la boisson qu'on servirait – il n'appréciait pas les vins sirupeux et préférait celui qui moussait, surtout mélangé à du jus de fruits –, il regarda longuement Taousert :

— Et ensuite, demanda-t-il, tu m'aimeras comme avant ? Elle battit des cils.

— Je ne serai plus un enfant. Alors, tu m'embrasseras le soir quand je serai couché, comme avant ?

— Mais… bien sûr.

— Tu mettras ta main sur mon visage, le matin ?

Elle avait souri, mais surtout pour masquer son propre trouble.

— Bien sûr.

— Tu es la seule qui le fasse.

— Ne suis-je pas ta mère ?

Il sourit à son tour, rassuré.

Mais ce bref échange soulevait des questions auxquelles Taousert n'avait pas songé.

La fête dissipa ces brumes. Elle commença par une visite de Séthi, de Taousert et de Siptah, escortés par un détachement de la garde, au temple de Horus. Là se déroula une cérémonie à la fois solennelle et joyeuse, où le grand-prêtre appela la protection du dieu, garant céleste de la royauté, pour le passage du prince à l'âge adulte. Le grand-prêtre coupa alors la mèche du garçon, qu'il déposa dans un coffret de cèdre, et Séthi ceignit le front de son fils d'un bandeau en or portant la tête de faucon. Une stèle commémorative fut présentée au prince et placée au pied de l'autel du dieu, puis Siptah se dirigea vers cet autel pour encenser le dieu tout en récitant sa louange et regagna enfin son siège.

Un chœur allègre éclata alors et, quand le trio royal fut remonté dans les chaises à porteurs, une bande de danseurs l'accompagna jusqu'au grand obélisque en agitant sistres et menats bruisseurs.

Pendant la cérémonie, la foule s'était amassée sur le passage, afin de voir pour la première fois cet héritier dont peu de gens avaient même soupçonné l'existence. Quand il était assis, le prince offrait l'image d'un garçon à peu près normal ; sa gibbosité était cachée par le dossier, et il fut donc acclamé comme il convenait. Mais Taousert devinait que des gens dans la foule devaient se demander pourquoi le retour vers le Palais ne s'était pas fait en char, comme il eût convenu, le fils debout au côté du père. Mais enfin, l'essentiel était accompli.

Pour bien des courtisans qui avaient vécu leur jeunesse à Pi-Ramsès, avant que l'invalidité eût transformé Ramsès le Grand en ébauche de sa momie, le banquet dans les jardins évoqua les beaux jours d'antan. Taousert en avait réglé le détail avec le directeur des Secrets du matin et le Premier chambellan : les tables seraient disposées en vue les unes des autres, en arc de cercle de part et d'autre de celle de la famille royale, près du grand bassin de nénuphars. Des musiciens installés dans les bosquets joueraient les airs favoris du roi et du prince, dont le Chant du harpiste et la Fête des oiseaux.

Quand le roi, son fils et la Grande Épouse se furent assis, Siptah se tourna vers son père, puis vers Taousert, et posa une main sur leurs bras :

— Vous me comblez. Je vous souhaite la vie éternelle.

— Pas encore, plaisanta Séthi.

— Depuis que ta Grande Épouse est ici, je suis au ciel.

Le défilé des convives qui présentaient au prince vœux et cadeaux interrompit ce moment si rare dans l'existence qu'est un aveu de bonheur. Taousert releva un nombre inhabituel de militaires, regards particulièrement inquisiteurs dans des masques évidemment souriants et, surprise, le prince Sétibaâl lui-même se présenta. Massif, impérieux même quand il se pliait à la courtoisie réglementaire, il était venu reconnaître l'ennemi ; un regard un peu trop condescendant sur le prince Siptah trahit cependant sa vérité ;

la repartie fut instantanée : Siptah lui décocha un coup d'œil assassin et détourna la tête. Sétibaâl passa donc son tour. Dans le nombre des complimenteurs arriva une femme dont la vue agrandit soudain les yeux de Taousert : Sechen. Accompagnée de son époux, elle offrit au prince un ouvrage illustré, le Livre de la sagesse de Ptah.

— Je te connais, lui dit le roi.

— Je suis la fille de ton frère Khaemouaset, Majesté.

Séthi se leva alors et l'étreignit avec chaleur. Le geste inattendu surprit les courtisans.

— Tu es la fille du plus grand serviteur des dieux dont ce pays ait la mémoire, dit-il.

— Ton éloge emplit ses oreilles de joie, Majesté. Ta gloire et celle de ton fils et de ta Grande Épouse gonflent son cœur.

— Reviens nous voir.

— Je suis ta servante, Majesté.

— Je ne sais si ce royaume aurait été le même sans Khaemouaset, dit le roi quand sa nièce se fut éloignée.

Siptah feuilletait déjà l'ouvrage offert :

— « Ce n'est pas la volonté des hommes qui se réalise, lut-il à haute voix, mais celle des dieux. » Est-ce à dire, père, que ta volonté prime celle des humains ?

— Il en est ainsi, répondit Séthi, amusé.

— Alors ma volonté est inutile ?

Séthi, interloqué, ne sut que répondre. Taousert vint à son secours :

— La volonté est plus efficace quand elle s'accorde à celle des dieux.

— Comment connaître alors la volonté des dieux ?

Nouveau désarroi de Séthi et de Taousert ensemble, cette fois. Ils en furent tirés par l'arrivée des danseuses, car il n'était pas de banquet sans elles, surtout quand on célébrait l'accession d'un garçon au statut d'homme. Et Taousert retrouva la question qui s'imposait à son esprit depuis quelque temps : Siptah pourrait-il avoir jamais une vie amoureuse ? Se marier ?

Le but des spectacles de danseuses était admis de temps immémorial : stimuler les esprits vitaux des spectateurs, mais aussi

des spectatrices, qui les prisaient tout autant que les hommes. Tandis que le rythme de la musique fouettait celui de leurs cœurs, les uns rêvaient de conquête amoureuse, les autres, d'en être l'objet. Et l'heure de la conquête avait sonné pour Siptah.

Séthi et Taousert partageaient le même avis. Peu de jours auparavant, il avait dit qu'il songerait bientôt à déléguer une concubine pour apprendre à son fils les choses de l'amour, et elle avait acquiescé d'emblée. Tous deux observaient donc Siptah regardant les danseuses.

Nues comme à l'ordinaire dans l'exercice de leur métier, excepté un voile de pudeur tout symbolique, sveltes comme des libellules, fluides comme des serpents, celles-ci multipliaient les acrobaties, arquant leurs corps renversés, mains et pieds au sol, dansant sur un pied tandis qu'elles tenaient l'autre, jambe tendue, dans la main, composant des groupes qui défiaient l'équilibre, elles ne celaient plus rien de leur anatomie. Même une femme n'eût pas répugné à les caresser et mimer avec elles les gestes de l'amour ; elles n'étaient pas des filles, mais les esprits de l'érotisme.

Siptah en avait déjà vu lors de banquets, mais jamais à la lumière du jour, bien plus révélatrice que celle des lampes, ni de si près ; comme il était, en effet, le héros de la fête, elles ne quittaient pas l'axe de son regard, à trois ou quatre coudées de lui. Or, tête immobile, yeux cillant à peine, l'air surpris, il les regardait attentivement, comme des objets extraordinaires, peutêtre des lotus ensorcelés ou des oiseaux à tête humaine. Ce n'était pas l'attitude d'un jeune homme séduit.

Quand, à la fin de leur exhibition, elles formèrent devant lui un éventail de corps aux bras tendus, sourire aux lèvres et seins dardés, il inclina aimablement la tête et leur tendit le collier d'anneaux d'or prévu pour la circonstance.

— Laquelle te plaît ? demanda Séthi.

— Elles dansent toutes très bien, répondit Siptah.

La réponse était plutôt décevante. Ne ressentait-il donc aucun désir ? Était-il excessivement pudique ? Ou bien l'infirmité avait-elle gagné ses fonctions génitales ?

— Je suggérais que tu en invites une dans ta chambre, reprit Séthi.

— J'ai assez vu de danses, repartit Siptah.

Une explication plus poussée eût été déplacée dans ces circonstances. Cependant, Séthi avait pris l'affaire à cœur. Taousert le devinait bien : il eût considéré l'inertie sexuelle de son fils comme une offense à sa propre virilité. Quand la fête fut finie, il convoqua le directeur du palais des Femmes et le pria de choisir une concubine qui fût à la fois jeune et astucieuse pour apprendre au prince ce qu'un homme doit savoir.

— Et il n'est pas question qu'elle se fasse éconduire, ajouta Séthi. Elle devra annoncer qu'elle se présente sur mon ordre et ne s'en ira que lorsque sa mission sera accomplie.

Bref, Siptah était astreint à subir un viol sur ordonnance. Pour Taousert, le recours était sans doute brutal, mais elle ne douta pas de sa nécessité. On ne pouvait laisser le garçon croupir dans les limbes d'une atonie infantile ; s'il n'était homme à part entière, il ne pourrait être prince héritier. Elle et Séthi attendirent donc avec impatience le compte-rendu de la concubine désignée.

Elle se présenta au matin, comme requis. Ils la reçurent dans l'intimité du cabinet royal, sans scribe. C'était une jolie fille de dix-sept ans, fine de corps et d'esprit.

— Je me suis rendue hier soir dans la chambre de Son Altesse, sur l'ordre de Sa Majesté, raconta-t-elle. Le prince m'a dit qu'il souhaitait dormir et je lui ai répondu que j'étais venue agrémenter son repos sur ordre royal. Il a paru résigné et je me suis donc allongée près de lui. Quelques caresses m'ont démontré qu'il est parfaitement développé et que ses organes fonctionnent le mieux du monde. Les difficultés qu'il éprouve à marcher ne nuisent aucunement à ses capacités d'accouplement. Mes caresses ont ensuite paru l'importuner et il m'a dit : « Voilà, tu peux repartir et faire ton rapport. »

Elle s'exprimait avec détachement.

— Je ne puis dire qu'il m'a rendu beaucoup de mes baisers ni de mes caresses. Tel est mon rapport, Majesté.

Séthi et Taousert l'avaient écoutée avec consternation. Ils la remercièrent et lui recommandèrent le silence absolu sur sa mission. Quand elle fut sortie, ils échangèrent des mimiques de résignation.

— Bon, il est au moins apte à procréer, dit Séthi. Quant au reste…

— Il est sans doute trop jeune pour éprouver l'instinct de conquête.

Séthi ne parut pas convaincu par l'argument.

— Il aurait quand même pu faire meilleur accueil à cette fille.

— Il savait qu'elle était en mission. Ce n'est guère émouvant.

— Son attitude, hier, à l'égard des danseuses n'était pas plus engageante.

— Il est trop jeune pour éprouver le besoin d'une compagne. Nous éclaircirons ce mystère avec le temps. Pour le moment, je crois inutile de l'interroger dessus, conclut Taousert.

Séthi se rendit à son avis, mais il n'était visiblement pas content.

***

Quand Siptah se présenta au déjeuner, il leur lança un long regard après les aménités d'usage, mais ne s'en expliqua pas.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, hier, lança-t-il tout à trac, après avoir gobé un œuf dur et une galette : comment connaît-on la volonté des dieux ?

— Elle est inscrite dans les livres et les lois, répondit Séthi.

— Les dieux ont donc voulu que je sois infirme ?

La question était cruelle. Taousert en souffrit pour le garçon.

— Les dieux se querellent parfois entre eux, répondit Séthi. Seth s'en est ainsi pris à Horus et l'a éborgné. Pour se venger, Horus l'a émasculé. Quand Hapy est mécontent, les crues du Grand Fleuve baissent et la prospérité du royaume en souffre. Les humains subissent donc les conséquences de l'humeur des dieux.

Siptah resta pensif et ne posa plus de questions. Peut-être songea-t-il que les livres apprennent à poser des questions, mais qu'il n'existe pas de Livre des Réponses.

— Tu disais, hier, que tu étais au ciel, lui dit Taousert avec douceur. Ne l’es-tu plus ?

— Hier était le dernier jour de mon enfance, répondit-il gravement. Maintenant, il faut que je sois un adulte. Je dois y penser.

21
La vingt-deuxième porte

Le rapporteur secret venait d'achever son exposé dans le cabinet royal, au bénéfice exclusif de Séthi et de Taousert. Personne d'autre n'en avait entendu un mot. Taousert avait exigé qu'aucun scribe n'y assistât ; aussi, elle avait été prévenue par le rapporteur lui-même, un scribe justement, que lui avait recommandé Sechen. Un homme d'une trentaine d'années, au visage banal à force d'être lisse.

— Les scribes se racontent tout du nord au sud du royaume, avait prévenu Sechen. Le scribe Tatchès le sait d'autant plus qu'il est fils de scribe et son frère, Ibi, est lui-même scribe.

— Peut-on lui faire confiance ?

— Son père, Ipepi, était le plus fidèle serviteur du mien. Je réponds de sa loyauté.

Donc Taousert avait présenté Tatchès au roi, et celui-ci l'avait officieusement chargé de parcourir le Haut et le Bas Pays pour s'informer autant que possible des recettes réelles du fisc. Cellesci paraissaient, en effet, anormalement basses et le budget de l'armée en souffrait. Interrogé sur le sujet, Baï avait argué des neuf années de sécheresse écoulées. Explication spécieuse : depuis l'année dernière, le niveau de la crue était satisfaisant. C'était alors que Taousert avait suggéré de mener une enquête secrète.

— Dans le Haut Pays, avait rapporté Tatchès, Baï a consenti à certains propriétaires des ristournes d'un quart sur leurs impôts et s'en est fait verser une partie en poudre d'or et, dans certains cas, en terrains. La preuve du détournement est impossible à obtenir, car les sommes payées effectivement par ces propriétaires correspondent à celles qui ont été versées au Trésor.

— Qu'y gagnent les propriétaires ?

— La différence entre ce qu'ils n'ont pas payé au Trésor et ce qu'ils ont reversé à Baï, soit en moyenne un huitième.

— Baï a pris de grands risques, observa Séthi, car ces propriétaires pourraient le dénoncer.

— Certes, Majesté, mais il les tient également à sa merci, car, s'ils le faisaient, ils se dénonceraient eux-mêmes pour fraude.

Baï avait étendu son système de corruption au Bas Pays, et le résultat en était qu'il possédait d'immenses propriétés dans tout le royaume. Le pire était que certains propriétaires consacraient leurs bénéfices à l'entretien de milices privées.

— Les scribes qui t'ont confié ces secrets n'ont-ils pas été tentés de dénoncer Baï ? demanda Taousert.

— Ils n'ont pas accès aux archives du cadastre qui démontrent que telle année tel propriétaire aurait dû payer tant de plus. Ils ne peuvent rien prouver.

— Où se trouvent ces archives ?

— Assez astucieusement, celles du Bas Pays se trouvent à Ouaset et celles du Haut Pays, dans ce palais-ci. Seul Baï en connaît l'emplacement. Il semble qu'il prenne des précautions particulières depuis une mésaventure récente.

C'était évidemment celle du vol des actes qui démontraient qu'il s'était approprié les domaines de Khamès, et dont Taousert possédait les originaux grâce à la fille de Khaemouaset. Mais elle n'avait pas révélé cet épisode à Séthi.

— Le vizir est-il informé des rapines de Baï ?

— Je ne peux me prononcer sur ce que sait le vizir. Mais je sais que le fils de l'un des propriétaires avec qui Baï est de mèche est venu se plaindre à lui que les avantages proposés par Baï étaient fictifs et que le trésorier grugeait purement et simplement son père sous prétexte de lui rendre service. Le vizir lui a répondu qu'il déraisonnait.

— Pourquoi ?

— Mon opinion, Majesté, est que le vizir ne veut pas être en mauvais termes avec le trésorier.

Séthi et Taousert demeurèrent songeurs et consternés. La corruption avait gagné les plus hautes sphères du pouvoir. Et tous les

corrompus étaient solidaires. Le royaume était entre leurs mains et le pouvoir royal tournait à la fiction. Quand Tatchès eut été dûment récompensé et qu'il fut parti, le roi fit les cent pas pendant un moment, puis il dit :

— Je ne peux pas faire arrêter Baï, puisque je n'ai aucune preuve. De plus, il pourrait, s'il était inquiété, donner le signal d'une insurrection. Son système est hermétique. Et pourtant, j'ai besoin de crédits pour l'armée.

Il soupira et tapa du poing sur un mur.

La rage et l'inquiétude s'emparèrent de Taousert.

— Ce système est dangereux. Non seulement Baï est le pilier du clan des Djahiens, mais encore il le renforce en pillant le Trésor. Il faut s'emparer de ces archives, murmura-t-elle.

— Mais comment ? N'y songe pas.

Elle le savait bien, elle ne songerait qu'à cela.

***

Elle se résolut à faire de nouveau appel à Sechen.

Lors d'une promenade dans les jardins, elle distança ses dames de cour avec la complicité de Hani.

— Ma sœur, dit-elle, Baï est beaucoup plus néfaste que toi et moi l'avions supposé. Il détourne une partie des recettes du fisc à son profit et en prive l'armée. Il affaiblit ainsi le royaume. J'irai au fait : il me faut avoir accès à la cachette où il entrepose les archives du fisc. C'est là que se trouvent les preuves de ses prévarications. Tu as pu, il y a quelques mois, te procurer les pièces prouvant le détournement à son profit des domaines de Khamès. Ces archives sont partagées entre l'administration de Pi-Ramsès, celle de Hetkaptah et celle de Ouaset. Où se trouvent-elles à Hetkaptah ?

— Je l'ignore, répondit Sechen, car ce n'est pas moi qui suis allé y dérober ces pièces, mais je peux le savoir.

— Je t'en supplie, dit Taousert, obtiens cette information rapidement.

Sechen le promit.

Elle convoqua à son tour Ipepi. Après avoir écouté la question, il se passa la main sur le visage, soucieux :

— Je sais où se trouvent ces archives à Hetkaptah : dans les sous-sols des bâtiments de l'administration, aux vingt-deuxième et vingt-troisième portes du couloir principal. Mais je ne m'y risquerais pas.

— Pourquoi ? demanda Sekhemrê, qui assistait à l'entretien.

— Baï y a installé un nouveau système de surveillance. J'ignore lequel. Mais j'ai toutes les raisons de penser qu'un voleur y jouerait sa vie.

Interloqués, Sechen et Sekhemrê considérèrent le vieux scribe en silence pendant un moment.

— Peux-tu t'expliquer un peu ?

— Il y a une décade, on a retrouvé un scribe mort devant la vingt-deuxième porte. Quand on l'a rapporté à Baï, il s'est frotté les mains d'un air satisfait et a déclaré que ces portes étaient protégées par la magie de Sekhmet.

— De quoi est mort le scribe ?

— Je l'ignore. Son visage était défiguré par la terreur.

— Et tu crois à la magie ?

— Non.

— Et, selon toi, quel est ce système ?

— Des vipères ou des scorpions. Ou les deux. Il faudrait demander à un magicien expérimenté dans l'art de triompher de ces animaux.

Sechen rapporta le lendemain ces informations à Taousert ; elles ne firent que décupler la rage de celle-ci. Elle s'en ouvrit à la nourrice, qui les remâcha longuement et finit par élaborer le plan suivant :

— Il te faut une cage de rats vivants et deux hommes armés de bâtons. Et beaucoup de ruse. Je veux bien t'accompagner par prudence. Je peux aussi te fournir la cage de rats, mais pas les deux hommes.

Taousert réfléchit tout un jour à l'expédition qui s'organisait dans son esprit. En informerait-elle Séthi ? Ou se contenterait-elle, dans le cas où elle mettrait enfin la main sur les archives de Baï, de

les déposer devant lui et de le laisser agir à sa guise ? Et où trouverait-elle deux hommes discrets, armés de bâtons ? Elle en parla à sa sœur.

— Je n'ai même pas besoin de lui poser la question, je sais que le concours de mon mari t'est acquis. Et il trouvera certainement un ou deux hommes de confiance. Il ne te reste qu'à fixer le jour ou la nuit.

***

Le plus délicat fut de se glisser jusqu'aux sous-sols des bâtiments de l'administration sans attirer l'attention des gardes. La connaissance des escaliers dérobés et des couloirs de service qu'avait la nourrice fut précieuse.

La petite équipe formée de cette dernière, de Taousert, de Knemhotep et du soldat qu'il avait choisi, tous deux armés de gros bâtons, parvint au grand couloir indiqué par Ipepi. Deux lanternes tenues par Taousert et son beau-frère dissipaient à peine les ténèbres. La nourrice portait la cage où se débattaient peureusement cinq rats ; peut-être flairaient-ils la présence de congénères qui couraient le long des murs. Les quatre membres du groupe comptèrent les portes et s'arrêtèrent devant la vingt-deuxième. La nourrice posa la cage par terre et colla son oreille à la porte. Puis elle y donna quelques coups et écouta. Dans le silence parfait de la nuit, Taousert crut percevoir un bruit indéfinissable. La nourrice hocha la tête. Puis Knemhotep et elle examinèrent le loquet. Il était de ceux qui étaient surmontés d'un trou dans lequel on glissait le doigt pour rabattre la chevillette de l'autre côté. Elle chercha du regard quelque chose autour d'elle, ne le trouva pas et finit par arracher un des joncs qui formaient les barreaux de la cage, où les rats s'agitaient ; elle le fourra dans le trou. La chevillette bascula. Le jonc vibra et disparut de l'autre côté, happé on ne savait par quoi.

— Ah ! fit la nourrice, hochant la tête et tournant vers sa maîtresse un sourire sardonique. Il y a une bête derrière la porte. Toi, dit-elle à Knemhotep, tu soulèves le loquet et tu ouvres la porte. J'envoie les rats et vous agissez avec vos bâtons. Donnemoi la lampe, que je t'éclaire.

Knemhotep souleva précautionneusement le loquet avec la pointe de sa dague et poussa la porte. La nourrice ouvrit la cage et déversa les rats à l'intérieur. Un tohu-bohu animal et sourd s'ensuivit immédiatement. Les rats couinèrent désespérément. Taousert poussa un cri : deux cobras s'étaient précipités sur les rongeurs. Le collier gonflé de colère, ils semblèrent soudain ne pas savoir à qui s'en prendre, des rats ou des humains. Mais Knemhotep et son compagnon leur cassaient déjà l'échine à coups de bâton. Quelques instants plus tard, les deux lampes éclairaient une scène de rats morts et de cobras disloqués. Knemhotep reprit sa lampe des mains de la nourrice et entra dans la pièce.

— Plus de danger, dit-il.

Les autres le suivirent, refermèrent la porte et considérèrent les rouleaux qui reposaient sur les étagères.

— Nous n'aurons jamais le temps de tout inspecter, dit Taousert.

— Non, regarde, les documents sont rangés par nomes, dit Knemhotep. Quelques nomes suffiront.

Il en recueillit une brassée, elle en prit d'autres et ils s'apprêtèrent à sortir.

— Je crois qu'il vaudrait mieux emporter les cadavres, dit le compagnon de Knemhotep. Comme ça, nos amis n'y comprendront rien.

Il ramassa les reptiles et les rongeurs, les jeta dans la cage et s'en chargea. Knemhotep referma la porte et les visiteurs nocturnes reprirent le chemin par lequel ils étaient venus. Quand ils furent arrivés à l'air libre, le lieutenant tendit les rouleaux à Taousert.

— Quittons-nous ici, dit-il. Mieux vaut qu'on ne nous voie pas ensemble.

L'instant d'après, les deux hommes s'étaient fondus dans la nuit.

Là-haut, dans les appartements royaux, Séthi ronflait et Siptah dormait paisiblement.

Taousert souleva la moustiquaire et s'allongea sur son lit. Elle était la gardienne du royaume.

***

La stupeur de Séthi quand elle lui présenta les rouleaux dérobés racheta amplement les anxiétés et l'horreur de l'affrontement avec les cobras.

— Mais comment as-tu fait ? ne cessait-il de répéter. Ce scribe, Tatchès, nous avait dit que les archives étaient inaccessibles…

— Ce que l'homme a fait, la femme peut le défaire, répondit Taousert.

Elle détailla le stratagème de la nourrice pour déjouer la menace des cobras.

— Garde-le en mémoire, recommanda-t-elle, car nous n'avons ouvert que la vingt-deuxième porte. Or, il existe aussi des archives derrière la vingt-troisième porte.

Le récit de l'expédition nocturne avait empli Séthi d'admiration et d'épouvante rétrospective. Il convoqua tour à tour la nourrice, Knemhotep et le soldat qui les avait accompagnés pour leur remettre en personne des récompenses. La nourrice pleura d'émotion et le soldat baisa ses pieds. Puis il les chargea d'ouvrir de la même façon la vingt-troisième porte.

Taousert mesura alors la solitude et la faiblesse du pouvoir : le pharaon était contraint de s'en remettre au dévouement de serviteurs quasiment sans grade. En avait-il été ainsi du temps de Ramsès le Grand ?

Trois jours furent cependant nécessaires pour déchiffrer les papyrus et en tirer parti. Un tel travail ne pouvait se faire avec la collaboration d'un scribe du Trésor, qui eût immédiatement prévenu son chef, et Séthi ne connaissait rien au barème de calcul. Force fut donc de faire de nouveau appel au scribe Tatchès, bien plus familier avec les procédures de l'administration. Ce fut lui qui établit ainsi le montant de l'impôt réel qu'eussent dû payer certains propriétaires et de celui qu'ils avaient déboursé.

— N'y a-t-il, dans tous ces rouleaux, aucune trace des sommes reversées à Baï ? demanda Séthi.

— Non, Majesté. Ces paiements-là se font probablement de gré à gré, sans pièces écrites.

Il ne serait donc possible de prouver que l'impéritie du fisc, mais non la corruption du trésorier. Cela suffirait en tout cas à obtenir un

accroissement des crédits de l'armée et, pour verser les sommes requises, Baï serait contraint de puiser dans ses propres richesses. Mais une demi-vengeance valait mieux que pas de vengeance du tout.

— Le seul fait que tu aies pu te procurer ces pièces l'emplira déjà d'épouvante, observa Taousert. Il en déduira que tu en sais bien plus long que tu ne le laisses deviner.

— Siptah figurera-t-il au Conseil ?

— Il n'est plus un enfant. Nous ne pouvons lui refuser cette satisfaction. Il déteste Baï de longue date.

Le roi et la Grande Épouse convinrent que le général Penamon devrait être témoin des reproches que le roi adresserait à Baï ; il comprendrait ainsi que le responsable du manque de crédits de l'armée n'était pas le roi, mais bien Baï, et lui seul ; cela minerait ainsi le soutien qu'une faction de l'armée accordait au trésorier.

***

Le Conseil commença de manière spectaculaire.

Après avoir observé le protocole d'ouverture, où le roi s'asseyait, invitait sa Grande Épouse et son fils à en faire autant, puis priait chacun des participants à prendre sa place, le trésorier Baï s'écria, visage convulsé et voix nouée :

— Majesté, avant tout débat préliminaire, je dois t'informer que les archives du Trésor ont été indignement pillées l'autre nuit et que des pièces précieuses ont disparu. Je demande que la police fasse une enquête et appréhende les criminels.

Un long silence suivit, durant lequel le monarque parut étrangement placide et même indifférent à la plainte de son trésorier. Il donna deux ou trois coups de chasse-mouche négligemment, demanda à boire et considéra le plaignant d'un air vaguement affligé.

Le général Penamon et le vizir Neferrenpet, qui n'étaient pas encore au parfum, n'en croyaient pas leurs yeux. Séthi était-il devenu fou ?

— Trésorier, dit enfin le pharaon, les archives n'ont pas été pillées et, à propos, ce ne sont pas les tiennes, mais celles du royaume. C'est moi qui ai fait prélever celles du Haut Pays, qui se trouvent étrangement à Hetkaptah, alors que celles du Bas Pays se trouvent à Ouaset.

Les regards se concentrèrent sur Baï ; son teint bistre avait viré au vert olive foncé, et son visage n'était plus qu'une grimace d'horreur révulsée.

— Scribe, ordonna le roi, qu'on veuille bien apporter les registres d'imposition des propriétaires des nomes onze, douze et treize du Bas Pays.

La main de Baï se crispa sur l'accoudoir de son siège. Le scribe déposa les rouleaux sur la table du roi.

On put craindre, à voir sa face, que Baï ne se mît à hurler. Sa glotte montait et descendait dans sa gorge comme si elle tentait de s'en échapper.

— Voici les comptes, trésorier. Je veux espérer que tu ne déposeras pas plainte contre moi pour vol de documents du royaume, dit Séthi avec un sourire ironique.

Le général Penamon roula des yeux blancs. Siptah darda un regard de cobra sur le trésorier. Le vizir Neferrenpet battit des cils.

— L'étude de ces documents n'a guère été aisée, mais avec l'aide de quelques-uns de tes scribes les plus experts, reprit Séthi, j'ai pu établir que les propriétaires des nomes que j'ai cités ont versé au Trésor royal des sommes généralement inférieures d'un quart à celles qu'ils auraient dû verser.

Taousert apprécia le mensonge : en attribuant la vérification des comptes aux propres services du trésorier, le roi instillait le doute dans l'esprit de celui-ci ; s'il avait cru avoir verrouillé son système de falsification, il en était pour ses frais. Baï s'éclaircit la gorge.

— Il doit s'agir des années où la crue était basse, Majesté.

— Non, il s'agit de l'année dernière, où la crue a été généreuse.

— Je vais faire effectuer un nouveau contrôle, Majesté.

— Pour ces nomes-ci, il est fait, trésorier. Pour les autres, il sera refait sous le contrôle de comptables que je désignerai moi-même. De toute façon, la différence couvre amplement le budget nécessaire

aux besoins de l'armée, l'entretien des divisions existantes et la création de nouvelles forteresses aux frontières.

Le général Penamon fixait Baï d'un regard brûlant. Le vizir Neferrenpet semblait assis sur une plaque chaude et remuait des fesses : c'était lui qui aurait dû vérifier et s'apercevoir des mécomptes. Mais il savait aussi que la réalité était beaucoup plus complexe que le roi semblait le croire ; toutefois, il n'avait pas l'énergie nécessaire pour le lui expliquer dans les circonstances présentes. Le roi, le général et le trésorier lui paraissaient comparables à des buffles sauvages défendant leurs territoires.

— J'entends donc, reprit le roi, qu'avant toute vérification la moitié de cette différence inexplicable soit immédiatement versée à l'intendant général des armées.

— Je vais m'y attacher, Majesté, et faire tout ce qui est possible.

— Le possible est déjà calculé, trésorier.

— Comment s'expliquent ces erreurs, trésorier ? demanda alors le général.

— C'est ce que je vais tenter d'éclaircir, général.

— Ne peut-on soupçonner des collusions suspectes ? insista le général.

Le mot dangereux était prononcé : « collusion. »

— Je n'en sais rien, général, répondit sèchement Baï. Le général se tourna vers le roi ; celui-ci déclara :

— Je ne voudrais pas être obligé de convoquer les scribes responsables de ces faux calculs. J'entends donc que les erreurs soient réparées promptement. J'ai dit.

La séance était levée. Baï s'apprêtait à reprendre les rouleaux sur la table, mais le vizir l'arrêta d'un geste. Baï interdit, convulsé, impuissant, gagna la porte après les salutations d'usage.

Séthi se tourna vers Taousert ; elle était crispée sur son trône. Pour des raisons encore indéfinissables, elle trouvait la situation beaucoup moins claire qu'elle ne l'avait d'abord cru.

Siptah, lui, paraissait tétanisé.

22
L’art de faire danser les rats

— Pourquoi mon père ne l’a-t-il pas fait arrêter ?

Tels furent les premiers mots de Siptah quand il se retrouva seul avec Taousert dans les appartements royaux.

— Parce qu’il a la preuve des erreurs volontaires commises dans le calcul des impôts, mais pas celle qu’il se soit mis de l’argent dans la poche.

— Ne peut-on la trouver ?

— On ne l’a pas trouvée. De toute façon, les conséquences de son arrestation auraient été encore plus graves que ses détournements. Baï fait partie de ceux qui soutiennent le roi, ton père.

— Parce qu’il y a des gens qui ne le font pas ? Taousert sourit avec résignation.

— Oui, il y en a.

Elle expliqua brièvement ce qu’étaient les clans qui soutenaient des prétendants.

— Mais je ne comprends pas : comment Baï peut-il tout à la fois soutenir le trône et gruger le royaume ?

— Il commence par s’enrichir et se faire des alliés parmi les propriétaires dont il allège les impôts.

— À quoi lui servent ces alliés ?

— Ils le soutiendront le jour venu. Parce qu’à mon avis il compte s’emparer du trône quand ton père ne sera plus.

Siptah sembla assommé :

— Et moi ? cria-t-il.

— Calme-toi. Les ambitions de Baï ne sont pas réalisées. C’était la première fois qu’il manifestait la conscience de son statut d’héritier du trône.

Taousert tenta de rétablir le rythme ordinaire de ses journées ; la tâche fut ardue. Même les deux dames de cour, que Taousert et sa sœur Hani tenaient pour des espionnes de Baï, semblaient troublées ; peut-être avaient-elles été réprimandées pour n'avoir pas surveillé avec assez de vigilance les rencontres de la Grande Épouse.

Les murs transpiraient-ils ? S'étant rendue aux bains à l'heure où la Grande Épouse y allait, Sechen lui rapporta à mi-voix, entre un massage et l'épilation de ses jambes, ce qu'elle avait appris de Tatchès : la veille, tout de suite après le Conseil royal, durant lequel il avait été si durement mis sur la sellette, Baï était allé au sous-sol des archives, d'où les documents compromettants avaient été prélevés. Il ne s'y était fait accompagner que par un seul scribe de confiance et avait ouvert la fatidique vingt-deuxième porte avec des précautions inhabituelles. Là, avait rapporté le scribe, il avait inspecté le sol et était tombé dans un état proche de la prostration. Pis : les étagères étaient vides. Tous les rôles des autres nomes avaient disparu.

— Mais je rêve ! avait-il crié.

Ayant recouru encore à des précautions bizarres pour ouvrir la vingt-troisième porte, il avait pleuré des larmes de rage en trouvant les lieux dans le même état : un sol désert et des étagères vides.

— Je me demande ce qu'il cherchait par terre, dit Sechen.

— Des cobras, répondit Taousert. J'étais à l'ouverture de la vingt-deuxième porte. C'étaient des cobras qui montaient la garde.

L'ébahissement de Sechen fit plaisir à voir. Hani fit alors signe à sa sœur de changer de conversation, car les deux dames de cour s'étaient rapprochées, trop visiblement intéressées par l'entretien. Taousert les considéra un moment et une révolte trop longtemps contenue déferla :

— À partir de cet instant, leur déclara-t-elle, vous n'êtes plus à mon service.

— Comment, Grande Épouse ? s'écria l'une d'elles, stupéfaite.

— J'ai engagé des suivantes, pas des oreilles. Vous pouvez disposer, conclut-elle, accompagnant ces mots d'un geste dédaigneux.

La scène n'avait pas échappé aux autres baigneuses ; le silence succéda au brouhaha des lieux, tandis que les deux disgraciées

quittaient précipitamment les bains.

— Voilà deux nouvelles alliées que se sera faites Baï ! observa Hani.

Sechen, elle, passait d'un ébahissement à l'autre.

***

Au réfectoire des casernes royales, à l'heure du déjeuner, le lendemain, un autre incident menaça d'avoir un bien plus grand retentissement. Alors que le lieutenant général Ourséba y pénétrait, suivi de ses familiers, le silence tomba.

Le lieutenant était considéré comme le représentant du clan des Djahiens dans l'armée, autant dire un homme de confiance de Baï, donc un homme utile. Il salua ses collègues à la cantonade, comme à l'accoutumée ; il y avait là une trentaine d'officiers de divers grades et régiments ; aucun ne lui répondit. Étonné, il regarda autour de lui. Mais personne ne le regardait.

— Hé, je suis là ! Vous ne me voyez pas ? clama-t-il, offensé. Pas plus de réaction. Il alla se planter devant l'un des officiers qu'il connaissait bien, un Djahien, de surcroît.

— As-tu perdu la mémoire que tu ne me reconnaisses pas ?

— Je te reconnais très bien, justement.

— Comment, justement ?

— Je ne suis pas tenu de te saluer au réfectoire. Je ne le ferai donc pas.

Tout le monde écoutait l'échange.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces manières ? s'impatienta l'un des hommes accompagnant Ourséba. Vous cherchez à nous offenser ou quoi ?

Et il avança, menaçant, vers le Djahien.

— Je t'ordonne de t'expliquer, ou sinon…

— Tu n'es pas mon supérieur et tu n'as pas d'ordre à me donner. Écarte-toi.

Une douzaine de militaires s'étaient alors levés ; ils entourèrent les arrivants.

— Ourséba, déclara l'un d'eux, un gradé, prie tes compagnons de nous laisser déjeuner en paix.

— Vous allez voir comment on va vous laisser déjeuner ! cria alors l'impatient.

Et il renversa le pot dans lequel mangeait celui qu'il venait d'invectiver.

Il fut immédiatement saisi par les bras et traîné à la porte. Là, un coup de pied l'envoya bouler sur le sol.

— Que personne ne me touche ! cria Ourséba, se voyant entouré et, sans conteste, en situation d'infériorité.

— Alors mange tranquillement et va-t'en.

Un domestique vint essuyer la sauce répandue et prit le bol renversé pour le regarnir.

— Expliquez-moi au moins votre attitude, insista Ourséba.

— Puisque tu feins de ne pas savoir, répondit à la fin un officier, tu es l'instrument du trésorier Baï, par la faute de qui le budget de l'armée a été rogné. De ce fait, nous n'avons pas eu un grain de mil d'augmentation de nos soldes ! Nous considérons que tu as trahi tes frères d'armes.

— Baï n'a plus d'argent ! C'est la faute des crues basses ! protesta Ourséba.

— Balivernes, Ourséba ! Les crues sont redevenues normales et même abondantes depuis deux ans. La raison de ces restrictions est qu'il a détourné un quart des recettes du fisc. Et tu le sais. Le clan des Djahiens a disparu de l'armée. Va manger et laisse-nous tranquilles.

L'œil terne, la bouche tordue d'amertume et d'humiliation impuissante, Ourséba avala ce désaveu public, puis tourna les talons et quitta le réfectoire. Ses compagnons le suivirent.

— Son décret de transfert a été signé ce matin par le général, dit l'un des militaires, reprenant son repas interrompu. Il ne le sait pas encore : il est affecté à l'une des forteresses du désert de l'ouest.

Des ricanements saluèrent cette annonce.

— Il pourra rallier les scorpions et les vautours à sa cause !

— Maintenant, il faut prévenir nos camarades de Pi-Ramsès et de Ouaset, dit un autre.

L'humeur générale n'était pas à la gaîté. Le sentiment d'avoir été dupé n'était certes pas tonique. Et celui d'un changement profond de situation engendrait l'anxiété. Séthi le Deuxième avait donc mis Baï en échec ; comment ? Même les scribes de l'armée l'ignoraient. Certains murmuraient que c'était la Grande Épouse, Taousert, qui avait provoqué le renversement. D'autres haussaient les épaules : il suffisait de voir cette jolie donzelle pour savoir qu'elle ne pouvait avoir triomphé du redoutable trésorier. Non, il y avait là un mystère.

En tout cas, le général Penamon avait repris l'armée en main, et elle lui en était reconnaissante. Il avait donc exilé Ourséba aux confins du désert. Oui, Ourséba, l'ami de Baï, décision impensable la semaine précédente.

***

Les échos de la déconfiture de Baï ne pouvaient manquer d'atteindre la faction des Hattous qui hantaient les corridors du pouvoir. Ils firent l'objet d'une réunion d'après-dîner dans les appartements de la Grande Douairière Sebaïbamon. Chacun commença par se féliciter de l'affaiblissement d'un chef de clan rival.

— Moi, je veux savoir ce qui s'est réellement passé, dit Sebaïbamon.

— Tout ce qu'on sait, répondit l'un des participants, fonctionnaire au Trésor, c'est que la semi-disgrâce de Baï a commencé lors d'une réunion secrète entre le roi, la Grande Épouse Taousert et le prince Siptah d'une part, le vizir Neferrenpet, le général Penamon et Baï d'autre part. Nul ne sait ce qui s'y est dit. Mais les archives du Trésor ont immédiatement été transférées dans le cabinet royal, où elles font actuellement l'objet d'une vérification. Les scribes du Trésor en sont tenus à l'écart. Les comptes sont examinés par des scribes des temples d'Amon et de Ptah, qui ne sont guère communicatifs. J'ai pu tout juste apprendre que les rentrées fiscales des deux dernières années sont inférieures à ce qu'elles auraient dû être. Mais Baï reste toujours maître du Trésor.

— Tout le monde savait que, depuis des années, Baï se mettait dans la poche de l'argent du Trésor, dit le prince Sétibaâl. Qu'est-ce

qui a brusquement changé ?

— Je note que beaucoup de choses ont changé depuis que cette Taousert est entrée en scène, dit Sebaïbamon. Le petit nabot qu'on ne voyait jamais participe désormais à toutes les cérémonies et il a été sacré prince héritier. Et voilà que Baï se retrouve déplumé du jour au lendemain.

— Je crains que tu lui fasses trop de crédit, mère. Je l'ai bien regardée aux cérémonies et ce soir encore au dîner : elle est inconséquente.

— Elle aura, en tout cas, donné de l'énergie à Séthi.

— Mais je ne parviens pas à imaginer qu'elle ait pu mettre Baï en échec sans de puissantes complicités, et je ne vois pas non plus comment elle aurait pu les acquérir, objecta Sétibaâl.

— Des questions et pas de réponses, résuma Sebaïbamon en sirotant le vin spécial que lui confectionnait son médecin, une décoction exquise qui fortifiait le cœur.

— L'essentiel est que Baï est affaibli. Cela accroît d'autant nos chances, avança un courtisan.

— Je n'en suis pas sûr, rétorqua Sétibaâl. Depuis que l'armée a appris que Baï la privait des crédits qu'il se mettait dans la poche, elle s'est soudée autour des généraux, qui sont euxmêmes dévoués au pharaon. L'échec de Baï nous affaiblit nous aussi.

— Attendons voir, conclut Sebaïbamon. Le soleil brille toujours après l'orage.

Encore fallait-il ne pas avoir été foudroyé pendant l'orage.

***

Les remous de l'affaire parvinrent évidemment à la maison de Sekhemrê. Comment aurait-il pu en être autrement ? Sechen et Tatchès, le fils d'Ipepi, avaient été les chevilles ouvrières du complot royal qui avait enfin permis de brider, fût-ce provisoirement, la corruption furieuse de Baï.

Une semaine après le décisif Conseil royal, tout le clan de feu le patriarche Khaemouaset se retrouva pour le dîner. Sekhemrê,

Sechen, Hori, Sahourê, Neferneith, Isishérou et leurs enfants et petits-enfants y assistaient, ainsi qu'Ipepi et Tatchès.

C'était pour eux l'un des plaisirs de l'existence que de se réunir après les secousses qu'avait endurées le royaume, la mort de Ramsès le Grand, l'avènement et la mort de Merenptah, puis l'accession au trône de Séthi le Deuxième, sans parler de celles qu'ils avaient eux-mêmes subies. Cela leur donnait une force supplémentaire ; les anciens y trouvaient l'assurance que leurs vies avaient été fertiles, les jeunes, que la mort n'annule pas l'œuvre d'une vie.

Comme souvent, ils s'installèrent en rond, assis sur les nattes de la grand-salle, qui avec un bol de fruits devant lui, qui avec son gobelet et son cruchon de vin. Les lumières d'une demi-douzaine de lampes doraient les visages. Chacun tenait ses sandales à portée de main, pour en assener un coup fatal à un scorpion ou à une blatte qui se seraient aventurés dans l'assemblée.

Ce ne furent pas des sujets graves qui meublèrent d'abord les conversations. Comme à l'accoutumée, les anciens taquinèrent les jeunes et les jeunes furent effrontés. On parla aussi des fortunes de la famille, des nouveaux terrains achetés dans le Bas Pays, des amis disparus et, enfin, l'on glosa sur le royaume.

Les jeunes, notamment les fils de Sechen et de Hori, s'étonnèrent que Sekhemrê et Sahourê ne fussent pas des personnages éminents du gouvernement. Le désir secret de briller à la cour, c'est-à-dire la vanité, sous-tendait le compliment indirect qu'ils adressaient à leurs oncles ; personne ne le leur reprocha, mais Sekhemrê les rappela à des vues plus nobles :

— La gloire d'un homme est comme une fleur d'amandier : elle ne dure qu'un jour. Son mérite est comme l'amande : il nourrit les hommes et dure plus longtemps. L'œuvre de mon père fut son mérite. Elle nous permet aujourd'hui de nous retrouver dans cette maison autour d'un repas.

Propos énigmatiques pour certains :

— Mon père, reprit Sekhemrê, s'est efforcé toute sa vie de protéger le trône du désordre et des destructions de Seth. Son esprit survit. C'est ainsi qu'une jeune femme désarmée a réussi à mettre en échec les ambitions dangereuses de quelques hommes. Elle a trouvé

le soutien nécessaire dans notre famille et nos amis. Sans le dévouement de Sechen et de Tatchès, le trône aurait été gravement affaibli.

— Et alors ? demanda l'un des jeunes.

— Et alors, nous serions en guerre contre nous-mêmes. Le pays serait divisé en petits royaumes indépendants et voués à la ruine. L'armée serait disloquée et incapable de nous protéger. Nous serions bientôt conquis par nos ennemis extérieurs.

— Les Peuples de la Mer ?

— Eux et d'autres. Et tout cela par la faute de gens fous de pouvoir, qui poursuivent depuis des années leur travail de sape.

— Si c'est de Baï et de Sétibaâl que tu parles, observa Sahourê, ils sont toujours présents.

— Mais affaiblis. Nous devons tous rester vigilants et prêts à servir le royaume. Et notre clan a été plus utile à l'extérieur de la cour qu'à l'intérieur.

Des papillons de nuit s'agitèrent autour des lampes, troublant les flammes de leur vol lourd.

— Le danger n'est pas passé, intervint Ipepi. Il ressurgira plus menaçant que jamais quand Séthi s'en ira.

Il n'avait pas pris la parole jusqu'alors. Il but une gorgée de vin tandis que les regards se tournaient vers lui.

— Le seul successeur désigné par Séthi est son fils Siptah, poursuivit-il. Je doute fort que tous les princes du Palais se résolvent à être gouvernés par cet infirme, surtout s'il n'a pas l'âge de régner. Taousert sera peut-être régente, mais cela ne les effraiera pas. Une femme et un infirme, pensez à l'aubaine. Cela risque même de fouetter leurs ambitions.

Un silence morose suivit ces prédictions.

— Sekhemrê a raison de dire que nous devons rester vigilants, dit Sahourê. Nous avons des amis dans le pays. Taousert n'aura qu'un rempart : l'armée.

— Et les prêtres ? demanda un jeune.

— Ils seront utiles, mais c'est l'armée qui détient le pouvoir. Sur quoi Sahourê enfila ses sandales et s'étira. Hori en fit de même.

L’heure de dormir approchait et l’assemblée se leva, échangea des baisers et des souhaits de bonne nuit, puis se dispersa.

On souffla les lampes, à l’exception de celle qui brûlait au pied de la statue de Ptah, maître spirituel des lieux.

***

La nuit enveloppait Hetkaptah. Les seules lumières qu’un faucon survolant la ville aurait aperçues étaient les torches qui brûlaient sur les enceintes du Palais, des casernes et des temples.

Quelques lampes vacillaient encore dans la résidence du grand-prêtre de Ptah, à brève distance du temple de ce dieu. Le lointain successeur du vénéré Khaemouaset y était assis par terre, en compagnie de deux scribes, devant de grands gobelets de bière.

— Vous avez tout vérifié ?

— Nous avons fini ce soir.

— Et alors ?

— Il manque entre un quart et un cinquième des recettes fiscales des quarante-deux nomes. Les dons du roi aux temples sont diversement amputés.

— Le roi a-t-il fait un commentaire en votre présence ?

— Oui : qu’il enverra les percepteurs réclamer les différences aux propriétaires.

Le grand-prêtre émit un grognement sarcastique :

— Vaste besogne !

Un scribe hocha la tête :

— Les propriétaires vont se retourner contre Baï.

— J’aimerais voir ça ! ricana le grand-prêtre. Le remède sera pire que le mal.

Un autre scribe se fit une expression farceuse :

— Il se peut aussi que le roi ait agité cette menace parce qu’il savait que nous la répéterions.

L’autre scribe gloussa. Le grand-prêtre haussa les sourcils en signe de perplexité :

— Il aura donc appris l’art de faire danser les rats, murmura-t-il.

23
Le hululement de la chouette

Séthi avait, en effet, appris de Taousert l'art de faire danser les rats. Il savait que la menace qu'il avait brandie devant les deux scribes chargés de la vérification des rôles d'impôts saisis dans les sous-sols de l'administration était trop importante pour qu'ils la gardassent pour eux. Le but était d'alarmer Baï au point qu'il commît une erreur.

Le résultat en fut que, les jours suivants, le trésorier montra aux Conseils royaux une mine morbide, orbites creuses et regard jaunâtre. Il fut même contraint de s'aliter deux jours, en raison d'une crise de foie.

Aucun agent du fisc n'était encore parti pour réclamer les sommes dues aux propriétaires favorisés par Baï, mais la menace inquiéta même le général Penamon ; il demanda une audience privée au roi ; Taousert y assista.

— Majesté, déclara-t-il, ni moi ni mes proches n'avons jamais fait l'objet d'aucune faveur du trésorier, mais je conjure Sa Majesté de surseoir au projet de réclamer de l'argent aux propriétaires de province. Plusieurs d'entre eux jouissent de vastes complicités dans les régions, y compris dans les garnisons. Certains entretiennent des milices et ils pourraient déclencher des troubles graves, comme ceux où ton illustre et divin père Ramsès dut intervenir dans sa jeunesse et ceux que nous avons nousmêmes réprimés ces derniers mois. Si ces troubles éclataient en même temps et à divers endroits, l'armée serait débordée.

Pareille supplique révélait que, pour le militaire, le royaume était si profondément miné qu'il serait périlleux d'y rétablir l'ordre d'un coup. L'unité du Haut et du Bas Pays était donc en péril.

Depuis combien de temps cette situation perdurait-elle ? Était-ce la raison pour laquelle Ramsès le Grand avait multiplié temples et statues dans le pays ? Avait-il espéré renforcer ainsi l'image du royaume unique dans le peuple ?

— Je ne peux faire autrement que de brandir la menace qui t'inquiète, général, répondit Séthi. Je ne peux laisser des gens corrompus dans l'illusion qu'ils peuvent échapper à la justice royale parce qu'ils disposent de complicités à un haut niveau. Au moins la peur leur dictera le respect de la loi.

Le général parut soulagé. L'annonce d'un raid des agents du fisc n'était donc qu'une menace.

— Je loue la sagesse de Sa Majesté dans ses décisions, reprit le militaire. Le rappel à l'ordre de Baï et le contrôle des archives se sont ébruités. Le résultat en a été que le prestige des partisans du trésorier s'est effondré. L'armée s'est soudée autour du nom de Sa Majesté.

Façon de laisser entendre qu'il valait mieux se contenter des bénéfices acquis et ne pas pousser ses pions trop loin.

Le roi acquiesça sans enthousiasme.

Taousert trouva étrange le contraste entre l'appel du général à la prudence et la hargne qu'il avait témoignée à Baï lors du fameux Conseil.

Non, vraiment, il y avait quelque chose de pas clair dans cette affaire.

***

La crise de foie du trésorier avait été pénible non seulement pour lui, mais aussi pour les siens.

Après avoir tapé du poing sur les murs et poussé des rugissements alarmants, Baï avait convoqué son fils Herankh.

— L'heure est épouvantable ! avait-il clamé. Seth et Sekhmet veulent ma perte ! Je ne sais comment les gens du roi se sont infiltrés dans les archives…

— Malgré les cobras ?

— Il n’en reste rien ! Je ne sais pas comment ils ont fait. Les cobras ont disparu et les archives avec. Le roi a fait contrôler les rôles d’impôts et a tout découvert... Je te le dis, ce sont des jours noirs !

Herankh, effrayé, attendit la suite.

— Maintenant, le roi veut envoyer des agents réclamer aux propriétaires les différences entre les sommes dues et les sommes versées. Tu te rends compte ? cria Baï. Non, mais tu te rends compte ? Il est fou ! Complètement fou ! Je n’ai réussi à faire payer des impôts à ces roitelets de province qu’en leur consentant des rabais. Autrement, ils n’auraient rien payé du tout ! Tous les soulèvements qu’il y a eus dans ce pays étaient causés par les impôts. Maintenant, ils vont tous se liguer, dans le Haut et dans le Bas Pays, et l’armée n’y pourra rien !

Il haletait.

— Père, je t’en prie, tu te fais du mal...

— Mais ce n’est pas tout : dès qu’ils auront vu le premier agent du fisc, ils vont rappliquer ici et raconter au roi et au vizir que je me suis mis de l’argent dans les poches... Mais bien sûr que j’en ai prélevé ! Sans moi, non seulement le Trésor n’aurait pas touché un seul anneau de cuivre, mais encore il aurait fallu dépenser de l’argent pour les expéditions militaires qu’il aurait fallu organiser.

— Père, calme-toi. Je sais tout cela.

— J’ai sauvé le royaume pendant des années, et voilà qu’on va me traiter comme un criminel !

L’épouse de Baï était accourue, éplorée, et se tenait à la porte.

— S’ils touchent à moi, ce royaume s’effondre ! cria Baï.

Il devint soudain blême et se laissa tomber sur son lit. Il se tenait le ventre, en proie à une colique.

— Va appeler le médecin, dit l’épouse de Baï à son fils. Herankh s’élança et revint une demi-heure plus tard, accompagné du praticien et de l’assistant de ce dernier. Informé que son illustre patient avait subi de violentes contrariétés, le médecin réfléchit un moment et prépara une potion à base d’extrait de pavot et de gentiane. Baï l’avala comme si c’était son viatique pour la Grande Prairie. Plus tard, toutefois, il sembla retrouver un peu de paix physique.

Un courrier partit avertir le Palais que Son Excellence le trésorier Baï serait absent de son bureau le lendemain, pour raison de santé. Dans l'après-midi, le chef des scribes du Trésor se présenta au domicile de Baï, une imposante résidence proche du Palais.

— Laisse-le se reposer, prévint Herankh. Les contrariétés ont été trop nombreuses ces derniers jours.

— Les nouvelles que je lui apporte devraient lui être agréables.

— Dis-les-moi.

— Nous tenons du général Penamon que le roi n'enverra pas d'agents du fisc dans les nomes.

Herankh soupira d'aise.

— Alors, viens le lui dire toi-même.

Baï écouta le chef des scribes et hocha la tête.

— Le roi vient de s'accorder un sursis, murmura-t-il.

Dans la soirée, son épouse parvint à lui faire avaler un bol de bouillon clair.

***

Le coupable odieux était toujours en place.

Le Trésor avait libéré des crédits supplémentaires pour l'armée.

Les rouleaux des archives avaient été remis en place.

La formidable épreuve de force qui avait agité la cour, le clergé, l'armée et les notables du pays s'achevait deux mois plus tard, sur ce qui ressemblait fort à un pet de souris. Outre quatre cobras et quelques rats, les passions et les haines fouettées jusqu'au sang n'avaient laissé sur le carreau qu'une poignée d'imprudents, victimes de leur forfanterie, tel le lieutenant Ourséba. Ou encore les deux dames de cour renvoyées par Taousert et qui étaient parties cacher leur honte en province.

On vit même à la grande fête de l'Inondation le roi et le trésorier Baï échanger des propos souriants devant la cour.

Taousert et accessoirement Siptah, qui étaient présents, pouvaient bien masquer leurs sentiments, ils n'en étaient pas moins dépités. Comment tout cela avait-il commencé ? La Grande Épouse était entrée en conflit avec Baï à propos du précepteur de Siptah.

Puis le duel s'était poursuivi entre elle et lui, et Sechen lui avait offert des arguments de poids pour réduire Baï en sujétion. Toujours grâce à Sechen, Taousert avait pu mettre la main sur des pièces bien plus nombreuses et compromettantes pour le trésorier. Le traître devait, d'une heure à l'autre, être démis et humilié publiquement. Et soudain, tout s'était arrêté.

Non pas que Baï eût été injustement soupçonné ; non, il était bien coupable de détournement. Mais il n'avait fait que profiter d'un état de fait qui remontait loin. D'abord dissimulée par la grande prospérité du règne de Ramsès le Grand, la corruption était apparue lorsque le trésorier avait pris trop de pouvoir. Baï abaissait assez les impôts des grands propriétaires de province pour qu'ils consentissent à les payer. Il était pareil à un rat qui consolide un tas d'immondices.

Séthi l'avait compris lorsque le général Penamon était venu le supplier de surseoir à l'envoi de percepteurs dans les nomes éloignés. Et Taousert avait dû patiemment l'expliquer à Siptah.

Bon, la crise avait au moins servi à rogner le pouvoir de cet intrigant.

***

— Tu n'as toujours pas remplacé tes dames de cour, dit Hani. Taousert fit la grimace et considéra le paysage familier, déployé devant la terrasse comme une énigme. Il devait bien y avoir un secret dans cette image immense et rayonnante d'un horizon d'or et d'argent, piqué de palmiers qui agitaient leurs palmes comme une danseuse déploie sa chevelure. Cette fresque parlait de paix, comme celles qui ornaient les tombeaux. Or, la Grande Épouse ne connaissait pas de paix. Elle ressentait comme une offense l'indifférence de ce paysage à sa propre frustration.

— Toutes des vendues ! grommela-t-elle.

— Nous pourrions demander à Sechen…

— Elle est trop vieille.

— Je voulais dire que nous pourrions lui demander conseil. Elle connaît certainement des filles qui ne se laisseraient pas corrompre

par Baï.

— Baï ou d'autres. Je suis sûre que Sétibaâl, lui aussi, serait content de savoir ce que je fais et dis.

Sechen fut donc convoquée. Elle déclara qu'elle comptait dans sa famille plusieurs jeunes filles et femmes qui seraient flattées d'être choisies comme dames de cour et qui seraient farouchement loyales.

La présentation fut arrangée pour le lendemain.

Taousert arrêta son choix sur une fille de Sahourê, Neferma, une de Sechen elle-même, Hatiyah, et une petite-fille de Sekhemrê, Isisat, qui venait d'atteindre ses dix-sept ans. Hani leur expliqua quels étaient leurs devoirs : être levées avant la Grande Épouse pour la servir à son réveil et couchées après elle ; l'accompagner aux bains et écarter de son chemin toutes choses déplaisantes ; témoigner une déférence constante et une discrétion sans faille : rien de ce qu'elles verraient, entendraient ou apprendraient dans l'entourage de la Grande Épouse ne devrait être communiqué à qui que ce fût ; mais tout ce qui pourrait intéresser la Grande Épouse devrait lui être rapporté. Elles seraient placées sous l'autorité de Hani.

Quand elles se furent engagées à respecter ces règles, leurs noms furent communiqués au directeur des Secrets du matin et à celui des Secrets du soir, puis au Premier chambellan et enfin au Trésor. Taousert avait pris une personne de plus à son service, mais le Trésor ne cilla pas.

***

La saison de Shemou s'avançait quand des nouvelles de l'étranger vinrent gâcher les humeurs royales.

L'ambassadeur des Hattous annonça, lors du Conseil royal du matin, que son pays subissait une offensive de grande ampleur de peuples ennemis, dont évidemment les Akhiwiyyas, son sourcilleux voisin du nord. Or, c'étaient des envahisseurs dont les Hattous ne s'étaient jamais souciés jusqu'alors : les Peuples de la Mer.

— Ils sont venus par voie de terre et par voie de mer, déclara l'ambassadeur. Ils forment une coalition apparemment décidée à nous arracher non seulement des territoires nationaux, mais

également ceux de nos vassaux d'Asie. De violents combats ont lieu en ce moment dans les pays de Lougga, d'Arzaya, de Kizzouwadna et à Ougarit.

Séthi, l'état-major, le vizir Neferrenpet et le trésorier Baï parurent abasourdis : pour eux, la menace des Peuples de la Mer se situait jusqu'alors au nord et à l'ouest. Comment pouvait-elle s'être déplacée à l'est ? Le Kizzouwadna et Ougarit se trouvaient au nord de l'Amourrou et des vassaux asiatiques du royaume ; l'Oupi, le Djahy et Canaan étaient-ils donc en danger ?

— Mon roi requiert l'assistance maritime de Sa Majesté pour la protection des côtes de l'Amourrou et d'Ougarit.

C'était un comble : le roi des Hattous priait celui de To-Méry de l'aider à conserver cet Amourrou que Séthi le Premier et Ramsès le Deuxième avaient tenté de conquérir ? Pis : la défense de ces territoires sous contrôle hattou devenait capitale pour la sécurité des territoires du royaume !

Séthi assura l'ambassadeur qu'il enverrait sans tarder des navires de guerre au secours des assiégés.

Ignorant tout de la situation aussi bien que de la géographie de ces pays, Taousert ne pouvait qu'écouter les débats. Mais Siptah, présent au Conseil, avait étudié la géographie avec son précepteur et semblait passionné.

Il fut décidé que le chef de la flotte royale préparerait immédiatement une expédition de vingt-cinq navires. Le roi s'apprêtait à lever la séance quand un scribe de la direction des Affaires étrangères vint remettre à son maître un message parvenu par pigeon voyageur et l'informant que l'Oupi subissait depuis la veille une violente attaque de ses côtes.

Les Peuples de la Mer étaient donc partout !

L'état-major entra en lice : il était impératif de lancer une offensive terrestre pour soutenir la marine, afin de tenter de prendre les envahisseurs en tenailles. Les divisions d'Amon et de Ptah partiraient pour protéger les territoires d'Asie.

Dès lors, la cour ne vécut plus qu'au rythme des nouvelles militaires et, chaque fois qu'il se présentait au dîner du soir, le directeur des Affaires étrangères était assailli de questions. On se fût

cru de retour à l'époque glorieuse de Ramsès le Grand. Il n'était pas de fonctionnaire, ou de petit prince, qui ne fît étalage de connaissances politiques ou militaires, même s'il ne connaissait pas le poids d'une lance ou la hauteur d'un bouclier et qu'il n'avait jamais traversé la frontière.

Muni d'une carte de la proche Asie, empruntée à son précepteur, Siptah s'était fait un devoir d'expliquer la situation à Taousert. Elle fut accablée : des ennemis à l'intérieur, des ennemis à l'extérieur ! Était-ce un monde conforme à la volonté des dieux ? Non, c'était celui de Seth.

Elle était lasse de ce monde d'hommes. Elle y était seule.

***

Le regard glissa sur la peau mouillée, de l'épaule à la cambrure des reins, pendant que Neferma essorait le chiffon savonneux avec lequel elle venait de se frotter les cuisses. Les muscles sous l'épiderme basané ressemblaient à des poissons sous l'eau. Petite-fille de Nubienne, la nouvelle dame de cour de Taousert avait dilué les pigments originels à la couleur du bronze pâle, piqué de pourpre profond à la pointe des seins. Saisit-elle le regard qui la détaillait ? Elle y répondit en tout cas par un coup d'œil signifiant qu'elle en était consciente. Une jolie fille nue qui se sait regardée se sait inévitablement admirée, sinon désirée. Désirée ? Une femme peut-elle donc être désirée par une autre ? Idée piquante du fait même qu'elle est une transgression. Mais si l'on désire une fleur ou un fruit, pourquoi ne désirerait-on pas une femme si l'on en est une ?

Taousert écoutait sans les entendre les propos d'une princesse, petite-fille de Montouherkhepeshef, qui se désolait parce que son époux militaire était parti pour l'Asie avec la division de Ptah.

Les baigneuses séchèrent Taousert et les dames de cour s'empressèrent autour d'elle pour l'aider à enfiler ses sandales et sa robe fraîche. Un autre regard furtif de Neferma, tandis qu'elle s'inclinait pour nouer la ceinture sur les reins de sa maîtresse. Puis le groupe des cinq femmes quitta les vapeurs parfumées des bains pour regagner les appartements royaux. Tout à l'heure, elles se

retrouveraient sur la terrasse pour déguster un gobelet de vin aux fruits ou une décoction fraîche de fleurs de mauve en admirant le crépuscule.

Taousert posa fugitivement la main sur l'épaule de Neferma, geste infinitésimal, un papillon de nuit qui effleure un humain dans sa course vagabonde, puis s'en va dans la nuit. La jeune fille garda les yeux baissés. L'ombre fugace d'un sourire étira ses lèvres.

— Quelle est ta chambre ? demanda Taousert d'un ton désinvolte.

— La cinquième porte après la tienne, maîtresse.

Cette nuit-là, Séthi, épuisé, s'endormit aussitôt couché. Taousert se rendit à la cinquième porte. Quand elle s'approcha du lit, la moustiquaire fut soulevée de l'intérieur. Taousert mit un genou sur le lit et considéra Neferma, appuyée sur un coude et le même sourire fantôme sur le visage.

— Allonge-toi, dit-elle.

Taousert se défit de sa robe de nuit, la posa sur une chaise et entra dans la tente vaporeuse de sa dame de cour.

Elle demeura ainsi un moment, immobile, sur le dos, effrayée par sa détresse.

Puis Neferma posa une main sur son épaule. Le feu prit. Il consuma d'abord les appréhensions que le contact d'un corps étranger suscite, la peur de se révéler à soi-même, les dernières pailles de la pudeur. Attisé par les mains, il chauffa les êtres intérieurs. Il les porta à l'incandescence et les fit coïncider exactement avec le moindre détail des corps, le dessin des oreilles, le creux des aisselles, le relief du sexe et surtout la bouche. Il chassa les voix et les lèvres ne purent plus s'exprimer que par les baisers. La faim poussa les deux corps à s'entredévorer.

Le brasier gagna en violence et fit sauter les derniers liens qui tenaient les kas prisonniers. Un cri et bientôt un autre témoignèrent de la délivrance.

Les deux femmes demeurèrent enlacées, incapables encore de se détacher.

Un hululement de chouette sembla célébrer ces noces ; Taousert et Neferma étouffèrent un rire.

24
Le cataclysme

Quatre décades après le départ des navires de guerre et des deux divisions royales pour l'Asie, les premiers récits de combats répercutèrent leurs fracas dans les ports du Bas Pays et à la cour de Hetkaptah, puis dans les nomes jusqu'à Ouaset et même au pays de Koush. Ce n'étaient que descriptions de navires ennemis enflammés et sombrant, de hordes furieuses décimées par les chars de Sa Majesté, de flots et de terrains couverts de cadavres barbares. Les premiers furent totalement confus et donnèrent à penser que les forces royales avaient écrasé un ennemi omniprésent, les derniers furent moins triomphaux et fournirent matière à réflexion.

Le sempiternel défilé des militaires à travers Hetkaptah, des remparts au Palais royal, au retour des combats, n'expliqua pas grand-chose. Deux ou trois centaines de prisonniers nus, au visage exotique, et quelques chariots de prises de guerre ne pouvaient constituer des explications.

À vrai dire, la situation avait été très différente de celle qu'on avait imaginée en haut lieu. Pour commencer, les principaux ennemis qui avaient attaqué les forteresses royales d'Asie n'étaient pas les Peuples de la Mer, mais les tribus de ces territoires eux-mêmes, le Djahy, l'Oupi et Canaan, enhardies par l'irruption des Peuples de la Mer au nord et pensant pouvoir emporter enfin leur indépendance. Seuls quelques bateaux des mystérieuses peuplades avaient débarqué des hommes au sud de l'Amourrou et attaqué des forteresses royales ; ceux-là, sur les côtes, avaient fait les frais de la colère de Horus. Restait que les rebelles de l'Oupi et du Djahy avaient reconquis plusieurs provinces montagneuses et que les colonies de la couronne s'étaient étrécies à la dimension d'une bande côtière.

— Pourquoi, demanda Séthi, les divisions d'Amon et de Ptah n'avaient-elles pas reconquis la totalité des territoires ?

La raison en était que des combats prolongés auraient attiré les armées des Peuples de la Mer, qui triomphaient au nord et qui, dans l'ivresse de la victoire, se seraient lancées vers le sud. Le général Penamon n'avait pas jugé opportun de déclencher une coalition et d'engager ses divisions dans des combats qui auraient duré longtemps, peut-être au-delà de la proche saison des pluies :

— Nous aurions perdu beaucoup d'hommes, Majesté, et la victoire n'était pas certaine. De plus, ces gens-là se battaient chez eux et avaient donc l'avantage.

Amère sagesse, justifiée cependant par les succès ravageurs des agresseurs de l'Empire hattou :

— Les armées du frère de Ta Majesté ont subi de grands revers et perdu les pays de Lougga et d'Arzaya.

— Notre intervention n'a donc servi à rien ? Qu'en est-il de cette grande bataille navale dont j'entends parler ?

Ce fut le chef de la marine qui prit la parole :

— Elle a bien eu lieu, Majesté, et elle a permis à nos alliés hattous de conserver le port et la ville d'Ougarit. Quand nous sommes arrivés en vue de cette place, elle était assiégée par une trentaine de grands navires ennemis, reconnaissables à leurs fanions rouges ornés d'un soleil d'or. Plusieurs étaient ancrés dans le port, où ils avaient débarqué des centaines d'hommes, et une dizaine d'autres stationnaient à brève distance, le long des côtes. Ils ont été surpris de notre arrivée. Nous avons immédiatement incendié presque tous ceux qui se trouvaient à l'extérieur, à l'aide de flèches enflammées. Deux d'entre eux ont pris la fuite. Nous avons ensuite bloqué le port. Six navires stationnés à l'intérieur ont alors levé l'ancre et sont venus nous attaquer, essayant de nous éperonner le flanc et de nous prendre à l'abordage. Mais ils n'étaient pas assez nombreux et nous les avons également incendiés, puis nous sommes entrés dans le port et nous avons débarqué à notre tour. Ce voyant, les assiégés ont repris courage. Ils sont sortis de la citadelle et ont attaqué leurs assiégeants. Ceux-ci se sont alors trouvés pris dans un étau et nous les avons massacrés. Les gens d'Ougarit se sont emparés des

vaisseaux indemnes, mais ils nous en ont concédé trois, que nous avons rapportés. Le gouverneur d'Ougarit nous a priés de bien vouloir présenter à Ta Majesté les cadeaux que nous t'avons remis, en gratitude pour ta haute bienveillance qui les a sauvés.

Séthi hocha la tête : une grande pièce de laine pourpre, des colliers d'ambre et de corail, un vase magnifique dans une pierre verte inconnue et autres brimborions, Ougarit était assez riche pour en offrir bien plus. Mais cela ne pouvait effacer la perplexité que la situation lui inspirait. La fin des combats n'était qu'une trêve et ces peuplades venues on ne savait d'où allaient sans doute reprendre leurs assauts après la saison des pluies et l'hiver. La longue paix établie par Ramsès le Grand avait vraiment pris fin, car la puissance hattoue elle-même n'était plus de taille à contenir la poussée de ces peuplades.

Avant le banquet donné le soir du défilé pour célébrer la victoire des armées de Horus sur les vils barbares du nord, les ambassadeurs hattous vinrent remercier Séthi avec effusion pour le secours de son bras puissant et lui annoncèrent l'envoi d'un message de leur roi. Mais Taousert et Siptah entendirent aussi des témoignages moins réconfortants sur les barbares, de la bouche des officiers qui rapportaient leurs souvenirs tout frais :

— Ces gens-là sont d'une race sanguinaire ! Ils mutilent leurs prisonniers de façon ignoble ! Ils leur coupent les oreilles, les lèvres, les doigts, les organes sexuels... Nous en avons vu gisant par terre qui agonisaient dans leur sang... Par compassion, nous avons même achevé les plus torturés...

Taousert frémit d'horreur et ses dames de cour s'étranglèrent. Siptah, lui, buvait les paroles des officiers. Son infirmité était pour lui comme une prison et, en dépit de son âge, on le devinait, il serait parti au prochain combat. Même le trésorier Baï semblait épouvanté par ces récits.

***

Mais la vie continuait et il fallait faire face à ses exigences. Le cadran solaire est pour tout être vivant un champ à labourer et

ensemencer. Le rat cherche ses graines et le faucon, son rat, la mère élève son enfant et le fermier trait sa vache, le scribe doit couvrir le papyrus de mots choisis et le soldat, fourbir ses armes.

Taousert se reprit donc à tisser sa vie quotidienne et à la garnir pour elle, Séthi et Siptah de ces petits plaisirs qui brisent la monotonie.

Tout à coup, une main invisible déchira le tissu.

Séthi présidait depuis la dixième heure un Conseil royal et Taousert et Siptah, dont la présence n'était pas utile, jouaient au serpent dans leurs appartements chauffés par des braseros quand le Premier chambellan apparut, hagard.

— Grande Épouse…, dit-il, rigide et d'une voix qui semblait monter d'entre des cailloux.

Taousert, Siptah, Hani et les dames de cour le regardèrent, épouvantés.

Un silence tomba, comme une avalanche de poussière.

— Grande Épouse, Sa divine Majesté… n'est plus. Taousert se leva.

— Où ? dit-elle.

— Dans la salle d'audiences.

Elle s'élança vers la porte, suivie des dames de cour, Hani soutenant Siptah par le bras.

Une foule, courtisans, fonctionnaires, domestiques, s'écarta pour laisser passer la Grande Épouse. Le premier regard grava la scène dans l'esprit de Taousert.

Séthi était effondré sur son trône, le corps déjeté sur le côté. Un filet de sang coulait de sa bouche.

— Transportez-le dans ses appartements, ordonna Neferrenpet aux domestiques.

Siptah poussa un cri rauque et se jeta aux pieds de son père. Taousert, en larmes, le releva. Les sanglots secouaient le garçon, qui étreignait les jambes froides du défunt. Le précepteur Chéty l'arracha à cet ultime embrassement et le soutint. Le petit cortège funèbre gagna lentement les appartements royaux et les domestiques déposèrent enfin le corps de Séthi sur son lit. Alors commença le défilé des princes et princesses, tous neveux et nièces du défunt.

Taousert ramena Siptah dans sa chambre et le confia aux soins du précepteur. Il avait cessé de sangloter et semblait dans un état de stupeur.

— Ne me quitte pas, gémit-il à l'adresse de Taousert, alors qu'elle s'apprêtait à ressortir.

— Je suis à côté. Chéty, fais-lui boire un peu de lait chaud. Elle retourna dans ses appartements, s'assit et, sous les regards désolés de sa nourrice et de ses dames de cour, s'abîma dans ses réflexions, qui déferlaient comme le grain d'un sac percé.

Séthi avait été un homme bon, aimant et naïf.

Il avait été trop vieux et trop faible pour une situation qui eût exigé un fauve d'homme, comme on disait que son père Ramsès l'avait été. Il n'avait régné que quatre ans. Et ne lui avait laissé comme descendance qu'un fils unique et infirme.

Et elle ? Elle aperçut le gouffre à ses pieds et ses yeux s'agrandirent d'épouvante. Traquée par des ennemis intérieurs et extérieurs, elle était la gardienne d'un garçon tendre et disgracié et devait en faire un roi.

Sechen entra dans la pièce et s'agenouilla à ses pieds :

— Grande Épouse, je suis ta servante.

Taousert la regarda. Une beauté éprouvée par le temps et le cœur enrichi par l'expérience. Mais également résolue.

— Grande Épouse, nous sommes innombrables qui attendons tes ordres. Que Hathor t'arme de courage !

Taousert tressaillit ; un petit sursaut la tira de sa prostration.

— Il le faut, dit Sechen.

***

Le cérémonial funèbre s'enclencha : l'exposition du corps dans la salle d'audiences pendant un jour entier, afin que les parents et les sujets pussent lui rendre un dernier hommage. Le lendemain aurait lieu le transfert chez les embaumeurs.

Le troisième jour, le vizir Neferrenpet demanda une audience à la Grande Épouse et à l'héritier du trône. Elle se déroula en présence du vizir du Sud et du vice-roi de Koush, accourus à Hetkaptah, du

chef de l’état-major, Penamon, du grand-prêtre du temple d’Amon, du trésorier Baï et du directeur des Affaires étrangères. Taousert était assise sur son trône et Siptah sur le sien.

— Grande Épouse, commença Neferrenpet, tenant dans la main un rouleau, prince, la volonté de notre divin roi était que le troisième jour je vous lise ses volontés en présence des autorités du royaume.

Il déroula le papyrus et le lut. Séthi désignait son fils Siptah comme héritier du trône immémorial et demandait que sa Grande Épouse Taousert fût régente du royaume jusqu’à l’âge où Siptah pourrait gouverner seul et conseillère du roi par la suite.

— Mes volontés, concluait-il, seront exécutoires dès l’ouverture de ce testament et l’autorité de la Grande Épouse sera immédiatement effective. Mes volontés seront publiées dans les Deux Pays et communiquées aux membres de la famille royale et à leurs parents, aux grands-prêtres de tous les temples des Deux Pays, au vice-roi de Koush, aux gouverneurs des quarante-deux nomes, ainsi qu’aux ambassadeurs étrangers et à ceux que nous avons envoyés dans tous les pays. Mon fils Siptah sera installé sur le trône de ses pères sous la triple protection d’Amon, de Rê et de Ptah, et son couronnement aura lieu à l’échéance des sept décades de deuil.

Le vizir montra le document à Taousert et à Siptah, puis à l’assistance. Le scribe rédigea le procès-verbal de la lecture et le soumit au vizir, qui apposa son cachet.

Une gravité qu’on ne lui avait jamais vue descendit sur le visage de Siptah ; il sembla figé dans une réflexion sans gaîté qui s’étirait à l’infini et ne prit fin que lorsque les autorités présentes vinrent s’incliner devant lui, puis devant Taousert.

— Ta Majesté a-t-elle une volonté à exprimer ? demanda le vizir à Taousert.

— Pas pour aujourd’hui. Mais demain, nous tiendrons un Conseil à l’instar de ceux que tenait ordinairement le divin roi mon époux.

Le vizir et tous les assistants hochèrent la tête et elle quitta la salle d’audiences la première, suivie de Siptah. À l’extérieur, elle aperçut le visage éploré de sa nourrice dans le petit attroupement qui s’était formé et elle suspendit son pas. Elle s’était rappelé la

prédiction de celle-ci, quatre ans auparavant : « Vous aurez le pouvoir. Servez-vous-en pour déjouer les desseins des hommes. La ruse et la force vous seront utiles pour avoir raison de leurs ambitions et de leurs machinations. »

***

— La protection de tous les dieux sera nécessaire à cette femme pour porter Siptah au pouvoir, déclara Sekhemrê quand les nouvelles lui furent communiquées par messager du Palais. J'ai l'impression qu'elle répète l'histoire d'Isis et de Horus.

— Elle a déjà mon soutien, dit Sechen, promenant son regard sur ses trois frères comme pour les rallier.

— Avec des rivaux tels que Baï et Sétibaâl, elle n'aura pas trop du nôtre, dit Sahourê. Ils ont certainement repris du poil de la bête et deviendront plus dangereux que jamais.

— Et l'armée s'inquiète, ajouta Tatchès. Si la Grande Épouse devient régente, elle commandera les armées du royaume.

— Je ne crois pas qu'elle prendra d'initiatives militaires, observa Sechen. C'est une femme plus réfléchie qu'on ne le croit. Elle en laissera la responsabilité à l'état-major.

Le sujet laissa les participants méditatifs. Le royaume ressemblait de plus en plus à une barque qui s'engage sur des flots turbulents, avec un équipage en discorde.

Les jours suivants n'apportèrent pas matière à prédictions. Le deuil royal agissait comme une couverture sur une volière et les seuls événements prévisibles, la mise au tombeau de Séthi le Deuxième et l'intronisation de Siptah comme héritier de la double couronne, n'inspiraient que des commentaires feutrés.

Vint enfin pour la dépouille mortelle, masquée d'or et dûment imprégnée de natron et d'aromates, le jour du départ pour le Kher-en-Ahaou. La veille, la régente et le prince héritier l'avaient aspergée d'eau parfumée et Siptah avait longuement considéré l'effigie étincelante que son père présenterait pour l'éternité.

Le garçon d'hier avait perdu son âge en même temps que son père. Son visage n'était plus celui de l'adolescent qu'il avait été et seul

son teint lisse le différenciait d'un adulte. Taousert en avait été frappée.

— Que veux-tu, avait-il répondu à son interrogation à peine murmurée, il n'y a plus désormais que toi et moi. Ne le vois-tu pas ? Nous sommes pareils à des oiseaux dans une cage autour de laquelle les chats rôdent.

— Ne sois pas si craintif…

— Je ne suis pas craintif. Je sais que je n'ai que toi.

Il supporta cependant stoïquement les épreuves de l'embarquement et le voyage vers le sud.

Or, à la dernière escale, celle de Ouaset, le cataclysme advint. Rien qu'à la manière dont le vice-roi de Koush se pressa vers eux, avant même le débarquement du sarcophage, Taousert et Siptah comprirent qu'un événement extraordinaire s'était produit. Ils ne furent pas les seuls à le deviner : les vizirs du Nord et du Sud, le général Penamon, Baï et les vieux princes Meryamon et Imenemouïa s'avancèrent pour entendre les informations.

— Majestés, balbutia le vice-roi, le visage convulsé, le prince Sétibaâl s'est fait couronner roi !

— Quoi ? Quand ? cria Siptah.

— Votre cortège avait à peine quitté Hetkaptah, il y a trois jours, qu'il s'est fait couronner au Grand Temple d'Amon à Pi-Ramsès. Je l'ai appris il y a une heure par un messager…

Pendant ce temps, le sarcophage avait été débarqué et posé sur le traîneau attelé à des bœufs, les prêtres commençaient à verser du lait par terre. Les cérémonies devaient quand même se poursuivre et le grand-prêtre d'Amon à Ouaset, ignorant des événements, s'étonnait du retard et du désarroi qui se répandaient sur le site. Plusieurs princes, en effet, étaient venus aux nouvelles et multipliaient des exclamations peu conformes aux circonstances, cependant que les pleureuses emplissaient l'air de leurs lamentations.

Taousert et Siptah montèrent enfin dans leurs chaises à porteurs et le cortège se mit en route vers le Kher-en-Ahaou.

Tout au long des rites, la même agitation risqua maintes fois de désorganiser les cérémonies et seule l'introduction du sarcophage

dans la syringe, escorté par la régente et l'héritier, ramena un peu de calme dans l'assistance. Mais, dès le début du banquet funèbre, l'effervescence reprit de plus belle. Aux éloges habituels du défunt se substituèrent des entretiens fiévreux entre des convives qui ne paraissaient pas enclins à rester assis longtemps. Les plus véhéments étaient sans conteste Baï et le général Penamon.

Sétibaâl avait remarquablement organisé son coup : maintenant qu'il savait Baï affaibli, il avait attendu la vacance du pouvoir pour s'emparer du titre. Mais personne ne pouvait répondre aux questions que tout le monde se posait : avec quelles complicités s'était-il donc fait couronner ? Et quel rôle avait joué l'armée dans l'affaire ? Et le clergé ? Tout ce que l'on savait était le nom qu'il avait pris : Amménémès le Huitième.

— Que vas-tu faire ? demanda Siptah à Taousert.

— Le plus urgent est de rentrer à Hetkaptah et de s'informer sur les événements.

— Et après ?

— Je ne peux pas te répondre avant de connaître les faits. Tout ce que nous savons, c'est que toutes les personnes présentes, y compris le général Penamon, sont scandalisées par le coup.

— En attendant, je ne suis plus le roi ?

— Tu ne l'étais pas encore, Siptah. Mais je ferai tout ce que je peux, tu le sais, pour que tu le deviennes.

— Je te l'avais dit : je n'ai plus que toi.

Elle posa la main sur son bras et ils se regardèrent sans mot dire.

Chacun savait qu'il se lèverait tôt pour prendre le chemin du retour, mais les entretiens se poursuivirent tard dans la nuit.

Là-haut, le dieu-lune Thot semblait observer le cataclysme d'un œil impassible. Mais il était vrai que l'animal sacré de Thot était le singe et que ces créatures sont plus malicieuses qu'on ne le croit.

25
L’attente

Le retour au palais de Hetkaptah, dans les premières heures de l’après-midi, ressembla à une ruée sauvage. Taousert, Siptah, les princes, les princesses et tous les gens qui étaient partis pour la mise au tombeau de Séthi s’attendaient à trouver les bâtiments investis par Sétibaâl et, qui sait, leurs appartements et bureaux occupés et pillés par une horde mystérieuse. Il n’en fut rien, et la garde fut passablement surprise de voir le vizir Neferrenpet, le général Penamon, le trésorier Baï et d’autres éminences se précipiter à travers les salles et les couloirs sans souci du décorum.

Taousert fit alors convoquer le vizir, le trésorier et le général pour un Conseil d’urgence improvisé.

— Le vice-roi aurait-il déraisonné ? demanda Taousert au général.

— J’en doute, Majesté. Des émissaires venus de Pi-Ramsès en mon absence ont alerté les officiers supérieurs et plusieurs généraux, qui n’étaient pas aux funérailles, du coup d’État du prince Sétibaâl, qui s’est perpétré à Pi-Ramsès et seulement là, apparemment. Il s’est effectivement fait introniser dans cette ville. Ces émissaires ont tenté de rallier les garnisons de Hetkaptah, mais sans succès.

— Sans succès ? demanda à son tour le vizir.

— Les émissaires de Sétibaâl se sont même fait jeter dehors sans ménagement par plusieurs officiers, dont les lieutenants Bata, Knemhotep et Ahmosès.

On n’aurait pu en attendre moins du père et du beau-frère de la Grande Épouse et du fils de Merenptah.

— Et ceux qui t’ont informé, où sont-ils ? demanda Siptah.

— Ils sont encore ici, Majesté.

— Nous voulons les entendre.

La requête ne parut pas enchanter le général ; cependant, il donna des ordres pour qu'on allât chercher les militaires en question.

Un long moment plus tard, deux soldats entrèrent dans la salle d'audiences, visiblement intimidés et embarrassés de se retrouver dans un lieu aussi auguste. Le chambellan leur rappela le protocole, baiser la sandale royale droite, s'incliner devant la régente…

— Passons le protocole, coupa Taousert. Nous voulons les entendre. Qui êtes-vous ? demanda-t-elle aux soldats.

— Je suis Ahatot, le premier sergent des archers du deuxième régiment de la division de Seth, Majesté, répondit l'un.

— Et moi, Mamakhet, le troisième sergent du même régiment, dit l'autre.

À leur accent rocailleux, on devinait qu'ils étaient tous deux djahiens.

— Racontez, ordonna Taousert.

— Il y a neuf jours, Majesté, nous achevions de déjeuner quand un groupe de sept hommes, dont six militaires de haut rang, sont entrés dans le réfectoire. Nous connaissions les gradés, bien sûr, mais pas l'autre…

— Nomme les gradés, ordonna Penamon.

— Le général Rabeka, le général Ouarhou, le lieutenant colonel Ptahmeter… Je ne suis pas sûr de connaître les autres.

— Peu importe, la suite, ordonna Siptah.

— L'autre nous a ordonné de l'écouter et a dit : « Je suis le prince Sétibaâl, le fils du glorieux et divin roi Ramsès le Grand. Ce royaume est en danger de mort. Le pharaon est parti pour le Kher-en-Ahaou et le pouvoir est vacant. Le trône est aux mains d'une femme qui ne connaît rien à rien… »

— Sergent Ahatot ! s'écria le général Penamon d'un ton sévère.

— Laisse-le parler, général, répliqua Taousert.

— … d'une femme qui ne connaît rien à rien et qui se prépare à y asseoir un…

Il regarda Siptah et chercha un mot convenable, mais ne le trouva pas.

— Un quoi ? demanda Siptah. Dis le mot.

— Un bancroche.

Le général s'agita sur son siège.

— Continue.

— Il a dit : « Nous sommes cernés d'ennemis qui se préparent à nous envahir au premier signe de faiblesse, comme vous le savez, et nous avons des ennemis au palais de Hetkaptah qui n'attendent que la première occasion pour s'emparer des sceptres et dépecer le pays pour s'enrichir. »

Baï fit la grimace.

— Il a dit : « J'ai eu un songe cette nuit. Les dieux Amon et Rê me sont apparus, le doigt tendu vers moi et m'enjoignant de protéger les Deux Pays. Les dieux l'ordonnent. Je ne peux pas laisser le glorieux royaume de Thouy en détresse. Je vous ordonne, par la voix des généraux et des officiers que voici, de vous joindre à moi pour rétablir le pouvoir et nous défendre. Chaque heure qui passe peut nous être fatale. Demain, le grand-prêtre d'Amon m'élèvera au trône de mon père. » Les colonels ont alors répété que le trône d'Amon ne pouvait rester vide, car c'était une abomination. Les officiers présents leur ont fait une ovation.

Un silence de plomb pesa quelques instants après ce récit. Le rapport de l'archer ressemblait à un mauvais rêve et l'outrecuidance de Sétibaâl, à un défi lancé à toutes les puissances célestes.

— Et il a été couronné roi ? demanda Siptah.

— Oui, Majesté. Je n'ai pas assisté à la cérémonie, car nous étions stationnés dehors. Mais nous l'avons tous vu regagner le Palais sur un char tiré par deux chevaux. La population l'a acclamé. Une grande fête a été donnée le soir, pour célébrer le couronnement d'Amménémès le Huitième.

— Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de nous prévenir ? demanda Taousert.

Le sergent Ahatot hésita, son regard dériva un moment. Il finit par répondre qu'il avait voulu savoir si les autres divisions s'étaient ralliées à Amménémès et s'était avisé, une fois à Hetkaptah, qu'il n'en était rien. Explication passablement douteuse, supposa Taousert : en tant que Djahien, il avait été probablement dépêché à Hetkaptah par un chef du clan de Baï.

Taousert fit reconduire les deux archers et convint avec le vizir que le mieux à faire serait de s'informer plus amplement de la situation à Pi-Ramsès et, pour cela, d'y envoyer un ou deux espions.

— Je veux savoir comment le clergé du temple d'Amon et des autres temples s'est prêté à cette forfaiture, déclara-t-elle.

Ils acquiescèrent tous.

— Majesté, déclara le général Penamon, j'ai fait, en attendant, poster des bateaux sentinelles au nord de la ville, afin d'intercepter les messages que Sétibaâl enverrait au sud. D'autres sentinelles contrôlent les routes afin de barrer le chemin aux émissaires qui seraient chargés de diffuser son prétendu titre dans les nomes.

Taousert acquiesça : il était, en effet, impératif d'isoler Pi-Ramsès du reste du pays.

— Combien de régiments sont stationnés à Pi-Ramsès ? demanda Siptah.

Surpris de la pertinence de la question, le général Penamon répondit qu'ils étaient trois.

— Toute la division de Seth, alors ?

— Oui, Majesté.

— Et son général ?

— Il était à Pi-Ramsès. Il doit y être encore.

— Je veux que ce général et les colonels des régiments soient destitués.

— C'est déjà fait, Majesté, répondit le général, de plus en plus surpris.

— Trésorier Baï, dit Taousert, de quels moyens dispose Sétibaâl ?

— Je l'ignore, Majesté. Mais il pourrait être soutenu par quelques nomes du Nord. Pas longtemps toutefois.

Taousert observa un silence. Puis elle annonça que le couronnement du prince héritier aurait lieu trois jours plus tard. Le vizir, le général et le trésorier déclarèrent qu'ils prieraient pour le succès de son règne futur et sa longue vie. La situation était paradoxale : l'initiative de Sétibaâl avait, au moins pour le moment, rangé le chef du clan des Djahiens aux côtés de la couronne.

Sur quoi la séance fut levée. Tout le monde était en retard pour les bains et les hommes étaient pressés de se faire raser et épiler.

***

Le premier dîner au Palais après les obsèques fut aussi le premier d'une longue série de repas qui ne ressemblèrent en rien à ceux des règnes précédents. Le général Penamon dînant avec ses troupes, afin d'affirmer sa présence et son autorité, garantes de la loyauté de l'armée à l'égard du trône, les tables de Taousert, du vizir et de Baï furent assiégées par les gens de la cour qui venaient aux nouvelles. Deux questions revenaient : quand Siptah serait-il intronisé ? Et la régente lancerait-elle une attaque contre Pi-Ramsès ?

Les ambassadeurs étrangers comptaient évidemment parmi ceux que la situation alarmait le plus, car ils se demandaient où résidait le pouvoir légitime. Et le refus de Taousert d'engager les divisions loyales de l'armée contre celle de Seth les troublait : cela signifiait-il qu'elle reconnaissait implicitement la légitimité d'Amménémès le Huitième ?

L'ambassadeur hattou évoqua la situation similaire qui s'était créée quelques décennies auparavant, quand le roi légitime Moursil le Troisième s'était trouvé en conflit avec son oncle Hattousil et que celui-ci l'avait contraint par la manière forte à l'exil dans le pays de To-Méry.

— Je n'engagerai pas l'armée contre une division égarée, répondit-elle. Seuls les chefs félons seront punis quand ils seront vaincus.

— Comment seront-ils vaincus, Majesté ?

— Le prétendu Amménémès le Huitième tombera comme une feuille morte.

Siptah ne perdait pas un mot de ces échanges.

Mais enfin, les convives regagnèrent leurs sièges et Taousert et Siptah purent faire honneur au repas. À vrai dire, ils n'avaient pas très faim. Ils brûlaient d'entendre des informations nouvelles.

Ils ne les attendirent pas longtemps.

***

Cinq jours plus tard, les espions revinrent de Pi-Ramsès. Entre-temps, plusieurs bateaux avaient été interceptés, porteurs de messages proclamant la royauté d'Amménémès le Huitième à l'intention des territoires au-dessous de Pi-Ramsès, ainsi que des émissaires chargés de soulever les trois divisions stationnées à Hetkaptah contre les poupées de chiffon Taousert et Siptah et leurs domestiques. Les termes injurieux jetèrent Siptah dans une violente colère.

Entre-temps aussi, il avait été intronisé prince héritier, par la volonté de son père, au Grand Temple d'Amon, sous le nom de Ramsès Siptah. Taousert avait voulu que la cérémonie présentât un faste particulier : le prince y porta le bandeau en or que son père lui avait offert pour la cérémonie de la mèche. Elle fut suivie d'une fête populaire, plus joyeuse qu'on ne l'eût espéré, en dépit du trouble causé par l'autoproclamation de Sétibaâl.

Une séance spéciale fut réservée pour l'audition des espions. Neferrenpet avait bien fait son choix : deux scribes qui s'étaient fait passer pour des marchands de volailles et qui étaient arrivés par voie de terre, à l'est, ce qui laissait croire qu'ils n'avaient pas été informés des événements.

— Nous nous sommes soigneusement frotté les mains de terre, expliqua le plus âgé d'un ton facétieux, et nous avons prétendu que mon collègue Toti était mon fils. Ils nous ont donc laissés franchir leur poste de gué. La ville est calme. Sétibaâl est installé au Palais, avec sa mère, la Grande Douairière Sebaïbamon, son épouse et la famille de celle-ci. Nous sommes allés consulter les scribes de la Maison de Vie du temple d'Amon, les seuls capables de nous fournir des informations. Ils nous ont appris que, dès le départ de Vos Majestés pour accompagner la dépouille du divin roi Séthi à sa demeure d'éternité, Sétibaâl s'est rendu au temple, accompagné de deux colonels, et qu'il s'est longuement entretenu avec le grand-prêtre Siamon. Il lui a déclaré que le royaume était en grand danger et que le vizir Neferrenpet, le général Penamon et le trésorier Baï avaient décidé de le nommer roi…

— Quoi ? s'écrièrent les trois hommes d'une seule voix, les yeux exorbités.

— Pardonnez-moi, Excellences, je ne fais que répéter ce qui m'a été rapporté.

— Poursuis, ordonna Taousert.

— Nous nous sommes entretenus avec des scribes dont l'un était présent à l'entrevue, et je n'ai aucune raison de douter de sa sincérité. Il était d'ailleurs perplexe, de même que ses collègues. Le grand-prêtre paraissant sceptique, Sétibaâl leur a montré trois documents portant des sceaux et attestant la véracité de ses dires. J'ai alors demandé s'il était possible de jeter un coup d'œil sur ces documents. J'en ai vu un, celui censé émaner du vizir Neferrenpet. Je connais bien le sceau de l'éminent vizir, car je l'ai vu plusieurs fois. Je peux affirmer que ce n'est pas le même, mais une copie. Les trois signes *ser* y sont différents.

— Et le grand-prêtre s'est laissé abuser ? s'écria le vizir.

— Pas si facilement, Excellence, même si le sceau lui a paru authentique. Il s'est étonné que le couronnement ait lieu à Pi-Ramsès et non pas à Hetkaptah. À quoi Sétibaâl a répliqué que le siège du royaume serait ramené à Pi-Ramsès dès le retour du Haut Pays de Leurs Majestés et de Vos Excellences, qui seraient alors officiellement démises de leurs titres. Le grand-prêtre paraissant toujours indécis, les colonels lui ont déclaré que les officiers et les soldats de la division de Seth, stationnée en ville, seraient surpris de ses hésitations. C'était évidemment une menace à peine voilée. Le grand-prêtre Siamon n'a pu que s'incliner.

— Tu n'as pas pu l'interroger ? demanda le vizir.

— Nous avons craint de nous compromettre et d'être arrêtés, auquel cas nous n'aurions pas pu rapporter ces renseignements à Leurs Majestés et à Vos Excellences. Mais notre informateur m'a appris que le grand-prêtre Siamon a tenté, avant-hier, de se rendre à Hetkaptah afin de consulter son collègue du temple d'Amon dans cette ville, mais que des officiers du Palais l'en ont empêché, prétextant que les routes étaient dangereuses. Je pense donc que son opinion est faite.

— Et vous avez obtenu des renseignements sur l'armée ? demanda le général Penamon.

— Il est impossible de pénétrer dans l'enceinte des casernes, répondit l'autre scribe. Mais j'ai noté une intense activité à l'intérieur. Une femme qui sortait des cuisines, excédée, m'a dit que, depuis le couronnement du nouveau roi, les soldats avaient l'air très agités.

Les participants du Conseil méditèrent ces informations quelques instants ; l'élément principal en était que Sétibaâl s'était fait couronner sur la foi de faux documents et que le grand-prêtre était retenu en otage à Pi-Ramsès.

— Rien d'autre ? demanda Taousert.

— Non, Majesté, à l'exception du fait que des architectes s'affairaient devant le temple de Seth et traçaient le périmètre d'un socle de statue. J'ai recueilli quelques bribes éparses de leur conversation et j'ai appris que la statue mesurerait douze coudées de haut.

Une statue du pseudo-Amménémès à l'évidence.

Quelle qu'en fût la folie, le coup de Sétibaâl avait, en tout cas, plongé le gouvernement et la cour dans une perplexité paralysante. Mais Taousert avait résolu de ne pas répliquer et, même si cette politique exigeait des trésors de patience, le vizir, le trésorier et le chef de l'état-major s'y étaient ralliés.

Mais combien de temps durerait cette duperie phénoménale ?

***

Quatre décades suivirent, lancinantes.

Les polices fluviale et terrestre arrêtaient toujours des émissaires de Sétibaâl et, sur décision de Neferrenpet, leur interdisaient désormais de retourner à Pi-Ramsès, afin de tenir Sétibaâl dans l'ignorance du destin des messages adressés aux gouverneurs et au vice-roi de Koush.

De surcroît, Neferrenpet avait décidé d'établir le blocus commercial de la région voisine de Pi-Ramsès : les propriétaires ne pouvaient plus écouler leurs récoltes ni leurs produits ; ceux-ci étaient renvoyés vers le nord, et quelques bateaux qui avaient tenté de forcer le blocus avaient vu leurs marchandises saisies, voire jetées

à l’eau. Le but était de ruiner les nomes du Nord qui soutenaient peut-être l’imposteur.

— Combien de temps pourra-t-il tenir ainsi ? demanda Taousert à Baï.

— Je l’ignore, Majesté. Il va devoir bientôt payer les soldes de la division de Seth. Peut-être quelques propriétaires des nomes voisins, qui sont très riches, lui avanceront-ils les sommes nécessaires, mais ils ne pourront le faire indéfiniment.

— Assure-toi qu’il ne perçoit pas les tributs de nos territoires d’Asie.

— J’ai déjà prévenu l’état-major, Majesté, et les postes-frontières sont en état d’alerte.

— Il contrôle déjà les flottes marchande et militaire. Il peut avoir accès à ces territoires par voie de mer.

Baï hocha la tête. La régente pensait décidément à tout.

— Je vais y réfléchir, Majesté.

Elle savait qu’il le ferait, en effet ; même si elle était éphémère, la victoire de son rival Sétibaâl l’emplissait de rage. S’il n’en avait tenu qu’à lui, il aurait lancé les trois divisions d’Amon, de Rê et de Ptah à la conquête de Pi-Ramsès et aurait fait traîner Sétibaâl, attaché par les pieds, à un char lancé à toute vitesse.

C’était d’ailleurs le projet de Siptah.

— Qu’attends-tu ? demandait-il sans cesse à Taousert, d’un ton anxieux. Ça peut durer des années !

— Ça durera bien moins longtemps.

Très tôt, un matin, en effet, un messager de l’état-major vint annoncer à Taousert que la division de Seth avançait vers Hetkaptah, soutenue par des troupes étrangères de l’Ouest. Le général Penamon et l’état-major organisaient déjà la riposte.

Sétibaâl avait donc conclu un pacte avec les Tjéhénous, les Tjéméhous et les Peuples de la Mer pour s’emparer du pays.

— On les aura ! cria Siptah, donnant des coups de bâton sur le sol.

Le vizir Khaÿ et le directeur des Affaires étrangères faisaient cependant triste mine : les ambassadeurs des Hattous, de Babylone et du Mitanni venaient de les informer que Sétibaâl avait envoyé des

messagers à leurs rois pour leur annoncer son accession au trône. L'image du royaume à l'étranger était affaiblie. Qu'était donc ce pays divisé entre deux monarques ?

— Vous saurez avant longtemps la réponse que vous devez faire à vos rois, les prévint le vizir.

26
Le malaise

Comme l'état-major l'avait prévu, une partie des troupes ennemies avait projeté d'arriver par bateau. Elle descendrait trois des bras du Grand Fleuve et débarquerait fraîche pour le combat ; elle serait rejointe par la division de Seth pour encercler Hetkaptah, clé de la vallée. Les généraux chargèrent des officiers de courir au-devant et de couler en travers des bras les plus gros bateaux qu'ils pourraient trouver. Plusieurs corps d'archers les suivirent, devançant le reste des troupes.

Les premiers bateaux qui arrivèrent chargés de troupes de l'Ouest se heurtèrent à des obstacles inattendus, qui les forçaient soit à débarquer avant d'être arrivés, soit à tenter de les contourner en frôlant les berges et en passant là où les eaux étaient peu profondes, ce qui était périlleux. À l'évidence, l'incertitude les désempara plus d'une heure, les capitaines se livrant à des palabres de bord à bord ; entre-temps, les bateaux continuaient d'affluer et un embarras se forma, gênant leurs mouvements. Certains décidèrent donc de débarquer là. Tapis dans les fourrés des rives et invisibles des envahisseurs, les officiers et les archers observaient la scène.

Les troupes sur les bateaux n'eurent même pas le temps de saisir leurs carquois et leurs arcs qu'une pluie de flèches enflammées s'abattit sur les bateaux immobilisés. Les voiles, puis les coques prirent feu et les occupants se jetèrent à l'eau pour fuir les brasiers immobiles, bord contre bord. La plupart de ceux qui parvinrent sur les berges étaient désarmés et furent massacrés ou faits prisonniers. Les villageois des parages assistèrent à des scènes d'horreur et, parfois, y participèrent. Aucune fuite n'était possible, en raison de la lenteur des manœuvres navales et des brèves distances d'une rive à l'autre.

Des scènes similaires se déroulèrent sur les deux autres bras du fleuve avec le même succès pour les archers royaux. L'opération de débarquement avait donc été un échec total et les quelque deux mille hommes sur qui Sétibaâl avait compté n'apparaîtraient jamais aux côtés de la division de Seth.

Quand les troupes royales arrivèrent dans l'après-midi, leurs officiers contemplèrent avec satisfaction les épaves noircies des bateaux ennemis et les files de prisonniers assis par terre.

La déroute avait été totale.

Le plus difficile était cependant à venir : l'affrontement entre des divisions sœurs et des soldats qui, quelques décades plus tôt, avaient été des compagnons d'armes. La division de Seth contre celles d'Amon, de Rê, de Ptah ? L'impensable. L'ignominie absolue.

La nuit tombait, on installa les bivouacs. Les officiers dormirent peu : demain, leur monde risquait de s'effondrer.

À l'aube, le général Penamon donna l'ordre aux divisions de Rê et de Ptah de former un front en arc de cercle et de planter devant chaque régiment la bannière de la division. Et l'on attendit.

Les archers des premiers rangs croquaient des pépins de courge ou des galettes au sésame. Les officiers se tenaient sur leurs chars, chassant les mouches et les taons.

À la huitième heure, un frémissement à l'horizon et l'envol de canards sauvages et d'autres oiseaux annoncèrent l'arrivée de la division de Seth. Les officiers se raidirent. Ce n'était pas la mort qu'ils appréhendaient, mais la folie.

La division de Seth avançait toujours.

Les officiers des deux divisions de Rê et de Ptah, aux premiers rangs, l'observèrent, les yeux plissés, la main sur la dague.

À la neuvième heure, cinq chars de la division de Seth foncèrent sur les rangs loyalistes, chacun portant deux archers et un officier armé d'une lance. Les archers de Penamon bandèrent leurs arcs.

À cent coudées de distance, aucun d'eux n'avait tiré une seule flèche. Ils avaient vu, en effet, les chars ralentir et les officiers qui les montaient invectiver brutalement contre les archers à leurs côtés. L'un des archers fut rudoyé et tomba à bas du char. Les officiers

s'époumonaient et multipliaient les gestes du bras. On percevait bien leurs cris :

— Is ! Is !

Mais leurs soldats ne bronchaient pas. La vue des bannières des divisions de Rê et de Ptah les avait paralysés. Ils comptaient devant eux des parents, des amis, des hommes avec qui ils avaient déjà fait des campagnes et versé le sang et la sueur. Les chars arrivèrent à quelques coudées de leurs ennemis présumés et l'on distinguait bien les visages défaits des officiers. Un officier loyaliste s'enhardit, alla au-devant, saisit les chevaux par la bride et les arrêta. Son collègue ennemi brandit sa lance, mais il avait déjà été maîtrisé par d'autres soldats de la division de Rê. Sur les quatre autres chars, ç'avaient été les archers de Seth eux-mêmes qui avaient immobilisé leurs officiers et arrêté les chevaux. Les lances tombèrent par terre et les cinq officiers furent promptement ligotés. Le général Amonekht, de la division d'Amon, s'avança et leur déclara :

— Vous êtes en état d'arrestation.

Des remous furent perceptibles dans les rangs de la division de Seth. Des cris retentirent et, un moment plus tard, ce furent des soldats de Seth qui amenèrent leurs officiers et un général, Sakhonsou, se débattant furieusement.

Amonekht et Sakhonsou se firent face, l'un méprisant, l'autre éructant de colère.

— Toi ? dit simplement Amonekht.

L'autre cracha. Amonekht le souffleta et le repoussa d'une bourrade dans la poitrine.

Le général Penamon arriva, escorté de son aide de camp et de colonels.

— Où est Sétibaâl ? C'est lui qu'il faut arrêter ! Allez le chercher !

Des officiers à cheval s'élancèrent vers la division de Seth. Ils revinrent penauds, une demi-heure plus tard : le grand coupable avait pris la fuite, avec le chef des Tjéhénous, le prince Meryey. Penamon se rendit alors devant la division de Seth :

— Je ne peux vous considérer comme prisonniers, déclara-t-il d'une voix forte, car vous faites partie des nôtres. Ceux qu'il faut

punir, ce sont vos chefs. Amenez-moi ceux qui se cachent derrière vous.

Des soldats et des sergents écartèrent les rangs et poussèrent devant eux trois colonels, blêmes, et des officiers, dont la plupart étaient des Hattous. Ceux-là ne se débattaient pas.

— Nous avons obéi aux ordres du pharaon, déclara l'un d'eux.

— Il n'y a pas de pharaon, répliqua Penamon. Il n'y a qu'un imposteur, qui a dupé les prêtres du temple d'Amon avec des documents falsifiés et qui a pris la fuite. Liez ces hommes et conduisez-les à l'arrière.

Se tournant vers la division de Seth, il ajouta :

— Vous êtes maintenant sous mon commandement, sous le règne de la régente Taousert.

Il observa les archers, les lanciers, les cavaliers : pas la moindre réaction. Il retourna vers ses propres rangs pour désigner des chefs à la place de ceux qui avaient été arrêtés. Cela prit une petite heure et trois officiers promus sur-le-champ allèrent prendre les postes des colonels félons.

— Nous allons à Pi-Ramsès, annonça Penamon.

Ils y furent vers le milieu de l'après-midi. Un détachement alla prendre possession des casernes, quasi désertes, un autre, mené par Penamon, se rendit au Palais.

— Où est la douairière Sebaïbamon ? demanda le général au chambellan épouvanté.

— Dans les jardins, général…

Elle était assise dans un bosquet, entourée de dames de cour et de princesses. À la vue de Penamon et de son escorte, elle fronça les sourcils et se figea.

— Comment osez-vous… ?

— Femme Sebaïbamon, ton fils l'imposteur est en fuite et, toi, tu es en état d'arrestation. Regagne tes appartements et n'en sors plus.

Les dames de cour et les princesses poussèrent des cris d'indignation.

— Je ne le répéterai pas. Voulez-vous que mes officiers vous reconduisent de force chez vous ?

Elles s'empressèrent de déguerpir. Penamon se rendit alors aux appartements royaux. Des femmes pointèrent le nez à leurs portes :

— Qu'y a-t-il ? Qui êtes-vous ?

— Où est la maîtresse des lieux ?

— Elle se repose, elle…

Penamon la poussa sans ménagement et entra dans les appartements jadis occupés par Ramsès. Une femme allongée sur un lit, en compagnie d'une pédicure qui lui limait les ongles des orteils, se redressa, indignée :

— Sortez ! Sortez tout de suite !

— C'est toi qui vas sortir.

— Gardes ! hurla-t-elle. Chassez ces gens… Penamon la considéra un moment, l'air amusé :

— Pour qui te prends-tu, concubine ?

— Je suis la Grande Épouse…

— De qui ?

Elle s'assit sur le lit, égarée, devinant un changement apocalyptique.

— Du pharaon Amménémès…

— Il n'y a pas de pharaon Amménémès, femme, et donc pas de Grande Épouse. Tu n'es que l'épouse de l'imposteur criminel Sétibaâl, actuellement en fuite.

Elle se leva, pâle, feignit de défaillir et porta la main à son cœur.

— Les traîtres, gémit-elle, soutenue par ses dames de cour, les traîtres ont chassé mon mari…

On l'aida à s'asseoir.

— Transportez cette femme hors de ces appartements où elle n'a que faire, ordonna le général. Les quartiers ordinaires seront encore trop bons pour elle.

Il attendit patiemment que le petit groupe eût évacué les lieux. Puis il alla dans la chambre où Ramsès le Grand était mort treize ans auparavant et contempla longuement le mobilier. Des traces d'occupation récente étaient visibles partout, dans les braseros fraîchement regarnis de braises, dans le miroir posé sur un coffre, le lit tendu de frais, la moustiquaire neuve. Sétibaâl avait donc eu

l’impudence de s’y installer. Penamon secoua la tête. Son aide de camp ouvrit la garde-robe et en inspecta le contenu.

— Voilà des vêtements qu’il n’est pas près de revoir, dit-il. Un grand coffre d’ébène et un coffret de cèdre, sans doute récupérés au garde-meuble, attirèrent son attention. Il ouvrit le coffret et y trouva deux bracelets en or incrustés de pâte de verre et un pectoral somptueux, d’origine inconnue.

— Cet imbécile a vraiment cru qu’il allait revenir, dit l’aide de camp.

Le grand coffre contenait deux peaux de panthère.

— Emporte les bijoux, ordonna Penamon. Nous les remettrons au directeur des Secrets du matin à Hetkaptah.

Dans le couloir, un serviteur terrifié, et sans doute informé des événements de la matinée, regarda les militaires sortir de la chambre royale, s’attendant peut-être à être jeté en prison.

— Personne ne doit plus pénétrer ici sans l’autorisation du gouverneur du Palais, déclara Penamon.

Il était las et aspirait à se rafraîchir aux bains. Le nouveau chambellan s’avança :

— Que puis-je faire pour t’être agréable, général ?

— Fais préparer un repas pour mes officiers et moi. Les femmes mangeront dans leurs chambres.

— Oui, général.

— À part elles, qui se trouve ici ?

— Trois princes, général.

— Ils dîneront aussi dans leurs chambres.

— Oui, général.

— Aucune personne parmi celles qui occupaient les lieux n’est autorisée à sortir du Palais.

— Oui, général.

Penamon nomma un gouverneur du Palais parmi les officiers de son escorte et fit expédier un messager à Hetkaptah pour y porter les nouvelles, puis il décida d’aller aux bains ; le reste de l’état-major fut prévenu qu’il pouvait s’y rendre aussi bien.

— Y invites-tu aussi les officiers de la légion de Seth qui se sont rendus ? demanda l’aide de camp.

Question épineuse. Tôt ou tard, il faudrait pardonner à ceux qui s'étaient laissé abuser de bonne foi. Mais peut-être était-il trop tôt pour cela.

— Non. Ils pourront aller aux bains de la caserne et ils dîneront là-bas également. Je ne peux pas feindre que tout est oublié.

Le dîner dans la vaste salle décorée que Ramsès le Grand avait jadis emplie chaque soir de sa présence fut étrangement retenu. Le fantôme du pharaon qui avait conféré au trône tant de splendeur hantait encore les lieux. Peut-être son ka était-il offensé qu'un prince eût ainsi outragé la divinité attachée au titre de roi des Deux Pays.

Mis à part l'attaque de la flotte tjéhénoue, qui n'avait fait qu'une dizaine de blessés parmi les archers, aucun véritable combat n'avait eu lieu, et pourtant l'humeur des officiers était aussi songeuse qu'au soir d'une défaite.

Le lendemain, Penamon nomma un gouverneur militaire de Pi-Ramsès. La Cité bleue d'antan était comparable à une place ennemie occupée. Puis il rentra à Hetkaptah avec les divisions de Seth et de Ptah, laissant sur place la division de Rê.

Ainsi s'acheva un épisode de sédition qui avait menacé le royaume pendant cent quatre-vingt-trois jours.

***

Taousert demeura immobile sur son trône, le regard perdu sur un axe infini.

Le général Penamon avait fini le récit des événements.

Le vizir Neferrenpet et le trésorier Baï aussi étaient songeurs. Et même le prince héritier Siptah.

L'affrontement de la veille s'était soldé par une victoire absolue des troupes royales et du trône et n'avait fait de victimes que parmi les étrangers. Il eût dû susciter une joie triomphante et peindre les visages aux couleurs de la jubilation. Or, il n'en était rien.

— Ils se sont rendus comme ça ? demanda Siptah.

— On ne peut même pas dire qu'ils se soient rendus, Majesté, répondit le général. À part l'attaque des bateaux tjéhénous et les velléités de quelques colonels et officiers, il n'y a eu aucun combat.

— Et les officiers félons, qu'allez-vous en faire ?

— Ils seront jugés par le tribunal militaire.

— À quoi les condamnerez-vous ?

— C'est à vous de le décider, Majestés, répondit Penamon en se tournant vers Taousert.

— Ils méritent la mort pour l'exemple.

La sentence n'enthousiasmait visiblement pas le général.

— Ils ont été abusés, Majesté. Ils ont sincèrement cru que c'était moi, le traître. Ils ne pouvaient pas savoir que les attestations grâce auxquelles Sétibaâl s'est fait couronner étaient falsifiées.

— Que proposes-tu ?

— Que Ta Majesté leur accorde la clémence. Elle y gagnera en respect auprès des troupes. Leur erreur leur sera amplement signifiée par les juges militaires.

Le vizir acquiesça. Taousert redevint songeuse. Il n'y aurait aucun châtiment, puisqu'il n'y avait pas de coupables. Cette absence totale de sanctions prêtait à l'épisode un caractère irréel.

— Qui sont les princes qui sont demeurés à Pi-Ramsès ? demanda Siptah.

— Je ne les ai pas vus, Majesté.

— Ceux-là doivent être ramenés ici, à Hetkaptah, et punis ! s'écria le prince. Il n'est pas question qu'ils continuent à se la couler douce à Pi-Ramsès ! Eux devaient être au courant du complot. Ce sont des traîtres !

— Il n'est pas question de punir publiquement des princes, dit Taousert. Quand ils seront ramenés ici, ils seront enfermés dans leurs appartements après avoir été interrogés. Par la même occasion, dit-elle au vizir, vous ramènerez la mère et la femme de Sétibaâl et leur entourage. Je veux qu'elles soient exilées dans le Sud.

Une fois de plus, Neferrenpet acquiesça.

— Vizir, général, trésorier, je veux que chacun de vous me remette immédiatement une déclaration attestant que les documents soumis au grand-prêtre Siamon étaient des faux. Ils seront montrés à tous ceux qui prétendraient, de bonne ou de mauvaise foi, avoir cru ou croire encore que Sétibaâl était le roi.

Neferrenpet se tourna vers le scribe et lui donna l'ordre de rédiger les trois attestations.

— De plus, ajouta la régente, je veux que le grand-prêtre d'Amon à Hetkaptah se rende à Pi-Ramsès et interroge le grand-prêtre Siamon, qui a organisé le couronnement de Sétibaâl. Je veux qu'il soit accompagné d'un scribe de notre choix, qui nous rendra personnellement compte de l'entretien. Enfin, général Penamon, je veux que tu mettes tout en œuvre pour retrouver Sétibaâl et l'arrêter.

— Il a dû fuir chez les Tjéhénous.

— Envoie alors des Tjéhénous espions. Ils nous apprendront bien quelque chose.

Le trésorier Baï leva les sourcils. Cette régente-là avait quand même des idées. Elle connaissait aussi les bonnes manières :

— Général Penamon, ton courage et ta ruse ont étouffé les serpents de la sédition, déclara-t-elle d'un ton solennel.

Et, sur un signe, le chambellan lui remit un coffret de cèdre. Le général se leva et s'avança vers les trônes. Taousert lui tendit le coffret. Le général l'ouvrit : il contenait un grand collier d'or à la mouche, récompense des officiers valeureux. Le chambellan le lui passa autour du cou et le général s'agenouilla devant la régente et loua son impavide et divine sagesse.

Aux regards de Siptah, de Baï et de Neferrenpet, on devinait la question qu'ils se posaient : où donc avait-elle appris ce protocole ? Elle qui avait jadis paru tellement étrangère aux affaires du royaume…

Toujours était-il que l'armée serait désormais aux côtés de la régente.

***

Le dîner fut agité, comme l'avaient d'ailleurs été les bains. Deux questions revenaient sans cesse : qu'allait-il advenir des princes et des princesses qui avaient suivi Sétibaâl à Pi-Ramsès ? Et où se trouvait Sétibaâl ?

Pour Taousert, cependant, l'évidence s'imposa au fil des heures et aux bribes d'indices qui filtraient de-ci de-là : plusieurs personnes

de la famille royale avaient été plus ou moins prévenues du coup de Sétibaâl avant même le départ du cortège funèbre de Séthi. Elles n'avaient pas toutes fait partie du clan des Hattous. Personne n'avait prévenu Taousert ni le vizir. Baï, en tout cas, était hors de cause. Sétibaâl avait donc bénéficié de complicités tacites. Le sens en devenait visible de tous : une partie de la famille royale avait estimé que Taousert n'était pas à la hauteur de sa tâche de régente et que la perspective de porter un infirme tel que Siptah sur le trône était insupportable.

Ç'avait d'ailleurs été l'argument de Sétibaâl, rapporté par les scribes espions, et la raison pour laquelle le subterfuge de celuici avait réussi auprès du clergé de Pi-Ramsès.

Enfin, les noms des princes et des princesses que le général Penamon avait condamnés à la résidence forcée à Pi-Ramsès étaient connus de tous. Ils lui furent communiqués à la fois par l'intendant général du Palais et le directeur des Secrets du matin, qui tenaient l'inventaire des membres de la famille royale séjournant ou non au Palais : Ramsès, Meryhor et Ptahemouia pour les hommes, Menkaoura, Isimer et Nefermerout, pour les femmes.

Ils étaient attendus le lendemain à Hetkaptah, ensemble avec la mère et la femme de Sétibaâl et leur petite cour.

On en caquetait déjà d'abondance.

27
La déconfiture des arrogants et la tactique du scarabée

— Comment oses-tu traiter de la sorte la mère du roi divin Amménémès ?

Du haut de leurs trônes, Taousert et Siptah abaissèrent des regards méprisants sur Sebaïbamon, debout, le visage courroucé, la bouche mince et ridée crispée sur une imprécation. De celle qui avait jadis été la deuxième fille du grand roi Hattousil à épouser le glorieux Ousermaâtrê Setepenrê, il ne restait qu'une figure de l'arrogance, à la poitrine plate et aux bras flétris par le temps. À quelques pas en retrait se tenait le reste de la bande ramenée de Pi-Ramsès sous escorte militaire. Tous debout. Derrière étaient assis le vizir Neferrenpet, le général Penamon et le trésorier Baï, le directeur des Affaires étrangères et divers membres du gouvernement convoqués pour la circonstance par la régente.

— Premier scribe, ordonna Siptah, lis à cette femme et à tous les autres les attestations du vizir, du général et du trésorier.

Le scribe se leva, les trois documents à la main et les lut à la Grande Douairière.

— Mensonges ! s'écria-t-elle. Ces traîtres se sont dédits ! Ils se sont reniés ! Ils…

— En voilà assez, femme, tonna derrière elle le général Penamon. Si j'avais participé à votre complot de rats, je n'aurais pas écrasé la révolte du chef de la division de Seth. Mais, toi, tu ne pouvais pas ignorer la forfaiture du scorpion qui est sorti de ton ventre, et tu ne pouvais ignorer non plus que je ne participais pas à votre entreprise venimeuse.

— Et tu sais aussi bien, femme, que je n'ai jamais rencontré ton fils, ajouta Neferrenpet.

Arguments imparables. Sebaïbamon se tourna vers Taousert et Siptah.

— Tu es complice du crime inouï de ton fils, lui lança Siptah.

— Nabot ! cracha-t-elle.

— Cette femme et toutes ses suivantes seront immédiatement exilées dans le Sud jusqu'à la fin de leur vie, décréta Taousert, soudain excédée, pour offense à la Majesté royale.

Le vizir fit appeler la garde et ils emmenèrent les condamnées.

— Grâce, Majesté ! implora une princesse en passant devant les trônes. Grâce… J'étais leur prisonnière…

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis Nefermerout… La petite-fille de Parêherounemef…

— Traîtresse ! lança Sebaïbamon à la porte.

— Pourquoi étais-tu leur prisonnière ? demanda Taousert.

— Ils savaient un secret…

— Quel secret ?

Nefermerout fondit en larmes.

— Pas ici ! sanglota-t-elle.

— Celle-ci reste, décida Taousert.

Elle fit ensuite comparaître les trois princes, Ramsès, Meryhor et Ptahemouia. Le plus âgé était celui qui, comme bien d'autres, portait le nom illustre de son aïeul ; un bel homme d'une quarantaine d'années, au visage réfléchi qui pouvait évoquer les statues du grand roi ; il n'était cependant que le fils d'un prince secondaire et oublié.

— Comment t'es-tu trouvé dans ce complot ? demanda Taousert.

— Par choix délibéré, Majesté, répondit-il.

Siptah, indigné, tendit le cou et le poing. Taousert le retint d'un regard.

— J'ai estimé que face aux dangers qui menacent le royaume, reprit Ramsès, il fallait un roi jeune et fort capable de conduire ses armées au combat.

— Et tu étais informé de l'imposture de Sétibaâl ?

— Non, Majesté, je viens de l'être. Mais elle était bénie des dieux.

Les visages de Siptah, du vizir, du général, du trésorier et de plusieurs autres membres de l'assistance se convulsèrent.

— C'est un outrage à la royauté ! s'écria Baï.

— Sétibaâl est de sang royal, trésorier, repartit calmement le prince Ramsès. Et le royaume est toujours en danger.

— Le plus grand danger réside dans la sédition de Sétibaâl, répondit Taousert. Quant aux dangers extérieurs, l'armée est là pour y parer aussi bien.

Le prince Ramsès ne semblait aucunement troublé par les indignations ni les arguments de la régente.

— Majesté, dit-il s'adressant à Taousert, dans ta sagesse, accorde le pardon à Sétibaâl et fais-le couronner pour de bon. Il ne t'a pas persécutée. Ne le persécute pas. J'ai dit ce que j'avais sur le cœur. Maintenant, qu'on m'emmène où tu voudras, en prison ou à la mort.

Un accablement quasi palpable tomba sur l'assistance. Le prince Ramsès avait résumé non seulement le sentiment des conjurés, mais aussi les doutes d'une vaste partie de la cour. Et, en quelques mots, il avait arraché à Sétibaâl le masque du traître pour le remplacer par celui du sauveur. Sa dignité et sa franchise lui épargnaient, en tout cas, l'opprobre de la duplicité.

— Es-tu toujours l'allié de Sétibaâl, maintenant que tu sais sa forfaiture ? demanda Taousert.

— J'aurais préféré l'ignorer, Majesté, car j'ai le respect des dieux.

— Tu es libre, prince Ramsès, lui dit Taousert. Va-t'en subir les sarcasmes.

Il s'inclina devant les trônes et sortit. L'indécision flotta dans la salle d'audiences. À quoi servait d'interroger les deux autres princes, Meryhor et Ptahemouia ? Taousert était résolue à ne pas les laisser proférer d'autres impertinences.

Au dîner, tout le monde savait qu'elle avait gracié les trois princes et la princesse Nefermerout.

Il n'y avait quasiment plus d'autre coupable que Sétibaâl et quelques militaires obstinés.

Curieusement, ceux qui vinrent faire des compliments à la régente pour sa grandeur d'âme furent plus nombreux que d'habitude. Désormais intendant des Écuries, le lieutenant Knemhotep, l'époux de sa sœur Hani, vint lui dire à mi-voix :

— Ta magnanimité, Majesté, t'a gagné plus de soutiens dans l'armée et à la cour que la vengeance ne l'aurait fait.

Siptah l'écouta, stupéfait. Durant toute cette étrange période, il n'avait rêvé que de sanglantes rétorsions contre les impudents qui avaient osé l'impensable et, soudain, il se trouvait désarmé. Pis : convaincu d'erreur.

Il se tourna vers Taousert, cherchant une explication. Il en possédait tous les éléments. Aussi se contenta-t-elle de lui sourire.

— Je t'expliquerai, lui souffla-t-elle.

***

Mais la longue brûlure des cent quatre-vingt-trois jours cuisait toujours. La solitude des nuits l'approfondissait. Et personne à qui se confier, à part sa sœur Hani. Personne qui mesurât et pesât la situation. À qui aurait-elle pu avouer :

— Vois-tu quel défi est le mien ? Diriger seule un royaume d'hommes pareil à une mer de chevaux fous et de serpents ? Et porter enfin au pouvoir suprême un garçon infirme ? Moi, qui ne sais pas bander un arc ni tenir une lance ?

Les enlacements de Neferma n'entretenaient que la flamme de la vie, qui gît dans le ventre et fuse comme celle d'un sortilège quand l'invocation est réussie ; mais ils n'armaient pas son bras. Les tendres seins d'une femme ne se comparent pas à la cuirasse des pectoraux et le baiser humide sur la fente et le bouton n'est pas la pénétration victorieuse du membre viril. Taousert n'existait que par l'essence divine du pouvoir et le génie d'Isis. Elle enfilait chaque matin ses sandales comme le cavalier enfourche son cheval. Elle avait triomphé de Sétibaâl, elle triompherait des autres. Le combat serait moins sanglant, mais il serait plus long. Pour le moment, elle n'avait aucun homme de confiance ; si elle s'était acquis la loyauté du général Penamon, elle ne pouvait pas exposer le gouvernement à des secousses trop violentes, comme le remplacement du trésorier Baï ou celui du vizir Neferrenpet à qui elle ne pouvait reprocher que sa prudence.

Elle commença par l'érection à Pi-Ramsès, à Hetkaptah et à Ouaset de trois stèles célébrant la victoire de l'armée contre la coalition montée par Sétibaâl avec les tribus de Marmarique et les

Peuples de la Mer ; elle y était représentée assise sous la triple protection de Hathor, de Sekhmet et d'Isis, dirigeant l'incendie de la flotte ennemie et protégeant à son tour le prince Siptah. L'épisode de l'affrontement entre la division de Seth et les divisions loyales avait été évidemment omis ; il serait effacé des mémoires.

C'était le premier acte d'autorité de la régente et aussi la première représentation d'elle-même qu'elle imposait au pays. L'effet en fut sensible ; plusieurs gouverneurs de nome qui ne s'étaient guère manifestés depuis la mort de Séthi vinrent à Hetkaptah pour faire acte de soumission à la régente et au prince héritier et leur présenter des cadeaux. Et l'attitude des princes et des princesses à son égard changea imperceptiblement : la condescendance hypocrite s'effaça de leurs regards pour céder la place à un respect prudent.

Un autre résultat en fut que le grand-prêtre Imenhotep vint en personne rendre compte de son entretien avec son collègue Siamon de Pi-Ramsès.

— Le renégat Sétibaâl, Majesté, a été habile, rapporta-t-il. Il a joué à la fois de l'absence de la cour et de la menace que les Peuples de la Mer avaient fait peser sur le Bas Pays et en particulier sur Pi-Ramsès. Il a alarmé mon frère Siamon et a exagéré l'urgence de la situation. Les trois documents frauduleux produits par Sétibaâl ont emporté l'adhésion du grand-prêtre au projet de couronnement.

— Le grand-prêtre ne s'est pas étonné que le fils du divin roi et celle qui avait été désignée régente soient absents de ce couronnement ?

— L'accord présumé du vizir Neferrenpet lui a fait supposer que ce projet avait l'assentiment de Vos Majestés.

Imenhotep s'interrompit un instant et un éclair de malice scintilla dans son œil :

— Mon frère Siamon ne pouvait deviner la vaillance de la régente, ajouta-t-il.

Ce qui signifiait que Siamon aussi s'était rangé à l'opinion que le royaume ne pouvait être dirigé par une femme.

L'expression de Taousert était demeurée impassible durant l'entretien. Elle ne pouvait laisser transparaître qu'elle était offensée. Ces hommes l'avaient tenue pour rien et, maintenant, c'était elle qui

les méprisait. Elle percevait trop bien leurs regards égrillards et devinait la question qui vrillait leur curiosité : mais comment faisait-elle sans homme ?

À la fin, intimidé par l'expression énigmatique et impérieuse de la régente, le grand-prêtre Imenhotep déclara :

— Je dois signaler à Sa Majesté que mon frère Siamon a fait briser la stèle qui avait été dressée pour le couronnement de l'imposteur. Et il a fait marteler le bas-relief qui le célébrait.

Parce que Sétibaâl avait évidemment fait dresser une stèle.

— Et la statue qu'il voulait faire ériger ? demanda-t-elle au vizir, qui assistait à l'entretien.

— La taille n'a même pas commencé, Majesté, car le bloc devait venir du Haut Pays et l'armée bloquait Pi-Ramsès.

Elle remercia le grand-prêtre Imenhotep. Puis elle fit convoquer l'intendant des images royales. Il s'appelait Khaemouaset. Elle connaissait le nom, puisque c'était celui du père de son alliée Sechen, celle qui lui avait offert des armes contre Baï, et elle s'étonna de la jeunesse du personnage, qui se tenait à la porte, attendant d'être invité à se présenter :

— Il est le petit-fils du grand-prêtre de Ptah qui portait ce nom désormais illustre, expliqua le vizir, et qui était le fils de notre divin roi Ramsès le Grand. Son père est Sahourê, l'un des fils du grand-prêtre.

— Il est donc prince ?

— Oui, Majesté, mais il n'a pas beaucoup fréquenté la cour, non plus que sa famille.

— Pour quelle raison ?

— Je l'ignore, Majesté. Sa famille ne semble pas friande d'honneurs ni de faveurs.

Il était donc le neveu de Sechen ; un allié potentiel. L'intendant s'avança devant le trône et mit deux fois genou en terre. Elle lui expliqua qu'elle voulait que deux statues semblables fussent érigées dans les temples d'Osiris, l'une à Pi-Ramsès, l'autre à Hetkaptah ; elles représenteraient Isis protégeant le jeune Horus.

Un imperceptible acquiescement teinta l'expression de Khaemouaset le Jeune. La régente ne pouvait mieux affirmer son

autorité et sa légitimité que par cette identification, car même si elle ne l'avait pas encore dit, Taousert entendait que la déesse portât ses traits et Horus, ceux de l'héritier du trône Siptah.

— Sa Majesté acceptera-t-elle que le sculpteur vienne faire un portrait d'elle et du prince royal ?

Après un instant de surprise – il comprenait vite, celui-là ! –, elle répondit que c'était même nécessaire.

— Comment envisages-tu de nous représenter ?

— Il y a plusieurs manières de le faire, dit-il. Assise avec Horus devant toi, ou bien debout, avançant, la main sur l'épaule de Horus.

— Debout ! s'écria Siptah.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que tu seras plus grande.

Elle sourit et réfléchit. Debout, elle serait aussi plus majestueuse.

— Oui, admit-elle enfin, debout, en marche, parce que le chemin n'est pas achevé.

— De toute façon, une maquette sera soumise à Vos Majestés. Quelle taille prévoient-elles pour les statues ?

Taousert n'en avait pas la moindre idée, Siptah non plus.

— Dix coudées ? suggéra Khaemouaset.

Il devait avoir une idée sur ce point, supposa Taousert. Une statue plus grande rivaliserait de manière trop flagrante avec celles de Ramsès. Taousert convint donc de cette taille.

— Vos Majestés ont-elles une préférence pour la pierre ?

— Quelle est la plus rapide à tailler ?

— Ce serait la moins résistante, Majesté, répondit Khaemouaset avec un léger sourire. La grise est la pierre sacrée.

— Alors, fais pour le mieux.

***

L'atelier de pose fut aménagé dans une salle exposée au nord. Le sculpteur commença par le portrait de Taousert. Au bout de deux heures, il la pria de bien vouloir examiner le résultat de ses efforts. Elle reconnut bien le visage dont les miroirs d'argent lui renvoyaient l'image, quand la maîtresse des fards avait, chaque soir, achevé de la

maquiller. Mais elle éprouva une anxiété sourde : il lui sembla qu'une part d'elle-même lui avait été enlevée. Quand sa statue s'élèverait dans un lieu public, elle cesserait de s'appartenir, elle serait la propriété de tous et de chacun. Mais ce serait la seule façon d'affirmer son autorité.

Elle approuva le travail.

Siptah frémissait d'impatience à l'idée de se voir statufié. Le modèle de terre glaise l'enthousiasma au point qu'il demanda à l'artiste de bien vouloir le lui rapporter quand la statue serait sculptée. Taousert le considéra un moment : il avait forci et grandi ; son visage perdait les derniers duvets de l'enfance. Il avait appris à modifier sa posture de telle sorte que, lorsqu'il se tenait debout, une personne non prévenue n'aurait pas perçu d'autre anomalie que sa bosse. Peut-être l'avenir serait-il moins difficile qu'elle ne l'avait craint. Elle en conçut enfin un brin de confiance.

Trois jours plus tard, elle s'enhardit même au point de suggérer à Neferrenpet qu'elle pourrait présider les cérémonies de l'Inondation, là-bas, au pays de Koush. Jadis, elles avaient elles-mêmes été inondées par le rayonnement de la présence royale. Or, cela faisait deux ans, depuis la mort de Séthi, qu'aucun représentant du pouvoir royal et divin n'y avait été présent.

À l'expression du vizir, elle comprit que la proposition l'avait pris de court ; il demeura quelques instants sans répondre.

— Les désirs de la régente font loi, répondit-il enfin.

Elle mesura la fragilité servile du vieil homme ; un fonctionnaire blanchi sous le harnais, pétri de cautèle et de méfiance, confondant le service du royaume avec sa propre survie, naviguant depuis des années entre les factions et les intrigues. Il l'avait d'abord prise pour une petite pécore qui serait promptement balayée par des hommes, des vrais, forts de leur expérience et de soutiens bien plus fiables qu'un infirme et une escouade de chambrières. Mais elle avait résisté et, pour commencer, avait maîtrisé le redoutable Baï, qu'il avait lui-même renoncé à brider. Amon seul savait avec quelles complicités venimeuses elle avait mis en échec le tout-puissant trésorier, chef des Djahiens, et avait ainsi intégré le prince héritier dans son cercle d'influence. Puis, jouant de la loyauté de l'armée, elle avait triomphé

du coup d'État de Sétibaâl, adversaire non moins redoutable. Elle s'était imposée aux grands-prêtres Imenhotep et Siamon, en dépit des réserves évidentes de ce dernier. Autant d'exploits qu'on n'eût même pas imaginés à la mort de Séthi le Deuxième. Le vizir avait donc changé d'avis à son sujet.

Restait à savoir si elle saurait réparer les plaies du royaume, la rébellion larvée des nomarques et gros propriétaires de province, l'existence des milices que ces gens entretenaient et l'entente véreuse qu'ils avaient établie avec le trésorier Baï et grâce à laquelle ils payaient moins d'impôts qu'ils n'en devaient. Et rien ne disait qu'elle éliminerait la menace des Peuples de la Mer, désormais présente à l'est comme à l'ouest. Car ce ne serait ni Siptah ni elle qui mèneraient les troupes à l'assaut, comme le faisaient jadis Séthi le Premier et Ramsès le Deuxième.

Mais, pour le moment, mieux valait adopter la tactique du scarabée quand on le prenait entre les doigts : il faisait le mort. Aussi était-il le symbole de l'éternité.

Le vizir leva vers la régente des yeux blépharitiques, rouge et jaune, cernés d'un trait d'antimoine trop appuyé ; les joailliers de son masque funéraire lui en feraient certainement un plus ouvert et plus blanc. Ils se mesurèrent du regard un instant et elle serra instinctivement le petit bouclier de bois contre les esprits mauvais que lui avait donné sa nourrice et qui chauffait entre ses seins. Elle savait ce qu'il voyait : une femme qui n'avait d'autre titre que celui de veuve, Grande Douairière et régente, affligée d'un héritier du trône qui ne mènerait jamais ses armées sur un char doré, ses bras puissants bandant un arc dont les dieux guidaient les flèches. Elle devinait aussi ses dispositions. Sans doute songeait-il que son intérêt dictait une obédience sans pli : dans quelque temps, elle serait assez puissante pour le démettre si l'envie l'en prenait. Mais sa loyauté au clan royal était consentie à contrecœur ; il avait rêvé d'un successeur splendide au trône du grand Ramsès, pas de ce couple bancal qui le considérait du haut de l'estrade. Peut-être même avait-il secrètement déploré que Sétibaâl n'eût pas été couronné de manière plus légitime.

Pendant ce temps, Siptah observait le vizir avec vigilance. Contraint à l'inaction depuis son enfance, son infirmité l'avait au moins doté d'un sens aigu de l'analyse des expressions.

— Il faudra organiser un nouveau protocole, dit-il.

— À l'évidence, Majesté.

— Et promptement, vizir.

— Selon les ordres de Sa Majesté.

C'était un autre cas que celui-là, et il convenait de s'en méfier : s'il était physiquement difforme, il n'était certes pas bancroche de la tête. Dans peu de temps, Neferrenpet le pressentait, Siptah deviendrait pharaon. Et son entente apparemment parfaite avec la régente doublerait son pouvoir.

La nouvelle se répandit évidemment au Palais dans les heures suivantes. Dès qu'ils se retrouvèrent aux bains, princes, princesses, hauts fonctionnaires et notables commencèrent à briguer, les hommes auprès de Siptah, les femmes auprès de Taousert, l'honneur d'assister aux cérémonies et d'y occuper une place de choix.

C'était un spectacle instructif : la vanité et l'ambition, qui sont d'ailleurs jumelles, leur avaient redonné confiance dans l'autorité de la régente. Chacun croit plus volontiers à ce qui flatte ses espoirs…

28
Une maison infestée de rats

La barque royale fendait les flots d'électrum, or et argent mélangés, dont le soleil recouvrait le Grand Fleuve. Sous le dais qui protégeait les passagers, Taousert regardait devant elle, l'œil fixe, comme si elle tentait de percer les ténèbres.

Toujours inquiète des manœuvres possibles de Sétibaâl, elle avait laissé le royaume à la garde du général Penamon. Baï se tiendrait probablement tranquille pendant les dix jours d'absence. Elle n'avait pas de raison de s'inquiéter, mais elle avait appris que même les paysages les plus lumineux sont souvent menaçants.

Derrière elle, sa sœur Hani et les dames de cour échangeaient des propos anodins en buvant de la bière légère, guettant le moindre de ses gestes.

Près d'elle, Siptah, entouré de princes qui semblaient depuis quelque temps prendre plaisir à sa compagnie et flattaient sa vanité en riant exagérément fort de ses saillies. La date de son intronisation officielle approchait et il s'en impatientait même ; sa tendresse pour Taousert était devenue possessive et l'on eût parfois été tenté de penser qu'il la tenait pour son épouse. Le petit garçon s'était changé en mâle et l'ambition lui fouettait les reins : le nom qu'il avait choisi pour son règne à venir était Siptah Ramsès, rien de moins.

— Je ne veux pas être Ramsès le Troisième, avait-il expliqué un jour. Je veux être le premier. Je serai Siptah Ramsès le Premier.

L'affection et la protection que lui avait prodiguées Taousert lui avaient-elles gonflé la tête ? Elle était parfois encline à le craindre. Mais alors, elle se rappelait que leurs sorts étaient liés : elle ne s'était imposée comme régente que grâce à son rôle de tutrice du prince héritier et, sans sa sollicitude, il ne serait sans doute qu'une épave ballottée par les flots des ambitions de la cour et des puissants,

comme ces cadeaux que les habitants des deux rives jetaient sur les eaux, fleurs, poupées, petites momies.

Dix bateaux suivaient. À la dernière escale, la régente et le prince furent accueillis par le vice-roi de Koush et le vizir du Sud, puis ils montèrent dans la même chaise à porteurs, cependant que le reste de la cour suivait à pied jusqu'à la grotte d'Ibshek ; car c'était là, au fond du sanctuaire creusé dans la montagne, que reposait la barque de Thot, qui devait être rapportée à Ouaset. Le dieu du temps reprenait son parcours annuel.

Ils arrivèrent au sanctuaire vers onze heures, alors que la lumière du soleil n'avait pas encore atteint la férocité du zénith et conservait la douceur de son adolescence. Et la première chose que Taousert vit sur la façade fut la gigantesque statue d'une femme, pleine de l'assurance que donne la beauté célébrée par un dieu vivant : Néfertari, la première épouse de Ramsès le Grand. D'autres statues ornaient certes la façade et les lieux, mais il semblait que ce fût la Grande Aimée, triomphante, la tête couronnée du globe de Hathor, qui régnait sur les lieux. Et Taousert voulut être celle-là.

Une ombre passa sur ce désir : Néfertari avait été portée au pinacle par l'amour d'un homme. Or, elle, Taousert, n'était aimée d'aucun Ramsès ni dieu vivant.

Puis les rites l'arrachèrent à sa rêverie. Les prières dans le saint des saints, les offrandes à Hapy, la sortie de la barque de Thot portée par les prêtres, les hymnes, les danses…

Appuyé sur son bâton doré, le front ceint du bandeau royal au cobra, Siptah attendait le moment où, à l'instar de la régente, il devrait faire les libations sur l'autel solaire. Exercice périlleux à première vue, mais Taousert le savait, il s'était longuement entraîné au préalable à conserver son équilibre sans bâton.

Les yeux des assistants ne perdirent pas une fraction de ses gestes. Les deux prêtres postés tout près de lui pour prévenir une chute, qui eût passé pour un mauvais présage, n'intervinrent pas un instant. Il retourna à sa place, le regard fier. Il avait passé l'épreuve avec succès. Le nombre de flatteurs qui s'amassèrent autour de la table royale, lors du banquet, le lui confirma.

Il était prêt pour le couronnement.

***

Au retour à Hetkaptah, le prince Imenemouïa, l'avant-dernier des fils de Ramsès nés de ses deux premières Grandes Épouses, rendit l'âme. La façade de l'héritage d'Ousermaâtrê Setepenrê s'effrita un peu plus, car ces princes-là avaient longtemps été tenus pour les seuls héritiers véritables du grand roi, les autres enfants, et même ceux qui étaient nés de ses propres filles, comme Bent Anât la Deuxième, étaient considérés comme secondaires. Plus d'un distrait, d'ailleurs, l'avait cru déjà mort ; tout le monde ne tenait pas la liste des deuils princiers qui s'étaient succédé au long des dernières décennies. Ne restait que Meryamon, grabataire et retiré de la cour depuis de nombreuses années, dans son petit palais de Mi-Our.

Siptah décida, avec l'assentiment de Taousert, de décréter le deuil de la cour. À vrai dire, celle-ci n'en avait cure et les temps étaient révolus où, à chaque deuil, les barbiers et les épileurs étaient exclus des bains, seuls les étrangers osant alors montrer une face glabre. De surcroît, le cabinet royal avait d'autres chats à fouetter : plusieurs incursions de Tjéhénous, Tjéméhous et autres avaient eu lieu ces derniers jours. Ces gens-là n'avaient pas renoncé à leur intention d'occuper l'ouest du royaume.

— Ils n'essaient pas, comme la dernière fois, de s'introduire par les bras du Grand Fleuve. Ils débarquent leurs hommes sur les côtes, puis s'éloignent, rapporta le général Penamon lors d'un Conseil royal. Ils n'arrivent plus en masse, mais par bandes de deux ou trois cents hommes, dévastent les villages et prétendent s'y installer.

— Et que fait l'armée ? demanda Taousert.

— Nous avons repoussé plusieurs de ces bandes et nous avons fait des prisonniers. Mais ils ont posté des éclaireurs qui les préviennent de notre arrivée et décampent souvent avant même que des combats ne soient engagés. C'est comme si nous chassions des rats.

— Et nos places fortes ? demanda Siptah.

— Elles ont été conçues pour arrêter des offensives militaires, Majesté, mais elles sont trop éloignées les unes des autres pour

détecter de petites bandes qui se faufilent la nuit dans les territoires du royaume.

Chacun médita ces informations, Taousert, Siptah, le vizir Neferrenpet, le directeur des Affaires étrangères, le trésorier Baï.

— Que proposes-tu de faire ? demanda Taousert.

— C'est à Ta Majesté de le décider. Nous ne pouvons répartir en permanence des contingents sur tout l'ouest du Bas Pays. Dans plusieurs cas, les attaques des Tjéhénous ont été efficacement repoussées par les milices de certains nomarques.

— Des milices ? s'étonna Siptah, interrogeant le vizir du regard. Mais j'avais cru qu'elles avaient été interdites ?

— L'ordre a bien été donné, Majesté, répondit Neferrenpet d'un ton désabusé, mais il n'a pas encore été exécuté.

— Le retard dans l'exécution a pour une fois été heureux, Majesté, poursuivit le général Penamon, car ces milices sont l'arme la plus efficace pour repousser les Tjéhénous. Elles sont postées sur place et réagissent immédiatement, alors qu'il nous faut au moins une journée pour arriver sur les lieux.

— Et alors ? reprit Taousert.

— Il serait utile de multiplier et d'augmenter ces milices. Autant dire qu'il était urgent de développer les armées privées des nomarques et propriétaires, qui faisaient d'eux autant de roitelets rebelles, parce que les armées du royaume n'étaient pas à même de défendre les territoires. Sinon, le Bas Pays tombait en quenouille. Taousert comprit enfin les ambiguïtés du général à l'égard des milices : elles étaient nécessaires à la sécurité du royaume. Et le paradoxe éclata dans son absurdité : la corruption même protégeait le royaume !

— Et dans ce cas ? demanda-t-elle.

— Dans ce cas, Majesté, il faudrait exempter les nomarques des frais d'entretien de leurs milices.

Baï n'avait pipé, mais tous avaient remarqué sa mine satisfaite.

— Tu me proposes donc de choisir entre deux dangers : les incursions des Tjéhénous ou les milices de nomarques.

— Ta Majesté a exactement résumé la situation.

— N'y a-t-il pas un danger d'alliance entre ces milices et les envahisseurs ? demanda alors Siptah.

La sagacité de la question parut surprendre l'auditoire.

— La clairvoyance de Ta Majesté est admirable, répondit le général. Plusieurs chefs des bandes tjéhénoues ont effectivement proposé à des nomarques de s'allier à eux, au nom de Sétibaâl, mais ils se sont fait éconduire.

— Pourquoi ?

— Parce que les nomarques, eux, ne sont pas des nomades. Ils ne peuvent pas déguerpir à l'approche de nos troupes et savent bien que, dès qu'ils s'allieraient aux Tjéhénous, ils feraient des cibles faciles pour nos troupes. Ils y perdraient tout. Pareilles collusions ne sont pas dans leur intérêt.

— C'est donc Sétibaâl qui propose ces alliances, observa Taousert. Tes espions ont-ils pu le localiser ?

— Oui, Majesté. Il circule beaucoup autour de nos frontières, entouré d'une petite bande d'anciens militaires de notre armée, une vingtaine de renégats. Il se rend souvent dans l'oasis d'Amon. Nous aurions besoin d'au moins cinq fois autant d'hommes pour nous emparer de lui si nous le localisions.

— La situation est donc sans remède ?

Le général prit un air finaud et un temps pour répondre :

— Pas tout à fait, Majesté, pas tout à fait. Nous comptons de nombreux Tjéhénous et Tjéméhous dans nos divisions. Je crois pouvoir en persuader quelques-uns de se déguiser en marchands et de séjourner une ou deux nuits à l'oasis d'Amon, dès que nous saurons que Sétibaâl s'y rend…

— Oui ! coupa Siptah.

— … Mais, pour les séduire, il faudrait les payer assez cher.

— L'argent n'est pas un obstacle ! s'écria Baï.

— Je veux que ce gredin soit ramené vivant à Hetkaptah, déclara Siptah. Offre à ces gens l'argent qu'ils veulent.

À corruption, corruption et demie. Le général hocha lentement la tête. L'assentiment général et spontané était assez rare pour susciter l'admiration. Un silence flotta dans la salle.

— Vos Majestés ne m'ont pas fait savoir leur décision en ce qui touche aux milices, reprit le général.

— Il semble que nous n'ayons pas le choix, répondit Taousert. Mais il faut convenir d'un prix raisonnable pour l'entretien de ces milices.

— Je m'en charge, Majesté, intervint Baï.

— Fort bien, trésorier. Mais comme il s'agit de questions militaires, j'entends que le général Penamon participe à tes discussions avec les nomarques. Puisque c'est le Trésor qui paie ces milices, elles sont sous le commandement du trône.

Le raisonnement n'était sans doute pas au gré du trésorier, mais force lui fut de se plier à l'ordre. Il aviserait plus tard de la manière de contourner les directives de cette régente, décidément plus madrée qu'il ne l'avait cru. Toujours était-il que, pour une période intermédiaire dont nul n'entrevoyait le terme, les nomarques avaient la part belle.

Sur quoi la séance fut levée.

***

Seuls ses deux filles âgées, un gendre chenu, trois petites-filles, deux petits-fils et deux concubines hors d'âge accompagnèrent Imenemouïa à sa dernière demeure. Comme l'avait fait observer Siptah, au rythme des décès, il eût fallu établir une permanence à l'entrée du Kher-en-Ahaou et du Set-néférou.

Taousert avait, en effet, décidé qu'elle n'irait pas aux funérailles.

— Je ne veux pas m'éloigner sans cesse de Hetkaptah, expliqua-t-elle au vizir Neferrenpet.

Parvenue au faîte du puissant royaume de Horus, elle s'avisait qu'une mère de famille gérait son foyer d'une main plus assurée qu'une régente, ses territoires. Si elle mettait entre elle et le Palais plus d'une heure de distance, elle risquait d'encourager l'un ou l'autre des princes à réitérer le coup manqué de Sétibaâl. Tant qu'elle demeurait au Palais, elle disposait de loyautés qui lui permettraient d'étouffer dans l'œuf une tentative d'usurpation par surprise.

— Majesté, lui avait confié son beau-frère Knemhotep, lors d'un bref tête-à-tête dans les jardins, après déjeuner, il serait heureux que le trône ne reste pas vacant trop longtemps. Une régente et un prince héritier ne peuvent effacer la nécessité d'un monarque investi du pouvoir divin.

Lui, au moins, était sincère ; il savait que son sort était lié à celui de la régente, sa belle-sœur. Elle le considéra un moment : il ferait un successeur éventuel au vizir et saurait mieux brider les ambitions du grand trésorier.

— Sétibaâl compte des rivaux, reprit-il.

— Combien ?

— J'en vois au moins quatre. Ils ne sont pas tous aussi téméraires que lui, mais quand l'effet de son échec se sera dissipé, ils pourraient s'enhardir.

Elle demanda les noms de ces prétendants ; un fils de Meryrê, un autre de Montouherkhepeshef et deux petits-fils de princes, l'un de Meryatoum et l'autre de Nebenkharou ; deux d'entre eux étaient officiers de l'armée et tous pouvaient revendiquer leur lignage.

***

Quelque trois décades plus tard, le sort parut servir Taousert. Elle fut, en effet, tirée de sa sieste par sa sœur Hani : un messager du général Penamon demandait à lui communiquer une information urgente. Elle fit entrer le visiteur dans le salon et l'y rejoignit, alarmée. Une insurrection ? Une attaque militaire ?

L'expression du messager était cependant radieuse.

— Majesté, le général Penamon t'informe que le traître Sétibaâl a été arrêté avec six de ses complices et qu'ils viennent d'être ramenés à Hetkaptah. Le général organise en ce moment leur incarcération.

Elle soupira d'aise. Enfin, une bonne nouvelle.

— Très bien. Préviens le général que je veux le voir dès qu'il sera libre.

Elle informa elle-même Siptah et se rendit aux bains. Une pensée dominait les autres : le procès de Sétibaâl lui offrait une belle

occasion d’inspirer la peur aux prétendants. Elle reçut le général Penamon seule avec Siptah. Il arborait une mine triomphante.

— Les ordres de la régente ont été exécutés, annonça-t-il.

— Je m’en réjouis. Nous nous en réjouissons tous. Comment cela s’est-il passé ?

— Comme prévu. Nos agents tjéhénous ont donné une fête. Le vin était drogué. Saisis dans leur sommeil, Sétibaâl et ses complices n’ont presque pas opposé de résistance. Ils ont été bâillonnés et ligotés, puis ramenés ici au galop.

— A-t-il parlé ?

— Il a dit que nous étions coupables du crime le plus infâme devant les dieux.

Il serait donc arrogant jusqu’au bout.

Elle fit alors convoquer Neferrenpet. Il se confondit en louanges du général et en bénédictions des dieux qui avaient présidé à l’opération.

— Il faut organiser le procès sans tarder, dit-elle. Je veux que les grands-prêtres d’Amon, Imenhotep et Siamon, fassent partie des dix juges. Toi, le général Penamon et le trésorier Baï, vous témoignerez puisque Sétibaâl a usurpé vos signatures.

— Quelle sentence Sa Majesté prévoit-elle pour les coupables ?

— Celle qui s’impose pour les crimes de lèse-majesté. Ces hommes ont outragé les dieux.

C’était la peine de mort.

— Et même si j’étais disposée à la clémence, elle m’est interdite : ces hommes ont attaqué le royaume en s’alliant avec des ennemis étrangers.

Ce serait la première fois de sa vie qu’elle prononcerait la peine de mort. Cela retirait toute allégresse à sa victoire. Mais quand une maison est infestée de rats, l’heure n’est pas à la danse…

29
Le cœur d'un roi

Le procès se tint dans la Grande Maison du Palais même. La salle, gardée par un détachement militaire, était comble. Princes, fonctionnaires, notables, officiers se pressaient sur les bancs, brûlant de savoir comment s'achèverait l'impudente aventure du prince qui, par la ruse et la force, s'était fait coiffer de la double couronne du Haut et du Bas Pays.

Ils guettaient la porte : la régente serait-elle présente ? Et le prince héritier ? Mais Taousert l'avait décidé, confortée en cela par Knemhotep : ni elle ni le prince héritier ne devaient assister aux débats, afin de préserver la dignité de leurs charges et éviter que le procès ne prît la tournure d'une vengeance. Siptah fut donc privé des sévices variés qu'il s'était promis d'infliger à celui qu'il avait traité alternativement de bâtard d'hyène et d'excrément de poisson.

Sétibaâl fut introduit devant ses juges, l'air altier et les mains liées derrière le dos. Les chefs d'inculpation lui furent lus par le scribe greffier : crime de lèse-majesté pour usurpation d'identité royale, falsification de documents officiels et trahison du royaume pour alliance avec l'ennemi.

— Je ne peux pas avoir trahi le royaume, rétorqua-t-il, puisque j'en suis le pharaon, moi, Amménémès le Huitième, et que j'ai le droit de m'allier à ceux qui servent ma cause.

— Tu n'es pas pharaon, observa l'un des juges, puisque ton sacre n'a été organisé par le grand-prêtre Siamon que sur présentation de fausses attestations attribuées au général Penamon, au vizir Neferrenpet et au trésorier Baï.

— L'onction de roi m'a été donnée par le grand-prêtre Siamon et vos arguties n'y changent rien. Ma personne est divine et je vous

donne l'ordre de me délier. Que valent d'ailleurs les propos mensongers de trois hommes, alors que toute une division m'a suivi !

L'argument était dangereux : selon la stricte tradition, les rites secrets avaient, en effet, insufflé en Sétibaâl l'essence divine.

— Tu n'as pas d'ordre à donner, répliqua le grand-prêtre Siamon, parce que tu as commis le crime abominable de mentir à la face d'Amon et des dieux en me trompant. Car je suis le servant du dieu Amon et son intercesseur, et je n'aurais jamais consenti à ton sacre si j'avais su que tu m'avais soumis de faux documents.

— Qui dit qu'ils sont faux ?

— Les trois prétendus signataires.

— Ils se sont récusés sous la pression des traîtres qui préfèrent voir mon royaume aux mains d'une faible femme et d'un produit de fausse couche, afin de se l'approprier commodément. Neferrenpet, tremblotant fonctionnaire qui craint de perdre son poste, Baï, prévaricateur notoire qui appauvrit le royaume à son profit, et Penamon…

— Silence ! ordonna le grand-prêtre et juge Imenhotep. Greffier, ajoute aux chefs d'accusation celui d'injures à trois honorables représentants de l'autorité royale !

Des remous agitèrent l'assistance. Le défi vivant que constituait Sétibaâl était bien apte à fasciner les fonctionnaires, militaires et notables assemblés pour assister au châtiment de l'homme qui avait impudemment détourné la double couronne à son profit.

Le prévenu toisa les juges :

— Votre iniquité vous perdra, déclara-t-il, car sans moi, vous serez comme des oies devant un chacal. Ce royaume tombera et vous me pleurerez. Vous avez si peur de moi que vous avez recouru aux ruses les plus basses pour vous emparer de moi. Vous m'avez drogué pour me lier les mains. Je lis ma mort dans vos yeux. Mais je lis aussi votre perte.

Sur quoi il tourna le dos aux juges interdits et s'en alla de lui-même vers la chambre voisine, où les autres prévenus l'acclamèrent.

— Gardes, ordonna le président de la cour, le grand-prêtre Imenhotep, ramenez ici le prévenu !

Les gardes le poussèrent devant l'estrade des juges.

— Prévenu Sétibaâl, lui déclara Imenhotep, tu ne quitteras les lieux que sur notre ordre. Tu seras présent quand ta sentence te sera signifiée. Maintenant, conduisez-le en cellule jusqu'à la fin de nos délibérations.

Il leur fit face, impavide et presque héroïque.

Knemhotep, présent dans la salle, faisait triste mine. L'arrogance de Sétibaâl avait ébranlé l'assistance et ravivé le sentiment obscur que le trône et le royaume avaient, en effet, besoin d'un homme fort. Les juges quittèrent la salle pour délibérer dans une pièce attenante.

Ils prirent leur temps : ce n'était pas tous les jours qu'ils jugeaient publiquement un prince et encore moins un prince qui s'était emparé de la couronne, le crime le plus inouï qui pût se concevoir. La conclusion de leurs entretiens ne faisait pas mystère, mais personne ne voulait manquer la dernière scène d'une aventure qui avait été, somme toute, prodigieuse. Chacun patienta en dégustant un gobelet du sirop que vendait à la porte un marchand ambulant ou bien en croquant des pépins de courge ou des amandes écossées.

Les juges revinrent s'asseoir. Le prévenu fut ramené.

— Sétibaâl, déclara Imenhotep, nous, juges du royaume, te jugeons coupable d'insulte à la face des dieux et de haute trahison du royaume et te condamnons à la seule peine qui existe pour ces crimes odieux : la mort. Tu seras décapité et la sentence est immédiatement exécutoire.

Une rumeur monta dans la salle.

Sétibaâl resta muet. Les gardes l'emmenèrent. Une heure plus tard et avant le coucher du soleil, en ce vingt-huitième jour du deuxième mois de Shemou de la troisième année de régence de Taousert, la tête du pseudo-pharaon Amménémès le Huitième roula à terre, dans la cour des Supplices de la caserne royale ; elle avait vu passer trente-sept ans de ce monde ; elle fut jetée dans un sac avec le corps, car les suppliciés, même de sang royal, n'avaient pas droit à l'embaumement. Le ciel aussi était rouge à l'occident quand la dernière pelletée de terre fut jetée sur la fosse où gisait l'aventurier malheureux.

À la même heure, le lieutenant Knemhotep quittait les appartements de la régente, où il venait de s'entretenir avec elle et le prince héritier Siptah.

L'un et l'autre étaient restés graves pendant le rapport qu'il leur avait fait. La mort d'un ennemi rappelait le poids des enjeux. Les acolytes les plus obstinés de l'imposteur seraient jugés dans les jours suivants et vraisemblablement condamnés à mort eux aussi.

***

Le couronnement de Siptah Ramsès eut lieu deux décades plus tard à Hetkaptah. Les prêtres en procession vinrent le quérir au Palais pour l'accompagner au temple d'Amon. Il fut purifié dans un bain lustral et revêtu d'une robe immaculée, tissée par la déesse Tait elle-même, qui écarterait les mauvais esprits. Puis il se rendit dans le saint des saints, où le grand-prêtre ceignit son front du diadème au cobra, œil brûlant de Rê, et lui tendit le sceptre et le fléau ; pendant ce temps, les prêtres accrochaient à son cou le collier de la Vie divine, lui chaussaient les pieds des sandales blanches, confortant sa pureté, et enfin posaient sur sa tête la double couronne blanc et rouge. Mais ils l'avaient retirée, car Amon même, par le relais du grand-prêtre, posait sur sa tête le kheperesh en peau d'autruche et lui déclarait :

— La terre t'est donnée en sa longueur et en sa largeur, et nul ne peut la partager avec toi.

Le premier scribe de la Maison de Vie était alors sorti annoncer au royaume la titularisation du nouveau pharaon, Siptah Ramsès Hatepamon Medourê.

Puis le roi était retourné dans le saint des saints et s'était allongé sur le lit de mort et de renaissance et, quand il s'en était relevé, le grand-prêtre lui avait présenté deux colombes, ensuite relâchées pour annoncer la fin des rites.

Dernière étape : les noms du roi avaient été inscrits sur les fruits de l'arbre sacré, et Siptah Ramsès était enfin sorti devant son peuple pour s'asseoir sur son trône.

À la sortie du temple, un mugissement immense avait jailli de la foule amassée sur la grand-place, et les larmes avaient perlé dans les

yeux de Taousert. Les acclamations avaient éclaté. Et la célébration populaire avait commencé.

Les fêtes furent grandioses : miné par le doute depuis la mort de Séthi, le pays avait besoin de faste et d'assurance. Le maintien impérieux de Siptah lors des rites du sacre, et notamment quand il était apparu sur sa chaise à porteurs, la tête sommée du kheperesh et vêtu de sa robe rouge, avait eu raison des sarcasmes si facilement dégainés à l'adresse du prince héritier. Des nomarques accoururent pour faire allégeance à ce prince qu'ils ne connaissaient que par des rapports dédaigneux ou caricaturaux. Les relents de sédition disséminés par le jugement et surtout l'exécution d'un fils de Ramsès le Grand et de ses acolytes se dissipèrent lentement, comme des fumées toxiques dans le vent du désert.

De leur résidence forcée dans un nome du Haut Pays, la mère et l'épouse de l'éphémère pharaon Amménémès adressèrent une requête à la régente pour demander qu'on leur remît le corps du supplicié ; Taousert fit répondre par l'entremise du nomarque qu'elle daignait y consentir, mais interdisait tout monument faisant référence à la royauté et chargeait le nomarque d'y veiller.

Sermonné depuis des mois par son ancien précepteur, Siptah avait enfin assimilé l'importance de son rôle : son personnage devait refléter la maturité, l'intelligence et l'autorité. Les sautes d'humeur et les espiègleries n'étaient plus de mise. Documenté sur les instances de Sechen par Tatchès, le fils d'Ipepi, il interrogea avec pertinence tel nomarque du Bas Pays sur la maladie qui décimait ses troupeaux et tel autre du Haut Pays sur les problèmes causés par l'afflux de caravanes venues du pays d'Irem ; les notables en sortirent abasourdis par les connaissances du nouveau pharaon ; s'ils s'étaient attendus à trouver un blanc-bec, ils en furent pour leur ignorance. Ils se répandirent en éloges sur la sagacité du successeur de Séthi, jurant que le fils surpasserait le père en clairvoyance. L'infirmité était effacée. Elle le serait en tout cas aux yeux du royaume par les statues du nouveau roi qui furent immédiatement mises en chantier et dont l'une était destinée au temple des Millions d'Années : nulle allusion à la jambe infirme ni à la bosse.

La présence de la régente à ses côtés accentua l'impression des nouveaux courtisans. Elle avait, elle aussi, lors des cérémonies et des banquets, affiné son personnage, contrôlant chacun de ses gestes pour affirmer sa majesté et rehausser sa puissance. Coiffée d'un tissu de fils d'or serré sur le front par un bandeau au cobra gonflé et savamment fardée, de façon à atténuer son insolente jeunesse, sa beauté avait été mise au service de son rayonnement. Les ragots de cour rapportés le lendemain par sa sœur et ses suivantes lui confirmèrent que les épouses des nomarques et fonctionnaires avaient partagé l'émerveillement de leurs hommes. Le trône était en bonnes mains.

— Tu ne nous avais pas prévenus, confièrent-ils au vice-roi de Koush.

Mais de quoi les aurait-il prévenus ? Lui-même était confondu par la transformation des nouveaux maîtres du royaume depuis qu'il les avait vus aux fêtes de l'Inondation. Ils ressemblaient alors à de modestes ébauches de monarques, sans plus ; et là, ils resplendissaient.

Les deux statues commandées par Taousert avaient été érigées en grande pompe. Une troisième fut mise en chantier pour Ouaset.

Le lieutenant Knemhotep avait été élevé au rang de conseiller royal pour les questions militaires. Et, peu à peu, Taousert se constituait un cabinet personnel. Tatchès devenait ainsi chef du secrétariat royal et Hori, intendant général des temples et monuments du roi. Ce fut à ce dernier que revint l'honneur de préparer la demeure de Siptah Ramsès, là-bas, dans la montagne du Haut Pays, auprès de ses illustres ancêtres.

— J'aurai également besoin d'un conseiller du Trésor, déclara Taousert à Sechen, devenue sa confidente.

— Pourquoi ne désignes-tu pas mon neveu Ahmès, le fils de mon frère Sahourê. Il est scribe au temple d'Amon et son savoir ne s'arrête certes pas là.

Ahmès fut donc convoqué. Trente et un ans, visage rond, petit nez en trompette, sa simplicité enjouée conquit sur-lechamp Taousert et Siptah.

— Vos Majestés ont peut-être besoin de donner la réplique au trésorier ? demanda-t-il.

Taousert réprima un sourire. Ahmès avait deviné juste. Instruit par le sanglant échec de Sétibaâl, Baï semblait, depuis quelques mois, avoir mis ses ambitions en sommeil. On n'entendait quasiment plus parler du clan des Djahiens. La couronne n'était pas une cruche d'huile dont on pouvait s'emparer nuitamment. Cependant, il était pareil au scorpion, qui finit toujours par piquer une proie, et maintenant qu'elle avait repris la main, Taousert entendait bien lui opposer des défenses aussi efficaces que celles que Sechen lui avait offertes à deux reprises, la seconde par l'entremise du scribe Tatchès.

Les scribes étaient décidément aussi utiles que les militaires. À leur secrète satisfaction, la régente et le pharaon vérifièrent au Conseil royal du lendemain qu'ils avaient bien visé : Baï accueillit la nomination d'Ahmès avec une évidente mauvaise humeur. Depuis l'affaire du vol des papyrus, démontrant qu'il s'était approprié des domaines qui ne lui revenaient pas, il se méfiait des scribes. Le vizir Neferrenpet, lui, avait observé d'un œil pointu la formation de ce cabinet parallèle, mais s'était abstenu de réactions hostiles ; il était conscient de vieillir et aspirait même à se reposer dans sa campagne, humant le parfum des fleurs au printemps et l'hiver, les arômes corsés du bois de Koush dans les braseros. Quant au général Penamon, il était acquis aux nouveaux venus depuis la nomination du lieutenant Knemhotep, qui témoignait de l'intérêt de la couronne pour les choses militaires.

Mais Baï, lui, s'accrochait à son pouvoir comme un épervier à un mulot ; le clan des Hattous ayant été décapité, il comptait bien demeurer sans conteste l'homme fort du régime. La nouvelle garde rapprochée du pharaon et de la régente ne lui disait rien qui vaille et le jeune Ahmès encore moins.

Ses appréhensions se confirmèrent dès l'ouverture du Conseil ; le jeune roi, en effet, lui demanda si les instructions de la régente en ce qui concernait les milices privées des nomarques et grands propriétaires de province avaient été mises à exécution.

— Elles sont en cours d'application, Majesté.

— Qu'est-ce à dire ?

— Certains nomarques du Haut Pays ne sont pas acquis à l’idée d’un contrôle de leurs milices par le pouvoir royal.

— Il faut alors les mettre devant l’alternative suivante : ou bien leurs milices seront dissoutes ou bien leurs abattements fiscaux seront supprimés.

C’était raide. Le visage de Baï se figea. Il était conscient des regards qui convergeaient vers lui. S’il ne trouvait pas le moyen de se tirer rapidement de ce mauvais pas, le roi, la régente et leurs damnés scribes trouveraient, eux, celui d’aller encore une fois fouiller dans les relevés d’impôts et de débusquer des irrégularités.

— Je m’efforcerai de leur faire entendre raison, Majesté. Siptah hocha la tête ; ses propos et son attitude démontraient qu’il n’était pas un roitelet de fantaisie et que les honneurs suprêmes, les porteurs d’éventails et les fumées d’encens ne la lui avaient pas fait perdre.

Après le Conseil, Taousert et Siptah retinrent leurs conseillers en réunion privée pour entendre leurs réflexions. Knemhotep déclara :

— Je pense que Vos Majestés seraient bien avisées de manifester rapidement leur autorité en dehors de Hetkaptah, dans le Haut et le Bas Pays. Je suggère des voyages à Pi-Ramsès et à Ouaset, afin de rappeler aux nomarques du Nord et du Sud la réalité du pouvoir royal.

— Ils sont pourtant venus au couronnement, observa Siptah.

— Certes, Majesté, mais ils n’en auront vu que les fastes. Il y a bien des années qu’ils n’ont reçu de visite d’un pharaon et ils se prennent trop aisément pour des potentats indépendants. La présence de Vos Majestés, accompagnées de grands détachements militaires, les ramènerait à la réalité. Elle leur rappellerait que leurs milices ne pèsent pas lourd devant les divisions de l’armée. Flattez les uns, intimidez les autres, ils comprendront alors qu’ils sont les serviteurs d’un pouvoir bien plus grand que le leur. Rien de tel que l’apparition du faucon pour faire comprendre au moineau qu’il n’est pas le roi du ciel. Cela faciliterait les efforts de Baï, c’est-à-dire que cela lui retirerait des prétextes pour ne pas agir.

C’étaient là des suggestions sages. Le pharaon et la régente se félicitèrent par-devers eux du choix de leurs conseillers.

Le premier voyage fut donc envisagé pour Pi-Ramsès.

***

Restait, pour Taousert, un problème qui traînait comme ces mouches qui ne se résolvent pas à quitter une pièce où les fumigations les invitent à déguerpir. Pharaon, Siptah Ramsès se devait, pour la famille royale, les notables et l'ensemble du royaume, d'avoir une épouse. Il n'en avait pas. Et, selon les informations que Taousert avait fait glaner par sa sœur Hani, les exploits nocturnes de l'adolescent ne valaient pas tripette.

— Il fait parfois convoquer une concubine, sans jamais préciser laquelle, peu lui en chaut. La séance est expéditive, rapporta Hani.

— Aucun attachement ?

— Rien.

Taousert évoqua les confidences de la première initiatrice de Siptah, quelques années auparavant, du temps de Séthi ; elles n'avaient guère été plus exubérantes. Le sujet devenait d'importance dynastique. Et urgent. Il exigeait une explication franche. Elle eut lieu dans les jardins de Pi-Ramsès, le lendemain d'une arrivée en fanfare, suivie d'un sacrifice au temple d'Amon.

— Il te faut prendre femme, déclara Taousert, bille en tête. Et rapidement. Ce n'est pas une affaire de convenance personnelle, mais une exigence d'État.

Il répondit par un regard morne. Elle attendit des mots ; ils ne vinrent pas.

— Siptah, tu sais combien je t'ai soutenu et te soutiens.

— Sans toi, je n'aurais jamais vu le trône d'aussi près. Je n'existe que par toi. Tu n'as pas d'homme, je n'ai pas de femme. C'est toi que je veux.

Elle l'avait soupçonné, mais de l'entendre dire tout à coup la désarçonna. Le trouble lui fit oublier la repartie qui lui était d'abord venue à l'esprit : sans Siptah, elle n'aurait pas non plus été régente.

— Cela ne se peut, répondit-elle.

— Pourquoi ?

— Je suis la veuve de ton père, tu es son fils. Il faut conserver ces images distinctes.

— Pourquoi ?

— Notre situation reste fragile, tu le sais. En tant que régente par la volonté de ton père, je suis garante de la continuation de son œuvre. En tant qu'épouse, je ne le serais plus.

Il rumina ces considérations d'un air morose.

— Comment se fait-il que tu n'aies d'attachement pour aucune autre femme ?

— Je n'aime pas le regard de pitié qu'elles portent sur moi. Toi seule m'as regardé sans pitié, avec affection.

— Tout cela peut être vrai, mais il est impératif que tu prennes une épouse.

— Choisis-la donc. Tu sauras mieux le faire que moi.

— Il faudra lui témoigner de la tendresse.

— Tu me diras comment faire.

C'en était presque désespérant. Mais enfin, il avait admis le principe des noces. Quand ils rejoignirent les courtisans qui les attendaient, il demanda :

— Mais tu m'aimeras encore quand j'aurai pris cette épouse ?

— N'en doute jamais.

De nouveau, elle songea qu'ils avaient partie liée : l'un n'existait pas sans l'autre.

Lors du banquet qui ranimait par moments les esprits anciens du Palais, elle se prit à scruter les visages des invités à la recherche d'une Grande Épouse pour ce garçon qui se considérait comme son époux. Et elle ne parvenait pas à faire taire dans sa tête les échos de ce constat glaçant : « Tu n'as pas d'homme, je n'ai pas de femme. »

Elle l'avait rejeté d'instinct. En d'autres circonstances, elle lui aurait accordé plus que cette tendresse quasi maternelle, mais elle ne se sentait pas la force d'assumer une charge supplémentaire, celle de la consolatrice physique en plus de celle de protectrice.

Elle balaya la scène du regard. Toute la cour s'était déplacée pour la circonstance. La terreur suscitée par les invasions des Tjéhénous quelques mois plus tôt s'était évaporée. La musique

montait des bosquets. La sève semblait circuler de nouveau dans le royaume.

Encore fallait-il que les cœurs ne fussent pas vides.

30
L’épreuve de force

C’est un homme très doux. Il te faudra seulement éviter de remarquer son infirmité.

Neferiah, « Jolie lune », battit des cils ; elle comprenait. Les deux femmes qui lui faisaient face s’exprimaient de façon douce, un peu triste peut-être. Elles étaient la régente et sa première dame de cour, Hani.

— Il a un si beau visage, murmura-t-elle.

— Il t’a beaucoup regardée hier, au banquet, ajouta Hani.

— Je n’aurais jamais espéré…

Elle sourit, juvénile et déjà féminine. Point trop grande et d’une joliesse fluide, elle évoquait une libellule lente. Taousert non plus n’aurait pas espéré que le regard de Siptah s’attardât sur l’une des beautés qui égayaient les allées de leurs corps sveltes et de leurs rires. Neferiah était passée devant la table royale, alors que le roi grignotait une figue. Elle l’avait regardé, intimidée, et il avait levé la tête pour la regarder aussi, avait souri et lui avait tendu une figue qu’il venait de prendre dans le plat. Elle l’avait évidemment acceptée. Et Hani, qui était dans le secret de sa sœur, s’était empressée d’aller s’informer sur l’heureuse passante : la deuxième fille d’un prince de second rang, né de l’union du prince Setepenrê et d’une concubine, personnage falot et intendant des entrepôts de la division de Ptah.

— Mais sait-il… ? reprit Neferiah.

— Non, répondit Taousert. Vous vous reverrez ce soir.

Quelle était la part du cœur et celle de l’ambition dans l’émoi qui suspendait le sourire de Neferiah ? Devenir Grande Épouse était certes le rêve de la nuée de princesses accourues avec leurs parents à Pi-Ramsès, et Neferiah n’y était pas indifférente. Mais elle ne pouvait

non plus être insensible à la première rencontre avec un futur amant, celui qui pourrait un jour la serrer dans ses bras.

— Mon père… ? susurra-t-elle.

— Je lui en parlerai, répondit Taousert, rassurante.

Comme si quelque doute subsistait sur l'issue de la conversation !

Pareils soins étaient délicieux comparés aux entretiens avec les nomarques du Bas Pays, réunis sur ordre royal.

Ils étaient treize, regroupés dans la salle d'audiences du Palais, la plupart nantis d'une bedaine avantageuse, l'orteil dodu et la morgue peinte sur la face. Ils savaient fort bien l'objet de la réunion : les impôts. Après avoir dûment baisé la sandale royale, ils étaient allés prendre place devant l'estrade, sur laquelle les sièges du vizir Neferrenpet, du trésorier Baï, du général Penamon et du directeur des Affaires étrangères flanquaient les deux trônes ; plus loin, aux extrémités de l'estrade, siégeaient des visages inconnus ; les conseillers royaux, leur avait-on dit. Spectacle nouveau : dans leur gros bon sens paysan, ce qu'ils voyaient, c'était une jeune femme et un jouvenceau en costume royal, entourés de l'appareil du pouvoir. Oui, ils les avaient déjà vus aux fêtes du couronnement, ils avaient été favorablement impressionnés, la régente paraissait avoir de l'autorité et le pharaon semblait informé sur le pays. Mais enfin, ils venaient tous deux de débarquer dans l'exercice de la royauté. Seuls les visages des vrais représentants du pouvoir leur inspiraient quelque respect ; ceux-là, ils les connaissaient, c'étaient des gens pratiques avec qui on pouvait négocier.

— Nous vous avons réunis au sujet des milices et des impôts, déclara d'emblée Siptah Ramsès. J'ai appris que le trésorier royal éprouve des difficultés à vous faire admettre ceci : étant donné que vous avez demandé des exemptions fiscales pour l'entretien de vos milices, il en ressort que c'est le Trésor qui les paie.

Il observa une pause. Il le savait : la clarté avec laquelle il s'exprimait les surprenait.

— De ce fait, reprit-il, ces milices sont placées sous l'autorité de l'état-major.

— C'est nous qui les avons constituées, ces milices, Majesté, observa un nomarque. C'est à notre commandement qu'elles obéissent.

— Cela ne change rien, nomarque Montouaouy, répliqua Siptah, faisant sursauter l'interpellé, surpris d'être désigné par son nom. Puisque tu as obtenu des allégements d'impôts pour les payer, c'est le Trésor qui les paie. Ou bien ces milices seront commandées par l'état-major, ou bien elles seront dissoutes.

Il s'adossa à son trône. L'émotion était sensible dans l'assistance.

— Comment nous défendrons-nous contre les envahisseurs, Majesté, si nos milices sont dissoutes ?

— Vous serez défendus par l'armée, comme tous nos autres sujets, nomarque Khendjet.

Nouvelle surprise : ce garçon connaissait-il donc les noms de tous les nomarques présents ?

— Le délai est souvent trop long, Majesté, entre les attaques des envahisseurs et l'intervention de l'armée. Ces brigands ont alors eu le temps de dévaster nos domaines.

— Raison de plus pour que ces milices soient sous les ordres de l'état-major. Elles seront alors mieux équipées pour vous défendre. Lors des dernières attaques, ta milice, nomarque Khendjet, n'avait pas assez d'armes et elle a dû se battre avec de simples bâtons. Tu as ainsi perdu la moitié de tes hommes.

Comment diantre ce garçon à peine couronné connaissait-il tous ces détails ?

Restait à établir la façon dont les milices seraient contrôlées par l'armée. Siptah donna alors la parole au général Penamon, et celui-ci expliqua que chaque milice serait dotée d'un lieutenant et d'un instructeur et que son armement serait amélioré.

La séance avait duré trois heures ; quand elle fut levée, les expressions et les attitudes des nomarques qui défilèrent devant l'estrade pour baiser la sandale royale et prendre congé étaient bien différentes de ce qu'elles avaient été à l'ouverture ; l'arrogance avait cédé à la cautèle et l'effronterie avait disparu des regards. Ils n'avaient pas cédé, mais nul doute, ils avaient affaire à forte partie.

Le conseil de Knemhotep avait été suivi : le trône avait intimidé les nomarques.

Seul Baï semblait songeur. Il n’avait pas pris la parole une seule fois.

Le premier scribe vint soumettre à la régente et au roi les minutes de la séance pour qu’ils y apposent leurs cachets. Siptah considéra un moment son cachet tout neuf enduit d’encre, puis, la main suspendue au-dessus du papyrus, tourna la tête vers Baï ; le roi et le trésorier s’affrontèrent du regard. Siptah abattit alors le cachet avec une telle force que le trésorier sursauta.

***

Les noces du roi Siptah Ramsès et de la Grande Épouse Neferiah eurent lieu à Hetkaptah.

Taousert veilla à les revêtir du plus grand faste possible : à Pi-Ramsès, Hetkaptah et Ouaset, des sacrifices propitiatoires furent pratiqués dans les temples des dieux Amon, Rê, Ptah et Seth. La première statue de Siptah Ramsès coiffé du kheperesh royal fut érigée devant le pylône du temple de Ptah à Hetkaptah. Les murs de la ville, le Grand Mur blanc et ceux du Palais furent garnis de guirlandes. Les distributions de vivres et de boissons à la population déchaînèrent une liesse comme on n’en avait pas connu depuis les temps lointains de Ramsès le Grand.

Au Palais, la fête avait commencé dès que le défilé des courtisans devant les trônes de Taousert, de Siptah et de Neferiah ainsi que les présentations de cadeaux avaient pris fin. Les parents de la Grande Épouse, éperdus de fierté, caquetaient sans discontinuer, entourés d’un groupe d’opportunistes tout neuf. Après le banquet, les nouveaux mariés avaient assisté au premier spectacle de chanteuses et de danseuses et, à minuit, avaient quitté les lieux. Taousert demeura, présidant seule aux festivités et songeant à ses propres noces, huit ans auparavant. La compagnie de sa sœur et du mari de celle-ci, Knemhotep, ainsi que des autres conseillers, Tatchès, Hori et Ahmès, interrompit sa rêverie morose.

— Ma maîtresse est triste, observa Neferma une heure plus tard, quand Taousert se fut retirée et mise au lit.

— On croit le jour avoir des réponses, mais la nuit n'apporte que des questions.

— Je t'appellerai désormais Noût, car tu soutiens le ciel, comme elle.

Taousert se représenta un instant la svelte déesse, dont le corps d'acrobate renversé s'offrait aux étoiles. Oui, elle soutenait le ciel. Laborieux destin ! Puis elle s'endormit sur des caresses aussi légères qu'un frôlement d'aile.

***

Elle ne poserait pas de questions, parce qu'elle n'obtiendrait en réponse que des mots maladroits, elle le devinait. Quelle fille peut savoir après une première nuit si elle forme un couple avec son amant ?

Mais la question demeurait sans réponse : s'il avait bien atteint à la maturité de l'esprit, Siptah avait-il acquis l'autre, celle du cœur ? Car celle-là seule permet de juger les hommes et de prévoir leurs actions.

Les jeunes époux se présentèrent ensemble pour partager le petit déjeuner avec la régente.

— Il faudra des dames de cour à Neferiah, annonça Siptah. Tu l'aideras à les choisir ?

— Bien sûr.

Taousert dévisagea la nouvelle mariée. À peine chiffonnée par la nuit. Par instants, un regard malicieux. Étaient-ce donc les seules traces que le roi avait laissées sur sa Grande Épouse ? Après avoir échangé quelques propos anodins et bu un verre de lait, Siptah laissa la régente et la Grande Épouse tête à tête pour vaquer, dit-il, à sa toilette. Cela même donnait à penser qu'il les savait toutes deux impatientes d'un aparté.

— Tu ne me demandes rien ? lâcha enfin Neferiah.

— Ce qui doit se savoir finit par être su, répondit Taousert, et même ce qui ne le doit pas finit parfois par l'être.

— Tu n’auras pas besoin d’attendre neuf mois, repartit la jeune femme, accompagnant ces mots d’un sourire futé.

— Je m’en réjouis.

— Le roi est un affamé, reprit Neferiah avec un petit rire. J’ai cru qu’il me dévorerait vivante.

— Quelle chance que d’être la proie d’un roi !

Taousert feignait l’enjouement, mais elle exultait intérieurement : un poids immense venait de lui être retiré de la poitrine. Siptah avait reporté son amour sur une épouse ; Horus avait enfin trouvé sa compagne. Elle était donc libre. Et, s’il ne pouvait le faire comme guerrier, il s’affirmerait donc comme homme. Peut-être cet immense bateau qu’était le royaume tiendrait-il son cap sur les flots tumultueux…

Après les bains du soir, elle appela Neferiah dans ses appartements et lui offrit un pectoral qu’elle avait trouvé dans la cassette royale et qui avait jadis appartenu à Thouy, la mère du Grand Ramsès ; elle l’avait choisi avec soin : constitué d’un enchaînement de perles d’or, l’ornement central représentait la déesse Isis debout dans un bouquet de lotus, corps d’ivoire dans des fleurs de nacre.

Le plaisir de Neferiah combla Taousert et émut les dames de cour : dans un élan de plaisir enfantin, elle se jeta au cou de la régente et l’embrassa.

De longue mémoire, le dîner, ce soir-là, fut l’un des plus gais.

***

Mais pour les rois comme pour les autres, les plaisirs ne sont que des intermèdes. Il restait à rappeler à l’ordre les nomarques du Haut Pays, vingt-sept, plus de la moitié du total. Ceux du Bas Pays n’avaient pas tous encore souscrit aux volontés de Siptah Ramsès, mais ils semblaient avoir été ébranlés par la détermination du pharaon ; ce serait l’assentiment de ceux du Haut Pays qui emporterait véritablement la partie. Or, c’étaient justement ceux qui paraissaient les plus rétifs.

Taousert décida que le voyage s'effectuerait en quatre étapes jusqu'à Ouaset et, de concert avec le général Penamon, dépêcha en avance deux régiments de division, pour rappeler aux irrédentistes de quel côté siégeait la force.

— Vos Majestés devraient se méfier de Baï, confia Knemhotep à la régente et au roi. Je le trouve bien soumis depuis votre voyage à Pi-Ramsès et l'entrevue avec les nomarques du Bas Pays. Cela n'est pas dans son caractère.

— Que peut-il contre la volonté royale ? demanda Siptah.

— Je l'ignore, Majesté, mais je sais que cet homme est un sac de ruses.

— Que veut-il, à la fin ?

— Conserver son pouvoir et sans doute l'accroître. Il est immensément riche et beaucoup de nomarques sont plus ses alliés qu'ils ne sont les sujets de Ta Majesté.

— Crois-tu qu'il veuille s'emparer du trône ? demanda Taousert.

— Non, c'est un homme de l'ombre. Il a commencé sa carrière sous le divin Ramsès, l'a poursuivie sous Merenptah, puis sous le règne du divin père de Sa Majesté, Séthi le Deuxième, et il est encore présent sous celui de Sa Majesté Siptah Ramsès. Il a donc vu passer quatre règnes en près de dix-neuf ans. Il est assez avisé pour avoir compris qu'il avait tout à gagner à rester dans l'ombre du trône comme grand trésorier.

La première étape était Meïdoum, site de la grande pyramide du roi d'antan Sneferou, où l'intendance du Palais avait rafraîchi un ancien palais, destiné à accueillir le cortège royal, les autres sommités, le trésorier, le général Penamon et leurs suites, devant être installées dans la résidence du nomarque et gouverneur Khasekhemhouy, ensemble avec les autres nomarques convoqués pour la circonstance. Et, là, survint un incident d'apparence négligeable, mais lourd de présages. Lors de l'installation, le maître de la Garde-robe royale s'aperçut que l'un des coffres de Sa Majesté avait été transporté par mégarde chez le gouverneur et il partit aussitôt le récupérer. Quand il revint, Siptah lui trouva l'air bouleversé et l'interrogea.

— Que Ta Majesté me pardonne… J'ai vu la résidence du nomarque : c'est un véritable palais, Majesté ! Il doit bien compter cent pièces. Et les jardins… mais ils sont somptueux !

Siptah se rembrunit.

— J'ai compté au moins trente gardes aux portes, poursuivit le maître de la Garde-robe. Les jardins sont peuplés d'animaux extraordinaires, des paons, des guépards…

Siptah fit alors appeler Taousert.

— Écoute, je te prie, ce que je viens d'entendre.

Le maître de la Garde-robe répéta sa description et l'effet fut le même sur la régente que sur le roi. Siptah et Taousert n'échangèrent que des regards ; les mots étaient superflus. Pour s'être ainsi enrichi, le nomarque Khasekhemhouy avait à l'évidence bénéficié de largesses considérables, sinon exceptionnelles, de la part de Baï.

L'assemblée des nomarques était prévue pour le lendemain, mais, le soir même, Khasekhemhouy avait convié son roi à un banquet. Après une sieste et les bains, Taousert, Siptah et Neferiah se mirent donc en route avec leur suite et les conseillers privés Knemhotep et Ahmès, pour le nome des Ruches de Noût. La régente et le couple royal s'installèrent dans des chaises à porteurs et les autres enfourchèrent des ânes, sauf les dames de cour, qui s'installèrent sur des litières à baudets. Le cortège fut précédé et encadré par un détachement de l'armée.

La résidence se dressait sur les bords du fleuve et, quand les visiteurs abordèrent la route de la résidence, ils découvrirent la magnificence dont s'entourait le nomarque. Ils furent abasourdis. Au-delà de parterres fleuris se dressait la façade d'un bâtiment doré par le couchant : huit colonnes soutenant un édifice à deux étages, dont deux colosses de pierre flanquaient la porte ; en approchant des lieux, on put identifier les dieux Amon et Rê. Des gardes saluèrent les militaires de tête et le cortège s'engagea dans une allée centrale gardée par des sphinx.

Le nomarque attendait ses hôtes à la porte. Taousert, Siptah et leur escorte détaillèrent évidemment ce personnage, que sa richesse désignait comme l'un de ces roitelets de province les plus rétifs au pouvoir royal. Outre son port avantageux, exalté par sa corpulence,

c'était sa face qui retenait l'attention : large et pâle, surmontée d'une étonnante crinière aux reflets cuivrés et soutenue par un double menton qui en valait trois. Il se confondit, d'une voix basse et sonore, en compliments et bénédictions, puis conduisit ses invités à l'intérieur. Le général et le trésorier vinrent à leur tour présenter leurs respects, mais leurs expressions contrastaient : Penamon était crispé, Baï, épanoui. Enfin, les huit nomarques convoqués défilèrent devant la régente et le pharaon pour exprimer leur joie de voir le roi divin, leur allégeance et leurs souhaits d'un règne de cent ans.

Le repas, offert dans une salle somptueusement décorée, égalait en faste ceux du palais de Hetkaptah et fut évidemment suivi d'un spectacle de chanteuses et danseuses. Neferiah fut ébaubie par cette réception, mais à l'instar de Taousert, Siptah dut faire un effort pour maîtriser son irritation ; pareille opulence s'était sans nul doute bâtie depuis des lustres et au détriment du Trésor. Il fut tenté de refuser les cadeaux de Khasekhemhouy, mais un geste de Taousert l'incita à les accepter, fût-ce froidement. Il dut attendre le retour au petit palais pour donner libre cours à sa colère.

— C'est grâce à Baï que ces roitelets se sont constitué de telles richesses !

— Mais c'est aussi grâce à eux que Baï a acquis son pouvoir, ajouta Taousert.

Bref, cela augurait mal de l'assemblée du lendemain.

Il avait été prévu qu'elle se tiendrait dans une grand-salle de la résidence : sur le conseil de Knemhotep, les assistants furent prévenus qu'elle aurait lieu au Palais, près duquel l'un des régiments de l'armée avait pris position.

Taousert décida d'éviter une confrontation directe entre le pouvoir et les nomarques ; elle fit lire par le conseiller Ahmès la résolution du trône sur les milices.

— N'interviens qu'en cas d'absolue nécessité, enjoignit-elle à Siptah.

Quand l'ultimatum royal leur eut été signifié, les huit nomarques se consultèrent du regard. Ce fut Khasekhemhouy qui ouvrit le feu :

— Je souhaite que le grand trésorier Baï présente à Leurs Majestés les faits suivants : les milices pour lesquelles nous

bénéficions d’une exemption fiscale sont estimées à trois cents hommes. Or, la mienne compte six cents hommes et, quand il y a des insurrections, comme il s’en est produit ces dernières années, son nombre atteint mille, parfois davantage. Il faudrait donc que je perçoive un dégrèvement double et parfois triple de celui qui m’est consenti. De plus, je doute que si l’armée commandait ces milices, elle serait en mesure d’en doubler ou tripler le nombre dans les délais imposés, c’est-à-dire en quelques heures.

Les mains croisées sur leurs abdomens, les nomarques dodelinèrent de la tête pour marquer leur approbation. Il vint alors à l’esprit de Taousert que Khasekhemhouy était leur champion et porte-parole. La mine avantageuse, Baï se leva pour répéter les observations, mais Siptah le coupa :

— J’ai entendu, trésorier. En ce qui touche aux milices, je n’ai pas oublié que, sous le règne de mon divin aïeul Ramsès le Grand, puis sous celui de son divin fils Merenptah, elles ont maintes fois servi à nourrir des séditions et non pas à vous défendre contre des agresseurs. Elles ont alors été écrasées par notre glorieuse armée. Je ne peux donc vous en laisser le commandement. Ce royaume est un et indivisible. C’est Amon qui me l’a affirmé lors de mon couronnement : « La Terre t’est donnée dans sa longueur et dans sa largeur, et nul ne peut la partager avec toi. »

Peste du savoir du jouvenceau !

Le saisissement fut visible sur les faces des nomarques, la consternation sur celle de Baï et la satisfaction sur celle du général Penamon. Ils n’avaient pas pris la mesure de ce jeune homme disgracié.

— Les garnisons doivent suffire à vous défendre contre des agressions, et leurs effectifs seront augmentés, reprit-il. Et j’exige qu’elles soient placées sous le commandement de l’état-major, ici représenté par le général Penamon. Sinon, elles seront dissoutes d’office par l’armée et ceux qui s’y opposeraient seraient passibles de crime contre le royaume.

Un sortilège mua les nomarques en statues pendant un moment. On n’entendit qu’un scribe s’éclaircir la gorge.

— La séance est levée, déclara Siptah.

Il prit appui sur son bâton et se leva. L’assistance se leva à son tour. Ahmès s’empressa de l’aider à descendre les marches et, sur le seuil de la salle, le général Penamon lui déclara :

— Majesté, c’est Amon même qui t’inspire !

Siptah lui posa la main sur l’épaule, sous les yeux de l’assistance médusée, et la régente suivit.

Dans le hall du Palais, les huissiers, eux, assistèrent à l’explosion d’indignation des nomarques. Puis à leur soudain silence quand, regagnant leurs baudets, ils aperçurent les rangs du régiment que le général Penamon avait fait avancer jusque devant les portes du Palais.

Le général ne rejoignit d’ailleurs pas le trésorier, parti avec les nomarques ; il demanda l’hospitalité au roi, qui la lui accorda d’emblée.

31
La tempête

Sans doute des courriers rapides avaient-ils été dépêchés par Baï aux nomarques qui devaient se rassembler aux étapes suivantes. Qu'avait bien pu leur conseiller le trésorier ? Peut-être de feindre la soumission et d'éviter toute épreuve de force ouverte ; celle-ci risquerait d'inciter le pharaon à une réaction immédiate et brutale. Telle fut du moins l'hypothèse que le conseiller Knemhotep soumit à Taousert et à Siptah ; elle était judicieuse. En effet, les trois assemblées qui se succédèrent jusqu'à Ouaset furent atones et les questions qu'osèrent poser quelques nomarques portèrent sur des points de détail, comme les rapports des milices avec les garnisons locales. Le cortège royal rentra enfin à Hetkaptah. L'affaire semblait donc dans le sac. Un peu trop facilement, sans doute.

Car lorsque les émissaires du général Penamon se présentèrent à la résidence du nomarque Khasekhemhouy pour réunir la milice, lui expliquer son nouveau statut et lui présenter son instructeur, il leur fut répondu que les miliciens, recrutés parmi les paysans, étaient aux champs et qu'il était impossible de les réunir, sauf à compromettre les moissons. La même réponse fut opposée aux émissaires dans les nomes voisins, et il en serait vraisemblablement ainsi dans le reste du pays ; les émissaires rentrèrent donc bredouilles et Siptah, comme le général, s'arma de patience. Les nomarques ne perdaient rien pour attendre.

Pour Taousert cependant, l'épreuve engagée avec ces potentats à propos des milices serait de longue haleine. Cette opinion prévalut quatre décades plus tard : des messages provenant surtout du Haut Pays apprirent à la cour que des grèves sévissaient dans plusieurs nomes, sur les terres royales aussi bien que sur celles des gros propriétaires, et même dans le bâtiment et les ports ; paysans,

manœuvres et débardeurs avaient cessé le travail parce qu'ils n'avaient pas reçu depuis deux décades le grain, les fèves, l'huile, le vin et autres denrées qui constituaient l'essentiel de leurs salaires. Dans deux nomes, même les scribes du fisc s'étaient mis en grève.

— Que se passe-t-il ? demanda Taousert au vizir Khaÿ, en présence de Baï.

— Les entrepôts des gouvernorats sont vides, Majesté.

— Comment cela se fait-il ? La dernière crue a pourtant été généreuse ?

— Certes, mais les entrepôts n'en sont pas moins vides. Les enquêteurs que j'ai envoyés attribuent cette disette à des détournements.

— Et que disent les nomarques ?

— Ils sont les premiers affligés, Majesté, parce que la grève des paysans risque de les appauvrir davantage, puisque les récoltes ne sont pas terminées.

— Où sont passés le grain, les fèves, le vin et tout le reste ?

— C'est ce que nous apprendront bientôt les enquêtes dont j'ai chargé les polices locales.

Baï et le général semblèrent soucieux : le premier parce que les nomarques seraient enclins à demander de nouveaux allégements d'impôts, qui seraient particulièrement inopportuns, le second parce que la reprise en main des milices était retardée pour une durée indéterminée ; si les mercenaires faisaient grève comme les paysans qui constituaient une partie de ces milices, ils n'iraient certes pas se présenter au rapport. Force fut donc d'attendre le résultat des enquêtes.

Ils parvinrent à Hetkaptah une décade plus tard ; trois chefs de la police de nomes affectés par les grèves furent admis dans la salle d'audiences. Ils révélèrent que les intendants aux entrepôts avaient constitué des réseaux d'hommes de main qui détournaient régulièrement à leur profit une partie des denrées revenant aux gouverneurs et aux gros propriétaires.

— Nous avons récupéré la plus grande partie du produit de ces rapines, déclara l'un des policiers, et l'avons restituée aux entrepôts cambriolés, selon les inventaires des scribes.

— Et les voleurs ? demanda Siptah.

— Ils ont été déférés aux tribunaux, Majesté.

À sa mine fausse et contrainte, chacun nota l'embarras de ce policier.

— Parle, ordonna le vizir.

— Il y avait des policiers parmi eux, avoua le chef.

— Je veux que tous les coupables soient mis à mort ! s'écria Siptah.

— La justice y pourvoira, Majesté, répondit le vizir.

La corruption gangrenait donc les nomes et, comme le conseiller Tatchès l'apprit à Leurs Majestés en aparté, les interrogatoires des voleurs avaient été croustillants ; l'un des intendants avait répondu à la police qu'il n'y avait pas de raison que les voleurs ne fussent pas volés. Le cynisme n'était décidément pas l'apanage des puissants. Taousert et Siptah avalèrent la potion avec colère.

— Bon, conclut le général Penamon, puisque les vivres ont été rendus aux nomarques, ils auront été distribués, les grèves auront pris fin, les paysans auront achevé les moissons et je vais enfin pouvoir m'occuper des milices.

Et il délégua nul autre que le père de Sa Majesté la régente, le lieutenant Bata, pour mettre les instructeurs en place et veiller à la formation des miliciens. Parmi les premiers nomes désignés, le général Penamon avait inscrit celui de la forte tête Khasekhemhouy.

Quelques jours plus tard, le lieutenant Bata, l'air maussade, présenta son rapport au Conseil royal.

— Quand je me suis présenté chez les nomarques, l'un après l'autre, je les ai trouvés dans un état de grande agitation. Ils ne parvenaient pas, en effet, à reconstituer leurs milices pour la raison suivante : les paysans qui en faisaient partie exigeaient d'être payés en supplément, et j'ai alors compris qu'ils ne recevaient aucune solde quand ils défendaient leurs maîtres contre les agressions, parce que ce n'était pas un travail régulier et que, selon ces maîtres, ils ne faisaient que défendre leur gagne-pain. Quant aux miliciens, ils demandaient l'augmentation de leur solde, puisqu'ils passaient sous le contrôle de Sa Majesté et que leur statut devenait pareil à celui de soldats réguliers.

Le lieutenant observa une pause.

— Je demande pardon à Leurs Majestés de le rapporter, mais je me suis fait injurier copieusement par les nomarques, qui ont rejeté sur l'état-major la responsabilité de cette situation. « Rien de tout cela ne serait arrivé si vous n'aviez pas agité ce projet de prendre le commandement des milices ! m'a crié le nomarque Khasekhemhouy. Maintenant, je suis sans défense si des Shasous viennent m'attaquer et je vais devoir dépenser encore plus d'argent pour les soldes ! » Je lui ai évidemment assuré que les garnisons courraient à son secours, mais ça ne l'a pas calmé.

La consternation tomba sur le Conseil. Seul Baï paraissait satisfait ; il affichait une mine entendue. Le plan du trône et du général Penamon semblait en passe de sombrer.

— Bon, que fait-on maintenant ? demanda Taousert au général.

— Je vais renforcer les garnisons dans l'éventualité de nouvelles attaques.

— Et les milices ?

— Il faut attendre et voir comment les nomarques et les propriétaires réagiront. Je ne crois pas qu'ils renonceront à leurs milices. Mais ils engageront moins de mercenaires.

Bref, la réforme était retardée et, dans le meilleur des cas, le trône n'obtiendrait qu'une cote mal taillée. C'était la réalité du pouvoir : jamais de victoire franche.

***

Au fil des mois, la Grande Épouse Neferiah s'était arrondie, les compliments, mais aussi les commentaires, allaient bon train de la part des courtisans ; Hani les rapporta :

— Beaucoup de gens se demandent pourquoi Sa Majesté n'accroît pas sa descendance par des unions avec les concubines.

Songeant à l'exploit qu'avait déjà été le mariage avec Neferiah, Taousert soupira. Mais il y avait quelque bon sens dans les observations des flatteurs ; un seul enfant, c'était bien peu eu égard à la descendance prolifique de Ramsès le Grand, dont la cour gardait la nostalgie ; Taousert imaginait déjà les impertinences graveleuses : «

Ce citron-là n'a donc pas de jus ! » Et de lier, bien sûr, les performances sexuelles du roi à son infirmité.

Elle s'en ouvrit à Siptah lors du petit déjeuner suivant. Il s'empourpra :

— Suis-je donc le verrat de cette cour ?

— Siptah, il faut savoir aussi écouter les malveillants. Un seul enfant, qui sera peut-être une fille, cela n'est pas assez. Il ne s'agit pas de toi, mais du trône.

Il bouda un moment, croquant férocement une galette.

— Je ne te dis pas de t'éprendre d'autres femmes, mais de les féconder. Après tout, ce n'est pas si déplaisant.

C'était la première fois depuis longtemps que la régente faisait preuve d'autorité.

— Chacun sait, ajouta-t-elle, que les médecins déconseillent d'honorer sa femme après le troisième mois de grossesse. Il serait donc souhaitable que tu requières, au moins de temps en temps, la compagnie d'une concubine ou l'autre.

— Parce qu'il faudrait que je féconde plusieurs femmes ?

— Il faut multiplier tes chances. C'est ce qu'a fait Ramsès.

— Je ne suis pas Ramsès !

— Tu es son petit-fils. Et tu as repris son nom.

Il redevint muet et se leva sans mot dire à la fin du repas. Hani accourut, interrogeant sa sœur du regard. Taousert leva les yeux au ciel :

— Maintenant qu'il est pharaon, cela devient difficile de lui faire entendre raison.

Le Conseil royal qui suivit ne fut guère plus réjouissant : les Tjéhénous et les Shasous avaient repris leurs raids dans le Bas Pays. Deux nomes de l'Ouest, peut-être trois, avaient été dévastés, aussi le général Penamon était-il absent, organisant la riposte.

Après la séance, Ahmès et Tatchès demandèrent un entretien privé avec la régente et le roi.

— Majestés, déclara le premier, nous avons fait quelques enquêtes ces dernières semaines, notamment sur le nomarque Khasekhemhouy. Il est entré dans l'administration du Trésor sous le règne du divin Ramsès le Grand. Il était devenu chef des percepteurs

du Bas Pays sous le règne du divin Merenptah. C'est sous celui du divin Séthi le Deuxième que Baï l'a nommé à ses fonctions actuelles. Les nomarques du Bas Pays le considèrent comme leur chef, étant donné son amitié avec Baï et sa connaissance des rouages du Trésor. Il est l'une des principales figures du clan des Djahiens, et il est lui-même djahien. Son vrai nom est Barrati.

Stupéfaction, puis soupçons frémirent dans l'air, grossissant d'instant en instant.

— Il a déclaré que sa milice se composait de six cents hommes, ajouta Tatchès. C'est loin de la vérité : elle en compte au moins mille cinq cents.

Le souvenir de la réception dans le mirifique palais de Khasekhemhouy déboula dans les mémoires. Ce nomarque-là était un adversaire, peut-être même un émule de Sétibaâl, espérant sans doute remporter la gageure manquée par ce dernier.

— Que faut-il en déduire ? demanda enfin Siptah.

— Je l'ignore, Majesté. Mais je peux supposer qu'il sera le principal obstacle à la reprise en main des milices. Comme il est le chef secret des nomarques du Bas Pays, sa réaction aux invasions des Shasous et des Tjéhénous nous révélera probablement sa stratégie.

Taousert avait donc bien perçu, lors de la première assemblée, le rôle prépondérant du bonhomme. Quelle que fût l'évolution de la situation, il représenterait un danger permanent pour le pouvoir royal.

Peu avant le dîner, le général Penamon requit une audience privée du roi et de la régente, ce qui était inhabituel. Siptah pria le lieutenant Knemhotep d'y être présent.

— Majestés, la situation dans l'ouest du Bas Pays est chaotique. Ce ne sont pas deux, mais quatre nomes qui ont été attaqués par les Tjéhénous, les Tjéméhous et les Shasous. J'y ai délégué deux de mes meilleurs officiers, à la tête de deux régiments. Mes informations sont encore incomplètes, mais il apparaît que les milices des nomarques ont été déficientes, pour des raisons que j'ignore. Les dégâts seraient considérables.

— Le nome des Ruches de Noût a-t-il été attaqué ? demanda Siptah.

C'était celui de Khasekhemhouy ; le général saisit le sens de la question.

— Non, Majesté. Il est un peu plus au sud de la région des attaques.

— Qu'est-ce qui motive ces attaques ? Sétibaâl a pourtant disparu de la scène ? observa Taousert.

— Les Tjéhénous et leurs acolytes ne disposent certes plus d'appuis supposés à l'intérieur du royaume ni du prétexte des ambitions dynastiques de cet imbécile de Sétibaâl, mais cela n'a visiblement pas éteint leur instinct de rapine ni peut-être leurs ambitions territoriales.

— Les Peuples de la Mer ont-ils participé à ces attaques ?

— Non. Je pense que l'incendie de leur flotte lors de leur dernière offensive leur cuit encore.

Le dîner fut donc morose. Consciente d'événements graves sans en connaître cependant le détail, la cour parlait à mi-voix et l'on n'entendit guère ces interjections sonores ni ces éclats de rire qui émaillaient d'habitude les repas dans la grand-salle.

Chacun se coucha donc sans savoir ce que réservait le lendemain. Le jour suivant, on n'était pas beaucoup plus éclairé et, bien que la zone des combats fût à une trentaine d'iterous[29] et que les messagers se succédassent au fil des heures, il restait impossible de dresser un tableau cohérent de l'offensive que les deux régiments royaux menaient depuis l'aube. L'explication qu'en donna le lieutenant Knemhotep à Leurs Majestés était simple : l'armée affrontait un ennemi disséminé en petits groupes dans les villages et les champs. Elle devait libérer chaque village séparément et, cela fait, s'assurer que les Tjéhénous ou les Shasous ou tout autre sujet de cette engeance d'Apopis ne reviendraient pas dès que l'armée aurait tourné les talons. C'était ainsi que les archers et les lanciers de Sa Majesté avaient libéré les mêmes villages deux et trois fois de suite. Vieille tactique : dès que leurs éclaireurs avaient repéré les forces royales, les envahisseurs déguerpissaient et revenaient quelques heures plus tard.

— Mais on n'en finira donc jamais ! s'énerva Siptah. Il n'y a qu'à les tuer tous !

— Encore faudrait-il mettre la main sur eux, Majesté, répondit Knemhotep. Faute d'engagement direct, nous n'avons pas compté jusqu'ici un seul blessé ni fait un seul prisonnier.

Le général Penamon ne cachait pas son exaspération :

— Il faudrait cantonner un détachement dans chaque village, déclara-t-il.

— C'était l'utilité des milices, commenta Baï d'un ton désabusé.

On voyait bien, une fois de plus, de quel côté son cœur penchait.

Une décade après leur arrivée sur le terrain, les officiers délégués par Penamon conçurent une tactique astucieuse : ils repérèrent les chemins par lesquels les envahisseurs prendraient la fuite à l'approche des troupes royales et y postèrent un détachement ; puis d'autres troupes approchèrent alors du village occupé en prenant soin de se faire remarquer par les sentinelles. Quand les brigands détalèrent, ils se retrouvèrent nez à nez avec les archers du roi. Ainsi, plus de cent brigands avaient été tués et près de deux cents faits prisonniers. Mais cette ruse exigeait un nombre d'hommes considérable. Et l'on estimait à plus de deux mille le nombre des envahisseurs ; une division entière eût donc été nécessaire pour en finir avec eux. Le stratagème suscita cependant l'enthousiasme du pharaon.

Il fut de brève durée.

Peu de jours après, le général arriva au Conseil l'air sombre et furieux. On en comprit vite la raison aux nouvelles qu'il annonça. Le nomarque Khasekhemhouy en personne était arrivé dans la région à la tête de deux mille mercenaires et en avait posté deux cents dans chacun des villages les plus menacés. Il avait ensuite rencontré les lieutenants qui dirigeaient les régiments et leur avait déclaré que l'affaire était réglée et qu'ils pouvaient rentrer chez eux. C'était là un acte d'effronterie inouï.

Sur quoi le vizir Neferrenpet annonça d'un ton morne que Khasekhemhouy était à Hetkaptah et requérait une audience de Sa Majesté.

— Que veut-il ? s'écria Siptah, indigné.

— Nous le saurons quand nous l'aurons entendu. Qu'on lui accorde donc cette audience, intervint Taousert. Où est-il ?

— Au Palais même en ce moment, Majesté, répondit Neferrenpet.

Penamon semblait estomaqué et même Baï fit des yeux ronds. Quelques instants plus tard, le nomarque Khasekhemhouy fut annoncé par le Premier chambellan et fit son entrée dans la salle d'audiences. D'emblée, son comportement fut provocant : au bout de trois pas, il s'arrêta pour considérer le trône et les membres du Conseil, puis s'avança vers l'estrade royale et, comme à contrecœur, baisa la sandale royale et s'inclina devant la régente.

— Majestés, déclara-t-il, d'un ton impérieux, j'ai requis une audience car ce que j'ai à dire est important pour le royaume. Voilà plus de trois décades, des bandits de l'Ouest ont dévasté plusieurs nomes du Bas Pays. Ils ont commis des dégâts considérables et interrompu les travaux agricoles. Les villageois n'ont pu se défendre, soit parce que les ennemis étaient en nombre supérieur, soit parce qu'il n'y avait pas de milices, soit encore parce que celles des nomarques étaient désorganisées et n'ont pu intervenir. Vos Majestés ont fait envoyer des troupes sur les lieux, mais celles-ci ont été bernées par les brigands comme vous le savez sans doute, et ce n'est qu'au prix d'efforts considérables et d'un grand déploiement de troupes qu'elles ont pu libérer trois villages.

Il observa une pause et son regard parcourut les assistants consternés. Taousert parut sur le point de prendre la parole quand il poursuivit :

— Comme le nome que je gouverne était menacé, j'ai décidé d'intervenir. J'ai engagé deux mille mercenaires à mes frais et, avec l'accord des quatre nomarques dont les territoires étaient en péril, j'ai posté des milices dans chaque village. Elles n'ont eu aucun besoin d'instructeurs. C'en est fini des brigands tjéhénous et autres. Ils ont été tués ou faits prisonniers ou bien encore sont en fuite. La preuve est faite de la nécessité des milices indépendantes et, comme j'ai déjà eu l'honneur de le représenter à Vos Majestés, de leur supériorité sur l'armée en pareille circonstance. Je remercie Vos Majestés de leur attention.

La stupeur flotta un moment dans la salle. Personne n'avait jamais entendu un sujet du pharaon s'adresser sur ce ton au dieu

vivant, et plus encore pour défier la volonté royale. Les propos de Khasekhemhouy avaient répandu la désolation.

Taousert interrompit enfin le silence :

— Nous t'avons entendu, nomarque Khasekhemhouy. Tu peux disposer.

Le nomarque s'inclina et sortit. Il eût dû baiser au préalable la sandale royale ; il ne le fit pas. Mais il était vrai que Ramsès le Grand avait relâché l'étiquette.

— Cette impudence ! s'écria Siptah.

— Les faits sont là, dit Taousert. Sont-ils exacts, général ?

— Dans leur ensemble, oui, Majesté, admit Penamon. J'avais déjà attiré l'attention de Vos Majestés sur l'utilité des milices en pareil cas. Mais je crois toujours à la nécessité de les faire encadrer par nos instructeurs.

— Que dit le trésorier ? demanda Taousert.

— Il est vrai que des instructeurs renforceraient l'efficacité des milices, Majesté, mais je doute fort qu'au bout d'un certain temps ils appartiennent encore à l'armée.

— Que veux-tu dire ?

— Isolés toute l'année dans les villages, Majesté, ils finiraient par s'y marier s'ils n'ont déjà une femme et seraient plus assujettis à l'autorité des nomarques qu'à celle de l'état-major. Je crois inutile d'en assumer les frais.

Quelle que fût la partialité de Baï à l'égard de Khasekhemhouy, force était de convenir que sa voix était celle du bon sens.

Cela ne faisait plus aucun doute dans l'esprit des personnes présentes : le plan de contrôle des milices tombait à l'eau.

Le général Penamon était figé, à demi affaissé sur son siège, le regard noyé. Neferrenpet n'était pas plus gai et même Baï n'était pas plus triomphant. Quant à Taousert et Siptah, ils peinaient à embrasser les conséquences de ce qu'ils venaient d'entendre.

En peu de mots, le pouvoir royal venait d'être amputé.

32
Meurtre dans l'escalier

Depuis le matin, Siptah avait la tête de celui qui a quelque chose à dire, mais ne le dira que si on l'en presse. Comme elle connaissait la stratégie et savait de toute façon ce qu'il avait à dire, Taousert se garda de l'interroger.

— J'en ai fécondé une hier, annonça-t-il au déjeuner, s'attendant sans doute à des compliments.

Ils ne vinrent pas. Il interrogea du regard la régente et sa première dame de cour, Hani ; elles affichèrent des sourires polis. Elles avaient préparé l'ouvrage et s'étaient informées de celles des concubines qui étaient en période fertile ; quand Sa Majesté demanderait de la compagnie nocturne, le maître du Palais lui enverrait celle-ci, celle-là ou une troisième. Ainsi était-on assuré d'avoir fait mouche.

Siptah ignorait tout de ces combines, mais il s'était rendu aux arguments de Taousert : oui, il fallait se préparer une descendance raisonnable. La cour se préparait à célébrer le premier anniversaire de son couronnement et l'annonce d'une nouvelle grossesse serait du plus bel effet.

— Et à propos de mon anniversaire, déclara-t-il, j'ai décidé de changer de nom.

Taousert et Hani en demeurèrent pantoises.

— Changer de nom ? Mais ça ne s'est jamais vu.

— Eh bien, ça se verra. J'ai donné mes instructions à Neferrenpet.

— Et quel nom as-tu choisi ?

— Siptah Merenptah.

Nouvelle surprise.

— Et quelle est la raison de ce changement ?

— Avec ce deuxième nom de Ramsès, je le sais, les gens étaient trop souvent tentés de me comparer à mon aïeul. J'en ai eu assez. Je n'entends pas rivaliser avec Ramsès le Grand. Mon cartouche sera donc changé.

C'était quand même culotté. Informée par ses conseillers privés, Taousert en savait toutefois plus long : Siptah avait probablement eu vent du sobriquet dont le coiffaient certains malveillants, « Ramsès le Petit ».

— Tu ne m'as pas consultée, observa-t-elle.

— Je ne suis plus un enfant. Je suis le pharaon. J'ai le droit de prendre mes décisions. Je prends ton conseil quand mon opinion n'est pas faite. Là, ma décision était prise.

Elle jugea préférable d'éviter une querelle qui desservirait le trône. Les nouvelles du Bas Pays n'étaient déjà pas réjouissantes : la quasi-totalité des nomes disposaient désormais de leurs propres milices et le projet du général Penamon avait été relégué aux oubliettes. Baï s'était empressé de déclarer que la situation présentait un avantage : les Tjéhénous avaient été éliminés de la région et ne paraissaient pas près de recommencer leurs raids. Le Trésor compensait donc les allégements d'impôts consentis par des économies sur l'accroissement des garnisons.

Il était possible, spécula le conseiller Knemhotep, que le général Penamon ne fût pas aussi mécontent de la situation qu'il s'en donnait l'air, parce que cela le dispensait de la guéguerre aux Tjéhénous, qu'il appelait la « guerre des rats ». Ses guerres à lui consistaient en affrontements de régiments en ordre sur de vrais champs de bataille.

Pour Taousert, il n'en demeurait pas moins que Khasekhemhouy apparaissait désormais comme le vice-roi sans couronne du Bas Pays.

Mais Siptah ne semblait pas en prendre ombrage :

— S'il se montre trop rétif, rétorqua-t-il un jour à Taousert, on le fera fouetter.

— Fouetter ?

— On lui enverra Penamon avec deux régiments, on le cernera dans son beau palais, on l'arrêtera et on le fera fouetter publiquement.

Vite dit, songea Taousert. Mais la couronne avait changé la tête du garçon assoiffé d'affection et d'attention qu'avait jadis été Siptah. Plein d'une assurance toute neuve, il n'en faisait souvent qu'à sa tête et son comportement était devenu à la fois impérieux et imprévisible. Elle ne pouvait qu'assister impuissante à l'érosion de son pouvoir de régente.

***

L'anniversaire du couronnement fut à la fois fastueux et creux. Douze nomarques seulement sur les quarante-deux du royaume se déplacèrent pour y assister. Les cadeaux furent médiocres. Taousert se fit violence pour assister au spectacle de chants et de danses. Si elle partait se coucher, elle paraîtrait désavouer ce roi qu'elle avait mis sur le trône et, du coup, elle se désavouerait elle-même. Elle s'en serait voulu, de surcroît, d'abandonner la Grande Épouse Neferiah à la meute de courtisans curieux qui venaient la regarder et mesurer la proximité de l'accouchement.

Recluse dans ses quartiers, étrangère aux tourments du royaume, à peine informée par un époux qu'elle ne voyait plus qu'épisodiquement, Neferiah ressemblait plus à une prisonnière privilégiée qu'à une reine. Mais Taousert se gardait de lui témoigner de la pitié : elle n'eût fait qu'ajouter à la détresse d'une princesse qui avait sans doute rêvé d'un époux roi.

La naissance de l'enfant tant attendu fut une fête plus sincère. Le plus heureux fut Siptah, qui alla contempler son premier rejeton, couché dans son panier suspendu, comme s'il ne croyait pas vraiment qu'il eût produit un être vivant. Peut-être exprima-t-il même son émoi trop bruyamment, au goût de Taousert ; à la fin, il semblait surpris des facultés de son membre et, au-delà de la candeur, cela reflétait de la naïveté ou de la sottise. Toujours fut-il qu'il offrit à Neferiah un collier somptueux pour célébrer l'événement et que le cadeau resserra leurs liens.

La seule ombre au tableau fut que l'enfant était une fille. Taousert, comme la cour, d'ailleurs, avait espéré un garçon, qui prolongerait la dynastie. Il ne restait plus qu'à espérer que les deux

concubines offriraient à la dynastie un héritier mâle. Mais, à l'évidence, plus d'un des petits-fils de Ramsès le Grand se sentit des frissons revendicatifs sur l'échine.

Les mois s'écoulèrent ainsi jusqu'au début de l'an neuf, qui commençait à l'Inondation. Souffrant de rhumatismes et sans doute las de n'être plus que le témoin d'une partie de dupes où les joueurs seraient tous perdants, le vizir Neferrenpet annonça à Leurs Majestés son souhait de se retirer dans ses terres. Lui-même père d'un nomarque déchiré entre la loyauté au trône et l'instinct de conservation, il sentait son ardeur politique décroître avec son dévouement à la dynastie. Pour Taousert et ses conseillers, sa retraite revêtait un autre sens : le rat quittait le navire. Il conviendrait de choisir soigneusement son successeur. Les discussions confidentielles se poursuivaient entre le roi, la régente et les conseillers privés quand, un matin, au Conseil royal, Siptah Merenptah annonça tout de go :

— Vizir Neferrenpet, j'ai décidé d'accéder à ton souhait. Pars donc à la retraite avec mes bénédictions. Et salue ton successeur, le conseiller privé Knemhotep.

L'apparition du dieu Seth en personne, avec son museau effilé et ses cornes, dans la salle d'audiences n'eût pas produit un effet plus rude. Taousert, Neferrenpet, le général Penamon, Baï, le directeur des Affaires étrangères, les scribes, les conseillers et Knemhotep lui-même tendirent le cou vers le roi, ahuris. Non que le choix fût mauvais, mais il était pour le moins impromptu. Maints candidats expérimentés étaient en lice, la courtoisie élémentaire eût exigé qu'un délai raisonnable fût observé entre le départ de Neferrenpet et la nomination de son successeur. Telle quelle, l'annonce revenait à dire à l'ancien vizir : « Va-t'en, vieille perruque, ton remplaçant est tout trouvé ! » Le vizir avait été un constant et loyal défenseur du clan du trône et méritait plus d'égards. De surcroît, le principal intéressé, Knemhotep, n'en avait même pas été prévenu.

Neferrenpet esquissa un sourire discret et désabusé.

— Je suis heureux, Majesté, que ma relève soit aussi promptement assurée. Ce fut pour moi le plus profond honneur de

servir Ta divine Majesté, après avoir servi celle de ton divin père et de son divin frère.

La titularisation de Knemhotep et la rédaction des documents attachés occupèrent le reste de la séance. Quand ces préparatifs furent achevés, Taousert donna solennellement l'ordre au trésorier d'allouer une récompense de mille anneaux d'or à l'ancien vizir du Nord et de faire réaliser une stèle illustrant sa longue carrière, qui serait érigée dans l'enceinte du Palais.

Siptah écarquilla les yeux. Un regard de la régente lui coupa la parole. L'aiguille du grand gnomon sur la terrasse de la salle d'audiences indiquait midi. Taousert quitta alors les lieux et se dirigea vers ses appartements, puis donna l'ordre de lui servir le déjeuner en privé, dans la seule compagnie de ses dames de cour. C'était la première fois qu'elle ne partageait pas ce repas avec Siptah. Peu après, alors qu'elle grignotait des bâtonnets de courge frits au safran, le Premier chambellan, égaré, vint prévenir les dames de cour que Sa Majesté le roi attendait la régente comme à l'accoutumée et s'inquiétait de son retard ; il lui fut répondu que Sa Majesté la régente déjeunait seule. Un moment plus tard, des coups sonores réguliers dans le couloir des appartements de la régente annoncèrent l'arrivée de Siptah.

— Que se passe-t-il ? marmonna-t-il en déboulant sur la terrasse.

— Il se passe que je déjeune seule.

— Pourquoi ?

— Tu veux gouverner seul, déjeune seul, Majesté.

— Quel est le motif de ton déplaisir ?

— Les décisions inopinées, prises sans consultation et appliquées n'importe comment.

— Mais tu étais d'accord pour désigner Knemhotep ?

— Pas de cette façon, répondit-elle d'un ton sec.

Il tourna les talons.

Aux bains, l'après-midi, la Grande Épouse tenta d'adoucir l'humeur de Taousert et la pria de partager le dîner.

— Je sais ce qu'il te doit, plaida-t-elle. Il est jeune et impétueux. Pardonne-lui.

Taousert accepta : mieux valait ne pas afficher aux yeux de la cour une dissension entre la régente et le pharaon. Trop heureux encore si l'incident du déjeuner n'avait pas fait le tour des circuits d'espions et de ragoteurs, les domestiques y ayant assisté.

Au repas du soir, il se montra d'ailleurs affectueux et promit de la consulter à l'avenir sur ses décisions.

Il ne put tenir sa promesse.

***

Le lendemain, alors qu'elle était aux bains, en compagnie de Neferiah, Taousert perçut soudain un émoi aux portes de la salle. Des cris furent étouffés. Plusieurs filles des bains affichèrent des faces horrifiées.

— Va donc voir ce qui se passe, ordonna Taousert à sa sœur. Hani alla interroger les filles des bains et, quand elle revint, ses traits annonçaient une catastrophe.

— Majesté, bredouilla-t-elle, le roi est tombé dans l'escalier…

— Il est mort ?

Neferiah poussa un cri strident.

— Ils l'ont transporté dans sa chambre. Je ne sais pas. Taousert, Neferiah et leurs suivantes se firent rhabiller en urgence et coururent aux appartements royaux. Les mines consternées sur leur passage ne laissaient guère de doute sur ce qui les attendait.

La foule à la porte des appartements s'écarta pour les laisser passer.

Siptah reposait sur son lit, le visage tuméfié et figé, les yeux ouverts.

— Sa Majesté est partie pour le Grand Occident, dit l'un des médecins à son chevet.

Neferiah éclata en sanglots.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Taousert.

— Il a loupé une marche et a dévalé le grand escalier sur toute sa longueur. On a tenté de le retenir, mais en vain. Il avait perdu connaissance. Quand il a été déposé ici, son ka s'était envolé, répondit le Premier chambellan.

— Fermez-lui les yeux, ordonna la régente.

Rien ne servait de s'attarder dans la chambre, déjà envahie de visiteurs et emplie de gémissements. Elle regagna ses propres appartements et s'assit, accablée. Une bouffée de pitié pour l'adolescent disparu gonfla son cœur, puis mouilla ses yeux. C'en était fini de la royauté qu'elle avait péniblement bâtie.

La nourrice vint s'accroupir en face d'elle. Le souvenir de sa prédiction envahit la mémoire de Taousert : un beau destin, oui, on pouvait le dire. Plus lourd à porter qu'un sarcophage. Et, de nouveau, elle pensa à l'œuvre écroulée. Et elle, que deviendrait-elle ? Son titre même de régente n'avait plus de justification.

Mais elle n'avait plus le loisir de ces méditations moroses : le long défilé des gens qui venaient lui présenter leurs condoléances commença, du nouveau vizir à des princes et princesses dont elle connaissait à peine le nom, sans parler du chambellan avec qui elle dut régler les détails du deuil. L'un des visiteurs les plus inattendus fut le prince Ramsès, celui-là même qui, après l'échec du coup d'État de Sétibaâl, lui avait conseillé de reconnaître l'usurpateur comme pharaon. Avait-il eu raison ? Le trône n'aurait pas subi ce nouveau choc qu'était la mort prématurée de Siptah.

Ruminations tardives, donc inutiles. Elle soupira.

Il n'y aurait plus de dîner avec Siptah. Elle n'entendrait plus le bruit familier de son bâton dans les couloirs. Elle commanda un repas frugal, qui serait servi dans ses appartements, en compagnie de sa sœur et de ses dames de cour.

***

Avait-elle rêvé ? Sans doute, puisque au réveil elle avait le souvenir d'une nuit agitée par des visions évidemment incompréhensibles. Elle ressentait en tout cas la frustration d'avoir perdu une part d'elle-même. Elle l'oublia dans les menus rites de la toilette du matin. Ce fut la vue d'une bague de sa sœur qui ranima un fragment du rêve. L'ornement de la bague représentait Isis et Taousert revécut alors un épisode fugitif, où Isis lui effleurait le front de ses doigts. Elle se passa même la main sur le front, répétant la

caresse et ce geste infime lui rappela la joie que lui avait value la compassion de la déesse.

Après avoir demandé au nouveau vizir Knemhotep s'il avait un sujet urgent à débattre ce matin-là, et comme ce n'était pas le cas, elle décida qu'elle ne tiendrait pas de Conseil. Le palais était d'ailleurs occupé du transfert de la dépouille royale chez les embaumeurs. Les cris périodiques des pleureuses emplissaient la cour du Palais.

Neferiah, en larmes, vint la rejoindre, avec l'enfant désormais sans père, dans les bras de sa nourrice. Elle fut suivie par les deux concubines fécondées par le feu roi sur recommandation pressante de la régente.

Car Siptah laisserait donc une descendance.

Dans l'après-midi, Sechen se présenta chez Taousert et demanda un entretien.

— Majesté, dit-elle, mon frère Sekhemrê se fait du souci. Dans soixante-dix jours, toi et la cour descendrez dans le Haut Pays pour l'inhumation du défunt roi. Ton absence pourrait donner aux ambitieux le sentiment d'une vacance du pouvoir, comme ce fut le cas lors de l'inhumation du divin Séthi. Ce fut alors que Sétibaâl commit son indigne usurpation.

— Que veux-tu que je fasse ? Je ne peux pas être absente des cérémonies.

Un silence suivit la réponse.

— Consolide ton pouvoir, Majesté.

— Ce pouvoir était confirmé par le testament de mon époux Séthi. Cela n'a pas empêché Sétibaâl de tenter sa funeste aventure. Rien ne sert de nier les évidences. Qu'est donc une régence sans héritier du trône ? Mon titre n'a plus lieu d'être.

— Majesté, si tu y renonces, ce royaume tombera en morceaux.

Taousert était consciente que sa voix se brisait. Un autre silence suivit donc.

— L'armée te soutient, reprit Sechen.

— Elle ne peut suffire à protéger le trône. Penamon n'a pu imposer sa volonté à Khasekhemhouy.

Cet entretien tournait à l'épreuve pour Taousert, mais en même temps, il la contraignait à affronter une réalité que l'émotion causée par la mort de Siptah avait brouillée.

— Majesté, dans trois jours, le Haut et le Bas Pays tout entiers seront informés de la mort de Siptah. Les ambitieux fourbiront leurs armes. Ils n'oseront sans doute pas agir pendant le deuil pour ne pas être taxés d'impiété, mais même cela n'est pas certain. Fais-en de même.

— Mais dans quel but ?

— Conserver le pouvoir.

— Ce pays demande un roi.

Sechen tendit imperceptiblement le cou et son regard vrilla celui de la régente.

— Alors, sois-le.

— Moi ?

— La légitimité du trône a ses partisans. Et ils sont nombreux. Tu l'as vérifié lors du coup de Sétibaâl.

— Moi ? redit Taousert, confondue.

— Toi, Majesté. Si tu as besoin de nos conseils, nous sommes à tes ordres.

Sechen se leva. Taousert la suivit du regard. Elle se rappela confusément que la famille de feu le grand-prêtre de Ptah, Khaemouaset, fils de Ramsès le Grand, s'était consacrée à perpétuer son œuvre de défense du trône. Elle avait donc des alliés. Mais pouvait-elle assumer le pouvoir à elle seule ?

Le trouble que lui valut cet entretien ne se dissipa qu'au bout de plusieurs heures. Ses idées se clarifièrent lentement. Elles se cristallisèrent même lorsque après le repas Hani la prit à part :

— Une rumeur commence à courir dans le Palais.

— Une rumeur ?

— Lorsqu'il est tombé, Siptah avait près de lui un fonctionnaire de sa maison, qui est connu comme un homme de main de Baï.

— Qui est-ce ?

— Le maître de la Cassette des bijoux.

— De qui le tiens-tu ?

— Le directeur des Secrets du soir. L'horreur pétrifia Taousert.

— Tu veux dire… ?

— Que dans l’escalier, cet homme aurait poussé du pied le bâton de Siptah et lui aurait fait perdre l’équilibre. Cela n’est pas certain, mais assez probable pour que la rumeur s’enfle.

— Mais on m’avait dit qu’on avait tenté de le retenir ?

— Non, Siptah descendait en tête de son groupe.

— Ton mari sait-il tout cela ?

— Oui.

Baï avait donc assassiné Siptah. Il voulait accélérer les événements. Au profit de qui ? Le sien ? Celui de Khasekhemhouy ? Un autre ? Les décisions brusques du pharaon l’avaient alarmé et il avait peut-être craint d’être lui-même démis sur un de ces coups de tête dont Siptah devenait coutumier.

Le temps pressait. La conversation avec Sechen prit un relief nouveau. Taousert dormit peu. Le matin, elle convoqua Knemhotep et le général Penamon avant l’heure habituelle du Conseil. Elle les mit au fait. Le maître de la Cassette fut renvoyé dans l’heure, après contrôle des bijoux et fouille au corps de l’individu.

— Général, dit-elle, je veux que Khasekhemhouy et les nomarques qui sont ses alliés soient soumis par tes espions à une surveillance de tous les instants. Dispose des garnisons dans les parages de leurs nomes. Vizir, je veux que Baï soit également surveillé nuit et jour par tes espions. Tous les visiteurs des grands-prêtres des grands cultes à Pi-Ramsès, Hetkaptah et Ouaset doivent t’être signalés.

Ils parurent surpris par la résolution de la régente, mais acquiescèrent d’emblée.

— Le pouvoir ne sera pas vacant, déclara-t-elle. J’en suis la garante par la volonté de mon divin époux Séthi. Sa légitimité ne sera pas bafouée. Le deuil ne sera pas un prétexte à la mollesse.

— Majesté, dit Penamon, mon cœur se réjouit de t’entendre. Quand Baï arriva, prévenu de la tenue du Conseil, il fut visiblement décontenancé de voir que la séance avait commencé sans lui. Un serrement de mâchoires exprima sa colère. Il avait cru prendre Taousert par surprise. Il s’avisait qu’elle avait flairé le vent et qu’elle

avait au moins un allié de poids : le général Penamon. Si rusé qu'il fût, il dissimula mal sa déconvenue.

Il demanda les minutes des débats précédents ; Knemhotep lui répondit qu'il n'y en avait pas, les scribes n'ayant pas été appelés. Bon, les hostilités étaient ouvertes.

33
La conquête du ciel

Le soir même, ce fut un véritable conseil de guerre qui se réunit dans les appartements de Taousert. Outre le nouveau vizir Knemhotep, le général Penamon et les conseillers privés Ahmès et Tatchès, y figuraient les trois fils de Khaemouaset, Sekhemrê, Sahourê et Hori, et sa fille, Sechen. Aucun domestique n'était présent et c'étaient les dames de cour qui servaient le vin.

Ils l'avaient compris : elle briguerait la couronne. Et ils la soutenaient tous : elle représentait le seul rempart contre le désordre et les saccages d'Apopis.

— L'armée te soutiendra, assura Penamon. La sédition de Sétibaâl lui a servi de purge. Mais qu'en sera-t-il du clergé ?

— Le couronnement frauduleux du même Sétibaâl lui a également servi de purge, dit Sekhemrê. Il est au moins un grand-prêtre qui sera acquis d'emblée à la régente, c'est celui d'Amon à Pi-Ramsès : Siamon.

— Et les autres ? demanda Sechen.

— Je vous demande à vous tous d'aller défendre ma cause auprès d'eux, déclara Taousert. Je ne veux pas l'hostilité du clergé d'On.

— Il n'y en aura pas, assura Sekhemrê. Nous lui expliquerons que tu consolides l'autorité d'Amon sur le royaume, car tu es l'Isis Hathor, mère de Horus. Mais une grande question s'élève : où veux-tu te faire couronner, Majesté ?

Elle hésita, n'ayant pu arrêter son choix sur Hetkaptah ou Ouaset. La première ville était le centre du pouvoir politique et militaire, la seconde était le siège du pouvoir dynastique, mais trois jours étaient nécessaires pour s'y rendre en bateau, et Taousert appréhendait une aussi longue absence.

— Majesté, déclara Sekhemrê, c'est pour de bonnes raisons que l'on dit, depuis maintes lunes, que Hetkaptah est le verrou du royaume. Je te conseille de te faire couronner dans cette ville et d'ériger un monument à Ouaset, que tu iras inaugurer plus tard. Si tu te fais couronner à Hetkaptah, le grand-prêtre Imenhotep t'est acquis, parce qu'il connaît par ses scribes les périls que Baï et le Djahien Khasekhemhouy, entre autres, font peser sur ce grand royaume. J'irai le consulter demain.

— Une autre question revêt une grande importance, observa Knemhotep : c'est la date à laquelle Ta Majesté se fera couronner. À mon avis, attendre la fin du deuil, c'est augmenter les risques que Baï essaie de nous prendre de vitesse et organise des troubles qui occuperont l'armée et retarderont d'autant les cérémonies.

— A-t-on jamais vu un couronnement en période de deuil ? demanda Taousert.

— Je l'ignore, Majesté. Mais je doute que le royaume ait déjà affronté d'aussi grands périls.

Les regards se tournèrent vers Sekhemrê. Fils du grand-prêtre dont la mémoire était vénérée de tous, il avait hérité d'une part de l'autorité paternelle.

— Ton objection est fondée, Majesté. Et le sentiment du vizir Knemhotep l'est aussi. Mais les sept décades du deuil se prolongent de près d'une décade de voyage aller et retour entre Apitou et Hetkaptah. Cela fait presque trois mois, c'est trop long. Le moment le plus périlleux se situe pendant l'aller à Apitou et le retour ici. N'oublions pas que c'est pendant ton voyage d'aller que Sétibaâl a réalisé sa forfaiture et que tu l'as apprise là-bas.

— Il faudrait donc, selon toi, organiser rapidement le couronnement, conclut Taousert.

— Oui, Majesté. Si ç'avait pu être ce soir même, je dormirais d'un sommeil plus paisible.

L'avis de Sekhemrê fit l'unanimité. Les assistants se séparèrent là-dessus.

***

Quelques incidents mineurs émaillèrent les jours suivants. Le lendemain déjà, l'ancien maître de la Cassette, que l'on soupçonnait d'avoir poussé le bâton de Siptah, reparut devant les appartements du roi défunt, sous prétexte d'y reprendre des objets qui lui appartenaient ; il y fut reçu rudement par les domestiques, évidemment informés des accusations qui pesaient sur lui, et n'eut pas le temps de prendre la fuite ; il fut traîné jusqu'à l'escalier fatal et y fut jeté ; il n'en mourut pas et, fort contusionné, alla sans doute geindre auprès de son maître.

Deux jours plus tard, un mouvement de cinq cents miliciens se dirigeant vers Pi-Ramsès, sous le prétexte de protéger la ville des pillards, fut intercepté par un régiment de la division de Ptah, postée par le général Penamon, et dut rebrousser chemin. C'était là un indice : le nomarque Khasekhemhouy avait donc des visées sur la ville.

Le soir même, au cours d'un dîner dans la grand-salle, Taousert, ayant, sur les instances de Knemhotep et de Hani, rétabli l'antique système des goûteurs, éprouva une fort désagréable surprise : l'échanson fut pris d'un malaise après avoir bu une gorgée de la boisson qu'il s'apprêtait à verser dans le gobelet de la régente ; il s'écroula. Une rumeur s'éleva dans la salle. La carafe de vin empoisonné fut portée aux cuisines par le chambellan, qui menaça le sommelier en chef de la lui faire boire en entier s'il n'en révélait pas la provenance ; il se trouva que la jarre d'origine avait été apportée dans l'après-midi par un mystérieux donateur. Le sommelier fut arrêté et remplacé par un caviste de l'armée. Jugeant nécessaire de faire preuve de sang-froid, Taousert poursuivit néanmoins son repas. Plusieurs princes lui offrirent le vin qui leur avait été servi, qu'ils avaient bu et qui ne les avait pas tués. L'incident fit grand bruit et suscita un mouvement de sympathie pour cette régente qu'un malfaiteur avait donc tenté d'empoisonner.

Baï se douta-t-il qu'une initiative de grande envergure se préparait ? Deux jours plus tard, il se rendit au temple d'Amon et demanda à s'entretenir avec le grand-prêtre Imenhotep. Or, celui-ci lui fit répondre qu'il était souffrant et le priait de lui communiquer par écrit le motif de sa démarche.

Le lendemain, Baï apparut au Conseil, excédé :

— Je vois, régente, que ma maison est entourée d'un cordon de l'armée et qu'on ne laisse personne y pénétrer sans contrôle. Est-ce ainsi qu'on traite le grand trésorier ?

— Il nous est revenu, trésorier, répondit Taousert d'un ton détaché, que certaines personnes te veulent du mal, aussi me suis-je fait un devoir de te protéger sans t'alarmer.

— Quelles personnes me voudraient du mal ? rétorqua Baï avec sauvagerie.

— Des gens peu dignes d'intérêt, trésorier. Un maître de Cassette, un sommelier, un échanson malade, que sais-je…

Le trésorier blêmit, sa face se contracta, son regard parcourut l'assistance ; tout le monde lui opposa une expression sereine, presque souriante, à peine teintée d'ironie. Un meurtre et une tentative de meurtre lui étaient tacitement, mais clairement imputés. Ces gens savaient tout. Il était à la fois démasqué et cerné. Pour la première fois de sa longue carrière, il n'était plus le maître d'un jeu savant et ténébreux qui lui permettait de régir la vie du royaume en contrôlant ses richesses. Force lui fut de se maîtriser.

— Faites entrer les scribes, ordonna Taousert.

Tatchès alla ouvrir la porte et transmit l'ordre. Les trois scribes pénétrèrent dans la salle. Baï sursauta. Allait-il être arrêté ? La régente oserait-elle porter la main sur lui ? La terreur se lut sur sa face olivâtre et plate.

— Telle est la raison pour laquelle, trésorier, reprit Taousert, le conseiller Ahmès est nommé aujourd'hui deuxième contrôleur du Trésor, afin d'éviter que tes lourdes responsabilités te vaillent d'autres inimitiés.

— J'assume très bien mes responsabilités, rétorqua-t-il avec impatience.

— Mais le royaume subirait une grande perte si un malheur t'advenait, trésorier. Mon devoir est de le prémunir contre un pareil danger.

Baï était-il menacé de mort ?

— Pourquoi le gardes-tu encore, Majesté ? demandèrent le vizir Knemhotep, le général Penamon et le conseiller Ahmès après le Conseil.

— Tu l'as vérifié, poursuivit Ahmès, c'est un assassin, il a essayé de t'empoisonner, son homme de main a causé la mort du pharaon, il commettra encore d'autres forfaits. Il est aisément remplaçable ?

— Non, il centralise les ennemis du trône. Je préfère avoir leur chef en otage plutôt qu'une nuée d'ambitieux imprévisibles. Il n'a survécu si longtemps que parce qu'il est un homme de l'ombre. Mais il est désormais piégé. Il n'est pas de plaisir plus délicieux que celui de lui prouver que ses manœuvres sont vouées à l'échec. Je veux revoir la peur sur son visage, comme tout à l'heure.

Les trois hommes furent saisis : la régente s'était transformée en incarnation de Sekhmet. Ils découvrirent en elle une froide férocité qu'ils n'avaient jamais soupçonnée.

— Je veux que Baï se détruise lui-même, conclut-elle avant de se retirer.

— Elle fera vraiment une pharaonne, murmura le général à la sortie.

On ne vit pas le trésorier au Conseil du lendemain : il était souffrant. Les espions l'avaient confirmé : pris d'incoercibles vomissements, il avait fait appeler le médecin à son chevet. Le rapport fit sourire Knemhotep :

— Il a dû avaler sa salive, dit-il. Ce qui fit aussi sourire la régente.

***

L'annonce du couronnement par les hérauts à travers le pays prit tout le monde de court. Des nomarques et notables aux petits débitants de boissons, le choc coupa d'abord les commentaires. Onze jours seulement s'étaient écoulés depuis le début du deuil royal et l'on couronnait son successeur ? Et c'était une femme ? Une femme ?

Les scribes évoquèrent l'exemple de la légendaire Hatchepsout, la fille de Thoutmôsis le Premier, quelque deux siècles auparavant.

Et les notables s'emballèrent : n'y avait-il donc plus d'hommes dans le pays de Horus, que l'on allât mettre une femme sur le trône ? En plein deuil royal ? Et la tribu engendrée par le grand Ramsès ne comptait-elle donc pas un garçon à la nuque assez forte pour porter la double couronne ? Mais la surprise même engendra, puis fouetta l'intérêt. À Hetkaptah, on ne parlait plus que de cela, et la question courait de bouche en bouche : quand ? Aussi l'émotion atteignit-elle son comble lorsque, trois jours après l'annonce, les hérauts proclamèrent, le matin, que la cérémonie serait célébrée le jour même. Un attroupement prodigieux se forma sur le trajet du Palais au temple.

Il observa les quatre prêtres, symbolisant Horus, Thot, Seth et Celui-aux-ailes-déployées, se rendre au Palais pour y chercher l'impétrante et la purifier, devant la cour assemblée. Elle fut aspergée d'eau lustrale des quatre coins cardinaux, puis son front et ses bras furent oints d'huile sainte pour la protéger contre le mal. Elle était déjà divine. Les prêtres repartirent vers le temple. Et la stupeur écrasa les badauds quand, précédée d'un détachement de lanciers à cheval, Taousert apparut sur le char royal, rutilant de tous ses ors. Vêtue d'une longue robe blanche plissée, la poitrine couverte d'un pectoral de perles d'or au centre duquel Horus déployait ses ailes, elle dardait sa barbe tressée, maintenue au menton par une lanière qui se perdait dans la perruque. De son bras droit, ceint d'un large bracelet à l'œil oudjât, elle tenait les rênes des deux chevaux blancs, coiffés de plumets de fils d'or. Un autre détachement de cavaliers fermait le cortège.

Le trajet n'était pas long, mais, pour elle, il dura toute une vie. Elle avait survécu. Elle avait triomphé. Elle traversait le soleil, prélude à la prise de possession du ciel.

À son entrée dans le temple, un prêtre lui tendit le bol de lait, rappelant qu'elle avait été allaitée par Isis. Elle gravit l'estrade et s'assit sur le trône antique. Les prêtres lui remirent les sceptres ankh et ouas, puis l'encensèrent. Ils retirèrent son pectoral et le remplacèrent par un autre, celui qui donnait la Vie divine. Puis ils la

défirent de ses sandales et la chaussèrent d'autres en peau blanche et lui remirent le bâton des Pays étrangers.

Ils la coiffèrent de la couronne blanche, puis de la rouge, les retirèrent, posèrent sur sa tête la couronne atef aux plumes de Rê, puis la couronne hénou, la couronne ibès…

Elle mangea la petite galette et déclara qu'elle possédait le pouvoir de gouverner. Elle entra dans le saint des saints et s'allongea sur le même lit que celui sur lequel tant de ses prédécesseurs s'étaient couchés. La tête posée sur quatre sceaux de bois, elle fut encensée et mourut. Puis elle se releva, infuse d'une vie nouvelle.

Elle sortit, s'assit sur un trône de pierre et le premier scribe de la Maison de Vie vint lui annoncer les cinq noms qu'elle avait choisis pour son sacre, afin d'aller les proclamer à ses sujets : Hathoroummi Nebetsokhetnet-Rê Neithân Se-enkhisis-Taousert. Ce seraient ceux de sa bannière, de son cartouche et de son sceau.

Elle fut revêtue de la robe royale de lin rouge et les symboles du mal furent détruits.

Une heure avant le coucher du soleil, les prêtres embouchèrent leurs trompes et celles des quatre divisions de l'armée leur firent écho. Les prêtresses d'Amon sortirent en dansant dans la cour du temple et des hymnes retentirent.

Précédé des quatre célébrants, le pharaon Taousert s'avança vers la porte du temple, par laquelle lui parvenaient les rumeurs de la foule, pareilles à celles de la mer, les appels des trompes, la musique des sistres et des tambourins, tout un royaume palpitant dont le ka immense semblait soulever la terre. La femme Taousert leva les yeux vers le ciel, ce ciel qu'elle avait conquis, puisque les dieux étaient désormais à ses côtés.

Elle leva les bras et s'écria :

— Gloire à Isis ! Gloire à Amon !

Le geste surprit les prêtres, qui répétèrent ces louanges et les enrichirent d'autres litanies.

Le pharaon s'avança jusqu'à son char et le premier détachement de lanciers à cheval le précéda. Il fendit la foule et reprit la direction du Palais, dans les cris enthousiastes et les regards incrédules.

L’accueil des siens combla Taousert : il fut ému autant que triomphal. Elle était rompue de fatigue, mais retrouva aux bains assez de force pour présider le banquet royal, et même accepter l’expression de déférence de Baï parmi bien d’autres. Les cadeaux s’amoncelaient dans la salle du trône.

Fait inouï : il restait cinquante-neuf jours de deuil, mais la nuit fut blanche à Hetkaptah. Comme si le peuple se révoltait contre la fatalité et les heures sombres qui s’étaient multipliées ces dernières années, la ville festoya sans retenue.

Les dernières paroles que le nouveau pharaon entendit avant de s’endormir furent celles que lui murmura Neferma :

— Je te l’avais dit, maîtresse, tu es Noût. Elle était elle-même le ciel.

34
L'ordre et la mémoire

Loin des torches qui doraient les murs du Palais de leurs lumières dansantes, deux ombres se dressaient sur les berges des jardins royaux. Deux hommes, s'entretenant à mi-voix, dans les coassements des crapauds.

— Elle t'a pris de vitesse.

— C'est une créature rusée. Et elle est soutenue par son propre clan, qui est expérimenté.

— Ne pouvais-tu rien faire pour prévenir cela ? La disparition de l'avorton n'a fait que lui déblayer le chemin.

— Elle a déjoué même le poison.

— Elle n'aurait pas pu déjouer la dague.

— La dague ? Tu n'as pas vu la garde qui l'entoure. C'en aurait été fait de moi.

— En tout cas, ce n'en est pas fait de moi.

— Que comptes-tu faire ?

— J'ai mon plan.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir t'être utile. Je suis quasiment prisonnier de ma propre maison. Son nouveau vizir a répandu partout des espions. Sois prudent.

— Toi, tu l'as trop été.

— Bien m'en a pris.

— J'attends la mise au tombeau du petit avorton.

— Méfie-toi. Elle aura certainement pris ses précautions. Je doute fort qu'elle et les siens aient oublié la leçon du coup de Sétibaâl.

— Je te ferai savoir ce que nous déciderons.

— Ne m'envoie aucun message écrit. Tous mes visiteurs sont contrôlés et fouillés.

— Même au Palais ?
— Je me méfie de mes propres scribes.
— Bon, j'aviserai.
— Séparons-nous. Je vois là-bas des gardes qui font leur ronde.
— Salut, Baï.
— Salut, Khasekhemhouy. Ils se fondirent dans la nuit.

***

Au premier Conseil qui suivit le couronnement, Taousert annonça qu'elle élèverait à Apitou un temple dédié à Isis, et elle chargea le conseiller Ahmès d'en faire établir les plans.

— Ce sera le temple de Taousert dans la Maison d'Isis, dit-elle. Cela signifiait qu'elle y ferait aménager sa crypte.

Puis, sur le chemin du retour, après les funérailles de Siptah, elle s'arrêterait à Ouaset pour y célébrer des rites en l'honneur d'Isis. La séance une fois levée et Baï sorti, elle tint un conseil restreint avec le général Penamon et le vizir Knemhotep.

— L'expérience nous a appris, général, que les voyages funéraires inspirent aux esprits aventureux des idées criminelles. On ne s'y prend jamais trop tôt pour prévenir ces risques. Je veux que tu fasses surveiller tous les temples de Pi-Ramsès et de Hetkaptah pendant mon absence. Et toi, vizir, multiplie les espions pour nous tenir informés.

— J'en ai même posté chez les nomarques, Majesté. C'est surtout le Bas Pays qui pourrait présenter des dangers, en raison des menées de Khasekhemhouy.

— Ne néglige cependant pas le Haut Pays.

— Non, Majesté.

Sur quoi, le général rapporta l'agitation qui reprenait dans les territoires d'Asie et les prétentions de Samontou fils, petit-fils de Ramsès et fils du délégué royal du même nom dans les territoires d'Asie : le prince voulait être nommé vice-roi d'Asie.

— Vice-roi d'Asie ! s'écria Taousert. Rien de moins.

— On l'avait oublié, celui-là, observa Knemhotep.

— Il est entièrement dépendant de nous pour sa protection, ajouta le général Penamon. Il prétend s'être constitué une armée, mais elle est formée d'hommes de l'Oupi et du Djahy, et son commandant est lui-même un Djahien. Il est plus leur otage que leur chef.

Taousert fit la grimace.

— S'il est djahien, il est un allié possible de Baï. Surveillez-le. Les jours s'écoulèrent sans incident notable. Les deux concubines fécondées par le défunt roi accouchèrent à cinq jours d'écart, l'une d'un garçon, l'autre d'une fille ; par décision de Taousert, le premier fut appelé Séthi, la seconde, Nefertet, et leurs soins furent assumés par la Maison royale, comme il se devait. Siptah avait donc engendré trois enfants, dont deux qu'il ne verrait jamais et qu'il léguait à son ancienne protectrice. Les troubles d'Asie furent à peu près calmés par l'intervention des garnisons locales et Taousert se prépara à l'épreuve que serait la mise au tombeau de Siptah. La brève histoire de ce garçon malheureux et tendre qui s'était mué en adolescent ombrageux et maladroit l'emplissait de mélancolie chaque fois qu'elle l'évoquait. Quel dieu jaloux sa naissance avait-elle offensé pour que son destin eût été si chaotique ? Était-ce le dieu tutélaire de son aïeul, Seth ? Dans ce cas, Taousert n'avait pas pu déjouer ses coups, comme Isis l'avait fait pour son fils, et l'échec l'emplissait de mélancolie.

Le ciel serait-il aussi cruel que la terre ? se demanda-t-elle. Enfin, le jour de l'embarquement vint et elle revécut les rites qu'elle avait connus à l'enterrement de Séthi le Deuxième. Là-bas, dans ce Sud qui était mystérieusement devenu le siège du Grand Occident, elle attacha de nouveau la barbe royale à son menton et, sous les yeux humides de la veuve Neferiah, procéda à l'ouverture de la bouche et des yeux. Puis le sarcophage fut porté à l'intérieur du palais souterrain que Ramsès le Grand avait fait aménager pour les siens et leur descendance.

Personne ne vint annoncer au roi Taousert de nouvelle fâcheuse. Aucun prétendant ne s'était fait couronner pendant son absence de Hetkaptah.

Le séjour à Ouaset fit l'objet de deux grandes cérémonies dans les temples d'Amon et de Ptah. Le Palais, qui n'était plus occupé que par quelques princes valétudinaires, retrouva pour trois jours son faste d'antan ; un banquet fut donné pour le vizir du Sud et les nomarques de la région, tout ébaubis de voir pour la première fois cette femme qui portait la double couronne et la barbe.

— Voilà un bien bel homme, murmura l'un d'eux, d'un ton ambigu, ce qui fit rire sous cape quelques-uns de ses collègues.

Le ciel restait donc pur. Mais il finit par se troubler.

***

— Il se passe des choses singulières, Majesté, annonça le vizir Knemhotep à l'ouverture d'un de ces conseils restreints qui étaient devenus aussi réguliers que les autres.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'investiture, et l'hiver approchait de son terme. La construction du temple d'Apitou était en train.

— La maison où ont été reléguées la douairière Sebaïbamon, sa petite-fille Neithmer et sa bru Bentishtar, près d'Apitou, a reçu beaucoup de visites ces derniers temps. Je n'avais d'abord pas jugé utile de la mettre sous surveillance, mais j'ai fini par le faire à cause d'une longue absence du nomarque Khasekhemhouy, parti pour le Haut Pays.

Le rapport entre le turbulent nomarque et la mère de Sétibaâl retint immédiatement l'attention de Taousert, ainsi que celle de ses conseillers.

— Les espions postés autour de la maison de Khasekhemhouy, poursuivit le vizir, ont fini par apprendre qu'il était donc parti pour Apitou en emportant de nombreux cadeaux de prix. À Apitou, il a d'abord séjourné chez le nomarque, puis il s'est rendu chez l'ancienne douairière Sebaïbamon, où il a passé une nuit. Il a ensuite rendu visite au grand-prêtre d'un temple peu fréquenté, celui de Rechep.

— Rechep ?

— C'était le dieu protecteur du divin roi Aménophis le Deuxième, Majesté. J'ignorais aussi son nom et son culte jusqu'ici. Khasekhemhouy lui a aussi fait de grands cadeaux.

Taousert était confondue :

— Quel est le sens de tout cela ?

— Je l'ignore, Majesté. Mais je m'inquiète de la collusion entre un personnage aussi agité que Khasekhemhouy et les légataires d'un homme qui a quand même été investi de l'essence royale.

— Mais tu sais bien que c'était un imposteur ! s'écria Taousert, alarmée par les termes de l'un des hommes à qui elle faisait confiance.

— Imposteur certes, Majesté, mais néanmoins divinisé par le sacre.

Taousert affronta une fois de plus la désagréable réalité qui lui avait été confirmée par le vizir Neferrenpet et le grand-prêtre Imenhotep : les mensonges grâce auxquels Sétibaâl avait persuadé le grand-prêtre d'Amon, Siamon, de le sacrer roi n'annulaient pas sa qualité de pharaon.

— Donc ? demanda-t-elle.

— La cour que fait Khasekhemhouy au grand-prêtre de Rechep, d'une part, et à Sebaïbamon, d'autre part, me donne à penser qu'il mijote un projet de sacre. S'il épousait la fille de Sétibaâl, il pourrait prétendre à la légitimité dynastique, puisqu'elle est la petite-fille du Grand Ramsès.

— Encore ! s'écria-t-elle. Et ce grand-prêtre-là, il ne va quand même pas se plier à de telles manigances ?

— Majesté, intervint Tatchès, il faut savoir que les prêtres des dieux du Haut Pays et de Koush sont depuis maintes décennies humiliés par le fait que ces dieux n'ont jamais été honorés par nos rois. Ramsès le Grand s'y est toujours opposé.

— Mais quels dieux à part Rechep ?

— Dedoun, Ouapaoût, Mandoulis…

Taousert tombait des nues ; elle n'en avait jamais entendu parler.

— Vizir, prends tout de suite les mesures qui s'imposent.

— Oui, Majesté. Mais je ne peux quand même pas faire mettre Khasekhemhouy aux arrêts. Cela déclencherait une révolte de plus, dont le royaume n'a pas besoin.

Elle réfléchit à ce nouveau danger qui venait assombrir son ciel.

— Et Baï ? demanda-t-elle.

— Aucun signe n'indique qu'il soit au courant des intentions de son protégé. Il est possible que Khasekhemhouy agisse de sa propre initiative.

La perplexité mêlée à l'anxiété répandit ses miasmes. Chaque porte qui s'ouvrait pouvait annoncer une mauvaise nouvelle, et les portes fermées ne les éloignaient pas non plus.

***

Quelques jours plus tard, en effet, des messagers venus du Nord semèrent la consternation au Palais, pour commencer. Khasekhemhouy avait, dans la même journée, épousé Neithmer, la fille de Sétibaâl, et s'était fait sacrer roi sous son propre nom par le grand-prêtre du culte de Rechep.

Taousert demeura sans voix.

— Mais dans quel temple ? s'indigna le général Penamon.

— Dans celui qu'il a fait construire exprès à ce dieu, à ses propres frais, au nord de son nome des Ruches de Noût et à l'ouest du Bas Pays, général, répondit le chef des messagers. Les neuf nomarques qui font partie de sa coalition étaient présents au sacre.

Une stupéfaction écrasante tomba sur le Conseil. Les regards se tournèrent vers Baï : à moins qu'il fût un acteur consommé, il semblait aussi ahuri que les autres, sinon consterné.

— Les prêtres de Rechep l'ont proclamé pharaon du Bas Pays. Une fête prodigieuse a suivi dans le palais de Khasekhemhouy, et des vivres et des boissons ont été distribués à la population.

— Mais c'est une comédie de singes ! s'écria le vizir Knemhotep.

— Connaît-on ses intentions ? demanda enfin Taousert.

— Non, Majesté. Il est entouré d'un cercle extrêmement restreint d'intimes dans lequel il est impossible de pénétrer. Ses deux scribes ne quittent pas son palais. Mais je ne serais pas étonné qu'il envisage

une opération militaire. Il a rassemblé ses miliciens et ceux des nomes voisins dans un campement à l'est.

— Sais-tu combien d'hommes cela représente ? demanda Penamon. Selon mes informations, il disposait de deux mille hommes…

— Avec les milices des nomes alliés, cela représente plus de quatre mille, général.

Presque autant qu'une division.

— Donc, il s'apprête à marcher sur Pi-Ramsès, déclara Baï.

— Deux bataillons sont cantonnés devant la ville, rappela Knemhotep. Cela ne suffira pas.

— Il n'est pas question que cet usurpateur s'empare de Pi-Ramsès, déclara Taousert.

— Ces miliciens sont mal armés et ne savent pas se battre, mais je vais envoyer des renforts, dit Penamon d'un ton furieux.

— Et le reste du Bas Pays ?

— Cela sera plus long, Majesté. Il faudrait se battre dans les mêmes conditions que contre les pillards de l'Ouest, dont seules les milices ont eu raison. Nous devrions donc engager au moins deux divisions dans des combats fratricides sans fin qui entraîneraient beaucoup de destructions et finiraient par démoraliser nos soldats. Nous ne nous battrons que pour défendre Pi-Ramsès, parce que c'est possible et rapide.

Le constat était sombre.

— Et nos garnisons ?

— Elles sont insuffisantes et il serait bon qu'elles ne livrent pas de combats inutiles.

— Mais qu'entrevois-tu donc ? demanda Taousert.

— De nous armer de patience, Majesté. Quelques nomes isolés du reste du royaume ne peuvent pas survivre longtemps. Les attaques de pillards reprendront, n'en doute pas, et elles affaibliront davantage l'Usurpateur.

La potion était amère : le pouvoir royal devait s'accommoder d'une sécession qui eût été impensable du temps de Ramsès le Grand.

— Pour commencer, dès demain nous rétablirons le blocus du Bas Pays, déclara le vizir Knemhotep.

Contrairement à tout ce que l'on eût imaginé, Baï semblait accablé.

— Le résultat le plus certain de cette situation est que le Trésor se trouvera privé d'une partie importante des impôts du Bas Pays.

— Ce résultat est celui des compromissions avec les nomarques que tu avais toi-même recommandées, trésorier, répliqua sévèrement Taousert.

— Je l'admets, Majesté, mais les milices étaient le meilleur moyen de résister aux pillards de l'Ouest et aux Peuples de la Mer. Autrefois, nous ne connaissions pas ces dangers. Les milices n'étaient pas nécessaires.

Les membres du Conseil restreint se rappelèrent sans doute les mots de celle qui n'était encore que régente, quelques décades plus tôt : « Je veux que Baï se détruise lui-même. » En tout cas, elle se les rappela elle-même. Baï se détruisait publiquement. Le clan des Djahiens venait de triompher, mais c'était à l'insu de celui qui avait été leur chef jusqu'alors. Son accablement n'effaçait pas ses crimes : il avait tenté d'empoisonner Taousert parce qu'il avait espéré que l'Usurpateur s'emparerait des deux couronnes de Tout le Pays. Il supporterait désormais l'infamie du traître et du vaincu.

Mais on ne pouvait pas encore se défaire de lui ; il était utile à la gestion des impôts du reste du royaume.

Le général Penamon prit congé pour aller arrêter les dispositions nécessaires à l'état-major. La séance fut levée. Il n'y eut pas de conseil restreint.

Le pas de Taousert s'était alourdi : la preuve était publiquement faite que sa royauté n'avait pas imposé le respect aux rebelles.

***

Les décades suivantes confirmèrent l'analyse de Penamon. Les milices qui donnèrent l'assaut à Pi-Ramsès furent battues à plates coutures.

L'Usurpateur – car tel était désormais sa désignation, son nom ne devant pas être prononcé – tenta de forcer le blocus au sud : sans plus de succès. Des assauts contre les villages proches de Hetkaptah furent repoussés. L'Usurpateur Barrati qui se faisait appeler Khasekhemhouy était cantonné dans l'ouest du Bas Pays. Il n'avait pas vu assez loin : le désert proche était une porte ouverte aux invasions des Tjéhénous et des Peuples de la Mer, qui se risquèrent d'ailleurs à des incursions, mais furent repoussés par les milices. Il tenta une ouverture vers la mer et s'empara des bateaux dans les ports de l'Ouest ; mais dès après le premier conseil de guerre, l'amiral de la flotte avait fait partir le plus grand nombre des bateaux pour les ports de l'Est. L'Usurpateur subissait donc aussi bien le blocus maritime. L'un de ses bateaux fut intercepté, portant un émissaire qui devait livrer un message aux territoires d'Asie : dans un langage pompeux, le pseudo-pharaon s'y déclarait roi des Deux Terres et prévenait les gouverneurs que les impôts des provinces du Djahy et de l'Oupi devraient lui être désormais versés.

Pour célébrer la première année de sa royauté, Taousert descendit présider les cérémonies d'inauguration de son temple dans la Maison d'Isis. Tout au long du voyage, elle éprouva sa principale faiblesse : à l'exception de son père Bata et de quelques parents, elle n'était accompagnée d'aucun descendant mâle qui eût confirmé aux yeux de tous la pérennité de sa dynastie. Elle n'avait pas d'enfants, pas de frère, pas d'époux. La barbe tressée accentuait la parodie des royautés passées : elle n'était qu'une femme seule. Le soir, au banquet, le vizir du Sud et le vice-roi de Koush, présents aux cérémonies, l'interrogèrent évidemment d'abondance sur la sécession de l'Usurpateur.

— Un égarement sans lendemain, répondit-elle. Dans quelques décades, on n'en parlera plus que par dérision.

Son assurance donna-t-elle le change ? Les notabilités qui buvaient ses propos n'insistèrent pas. Le lieutenant-colonel qui dirigeait le détachement chargé de la sécurité du roi l'entendit en tout cas et son interprétation, proférée à mi-voix entre intimes, fut moins respectueuse :

— Si, déclara-t-il, on en parlera longtemps, comme exemple des malheurs auxquels la faiblesse du trône expose le royaume.

— Le trône te paraît faible ?

— Le courage d'une femme est une imitation de celui d'un homme, répondit-il.

Le nom de cet officier était Setnakht.

***

Au retour à Hetkaptah, les nouvelles étaient alarmantes autant que réjouissantes : des signes de dissension apparaissaient entre les nomarques. Les frais d'entretien de l'armée parallèle composée de milices devenaient exorbitants. Deux nomarques s'étaient emparés des terres de temples pour subvenir à leurs besoins.

Les dieux n'étaient plus honorés et, d'après les espions, des escarmouches avaient même éclaté entre des milices. Mais pis que tout, les garnisons royales participaient aussi aux pillages. Les prédictions du général Penamon se vérifiaient.

— N'est-il pas temps de donner l'assaut ? demanda Taousert.

— Majesté, les circonstances seraient encore pires que précédemment : nos troupes devraient affronter des essaims de miliciens perdus dans les campagnes.

Elle se résigna donc à supporter cette plaie suppurante qui affligeait le royaume.

Mais les rapports des espions se répandaient insidieusement, comme les fuites d'un pot fêlé. Indiscrétions de scribes ou confidences imprudentes d'initiés, tout Hetkaptah était désormais informé des désordres qui régnaient dans le Nord. Puis les villages voisins le furent aussi. La fête de l'Inondation fut l'une des plus mornes qu'on eût vues de mémoire d'homme. Enfin, signe grave du trouble que la sécession de l'Usurpateur causait au royaume, une délégation du clergé d'On, le grand centre théologique du royaume, vint solennellement demander à Sa Majesté quelles mesures elle comptait prendre pour remédier à la situation lamentable du culte, du clergé et des temples, ainsi que des terres dont les insurgés s'emparaient.

Les nuits de Taousert s'étaient douloureusement raccourcies. Elle se levait avant l'aube et sortait dans la fraîcheur de la nuit finissante pour regarder les dernières étoiles et les premières pâleurs du jour.

Et son ventre était vide, songeait-elle.

Elle pouvait maintenant épouser un homme ; elle savait qu'elle renoncerait alors à sa royauté.

Aussi fut-elle presque soulagée quand un matin du dix-septième mois de son règne, un vacarme inhabituel emplit le Palais. Elle l'identifia sans peine : c'étaient des pas d'hommes qui faisaient ainsi vibrer le sol. Neferma se redressa affolée.

— Va t'habiller, lui dit simplement Taousert.

Elle ouvrit la porte et reconnut le lieutenant-colonel qui avait dirigé le détachement chargé de sa protection. Elle l'interrompit d'un geste.

— Je suis prête, dit-elle. Il soupira et dit :

— Un bateau t'attend. Tu partiras pour le Sud avant midi, avec tes biens et les tiens.

— Qu'Amon protège le royaume, dit-elle. Qui prend ma place ?

— Moi, Setnakht, petit-fils de Ramsès le Grand.

Setnakht, « Seth triomphe ». Une fois de plus, Isis avait perdu.

***

De ses terres du Sud, elle observa la colère de Seth.

Ce fut la division entière portant son nom qui fut dépêchée dans le Bas Pays. Les nomarques dissidents furent tous arrêtés et décapités. La flotte royale donna la chasse au bateau sur lequel l'Usurpateur tentait de s'enfuir et le ramena à terre. Il fut exécuté sans procès. Le sang de centaines de miliciens trempa la terre grasse du Bas Pays et, pendant des semaines, le ciel fut peuplé des vautours de Nekhbet et la nuit, des chacals d'Anubis. Baï fut arrêté et jeté en prison. Leurs terres furent rendues aux temples et les cultes rétablis.

La terreur régna, l'ordre revint. Setnakht monta sur le trône. Il était, assurèrent les inscriptions, comme le dieu Kheper-Seth

lorsqu'il est en colère. Il rétablit l'ordre dans tout le pays qui avait été en révolte. Il tua tous les rebelles qui se trouvaient dans le royaume.

À l'est, les divisions de Rê et d'Amon allèrent rappeler aux potentats de l'Oupi et du Djahy que la puissance de Horus était intacte.

La tâche fut rude ; elle épuisa le vengeur. Au terme de deux ans de règne, il partit pour le Grand Occident, portant ce masque d'or qui était l'ultime courtoisie des vivants à l'égard des dieux.

Taousert était belle ; le fils d'un potentat du Sud l'épousa. Un an plus tard, elle mit au monde un garçon, et la nourrice, toujours en vie, suggéra le nom de Hornakht, « Horus triomphe ». Il convint au père.

Ce fut le jour même où Ramsès le Troisième, successeur de Setnakht, faisait marteler les effigies et le nom de Taousert dans l'hypogée d'Apitou. Elle l'apprit sans émotion excessive : la mémoire d'un être humain est gravée dans le ciel et pas seulement dans la pierre.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

Incomplète autant qu'elle le soit encore, l'Histoire démontre que la gloire de Ramsès II ne peut occulter l'échec catastrophique qui suivit son règne, et dont tout indique qu'il fut le principal, sinon le seul, responsable.

Dès sa mort, en 1213 av. J.-C., ses erreurs profondes en politique intérieure et étrangère furent cruellement sanctionnées, ainsi que ces pages le rapportent ; il avait cru la sécurité de l'Égypte acquise à jamais grâce à la paix qu'il avait conclue avec les Hittites, mais le nord du pays fut périodiquement envahi par les Peuples de la Mer, ligués avec des peuplades libyennes ; seule l'énergie de Setnakht mit fin, en 1190 av. J.-C. (les dates varient quelque peu d'un historien à l'autre), à vingt-trois ans de confusion qui menacèrent l'Égypte de dislocation définitive, après les brèves royautés de Merenptah, de son frère Séthi II, puis des règnes assez chaotiques du fils infirme de ce dernier, Siptah, et de la pharaonne Taousert, sous l'égide du trésorier-brigand Baï. Les épisodes rocambolesques du pharaon Amménémès et d'un autre aventurier, dit l'Usurpateur syrien, témoignent des dangers auxquels le pays était exposé. Il fallut attendre trois quarts de siècle et le dernier des Ramessides, Ramsès XII, pour voir la fin d'une période d'invasions étrangères, de grèves, de famine et d'instabilité.

Et de folie. Malgré le peu qu'on en sait, les dernières années de la XIXe dynastie furent si déplorables que les rois de la dynastie suivante n'eurent pas de soin plus urgent que d'en abolir les traces.

Ni la prospérité ni la gloire du roi-dieu n'avaient préservé la vallée du Nil ; elles l'avaient, au contraire, minée en entretenant une corruption croissante, doublée d'une criminalité pure et simple. Les causes en apparaissent rétrospectivement évidentes : d'abord, insensible à l'exemple de ses prédécesseurs, son père Séthi Ier, son grand-père Ramsès Ier et Horemheb, le monarque avait refusé de

déléguer son pouvoir à un corégent, qui l'eût secondé et eût consolidé l'autorité royale. Plus grave, dans les trois dernières décennies de sa vie, sa grave infirmité – une spondylarthrite ankylosante – le cantonna dans sa nouvelle capitale de Pi-Ramsès, puis dans son palais, sans contact avec la réalité du pays. S'il n'existe pas de preuves de déloyauté du vizir Khaÿ, proche de lui, puisqu'il résidait à Pi-Ramsès, celle du trésorier Baï, qui ne pouvait ignorer la corruption endémique, était certaine. La plus grande partie du pays fut livrée aux gouverneurs des nomes ou nomarques, véritables maires du Palais avant l'heure. L'administration centrale n'existait que virtuellement.

Le délitement du royaume fut vraisemblablement aggravé par l'exceptionnelle longévité d'un pharaon qui régnait mais ne gouvernait plus. Des médecins examineront sans doute un jour les effets d'une boisson que le monarque consommait régulièrement – le kyphi ; à base de diverses huiles et résines, cette boisson à usage médical et magique (les deux pratiques étaient inséparables) pourrait avoir eu sur l'organisme de Ramsès le même effet que les résines jadis absorbées par les lamas tibétains pour se momifier de l'intérieur, de leur vivant.

Ramsès fut-il informé des différentes prévarications, concussions et malversations qui sévissaient alors ? On l'ignore, ou bien l'on peut supposer qu'il espéra y remédier en multipliant à l'infini ses propres effigies et les monuments à sa gloire. La paix instaurée depuis le traité signé avec les Hittites et les richesses des mines d'or de Nubie servaient de paravent ; il ne fit pas longtemps illusion. Une baisse du niveau des crues du Nil, qui suivit la mort de Ramsès comme par symbole, appauvrit l'agriculture et le pays. Quant à la menace des Peuples de la Mer, qui finirent par avoir raison de l'Empire hittite, elle ne fut écartée qu'une trentaine d'années plus tard, par Ramsès III.

***

Entre-temps, l'Égypte succomba au péril qui l'avait menacée au moins trois fois au cours de sa longue histoire : la désintégration.

Maintenir l'unité de la vallée du Nil exigeait un pouvoir central puissant, et chaque crise de pouvoir l'affaiblissait, encourageant les seigneurs de province à s'en affranchir. La première crise, en 2140 av. J.-C., avait duré cent dix-huit ans, jusqu'à Montouhotep II ; l'Égypte avait été pendant ce temps divisée en deux royaumes de Haute et de Basse-Égypte. C'est ce que l'on appelle la première période intermédiaire. La deuxième, presque aussi longue – cent onze ans –, fut complexe : elle suivit la conquête du pays par les Hyksôs et divisa le royaume en deux une fois de plus, sous des régimes de chefferies asiatiques et de princes vassaux ; elle s'acheva avec l'expulsion des Hyksôs par Ahmosis, en 1539 avant notre ère, et donna naissance au Nouvel Empire, avec l'avènement de la célèbre XVIIIe dynastie, illustrée par deux des pharaons les plus connus de l'Occident, Aménophis IV et Toutankhamon. Elle faillit créer une période intermédiaire de plus à la mort de ce dernier, mais elle en fut sauvée par le militaire Horemheb.

Il semble justifié de désigner la période qui va de la mort de Séthi II à l'avènement de Setnakht comme une période intermédiaire de plus ; ce dernier pharaon la considéra d'ailleurs comme telle, puisqu'il voulut donc l'abolir des mémoires. Elle présente, en effet, un point commun avec les précédentes, le pays échappant au pouvoir central et se disloquant. Les descriptions léguées par les contemporains de Setnakht indiquent que la désintégration ne se limita pas à une division, une de plus, de la Haute et de la Basse-Égypte, mais à une fragmentation en plusieurs territoires rivaux, sans doute constitués des anciens nomes.

Les milices privées des nomarques, dont il est souvent question dans ces pages, jouèrent un rôle prépondérant dans ces guerres fratricides. Créées à l'origine par les grands propriétaires terriens et les nomarques pour marquer leur indépendance à l'égard du pouvoir, elles avaient déjà donné du fil à retordre à Séthi Ier et à Ramsès II, qui durent monter des campagnes militaires pour venir à bout de la sédition. Quand les nomades libyens et les Peuples de la Mer commencèrent leurs attaques, apparemment sous le règne de Merenptah, puis sous celui de Séthi II, elles devinrent nécessaires aux nomarques et roitelets de province ; fût-ce contre son gré, le

pouvoir dut s'en accommoder. La situation était devenue paradoxale : créées par l'esprit de sédition et entretenues par la corruption, ces armées privées garantissaient désormais la survie du pays.

La situation ne pouvait cependant pas s'éterniser. Le délitement de la monarchie entraîna la réaction brutale de l'armée, menée par Setnakht.

***

Les documents sur la période allant de la mort de Merenptah à la reprise en main par Setnakht, qui mit fin à la XIXe dynastie, sont extrêmement rares, et c'est à grand-peine que les égyptologues ont pu en reconstituer le schéma. Les bas-reliefs, inscriptions et statues de l'époque ont été martelés ou détruits par les pharaons de la XXe dynastie, pour qui il n'y eut rien après Séthi II.

En plus de ses propres lacunes, dues à la disparition de documents et aux pilleurs de tombes, l'histoire égyptienne souffre ainsi de celles que ses protagonistes ont sciemment créées, détruisant les traces de leurs prédécesseurs qui ne leur plaisaient pas.

L'incertitude règne jusque sur les filiations et les apparentements dynastiques, et elle ne fait pas exception pour cette période. Pour certains égyptologues, par exemple, Séthi II aurait été l'un des fils de Ramsès II alors que, pour d'autres, il aurait été celui de Merenptah.

Les reconstitutions qu'on vient de lire se fondent sur les hypothèses les plus plausibles pour une époque capitale et pourtant encore mal connue à ce jour.

***

TAOUSERT ou TAHOSER (« Terre puissante »), selon la transcription de Champollion, fit rêver le public du XIXe siècle grâce au célèbre Roman de la momie de Théophile Gautier, dont elle était l'héroïne. Mais on en était alors aux balbutiements de l'égyptologie et le personnage n'a pas grand-chose à voir avec l'Histoire. Outre l'hypogée qu'elle fit creuser dans la Vallée des Rois – occupé par son

successeur Setnakht – et quelques inscriptions échappées au marteau, l'une des pièces principales par lesquelles on connaît ainsi l'existence de Taousert est un vase portant son cartouche royal, retrouvé en Jordanie.

On sait qu'elle épousa Séthi II après que celui-ci fut monté sur le trône ; il devait avoir un âge relativement avancé pour l'époque, plus proche de la soixantaine que de la cinquantaine et, quand on sait le goût des monarques du temps pour la chair fraîche, on a toutes les raisons de supposer que la seule Grande Épouse qu'on lui connaisse avait entre quinze et dix-huit ans. On ne leur connaît pas d'enfants, et le seul successeur que laissa Séthi II fut un garçon infirme, Siptah, né d'une des concubines du Palais. On peut, à ce titre, supposer que Séthi II fut stérile les dernières années de sa vie. Ç'avait été avant lui le cas de plusieurs pharaons, dont Horemheb, qui laissa le pouvoir à Ramsès Ier. Les défaillances autant que les débordements de la sexualité jouèrent dans le monde antique un rôle important.

C'est sans doute à la mort de Séthi II que s'insère le pseudo-règne d'un personnage devenu fantomatique, Amménémès VIII, probablement un prince ambitieux qui se fit couronner grâce à un subterfuge et dont les égyptologues sont en peine de situer la période. Les rares éléments qui nous sont parvenus sur lui suggèrent que ce règne fut à la fois très court et fictif.

Un tel épisode pourrait surprendre ceux qui auraient conçu de l'histoire d'Égypte l'image d'une sage succession de rois. Il concorde au contraire avec le caractère souvent violent de cette histoire, comme en témoignent les assassinats ou tentatives d'assassinat d'Amménémès Ier, de Téti et de Ramsès III, ce dernier à la faveur de la Conspiration du Harem.

Les structures traditionnelles du pouvoir, les vizirs du Nord et du Sud, les clergés et le vice-roi de Koush, subsistaient encore assez pour supporter pareil choc et assurer la régence de Taousert en attendant la maturité de Siptah. Ce dernier fut bien proclamé roi et exerça un pouvoir qui semble avoir été tout à la fois virtuel et erratique (v. 1198-1192 av. J.-C.). On ignore les circonstances de sa mort précoce. Mais il faut que l'entente entre la marâtre et le jeune infirme ait été assez forte pour avoir duré six ans.

Il faut également que Taousert ait possédé un sens politique remarquable pour régner huit ans (1198-1190 av. J.-C.), six comme régente et un peu moins de deux comme pharaonne, dans un contexte particulièrement difficile ; le pays était déjà entré en crise et une femme seule n'était pas la mieux désignée pour résister à la fois aux troubles intérieurs, aux invasions et aux visées des aventuriers sur le trône.

À la mort de Siptah, Taousert suivit l'exemple déjà ancien de Hatchepsout (1490-1468 av. J.-C.), qui fut à la fois fille de Thoutmôsis Ier, épouse de son demi-frère Thoutmôsis II, puis de son demi-neveu Thoutmôsis III, fils du précédent, enfin « roi » à part entière : elle se proclama en effet pharaon et se fit représenter portant le menei, la barbe cérémonielle réservée aux hommes. Elle ne la porta pas longtemps et son règne s'acheva en 1190 av. J.-C., dans des circonstances obscures, dominées par un autre pseudo-règne, également très bref, celui d'un personnage mystérieux, l'Usurpateur syrien.

Les noms de couronnement qui lui sont attribués dans ces pages, Hathoroummi Nebetsokhetnet-Rê Neithân Se-enkhisis-Taousert, sont de notre fait ; ils signifient « Hathor est ma mère », « Maître du trône de Rê », « Neith règne », « Le fils d'Isis est vivant – Taousert », et auraient pu être adoptés par celle-ci.

La volonté d'effacer sa mémoire, témoignée par les martelages de Setnakht et de ses successeurs, comme ce fut le cas pour Hatchepsout, dont les traces furent supprimées par Thoutmôsis III, suscite évidemment l'hypothèse d'un antiféminisme latent chez les Égyptiens antiques ; cette hypothèse est déplacée pour deux raisons ; la première est qu'elle est moderne et que nul n'est donc fondé à porter des jugements de valeur sur le féminisme ou l'antiféminisme antiques. La seconde est que, si un préjugé à l'égard des femmes avait existé dans l'Égypte antique, celles-ci n'auraient tout simplement pas été considérées comme dépositaires du pouvoir royal en l'absence d'un prétendant mâle au trône. Reste que, dans une période critique telle que celle que le pays traversait alors, la succession d'une femme à un roi infirme finissait par jeter un trouble dans les esprits ; l'incarnation divine, maître d'un pays qui avait

fondé sa puissance sur les armes, pouvait-elle présenter un corps incapable de mener ses troupes au combat, la lance au poing sur un char ?

***

BAÏ, personnage historique, trésorier de Ramsès II, puis de Séthi II, est aussi mal connu que les acteurs de cette période. On sait qu'il s'attribua une influence considérable, puisqu'une inscription assure que c'est lui qui « maintient Siptah sur le trône de son père ». Son poste de grand trésorier suggère, en tout cas, qu'il ne put ignorer la corruption qui régnait dans le pays et qu'il fonda son pouvoir dessus.

***

SIPTAH n'est pas mieux connu que la plupart des personnages de cette époque. On sait seulement que, dans la deuxième et dernière année de son règne, il changea son nom de couronnement, Siptah Ramsès, en Siptah Merenptah. Pareil changement est sans précédent dans l'histoire de l'Égypte antique, et les raisons en sont obscures, car le règne de Merenptah, qui succéda à Ramsès II, n'est certes pas le plus illustre de cette époque. Son infirmité contribua sans doute à miner son règne ; les rites même du couronnement indiquent que le pharaon devait être un homme sain et fort, et les comparaisons avec le souvenir du vigoureux Ramsès ne lui facilitèrent pas la tâche.

***

AMMÉNÉMÈS, dit encore Amenmessou ou Amenemhet, est le nom de plusieurs pharaons des XIIe et XIIIe dynasties (1991-1787 av. J.-C.). Des sept rois qui le portèrent légitimement, le plus illustre fut Amménémès III, qui rétablit l'ordre après une période trouble : il instaura la paix, à l'extérieur et à l'intérieur, et imposa l'autorité royale aux notables roitelets de province. C'est probablement en référence à ces exploits qu'Amménémès VIII prétendit relever ce nom ; pharaon-éclair qui n'a laissé aucune trace d'importance, il ne jouit apparemment de son titre que quelques semaines ou quelques mois. On ne dispose d'aucune date qui permette de situer son règne.

Selon toute vraisemblance, il aurait pu prendre le pouvoir à la mort de Séthi II, qui sembla pour beaucoup créer une vacance du pouvoir.

Le nom de Sétibaâl et la filiation avec la seconde épouse hittite de Ramsès qui lui sont attribués dans ces pages sont inventés ; ils se fondent sur le fait qu'à la fin de son règne Ramsès II exalta le culte de Seth, parèdre égyptien de Baâl, et que de solides raisons nourrissaient l'ambition de l'aventurier qui se fit appeler Amménémès. J'en ai fait le fils de la seconde Grande Épouse hittite de Ramsès, dont on ignore aussi le nom et que j'ai appelée Sebaïbamon. Il est présenté comme bâtard ; il m'a, en effet, semblé douteux que l'état physique de Ramsès à l'époque déjà tardive où il épousa la seconde fille de Hattousil ait été compatible avec sa prodigieuse fécondité.

***

L'USURPATEUR SYRIEN : on ignore presque tout de celui qui, selon certains historiens, aurait pu être un de ces natifs des protectorats égyptiens du Proche-Orient, dit alors « Asie », favoris du pharaon ou d'un puissant membre de la cour. Nourri dans le sérail, il aurait conçu le projet fou de s'emparer du trône. L'hypothèse semble hardie : il eût fallu, pour monter sur le trône sans aucune légitimité dynastique, s'appuyer à la fois sur le clergé et sur l'armée et, de surcroît, écarter les ambitions des nombreux princes de la descendance de Ramsès. Cela faisait beaucoup d'obstacles.

Il m'a paru plus vraisemblable que ce personnage ait disposé d'atouts plus solides et que l'épithète de « syrien » (originaire du Djahy, nom de la Syrie à l'époque) ait été un surnom attribuable à des accointances avec le clan des Syriens qui avait commencé à se constituer à la cour dès le règne de Ramsès II.

En l'état actuel des connaissances, il est impossible de savoir si l'Usurpateur syrien était le même homme que le non moins mystérieux Amménémès.

***

LES PEUPLES DE LA MER, selon leur appellation traditionnelle (par coïncidence, c'est aussi le nom que se donnent les Winnebagos, tribu indienne d'Amérique du Nord), confrontent les historiens de l'Antiquité à une énigme que plus d'un siècle d'études n'a pu entièrement élucider. Tout ce dont on est certain, c'est que, vers la fin du XIVe siècle avant notre ère, des envahisseurs venus d'Europe orientale déferlèrent en Méditerranée orientale et en mer Égée. C'étaient des constructeurs de bateaux et des navigateurs émérites. Si leurs origines étaient sans doute voisines, sinon communes, ils étaient constitués de confédérations diverses, d'où la multiplicité des noms qu'on leur donne. Tjékers, Sherdens, Shekereshs, Phélepets, Tereshs… On sait que les Sherdens poussèrent leurs incursions jusqu'à la Sardaigne, dont le nom est dérivé, et que les Phélepets furent les Philistins. Mais leur liste allait s'allonger en même temps que celle de leurs exploits. Ramsès III (1198-1167 av. J.-C.) dut en découdre avec de nouveaux venus, les Persets, les Zékers, les Denyens, les Weschechs. Ce fut lui qui, lors de la seule grande bataille navale de l'Égypte antique, mit un terme aux tentatives de conquête de l'Afrique du Nord par les Peuples de la Mer.

Au-delà de ces éléments, on aborde le domaine des conjectures. Pour certains historiens, tel Denys Page, ç'auraient été des Achéens, peuple nordique qui conquit l'Anatolie, puis la Grèce, avant de pousser ses incursions vers l'Afrique du Nord, voire l'Europe occidentale. L'hypothèse a été renforcée par une concordance phonétique : au XIIIe siècle avant notre ère, une puissance occupant l'Anatolie occidentale et plusieurs îles de la mer Égée, les Akhiwiyyas (nom dont les deux premières syllabes sont, en effet, similaires à celui des Achéens), était assez redoutable pour traiter d'égal à égal avec les Hittites, pourtant peu enclins à la conciliation, mais dont l'Empire succomba au XIIe siècle à une nouvelle ruée des Peuples de la Mer. Ils auraient constitué la deuxième vague d'invasions venues de l'est, la première, l'ionienne, ayant eu lieu au XVIIe siècle avant notre ère, et la dernière, la dorienne, au XIIe siècle avant notre ère.

La question est vaste et ses ramifications considérables, depuis l'origine des Mycéniens, des Kabyles et des Basques jusqu'à

l’influence achéenne sur la langue grecque et la réalité de la guerre de Troie ; elle déborde donc de loin le cadre de ces pages.

---

[1] Une coudée thébaine valait 52 cm.
[2] Un *dében* valait 91 g.
[3] Ramsès II souffrait de spondylarthrite ankylosante, maladie dégénérative. Voir *Ramsès II l’immortel*, tome II, *Le roi des Millions d’Années*.
[4] Les Égyptiens connaissaient le fer trois mille ans avant notre ère et fabriquaient des outils d’acier.
[5] Voir Notice biographique et historique à la fin du tome 3.
[6] Les Keftious sont les Chypriotes et Eles, Chypre.
[7] Texte authentique.
[8] Voir *Ramsès II l’immortel*, tome I, *Le diable flamboyant*.
[9] Tjéhénous et Tjéméhous : Libyens. Shasous : Bédouins de l’Est. Shardanes : un des Peuples de la Mer.
[10] Vallée des Rois et Vallée des Reines.
[11] La Syrie du Sud.
[12] Dieu-crocodile.
[13] Près de 4 kg.
[14] Collier bruisseur, dont l’usage était réservé aux reines.
[15] Casque de guerre royal.
[16] Maître des lieux héréditaire.
[17] Seth étant le dieu du désert, entre autres attributions, il n’est certes pas fortuit que le mot égyptien ancien pour « désert » soit *khaset*.
[18] Seth d’Ombos, petite ville de Haute-Égypte. La stèle, dite Stèle de l’an 400, fut découverte en 1863, par Gaston Mariette.
[19] Drogue composée de diverses huiles et résines.
[20] Un masque d’or et des bijoux en or cloisonné au nom de Ramsès II, probablement des dons de ce dernier au trésor funèbre de Khaemouaset, furent retrouvés, au XIXe siècle, dans les ruines du Serapeum de Memphis. La tombe de Khaemouaset lui-même fait actuellement l’objet de recherches. La découverte par des

égyptologues japonais, en 2008, du mastaba qu'il avait construit à Saqqara pour lui et sa famille les a activement relancées.
[21] Ramsès II mourut en juillet 1213 avant notre ère.
[22] Unité de surface équivalente à 2 285 m2.
[23] Le nord de la Libye.
[24] La plus ancienne mention connue du nom d'Israël est celle de la stèle dite de Merenptah et aussi d'Israël, érigée après la victoire sur les insurgés de Palestine, vers 1209 av. J.-C.
[25] Pour mémoire, les régions de la Syrie du Sud et du Nord.
[26] Ancêtre du jeu du trictrac.
[27] L'usage des longues tables était inconnu dans l'Égypte antique : les convives s'asseyaient seuls ou par deux ou trois à des tables séparées, comparables à des guéridons.
[28] Distance d'environ 10,5 km.
[29] Un iterou, rappelons-le, équivaut à 10,5 km.